LES
POESIES
DE
M. DE MALHERBE;

AVEC

LES OBSERVATIONS

DE

MONSIEUR MENAGE.



A PARIS,

Chez THOMAS IOLLI, en la petite Salle du Palais, à la Palme & aux Armes de Hollande.

M. DC. LXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEVR COLBERT,

CONTROLEVR GENERAL DES FINANCES, GRAND TRESORIER DE L'ORDRE, ET MINISTRE D'ESTAT.

MONSEIGNEVR,

La Poëſie eſt ſans doute la plus agreable choſe qui ſoit dans l'Empire des Lettres. Ses nombres, ſes figures,

ses transports, ses expressions, ses ornemens l'ont fait appeller il y a longtems le langage des Dieux. Mais peu d'hommes savent parler ce langage des Dieux. Il faut plusieurs siecles pour produire un Poëte achevé, & tous les siecles en ont apeine produit trois ou quatre en chaque langue. Mais aussi, Monseigneur, quand un Poëte est arrivé à ce haut degré de perfection, on ne lit pas seulement ses Vers, on les aprend par cœur; on les cite à tout propos; on les traduit en toutes langues; & ce qui est de plus glorieux, les plus grans & les plus savans Personnages les illustrent par des Commentaires. Virgile, le Prince des Poëtes Latins, a eu parmi les Anciens & parmi les Modernes un nombre étonnant de Commentateurs celebres: & on peut dire qu'il a esté commenté par tout ce qu'il y

a eu de Critiques Latins; puisque tous ont pris à tâche, ou de l'expliquer tout entier, ou d'en expliquer quelques passages. Petrarque, le Prince des Poëtes Italiens, n'a pas esté illustré par moins d'Interpretes que le Prince des Poëtes Latins, quoiqu'il en eust moins de besoin; & tous les Savans d'Italie ont fait pareillement sur ses Rimes, ou sur une partie de ses Rimes, des Annotations ou des Commentaires. Ronsard, qui de son tems a passé pour le Prince des Poëtes François, quoiqu'au jugement de Monsieur de Balzac il ne soit tout au plus que la matiere & le commancement d'un grand Poëte, a eu aussi de grans hommes pour ses Interpretes. Mais tous ces Commentateurs & tous ces Interpretes de Virgile, de Petrarque & de Ronsard ne sont rien

en comparaiſon de ceux d'Homére, ce premier de tous les Poëtes, & par l'ordre du temps & par celui du merite, qui n'a imité perſonne, & que perſonne n'a pû imiter. L'enumeration en ſeroit ennuieuſe. Il ſuffira, Monſeigneur, de vous dire, que ſi tous les livres qui ont eſté faits ſur Homére, ſe trouvoient aujourd'hui ramaſſez enſemble, ils feroient une Bibliotheque preſque auſſi nombreuſe que la voſtre. Ie ne puis pourtant m'empeſcher de vous nommer les plus celebres Auteurs qui ont travaillé ſur les Ouvrages de ce Poëte inimitable. Ie ne vous parlerai point des plus illuſtres Grammairiens; d'Ariſtarque, ce Critique ſi fameux, que ſon nom paſſe pour celui de Critique; de Cratés, Ambaſſadeur du Roy Attalus vers le Senat de Rome; de Zenodote, Precepteur

des enfans du premier des Ptolemées, & Bibliothecaire en chef de la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie ; de Demetrius Scepsius, de Didymus aux entrailles d'airain, d'Apollonius le Dyscole, d'Apion Alexandrin, d'Asclepiade, d'Apollodore, de Philoxéne, d'Eustathius, de Theodore de Gaze. Je ne vous nommerai pas mesme ces Poëtes illustres, Arat, Callimaque & Antimaque; quoique le premier ait eu Ciceron pour Traducteur, que le segond ait eu Catulle & Properce pour Imitateurs, & que le troisiéme ait esté preferé à Homére par l'Empereur Hadrien. Ie ne vous allegueraí que des Legislateurs, des Souverains & des Philosophes ; & parmi ces Philosophes que des Fondateurs de Sectes, ou d'autres non moins celebres que ces Fondateurs: Lycurgue & Solon;

Pisistrate, Hipparchus, Pigrés & Demetrius le Phalerien; Xenophane, Democrite, Anaxagoras, Antisthene, Platon, Aristote, Zenon, Metrodore, Heraclide, Persée, Dicearque, Maxime de Tyr, Plutarque, Dion Chrysostome, Favorin, Galien, Longin, Proclus & Porphyre. Aprés tant de grans Personnages, qui ont commenté, expliqué, illustré, ou restitué les Princes des Poëtes Grecs, Latins & Italiens, j'ay crû que je pouvois bien aussi faire des Observations sur Malherbe, qui sans contredit passe aujourd'hui parmi nous pour le Prince de nos Poëtes. Cependant, quand je considere les Ouvrages que j'ay donnez au Public, je suis presque honteux d'avoir emploié du temps à expliquer un Poëte François, si clair & si intelligible. Vous pouvez bien

croire,

croire, Monseigneur, puisque je trouve ces Observations apeine dignes de moi, que je n'ay garde de les trouver dignes de vous. Aussi je ne vous les offre qu'en attendant quelque autre Ouvrage plus considerable, & dans l'impatience que j'ay de témoigner publiquement l'estime que je fais de vostre vertu, & les ressentimens que j'ay des graces que vous m'avez faites. Mais si ce Travail ne m'est pas fort glorieux, il sera du moins tres-utile au Public, que vous aimez avec une passion extraordinaire; & ainsi j'ose esperer que vous le recevrez agreablement. D'ailleurs, comme vous aimez aussi la Poësie avec beaucoup de passion, (elle est aimée de la sorte de tous ceux qui font de belles actions) j'ay quelque sujet de croire que mon Ouvrage ne vous dé-

plaira pas, estant rempli d'un nombre infini d'observations Poëtiques assez curieuses, & de beaucoup de choses Historiques peu connues, qui expliquent plusieurs endroits des Vers de Malherbe. Mais, Monseigneur, vous n'aimez pas seulement la Poësie, vous aimez les Poëtes, & vous leur rendéz tous les jours de bons offices auprés du Roi. J'ose bien vous dire, qu'en leur rendant ces bons offices, vous rendez un service tres-considerable à Sa Majesté. Car enfin, Monseigneur, il ne faut pas que le Roi se persuade, que ce Palais superbe qui occupe aujourd'hui tant d'esprits, & qui lasse tant de mains, eternise son nom. Ce Palais superbe perira lui-mesme par le temps: & sans qu'il perisse par le temps, il peut perir par le feu, par le fer, par les eaux. Mais ni le temps, ni le feu, ni le

ſer, ni les eaux n'ont point de pouvoir ſur les Vers des Homéres, des Virgiles, des Petrarques & des Malherbes.

Par les Muſes ſeulement
L'Hõme eſt exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Le Roi n'a pas auſsi, ſans doute, cette penſée de ſes Bâtimens: & toutes les penſions qu'il donne par vos mains aux Hommes de Lettres, non ſeulement de ſon Roiaume, mais de toute l'Europe; qui eſt une magnificence qui n'a point d'exemple, & qui n'en aura peuteſtre jamais, font aſſez connoiſtre que les Favoris des Muſes le ſont auſsi de Sa Majeſté, & qu'elle eſt bien perſuadée de l'excellence de leur art, & de l'immortalité de leurs veilles. Puiſque nous avons un Auguſte en lui, &

en vous vn Mecenas, il se trouvera bien-tost parmi nous des Virgiles & des Horaces, des Ovides, des Tibulles & des Properces, qui celebreront à l'envi les heroïques actions de cét invincible Monarque, & rempliront toute la terre de ses loüanges immortelles.

En cette hautaine entreprise,
Cõmune à tous les Beaux Esprits,
Plus ardent qu'vn Athlete à Pise,
Ie me ferai quiter le prix.
Il verra mon adresse, & son front cette fois
Sera ceint de raions qu'on ne vit jamais luire
Sur la teste des Rois.

C'est, Monseigneur, ce que j'aurois dit en cette occasion, lorsque le sang boüilloit dans mes veines, & que le feu de la Ieunesse, qui échauffoit mon imagination & enflammoit mon cou-

rage, me donnoit des pensées Poëtiques & relevées. Mais aujourd'hui que je n'ay plus ce feu, je n'ay plus aussi ces pensées. I'en ay de plus retenuës & de plus modestes. Ie ne me vante que d'ajoûter une voix aux Eloges de Sa Majesté, & de tenir ma partie dans le concert de ses loüanges. Ce seroit icy le lieu d'étaler les vostres. Mais, Monseigneur, vous m'avez défendu de vous loüer. Comme les Amans ne croient pas desobeïr à leurs Maitresses quand ils les aiment contre leurs défenses, je ne ferois, à mon avis, rien de contraire à l'obeïssance que je vous ay voüée, en ne deferant pas à ces défenses que vous m'avez faites. Les loüanges sont la recompense de la vertu; & parceque vous estes modeste, serois-je obligé d'estre ou injuste, ou méconnoissant? Nean-

moins je vous avouë, qu'icy vostre modestie s'accorde avec mon inclination; qui est d'épargner la pudeur des personnes que j'honore, & de ne les pas loüer en leur presence autant que je les estime. Ie remettrai donc, Monseigneur, à faire vostre Eloge en vostre absence; & je finirai cette Lettre par de simples protestations, mais tres-sinceres & tres-veritables, d'estre toute ma vie, & de toute ma passion,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur, MENAGE.

PREFACE.

QVOIQVE j'aye peu de naturel à la Poësie, & que je ne face des vers, s'il faut ainsi dire, qu'en depit des Muses, j'ay neanmoins aimé de tout temps la lecture des Poëtes : & entre nos Poëtes François, Malherbe m'a toûjours touché davantage que tous les autres. La justesse de ses pensées, la noblesse de ses expressions, la varieté de son stile, le beau tour de ses vers, & sur tout, ce je ne say quoi, qui se voit, qui se sent, & qui ne se peut exprimer, lui donnent aussi sans doute le premier rang sur nostre Parnasse. Ie n'avois pas plus de vint ans qu'il me prit envie de le commenter : & je voulois mesme commencer par là à me faire connoistre au Public. I'en fus détourné par quelques-vns de mes illustres Amis, qui jugeant de moi plus favorablement que moi-mesme, crurent qu'vn Commentaire sur vn Poëte François estoit au dessous de l'opi-

nion que j'avois donnée de mes estudes: & qu'en tout cas, je devois commencer à me produire par quelque Ouvrage plus considerable. Dés ce temps-là j'avois fait des Observations sur les Livres de Marc Antonin, & des Notes sur les Loix qui nous restent de cét Empereur dans le Code & dans le Digeste. Comme je n'avois plus de dessein sur Malherbe, & que d'vn autre costé je suis extremement communicatif, je ne fis point de difficulté de communiquer à tout le monde aux occasions les reflexions que j'avois faites dans mon esprit sur les Poësies de ce grand homme. Ie les communiquai, entre autres personnes, à Monsieur Costar & à Monsieur de Vaugelas; qui en ont emploié vne partie, celui-là, dans ses Lettres à Madame la Marquise de Lavardin, & celui-ci, dans ses Remarques sur la Langue Françoise. Long-temps depuis, & il y a plus de douze ans, m'entretenant avec Monsieur Conrart de ce dessein que j'avois quité, il me convia avec beaucoup d'empressement de le reprendre; & comme par l'amitié intime & particuliere qui estoit alors entre nous, il pouvoit tout sur moi, il m'y engagea en mesme

temps.

temps. Ie le repris donc à ſa priere & en ſa conſideration : & je fis imprimer dés ce temps-là meſme le Texte des Poëſies de Malherbe avec la premiere feuïlle de mes Obſervations. Il ſe paſſa enſuite quelque choſe dont il n'eſt pas à propos d'informer le Public, qui m'obligea de faire arreſter l'edition de cét Ouvrage. Monſieur de Balzac dans vne de ſes Lettres à Monſieur Conrart, écrite il y a plus de dix ans, fait mention de cét Ouvrage commencé : & j'en ay fait auſſi mention dans mes Remarques ſur l'Amynte du Taſſe, imprimées long-temps avant que Monſieur de Balzac eut écrit cette lettre à Monſieur Conrart. Ie remarque toutes ces dates, afin qu'on voie l'engagement où je me ſuis trouvé de publier ces Obſervations ſur les Poëſies de Malherbe ; & qu'on ne croie pas que j'aye voulu entreprendre ſur Monſieur Chevreau, qui a publié depuis peu vn Commentaire ſur les meſmes Poëſies. Ie ne doute point que ce Commentaire ne ſoit rempli de pluſieurs choſes curieuſes & tres-dignes d'eſtre leuës. Cependant, je me ſuis privé du plaiſir de lire toutes ces choſes, afin qu'on ne m'accuſaſt point d'avoir vo-

lé Monsieur Chevreau, si je me rencontrois dans ses pensées; ni de l'avoir voulu contredire, si je ne me trouvois pas de son avis. Pour mes Observations, je le dis comme je le pense, je n'en ay pas vne opinion fort avantageuse. Ce ne sont que petites questions de Grammaire, & de Grammaire Françoise. Et non seulement je n'attends aucune loüange de ce costé-là, mais je m'attends bien, si le Iournal des Savans recommence, comme on dit qu'il va recommencer, que son Auteur en fera des railleries, puisqu'il en a fait de quelques Chapitres de Grammaire de mes Amenitez de Droit, qui sont beaucoup plus considerables en toutes façons. I'aurois pû facilement me venger de ces railleries par d'autres railleries, & plus fines, & plus ingenieuses. I'aurois pû faire voir au Public, que les Gazettes de ce nouvel Aristarque, qui vient icy censurer les plus celebres Escrivains du Siecle, lui, qui n'a rien écrit, & dont le nom n'a esté imprimé que dans des listes, ne sont, pour vser des termes de Monsieur Sarasin, que Billevezées Hebdomadaires. Et sa dignité, quelque respect que j'aye pour elle, ne m'en auroit pas empéché: *Sena-*

tui maledicere non licet; remaledicere jus fasque est. Mais je tire trop de gloire de ceux qui écrivent contre moi, pour écrire contre eux. Il n'y a guere d'hommes savans dans l'Europe, qui ne m'ayent donné dans leurs écrits des témoignages de leur estime : & plusieurs mesme d'entre eux m'ont fait l'honneur de m'adresser de leurs ouvrages. Cependant, je le dis encore comme je le pense, tous ces témoignages d'estime de tant de grands Hommes, quelque avantageux qu'ils soient à ma reputation, le sont beaucoup moins que les injures que je ne say combien de petits Envieux ont publiées contre moi dans leurs Rhapsodies : & les Libelles qu'on a faits pour me diffamer, me sont infiniment plus glorieux que tous les Livres qui ont esté faits à ma loüange. Mais c'est trop parler d'vne chose, dont il eust esté mieux de ne point parler du tout, & que je devois laisser ensevelie, comme elle l'estoit, dans le mépris & dans le silence. Ie reviens à mes Observations. Comme je les ay composées avec beaucoup de precipitation, & qu'on les imprimoit à mesure que je les composois, j'y ay omis beaucoup de choses que je souhait-

terois qui y fuſſent ; & j'y en ay mis auſſi quelques-vnes que je ſouhaitterois qui n'y fuſſent pas. Ie me ſuis expliqué de toutes ces choſes dans les Additions & dans les Changemens qui ſont à la fin de ce Livre. Si quelque jour on le rimprimoit en mon abſence ou aprés ma mort, je ſupplie tres-humblement ceux qui prendront le ſoin de cette Edition, de faire inſerer dans leur lieu ces Additions & ces Changemens.

DISCOVRS DE MONSIEVR GODEAV EVESQVE DE VENCE, *SVR LES OEVVRES DE MONSIEVR DE MALHERBE.*

ON remarque d'estranges antipathies dans la nature; mais je croy que la plus irreconciliable est celle qui se trouve entre les grands Esprits, & ceux qui ne savent ni faire les bonnes choses, ni les connoistre; ou qui n'adorant que les ouvrages de leurs mains, pensent qu'on leur dérobe quelque chose, lors qu'en leur presence on donne des loüanges à ce qu'ils n'ont pas fait. Ce que la Fable a inventé d'Hercule, se peut dire veritablement de la gloire. A peine est-elle née, qu'il faut qu'elle étouffe des serpens; & si, quand elle arrive à vn certain poinct, il ne se presente plus d'ennemis découverts à combattre, elle en a toûjours

de cachez, qui ne trouvent point d'artifice si noir qu'ils n'employent hardiment pour la ruïner. Mais si l'envie est jamais cruelle, & l'injustice des jugemens insupportable, c'est sans doute dans les ouvrages, soit de vers, soit de prose, de quelque savante main qu'ils puissent sortir. Les Arts les plus mechaniques sont traittez avec plus d'honneur: car ceux qui les ignorent ne se meslent pas d'en juger, ou ils suivent le sentiment des autres qui les entendent. Au contraire, en matiere de livres, le plus impertinent est le plus hardi Critique. Le Lecteur ne se fait point prier pour dire son avis: il condamne, il approuve, il se moque, il admire, non pas ce qui est de meilleur, mais ce qui se trouve de plus proportionné à la foiblesse de son jugement, ou à l'extravagance de son goust. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si beaucoup d'excellens hommes aiment mieux paroistre oisifs, que de s'exposer à vne censure si barbare, & se mettre au hazard de déplaire à mille stupides, pour contenter vn honneste homme. Car comme il n'y a point de lieu si saint où les impies ne commettent des sacrileges, il ne faut pas s'imaginer qu'il se trouve de si excellentes productions d'esprit, qu'elles puissent se sauver des atteintes de la calomnie & de l'ignorance. On trouble tous les jours les cendres de ces illustres Anciens, sans qui les sciences se fussent perduës aussi bien que les Estats dans lesquels ils ont vescu. Et si ces exemples paroissent trop éloignez, Malherbe, tout parfait qu'il puisse estre, ne court-il pas la mesme fortune? Quelqu'vn doit-il trouver étrange aujourd'hui d'avoir des envieux, puisque cét homme admi-

rable a des persecuteurs ? Toutes les oreilles qui ne sont point barbares, sont charmées par la douceur de ses vers. Ce je ne say quoi qui se trouve sur le visage des belles femmes, que l'on voit, & que l'on ne peut exprimer, se rencontre dans toutes ses periodes, que les Muses ont ce semble elles mesmes mesurées. Neanmoins devant combien de Iuges n'est-il point condamné ? & quel petit Rimailleur ne croit en conscience qu'il écrit beaucoup plus noblement que lui ? Les plus excellens Poëtes de l'Antiquité ont eu des rivaux, qui n'ont pû supporter leur lumiere : & leur parti, qui estoit le plus juste, n'a pas toûjours esté le plus fort. Mais la Posterité leur a bien-tost rendu la justice qu'ils n'avoient pû obtenir de l'ingratitude de leur siecle. Sortant de la vie, ils sont entrez dans le temple de la Gloire, où personne n'a plus osé leur disputer la place dont ils estoient dignes, & où leurs ennemis mesmes sont venus quelquefois les adorer. Ie veux croire que Malherbe ayant souffert vne semblable persecution, recevra vne mesme couronne. Toutefois quand cela ne seroit pas ; quand la cruauté de ses censeurs iroit jusques à violer son sepulcre, il me semble que je ferois tort à son grand courage, & que ses manes m'accuseroient de l'avoir trahi, si je le voulois justifier devant ceux qu'il n'eust jamais reconnus pour accusateurs dignes de lui, tant s'en faut qu'il les voulust avouër pour ses Iuges. Le grand Scipion, qui contraignit la Fortune d'abandonner Hannibal pour se mettre de son parti, se voyant accusé d'avoir volé les tresors du Roi Antiochus, comparut à l'assignation que les Tribuns lui avoient fait donner. Mais au lieu de se pur-

ger d'vn crime si dangereux, il fit souvenir le Peuple Romain que le mesme jour il avoit gagné vne bataille contre les Cartaginois; & pria chacun de le suivre dans le temple où il alloit rendre graces aux Dieux; estimant que son innocence estoit assez forte toute seule, & le merite de ses actions assez connu, pour se mocquer de la calomnie. Ie veux imiter le procedé genereux de ce grand homme; & sans m'amuser à rendre raison de toutes les choses que l'on blâme dans nostre Auteur, proposer seulement ce que contiennent ses œuvres, découvrir la conduite qu'il a observée, & élever ma voix, pour faire ouïr à tout le monde ces legitimes Eloges.

Malherbe, l'honneur de son siecle, les delices des Rois, l'amour des Muses, & l'vn de leurs plus accomplis chef-d'œuvres, est l'auteur de ce Volume. Retirez-vous, Profanes: chaque ligne est sacrée: vous n'y pouvez porter la main sans commettre vn sacrilege. Orgueilleux Esprits, qui ne laissez jamais vostre humeur critique, si ce n'est pour lire les ouvrages de vostre façon, changez vos injures en loüanges; & si vous ne l'honorez pas assez pour consacrer des temples à sa memoire, au moins respectez ceux que les autres entreprennent de lui bastir, & ne les empeschez point d'y travailler.

Ie ne croi pas que la comparaison de ce grand Capitaine, dont je me suis servi, puisse estre trouvée mauvaise: car il me semble qu'il ne faut faire guere de difference entre ceux qui gagnent les victoires, & ceux qui savent l'art d'en rendre la memoire eternelle. Homere n'est pas moins honoré

noré parmi nous, qu'Achille, ou qu'Hector; & personne n'a trouvé mauvais jusques icy que la Fable ait mis Orphée dans le vaisseau des Argonautes. Les Poëtes portent vne couronne de laurier aussi bien que les Conquerans; & ils ont cét avantage par dessus eux, qu'ils ne sont point obligez de la quitter quand la ceremonie de leur triomphe est passée. I'aurois beaucoup de choses à dire sur cette agreable matiere, s'il n'estoit plus à propos de traitter du principal sujet de mon discours, où je garderai l'ordre selon lequel on a disposé les matieres de ce Volume.

Il y a beaucoup de personnes qui croient que la traduction est indigne d'vn homme courageux; & que comme cét ancien Philosophe ne permettoit d'aller prendre de l'eau chez son voisin, qu'aprés avoir fouïllé sa terre jusques à l'argile, vn esprit ne doit s'adonner à expliquer les autres, que lorsqu'il se reconnoist incapable de produire quelque chose de lui-mesme. Mais je ne saurois estre de cét avis. Au contraire, il me semble que pour reüssir en la version d'vn excellent Auteur, il ne faut guere moins de doctrine, de jugement, & d'eloquence, que dans les ouvrages d'invention. Malherbe, au pis aller, a les plus honnestes gens de l'Antiquité pour compagnons de sa foiblesse, si c'est en témoigner que de s'amuser à traduire: & je m'asseure qu'il aime mieux estre au rang de ces coupables, que parmi les innocens qui le reprennent. La pluspart des Comedies de Plaute & de Terence, dans lesquelles on trouve toutes les richesses & les beautez de la langue Latine, sont de pures traductions Grecques: & Ciceron, ce

grand Genie de l'Eloquence, aprés lequel il me ſemble que l'on pourroit faillir impunément, n'a pas crû cette occupation, ou inutile, ou indigne de ſon divin eſprit, ayant fait les livres de Platon, de Xenophon, & d'Aratus, Romains; qui ſont de trop longue haleine, pour s'imaginer qu'il n'en attendoit pas de la gloire. Aprés lui, Meſſala s'occupa au meſme travail; & quelque delicate que fuſt l'Oraiſon d'Hyperidés pour cette fameuſe Courtiſane Phryné, il fit avoüer par les graces de ſa verſion, que la copie n'eſtoit pas moins excellente que l'original. De ce ſiecle il s'eſt trouvé des hommes qui ne pouvant eſtre riches tous ſeuls, ont fait part des treſors qu'ils avoient découverts dans Athenes, ou dans Rome, à ceux auſquels les affaires, l'âge, ou les maladies ne permettoient pas d'aller puiſer les ſciences juſques dans leurs ſources. Que ſi l'intention des Interpretes, qui n'ont pas heureuſement réüſſi en ce deſſein, merite quelque loüange, comme ſans doute elle en eſt digne, quel aſſez grand honneur pouvons-nous rendre aux autres, leſquels, comme s'ils eſtoient animez de l'eſprit de ceux qu'ils nous expliquent, ne leur dérobent rien de leurs beautez, & les font parler auſſi agreablement que s'ils n'avoient jamais reſpiré vn autre air que celui du Louvre? Le Medecin qui découvre la vertu de quelque ſimple inconnuë auparavant, eſt quaſi adoré: & on ne fera pas de compte de celui qui renonce à ſes plaiſirs, neglige le ſoin de ſa ſanté, oublie ſes affaires, & met ſon eſprit à la torture, pour enſeigner l'obeïſſance aux Sujets, la modeſtie aux Souverains, & à tous l'art de vivre heureuſement; par la bouche

de ces hommes divins du temps passé, dans lesquels la Nature a fait tous les efforts dont il semble qu'elle soit capable. Il n'y a que les ignorans qui se puissent imaginer que ce travail n'est aucunement penible. Car comme chaque langue a ses delicatesses particulieres, & chaque esprit son caractere different, ou araison du climat, ou acause de l'inégale disposition des organes qui lui servent en ses operations, ou par la diversité de la nourriture & de l'institution, il est besoin d'vne haute suffisance, d'vne longue meditation, pour empescher qu'vn Auteur ne paroisse ridicule sous des habits qu'il n'a pas accoustumé de porter. Mais s'il y eust jamais quelque notable diversité dans la façon d'écrire, elle se trouve sans doute entre la nostre & celle des Latins, qui n'ont garde d'estre si scrupuleux que nous, soit à éviter la repetition des mots, soit dans le rapport des comparaisons, dans l'observation de la suite, & l'vsage des metaphores. Leurs oreilles souffrent vn stile serré, & quelquefois rompu; ce qui nous seroit insupportable. Ils ont des façons de parler ou naturelles, ou imitées du Grec, qu'vn Traducteur ne peut rendre sans faire vn grand tour de paroles, & par consequent sans affoiblir les pensées, dont la subtilité est souvent renfermée dans les mots, s'il ne se consulte long-temps soi-mesme, & n'entend leur langue aussi parfaitement que la sienne. C'est pourqnoi son principal dessein doit estre de rendre le sens avec vne exacte fidelité, & ce seroit quelquefois vne faute de jugement tres-signalée que de s'amuser à la forme de l'elocution; chaque Nation ayant ses gousts differens pour les graces

du ſtile; & ce qui excite l'admiration en vn endroit, courant fortune de n'eſtre pas ſouffert en vn autre. Il ne faut point en chercher de preuves plus éloignées que Seneque. On peut l'appeller le plus illuſtre Martyr que la Philoſophie ait jamais eu; & il ſemble que cét Eſprit qui faiſoit ſouffrir aux premiers Chreſtiens la cruauté des flâmes & des tortures avec moins d'émotion que n'en avoient leurs Iuges à les regarder, eſt celui qui prononce par ſa bouche ces courageuſes exhortations à l'amour de la vertu, & au mépris de la mort. Il n'y a point de paſſion ſi vehemente que ſon entretien ne modere, de triſteſſe qu'il n'adouciſſe, & de doutes dont il ne donne la ſolution. Mais il faut avoüer apres cét eloge, que ſa diction ſe ſent beaucoup des vices de ſon ſiecle, où negligeant l'ancienne pureté de la langue on s'eſtoit jetté ſur les pointes; qu'il a fort peu de ſoin du nombre des periodes dans la pluſpart de ſes livres, & qu'elles ſont bien ſouvent détachées: ce que j'attribuë à cette grande fertilité d'eſprit, qui lui fourniſſoit inceſſamment de nouvelles matieres, & à la ſeverité de cette vertu dont il faiſoit profeſſion, qui ne lui permettoit pas, à ſon avis, de s'arreſter avec tant de ſcrupule aux regles des Orateurs. Mais nos oreilles ſont aujourd'hui ſi delicates, & les plus puiſſantes veritez font ſi peu d'impreſſion ſur les eſprits, quand on ne les dit pas de bonne grace, que jamais Ancien n'euſt ſi toſt laſſé ſes Lecteurs, que ce divin Philoſophe, ſi Malherbe n'euſt hardiment renverſé ſes periodes, changé ſes liaiſons pour faire la ſuite meilleure, retranché les mots qui paroiſſoient ſuperflus, ajouſté ceux qui

estoient necessaires pour l'éclaircissement du sens expliqué par circonlocution des choses qui ne sont plus en vsage parmi nous, & adouci quelques figures dont la hardiesse eust indubitablement offensé les Lecteurs. Vn autre que lui ne se fust jamais servi avec tant de jugement & de retenuë de ces libertez, absolument necessaires pour bien traduire.

Car s'il les prend dans les passages, où sans elles il seroit indubitablement obscur, il s'attache ailleurs avec vne fidelité si scrupuleuse à sa pensée & à la forme de son stile, que si Seneque revenoit au monde, je ne doute point qu'il n'ajoustast au nombre des plus illustres bienfaits dont il parle dans ses livres, celui qu'il a receu de Malherbe en vne si excellente & si agreable version. Celle du trente-troisiéme livre de Tite-Live, que l'on a mise aprés, n'est pas moins excellente; & si lui mesme n'en avoit fait la Preface, j'en toucherois vn mot en suite de ce que je viens de dire. Mais il a si judicieusement répondu aux objections que les Critiques lui pouvoient faire, que ce seroit vne temerité d'y vouloir ajouster quelque chose.

Ie pense que tous ceux qui jettent l'œil sur ces deux excellentes Pieces seront de mon opinion, pourveu qu'ils soient raisonnables; & qu'ils n'admireront pas moins que moi les graces qu'elles ont conservées en changeant de langue. Mais leur ravissement s'augmentera, sans doute, quand ils liront la pluspart de ces belles Lettres, dont il faut avouër que je suis charmé, & que chacun peut prendre pour de tres-parfaits modelles des regles qu'il faut observer en ce genre d'écrire. Ce n'est

pas mon dessein de traitter cette matiere plenement ; car elle desire vn discours à part, & vne parfaite connoissance des secrets de la Rhetorique, dans lesquels je me confesse tres-ignorant. Ie ne veux rapporter ici que les maximes les plus communes, pour satisfaire les esprits de ceux qui pourroient s'estonner de l'inégalité des pieces dont la seconde partie de ce Livre est composée, plustost que pour justifier Malherbe devant ses Envieux, ausquels il me semble que je ne puis faire de réponse, sans reconnoistre tacitement qu'ils sont capables de l'accuser.

Le discours, ou l'oraison par laquelle l'esprit fait entendre ce qu'il a conceû, est de deux sortes; l'vne libre, étenduë, & comme negligée ; l'autre contrainte sous de certaines loix, renfermée dans quelques bornes, & parée avec vn soin particulier. Sous la premiere espece, les entretiens familiers & les lettres sont comprises; sous la seconde, les actions publiques, soit qu'elles louent les grands personnages, soit qu'elles traittent des affaires d'Estat qui tombent en deliberation, ou qu'elles servent pour deffendre & pour accuser. Les Maistres de l'Art donnent plusieurs regles pour reconnoistre quand cette partie, qu'ils appellent Composition, est parfaite dans les vnes & les autres; mais il me semble que toutes se peuvent rapporter à l'observation de ces trois choses, l'ordre, la liaison ou la suitte, & le nombre. L'ordre ne range pas seulement les mots selon les regles de la Grammaire; il dispose les matieres, donne la place aux raisons, selon qu'elles sont ou plus fortes ou plus foibles, & retranche ce qui est superflu, ou ajouste ce qui peut estre

necessaire pour l'éclaircissement du sens. La liaison vnit toutes les parties du discours, en forme vn corps agreable, & fait que celui qui lit ou qui écoute, estant conduit d'vn poinct à l'autre par vne methode facile, imprime si parfaitement les choses dans sa memoire, qu'elles n'en peuvent plus échapper. Le nombre chatouille les oreilles par la cadence agreable des periodes, lesquelles n'estant ni coupées, ni étenduës, ni mesurées avec trop de soin, ni toutafait negligées, forment vne certaine harmonie, sans laquelle il n'y a point de pensées qui ne dégoustent incontinent. Les deux premieres perfections doivent se rencontrer également dans toutes sortes de discours. Mais pour ce qui regarde la derniere, elle change selon la nature des sujets qui sont traittez, & quiconque n'observe ces differences, ne produira jamais que des monstres. Car comme dans les Republiques où la police est exacte, il n'est pas permis aux personnes privées de porter des habits aussi riches que les Magistrats, & que chacun a part aux honneurs selon le degré de sa naissance, ou à proportion de sa vertu; de mesme dans l'estat de l'Eloquence, où il ne faut s'imaginer aucune confusion, toutes les matieres ne doivent pas paroistre sous des ornemens de pareil éclat. Chacune a son stile, des figures, & des beautez qui lui répondent; & il faut exactement considerer en quelle qualité on parle, quel est le sujet que l'on traitte, quelles les personnes qui écoutent, qui deliberent, ou qui jugent, afin que l'oraison ne soit pas grave, quand elle doit estre vn peu libre, ou vehemente, quand il faut qu'elle imite plustost le cours paisible d'vne rivie-

re, que la force d'vn torrent qui se déborde. Or il n'y a point de doute que cette diversité ne naisse de ce que j'ay appellé nombre. En effet, selon que les paroles qui commencent ou finissent les periodes, sont propres ou metaphoriques; breves, ou longues; composées de plusieurs syllabes, ou de peu, elle est plus basse, ou plus élevée; plus propre à émouvoir, ou à instruire, plus remplie d'artifice, où plus naturelle. Et cette verité a lieu non seulement dans les trois genres qui marquent ses differences, mais encore dans les Lettres, quoique par la premiere division que j'ay faite, il semble que je les aye voulu priver de toute sorte d'art & de regles. Les vnes sont familieres, par lesquelles nous avertissons nos amis, ou de nostre santé, ou de nos affaires, où de nouvelles qui les touchent, ou de ce qui se passe dans le monde: Et les autres changeant leur nature ordinaire, servent tantost pour expliquer quelque poinct de science, tantost pour persuader quelque vertu, tantost pour demander quelque chose aux Princes, leur renouveller ses devoirs, les loüer de quelque grande action, les consoler sur leurs pertes, & quelquefois se justifier auprés d'eux d'vne accusation importante. Celles de la premiere espece ne doivent pas estre entierement negligées, ou dépourveuës de nombre, encore que le nom de familieres qu'elles portent semble en bannir toute sorte d'étude & de soin. Car les oreilles ne peuvent recevoir les choses avec plaisir, & les rapporter sans confusion à la faculté de l'ame qui les doit examiner aprés elles, quand on les mene plus loin qu'elles ne peuvent

vent

vent aller, ou que tombant dans vne autre extremité, on les arreste lorsqu'elles s'attendent de faire encore quelque chemin. Mais il suffit qu'elles n'y soient point offensées, ou si on leur veut plaire, il faut que ce soit avec vn artifice extrémement caché. Car on a trouvé le secret de faire excellemment les Lettres dont nous parlons, lorsque la composition n'en paroist aucunement contrainte, que le stile en est naïf, que les periodes sont courtes, & non pas divisées en plusieurs membres, ou remplies de mots dont la prononciation leur donne vn poids & vne gravité qu'elles ne doivent point avoir. C'est dans les autres dont le sujet est plus noble, qu'il est permis d'élever son stile, de travailler puissamment à émouvoir les passions, de remplir l'esprit de celui qu'on entretient de grandes pensées, & qu'il faut non seulement se faire entendre, mais se faire entendre avec force. Alors le nombre peut estre observé, pourveu que ce soit sans vne affectation trop scrupuleuse ou trop visible, & tous les mouvemens des Harangues y trouvent leur place, si on en excepte quelques-vns, qui doivent estre necessairement conjoints avec l'action, & qui naissent de figures plus éclatantes que ne peut souffrir la nature de l'Epitre, laquelle doit toûjours retenir quelque chose de la naïfveté.

Il me semble que voilà à peu prés l'image de la perfection dont les Lettres sont capables. Mais il n'en est pas de mesme que de l'idée de l'Orateur de Ciceron, dont on n'a jamais veû d'exemple, si lui-mesme ne l'a esté. Car il ne faut que lire la seconde partie des Oeuvres de Malherbe, pour voir toutes les beautez, l'artifice, & les graces dont

je viens de parler, plus parfaitement employées que je ne les ay décrites. Il entretient ses amis avec vn stile si naïf, il les console avec tant de force, il parle aux Grands d'vne façon si relevée, il découvre les sentimens de sa passion à sa Maistresse avec des pensées si delicates, que si je ne craignois de lui susciter de nouveaux Envieux, je dirois qu'en ce genre d'écrire il est toutafait inimitable. La Lettre à Madame la Princesse de Conti se peut appeller vn chef-d'œuvre; & comme à chaque fois que l'on jette la veuë sur vn excellent tableau on y remarque des beautez nouvelles, je ne doute point qu'avec quelque soin que les Curieux ayent examiné cette rare production d'esprit, ils n'y rencontrent encore à cette heure de nouveaux sujets d'admiration. Sans doute le Genie qui preside à la fortune de sa maison, dont elle est vn des plus grands ornemens, & celui qui conserve parmi nous l'Empire de l'Eloquence, l'inspiroit pendant ce glorieux travail; & il me semble qu'estre consolée de cette façon, c'est presque gagner autant que l'on a perdu. I'avouë que ses autres Lettres n'ont pas les graces & les richesses de celle-là, & qu'il s'en trouve mesme quelques-vnes, où sans estre injuste on peut trouver quelque chose à redire. Mais il ne faut pas s'étonner si parmi vn grand nombre de diamans, il s'en rencontre qui ont des pailles. Les plus excellens Peintres ne reüssissent pas toûjours, & l'estat de l'esprit, la sterilité des sujets, ou la confiance en celui auquel on écrit, sont bien souvent cause que le stile se relasche, & que l'on n'examine pas les periodes & les pensées. C'est vne grande injustice de vouloir qu'vn homme face

toûjours des miracles, parcequ'il en fait quelquefois, & de ne lui permettre pas les vertus communes, acause qu'il en a d'extraordinaires.

Ce seroit assez de tant d'excellens ouvrages, pour rendre sa memoire precieuse à tous les hommes, & faire taire ceux qui ne peuvent supporter l'éclat de sa gloire. Mais je puis dire sans hyperbole, que je n'ay pas encore découvert ce qui se peut particulierement appeller son tresor. Nous voici arrivez sur la porte, & je voi déja tant de raretez qui font vn agreable mélange de leurs lumieres, que mes yeux en demeurent éblouïs. Comme il faisoit vne particuliere profession de la Poësie, c'est en cette qualité qu'il a de plus severes Censeurs, & receu des injustices plus signalées. Mais il me semble que je fermerai la bouche à ceux qui le blâment, quand je leur aurai monstré que sa façon d'écrire est excellente, quoiqu'elle s'éloigne vn peu de celle de nos anciens Poëtes, qu'ils louënt plustost par vn dégoust des choses presentes, que par les sentimens d'vne veritable estime; & qu'il merite le nom de Poëte.

La Poësie arrive à sa fin, qui est d'instruire & de plaire, d'vne façon toute particuliere : Car elle cache sous l'écorce de la Fable, ce que les autres Sciences proposent à découvert, pour rendre les veritez qu'elle publie plus venerables par ce voile qui les couvre, & se donner entrée dans l'esprit avec moins de peine, par le contentement qu'il reçoit d'vne fiction ingenieuse. Elle emploie encore la mesure des syllabes pour les vns, la douceur des rymes chez les autres, & parmi tous la pompe du stile, la majesté des figures, les hardiesses dans les façons de parler, & la naïveté des descriptions, comme ses ornemens

plus naturels, & qui la distinguent mieux de l'Eloquence Oratoire. De sorte que celui-là peut estre estimé le plus excellent Poëte, qui sait mieux l'art de profiter & de plaire tout-ensemble, soit aux Doctes, qui ont poli leur esprit par l'estude, soit aux autres, qui n'ont que les lumieres d'vn bon jugement naturel. Or il est certain que pour former parfaitement cét agreable mélange du plaisir & de l'vtilité, la structure du vers doit estre belle, & plus ou moins noble, selon la difference des matieres, qui ne veulent pas estre traitées avec mesme soin. Ie sai que ce n'est pas en cét arrangement de paroles qu'elle enseigne, que consiste la perfection des Poëmes, & que quelques-vns s'en peuvent passer absolument. Mais puisque par vne coustume, trop ancienne pour estre changée, on n'appelle Poëtes que ceux qui font des vers sous de certaines mesures de syllabes, comme parmi les Latins, ou sous les loix de la ryme, comme parmi nous; je conclus hardiment, qu'il est necessaire de prendre garde à les bien tourner, & de faire qu'ils contentent l'oreille, pour le plaisir de laquelle ils semblent avoir esté particulierement inventez. Car sans cela les Fables les plus heureusement imaginées, les pensées les plus delicates, les matieres les plus hautes dégousteroient l'esprit des Lecteurs, au lieu de les transporter hors d'eux-mesmes; ce qui est le plus haut effet de la Poësie. Les noms de ces grands hommes, Ronsard & du Bellay, ne doivent jamais estre proferez sans imprimer dans l'esprit de ceux qui les écoutent vne secrette reverence; & il faut avoüer que jamais personne n'apporta vne force de Genie si prodigieuse, & vne doctrine si rare à la profession des vers: mais il est certain aussi qu'ils

n'ont pas eu tout le ſoin que l'on pouvoit deſirer de cette partie de la Poëſie dont nous parlons, ſoit qu'ils la negligeaſſent, ou que les oreilles de leur temps fuſſent plus rudes que les noſtres, les Iuges moins ſeveres, & la Langue moins raffinée. La paſſion qu'ils avoient pour les Anciés, eſtoit cauſe qu'ils pilloient leurs penſées pluſtoſt qu'ils ne les choiſiſſoient, & que meſurant la ſuffiſance des autres par celle qu'ils avoient acquiſe, ils emploioient leurs epithetes ſans ſe donner la peine de les déguiſer pour les adoucir, & leurs fables ſans les expliquer agreablement, & conſiderer d'aſſez prés la nature des matieres auquelles ils les faiſoient ſervir. Mais Malherbe connoiſſant le gouſt du ſiecle auquel il écrivoit, a creu qu'il devoit eſtre plus ſcrupuleux en cela qu'ils n'ont eſté, & que Des Portes, Bertaut & le Cardinal du Perron, aiant adjouſté à la Poëſie la politeſſe de laquelle ils eſtoient capables, ou qu'ils jugeoient neceſſaire pour la mettre en vn eſtat de perfection, il pouvoit bien à leur exemple chercher de nouvelles graces pour parer nos Muſes, qu'il voioit ſi cruellement mépriſées, & les retirer d'entre les mains de tant de petits Monſtres qui les deshonoroient. Les licences qu'il a évitées, ſoit pour l'addition ou le retranchement des ſyllabes dans les mots, la ſeverité qu'il a gardée dans l'emploi des rymes, & tant d'autres regles, deſquelles on lui reproche l'invention, ſont des chaiſnes à la verité; mais on les doit pluſtoſt appeller des ornemens convenables à leur ſexe, que des marques honteuſes de ſervitude. Et quand j'avoüerois qu'elles ſont captives, il eſt certain que cette nouvelle priſon leur eſt plus avantageuſe que leur ancienne liberté; qu'il n'y a que ceux

qui les veulent faire parler comme des Filles débauchées, qui condamnent la severité dont elles font maintenant profession; & que si on a jamais deu esperer de les revoir assises sur le trône, d'où elles estoient chassées, c'est à cette heure qu'elles ont repris les graces de leurs visages, la majesté de leur port, & les charmes de leur conversation, sous la discipline de Malherbe.

Cette rigueur qu'il a observée en sa façon d'écrire, fait que ses plus grands ennemis confessent qu'il estoit excellent Versificateur; mais c'est toute la loüange qu'il peut obtenir de leur courtoisie: car le nom de Poëte, à leur avis, ne lui peut appartenir, le prenant dans son ancienne & veritable signification. Cette calomnie est fondée sur d'aussi mauvaises raisons que les autres, & par consequent il ne me sera pas difficile d'y répondre, pourveu qu'ils se contentent de la verité.

La Poësie & la Peinture ont esté appellées sœurs acause que ces deux arts ne sont rien autre chose qu'vne imitation de la Nature, & que d'autant plus qu'elles en approchent, d'autant sont-elles voisines de la perfection qui leur est propre. La Poësie est vne Peinture parlante, la Peinture, vne Poësie muette; & comme les Peintres sont distinguez par la difference des choses qu'ils representent, les vns travaillant apres le naturel, & les autres ne faisant que des desseins; ainsi les Poëtes sont differens les vns des autres par la varieté des sujets qu'ils imitent, & la maniere de l'imitation, dans laquelle on peut considerer quatre choses, le sujet, le spectateur, les instrumens qui servent, & celui qui les emploie. Le sujet comprend sous lui tout ce qui peut estre re-

presenté de la personne qu'on veut imiter. Dans le Spectateur, il ne faut considerer que la fantaisie qui reçoit les images de ce qui se fait. Les instrumens, qui forment ce que les Anciens appelloient spectacle, & ce que nous nommons decorations de theatre, se rapportent ou à la veuë, ou à l'ouïe; & l'Imitateur arrive à sa fin, ou par le discours seul, ou par la gesticulation, (car il faut que je me serve de ce mot) ou par le chant. L'Imitation qui ne se sert que du discours, est celle qui se voit dans les Poëmes Epiques, Heroïques, Elegiaques, Satiriques, ceux qui se chantoient en l'honneur de Bacchus, appellez Dithyrambiques, & encore dans nos Epigrammes & nos Sonnets. Celle qui outre le discours emploie encore le chant, est particuliere aux Lyriques: car les Anciens avoient trouvé l'art de representer les actions de qui que ce fust par l'harmonie des flustes, ou des autres instrumens de Musique qui estoient en usage parmi eux. La derniere, qui se fait en toutes les trois façons, par le discours, la gesticulation, & le chant, constituë les Poëmes Tragiques & Comiques. Ce qui ne sera plus obscur, quand on aura consideré la difference qui se trouve entre la Scene des Grecs & la nostre. Parmi eux, aussi-tost que les Acteurs avoient achevé la Piece, les Danseurs venoient sur le theatre, qui representoient tout ce qu'elle contenoit par leurs diverses figures, d'où nos Balets ont sans doute pris leur origine: & quand ils estoient sortis les Musiciens exprimoient encore en quelque façon par les differens accords des flustes, ce qui estoit déja entré dans l'esprit des Spectateurs par les vers du Poëte, & par les postures des Baladins. Auparavant mesme que les Acteurs vinssent

sur le theatre, le peuple savoit si l'argument de la Piece devoit estre serieux ou risible, par le ton des flustes qu'il entendoit.

Donc, pour prouver que Malherbe est Poëte, & donner à sa Poësie le nom qui lui appartient, il faut considerer s'il imite, quelles sont les choses qu'il imite, & de quelle sorte d'imitation il s'est servi. Pour estre éclairci du premier poinct, il suffit de lire vne de ses belles Odes, où il represente avec tant de naïfveté les plus illustres évenemens de l'Estat, les desirs, les doutes, & les autres passions dont les personnes qu'il introduit pouvoient estre agitées, ou l'ont veritablement esté; où la bienseance est si religieusement observée, les anciennes fables expliquées de si bonne grace, & celles de son invention mises avec tant d'artifice; où le stile est si éclatant par les figures qui l'embellissent, lorsque son sujet le demande, & si delicat, quand il ne lui permet pas de s'élever beaucoup, qu'il faut avoüer que jamais homme ne modera la chaleur de son esprit avec plus de jugement, & ne merita mieux la qualité d'excellent Poëte Lyrique.

Quoiqu'il ait parlé de deux grands Princes, & d'vne Reine, dont les actions peuvent fournir de matiere à cent Poëmes Heroïques, ne s'estant pas toutefois servi du genre de vers qui leur est propre, & ayant eu plustost dessein de chanter des Hymnes à leur loüange, sur quelques actions particulieres, que d'écrire vne narration continuë, & y faire entrer plusieurs episodes ou digressions, il ne peut legitimement pretendre, qu'à ce rang dans lequel nous le mettons; mais aussi se peut-il vanter d'y occuper vne des premieres places. Sapphon, Anacreon, &

Pindare

Pindare ont acquis le plus de reputation dans cet-te espece de Poësie parmi les Grecs, qui se sont monstrez idolâtres du dernier, & en ont inventé des choses dignes de leur fidelité accoustumée, pour rendre sa memoire plus venerable. Chacun d'eux a suivi ses inclinations dans le choix de son sujet. La premiere a parlé de ses amours; le second, s'est occupé à louër les femmes & le vin; le dernier, se proposant vn objet plus noble, a celebré le nom de ceux qui avoient gagné quelque Couronne aux Ieux Olympiques. Mais quelque vanité qui les flatte, il est certain qu'Horace vaut mieux tout seul que ces trois ensemble: car il n'y a point de sujets qu'il n'ait traitté avec vne delicatesse incomparable; & quand il confesse Pindare au dessus de l'imitation, ou il commençoit à faire des vers, ou il suivoit l'opinion commune, & taschoit de gagner l'esprit de ses Lecteurs par vn si celebre témoignage d'humilité. Il a pû l'avoir pour maistre, mais il est devenu plus habile que lui; & quiconque fera la comparaison de leurs ouvrages, trouvera sans doute son stile beaucoup plus poli, la structure de ses vers plus belle, & ses pensées plus raisonnables. Toutes les richesses de la langue Latine éblouïssent les yeux dans ses ouvrages; toutes ses delicatesses y chatouïllent les oreilles; & j'oserois quasi dire, que nous n'avons point de source plus pure & plus abondante. Que peut-on imaginer de plus digne des triomphes du grand Auguste que ces belles Odes, où il les louë avec tant de grace & de pompe, que chaque vers se peut appeller vn chef-d'œuvre de l'art? Il ne s'en faut guere que celle qu'il adresse à Drusus & à Tibere, ne réponde à la grandeur des victoires que ces vaillans Princes

avoient gagnées ; & chacun sait l'estime que faisoit d'vne autre le grand Scaliger, dont il disoit qu'il eust mieux aimé estre auteur, que de commander à vn Royaume. Celle où il traitte si cruellement la fameuse Sorciere Canidia n'est pas moins parfaite en son genre ; & depuis que les Muses apprennent aux Poëtes à découvrir leurs passions avec quelque artifice, ont-elles jamais inspiré à personne des sentimens si delicats que ceux du Dialogue où il s'introduit luimesme parlant avec vne de ses anciennes Maistresses? Ie l'ay veû traduit par vne excellente Fille, que ses écrits rendent assez illustre, sans que j'entreprenne de la louër, &, si je m'y connois, cette copie a toutes les graces qui se peuvent desirer. Mais nous n'avons guere sujet de porter envie au siecle dans lequel ce grand homme a vescu, le nostre ayant eu vn Malherbe ; & il semble qu'outre la conformité de leur Genie, le Ciel a encore voulu qu'ils fussent témoins de la vie des plus grands Princes qui ont jamais esté. Nous pouvons appeller ses pieces d'amour Odes, aussi-tost que Stances, puisque tout ce qui peut estre chanté, peut aussi recevoir ce nom. Et si quelqu'vn s'estonne que celles qui le portent, ne soient pas divisées par Strophes, Antistrophes, & Epodes, il doit considerer que cette distinction seroit inutile, l'vsage que nous en faisons estant bien different de celui des Anciens, qui se servoient de ces mots pour signifier les divers tours de leurs danses aux environs de l'Autel, pendant lesquelles ils avoient accoustumé de les chanter.

Ie suis plus amoureux des Anciens, que ceux qui croiront que je les offense par le discours que je viens de faire ; & je ne crains point d'avouër pour

mon Auteur, qu'il les a tousjours pris pour ses guides: En effet, soit que ces grans Chefs-d'œuvres de la Nature se donnassent à la profession de l'Eloquence, soit qu'ils choisissent l'estude de la Philosophie, ou que se laissant conduire à leur inclination, ils s'appliquassent au mestier des vers, ils y reüssissoient si parfaitement, que pour estre capable de produire quelque chose d'excellent, il en faut prendre les semences dans leurs livres. Il me semble qu'auprés des rayons qui sortent de leurs écrits, les lumieres de la pluspart de nos Modernes ne sont que tenebres; & je ne ferois non plus de difficulté de reconnoistre qu'ils ont poli mon stile, enrichi ma memoire, & formé mon jugement, que de confesser qu'vn Prince m'auroit fait du bien. Mais toutes les bonnes choses ont deux extrémitez vicieuses, & comme je blâme ceux qui les méprisent, je ne saurois souffrir ceux qui les adorent par tout, & qui ne consultent en les imitant ni leurs oreilles, ni le goust des hommes qui les doivent lire. Les Peintres qui veulent faire vn excellent pourtrait, doivent s'estudier à exprimer sur la toile tous les traits du visage sur lequel ils travaillent; & il n'y a si petite observation de taches ou de rides, qui ne face beaucoup à la ressemblance, en laquelle consiste la perfection de leur art. Il n'en doit pas estre ainsi de ceux qui prennent les anciens Auteurs pour leurs patrons; car ils doivent se contenter de prendre leur ordre & leur artifice, sans dépendre servilement de leur esprit, n'osant écrire que lorsqu'ils leur tiennent la main, & imitant leurs vices aussi bien que leurs vertus. Il faut quelquefois encherir sur leurs pensées, & regarder ce que chaque nation gouste, pour ne heurter pas les oreilles, qui sont les premiers juges de

l'Eloquence, & ne pecher jamais contre la bienseance, sans laquelle toutes sortes d'ouvrages sont indubitablement ridicules. Malherbe sçachant de quelle importance estoient ces distinctions, les a rigoureusement observées. Il a aimé les Grecs & les Romains; mais il n'en a pas esté idolâtre. Il s'est enrichi de leurs dépoüilles, il s'est paré de leurs ornemens; mais il les a changez auparavant avec tant de dexterité, qu'il faut avoir bonne veuë pour les distinguer d'entre ceux qui sont à lui.

Il me semble que c'est douter de la puissance de la Nature, que de s'imaginer qu'elle ne puisse plus faire de miracles, & d'vne bonne mere que nous la devons croire, en faire vne cruelle marâtre, de se persuader qu'elle n'a donné qu'aux Anciens les dispositions necessaires pour arriver à la perfection des Sciences. Ce Parnasse si fameux dans les écrits des Poëtes est la demeure des Muses; mais il n'est pas leur prison. Elles en sont autrefois descenduës, pour venir resver aux bords du Tibre, & comme nostre Seine est aujourd'huy plus renommée qu'il ne fut jamais, ne doutons point qu'elles ne prennent plaisir à se promener sur ses rives. Si elles y caressent peu de personnes, c'est qu'elles sont modestes plustost que farouches, que toute sorte d'Amans ne leur plaisent pas, & qu'il n'y a que ceux entre les mains desquels leur chasteté se peut tenir asseurée, à qui elles permettent d'en prendre le nom. Celui que nous loüons estoit sans doute vn des plus illustres, & je ne pense pas que personne en puisse douter aprés avoir leu ses admirables écrits.

I'ay plustost eu dessein d'en faire l'Eloge dans ce Discours, que le Iugement ou l'Apologie; & les mes-

mes raisons qui me pouvoient empescher de l'entreprendre, ont esté celles qui m'ont persuadé d'y travailler. Car la matiere que j'avois à traitter m'a paru si riche, que j'ay jugé qu'elle se pouvoit aisément passer d'vne belle forme, & que n'ayant pas vne mauvaise cause à deffendre, je n'avois besoin ni de finesses de la Rhetorique, ni de ces grands mouvemens, avec lesquels il faut éblouïr l'esprit des Lecteurs, quand on ne veut pas qu'ils reconnoissent la verité. Si c'est faire vn sacrilege que de parler des vertus extraordinaires avec des termes & des pensées communes, j'avouë que je suis coupable du plus grand qui se commettra jamais. Mais si les loüanges doivent plaire lorsqu'elles sont justes, j'aurai sans doute satisfait toutes les personnes qui liront celles que je luy ay données; son merite ne pouvant estre inconnu que parmi les nations barbares, & dissimulé qu'entre ses envieux ou ses ennemis. Ie ne suis pas si vain que de les vouloir faire passer pour vn present magnifique, dont sa renommée puisse recevoir quelque augmentation de gloire. Ce m'est assez qu'il les reçoive comme vn tribut, & je ne me fascherai jamais qu'vn autre lui dresse des trophées plus glorieux, pourveu que ce soit avec les mesmes sentimens de respect desquels je suis maintenant touché. Il a eu deux sortes de Persecuteurs; les Ignorans, qui ne pouvant gouster que ce qui estoit de proportionné à leur foiblesse, ont condamné dans ses écrits comme ridicule, ce qu'il y avoit de plus noble; & ses Envieux, qui voulant tromper les autres, aprés s'estre trompez euxmesmes, ont tasché de persuader qu'il faisoit les fautes dont ils avoient envie qu'il fust coupable, pour le condamner avec quelque apparence de justice. Les

premiers pourront continuer leurs impertinences tout à leur aiſe, & je n'eſtime pas qu'il ſe faille beaucoup ſoucier du mépris de ceux deſquels on doit rejetter l'approbation. Pour les autres, j'eſpere qu'enfin ils ſe reſoudront à croire leur conſcience, & que ſa lumiere eſtant vn peu éloignée, elle ne leur fera plus ſi mal aux yeux qu'auparavant. En effet, la Gloire ne doit pas eſtre de ces Maiſtreſſes qui font naiſtre des querelles entre les Amants qui les recherchent. Elle demeure toûjours chaſte, quoi qu'elle ſe donne à pluſieurs: chacun rencontre dans ſon temple la place dont il eſt digne, & le chemin par lequel on y doit parvenir n'eſt pas ſi étroit, que deux perſonnes n'y puiſſent marcher à la fois ſans ſe heurter. Mais je parle à des gens qui n'ont pas envie de ſe laiſſer perſuader, & il vaut mieux que je finiſſe ce Diſcours, aprés la veuë duquel les Lecteurs auront ſujet de dire, que je les ay conduits dans vn ſuperbe Palais par vn chemin fort deſagreable, ſi ce n'eſt point offenſer le Genie du grand Malherbe, que de croire qu'ils puiſſent conſerver le ſouvenir de mon faſcheux entretien, aprés avoir gouſté celui de ſes incomparables ouvrages.

Monsieur Gevartius Livre & Chapitre troisiéme de ses *Electa*.

COnclamatus jampridem locus est apud Tacitum Lib. IV. *Annalium, vbi Agrippinam postulasse sibi maritum dari à Tiberio, his verbis refert,* At Agrippina pervicax iræ &c. *Omitto aliorum Interpretum conatus , qui potiùs Vespillones ad hunc locum quàm Medici. Verus enim Æsculapius illi modò contigit nobilissimus atque amœnissimi ingenii vir Franc. Malherbius, qui, cùm nuper de hoc loco ageremus, pro* in civitate, *exili mutatione,* in ea ætate *legendum esse mihi asseruit. Quare nil certius est,* &c. *Non invidebo Taciti Studiosis & alteram ejusdem politissimi viri emendationem, quæ ejusdem notæ est cùm præcedenti* &c. *Alii alia adferunt. Omnium verò acutissimè Malherbius* &c.

24

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, en datte du 8. jour de May 1650. & signé CONRART, il est permis à Monsieur MENAGE, Conseiller & Aumosnier de sa Majesté, de faire imprimer, vendre & debiter tous ses Opuscules, Latins & François, tant de Vers que de Prose, par tel Imprimeur & Libraire que bon luy semblera, durant l'espace de dix ans, à compter du jour que chaque piece ou volume sera achevée d'imprimer pour la premiere fois: Avec defenses à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, de les faire imprimer, vendre & debiter sans son consentement, sur les peines portées par ledit Privilege.

Et ledit Sieur MENAGE *a transporté à* THOMAS IOLLY *&* LOVIS BILLAINE, *Marchands Libraires à Paris, le droit dudit Privilege, pour le Livre intitulé,* Les Poësies de Monsieur de Malherbe, avec les Observations de Monsieur Menage, *suivant l'accord fait entre eux.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 19. jour de Ianvier 1666.

LES

LES POESIES DE Mr DE MALHERBE.

LIVRE PREMIER.

PARAPHRASE DU PSEAUME VIII.

O Sagesse eternelle, à qui cet Univers
Doit le nombre infiny des miracles divers
Qu'on voit également sur la Terre & sur l'Onde;
Mon Dieu, mon Createur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le Ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blaſphémateurs, oppreſſeurs d'innocens,
A qui l'excés d'orgueil a fait perdre le ſens,
De profanes diſcours ta puiſſance rabaiſſent;
Mais la naïveté,
Dont meſmes au berceau les enfans te confeſſent,
Cloſt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moy, toutes les fois que j'arreſte les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les Cieux,
Tu me ſembles ſi grand, & nous ſi peu de choſe,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te diſpoſe
A nous favoriſer d'vn regard ſeulement.

Il n'eſt foibleſſe égale à nos infirmitez;
Nos plus ſages diſcours ne ſont que vanitez;
Et nos ſens corrompus n'ont gouſt qu'à des ordures;
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te ſommes ſi chers, qu'entre tes créatures,
Si l'Ange eſt le prémier, l'Homme a le ſecond lieu.

Quelles marques d'honneur ſe peuvent ajouſter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et pour obténir mieux quel ſouhait peut-il faire?
Luy que juſqu'au Ponant,
Depuis où le Soleil vient deſſus l'hémiſphére,
Ton abſolu pouvoir a fait ſon lieutenant?

Si-tost que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et par ton réglement l'Air, la Mer, & la Terre,
N'entretiennent-ils pas
Vne secrette loy de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes je ne puis faire, en ce rauissement,
Que rappeller mon ame; & dire bassement,
O sagesse eternelle; en merueilles fécondes,
Mon Dieu, mon Createur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le Ciel est bas au prix de ta hauteur!

PARAPHRASE DV PSEAVME CXXVIII.

LES *funestes complots des ames forcenées,*
Qui pensoiët triompher de mes jeunes années,
Ont, d'vn commun assaut, mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle auoit de pire,
Certes je le puis dire;
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien auancé.

I'estois dans leurs filets ; c'estoit fait de ma vie;
Leur funeste rigueur qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soy;
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant, que leur guerre
N'espéroit imprimer ses outrages sur moy.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A, selon mes souhaits, terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége, & de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvẽt tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchans est pareille à cette herbe,
Qui, sans porter jamais ni javelle, ni gerbe,
Croist sur le toict pourry d'une vieille maison;
On la voit seiche & morte aussi-tost qu'elle est née,
Et vivre une journée
Est reputé pour elle une longue saison.

Bien est-il mal-aisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent châque jour d'affliger l'innocence,
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer;
Mais tout incontinent leur bon-heur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avoit fait soûpirer.

PARAPHRASE DV PSEAVME CXLV.

N'ESPERONS *plus, mon ame, aux promesses du monde;*
Sa lumiére est un verre, & sa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empesche de calmer.
Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons prés des Rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris, & ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvēt n'est rien, ils sont, cōme nous sōmes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiére
Que cette Majesté si pompeuse & si fiére,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Vnivers;
Et dās ces grans tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

Là se perdent ces noms de Maistres de la Terre,
D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre;
Cõme ils n'õt plus de sceptre, ils n'õt plus de flateurs;
Et tombent avec eux, d'vne chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

LES LARMES DE S. PIERRE, imitées du Tansille.

AV ROY.

Ce n'est pas en mes vers qu'vne amante abusée
Des appas enchanteurs d'vn parjure Thésée,
Aprés l'honneur ravy de sa pudicité,
Laissée ingratement en vn bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire
Vne fidéle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épans d'vne éternelle veine
Dans vn courage saint ont leur sainte fontaine;
Où l'amour de la terre, & le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Vne plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussi-tost que pécher.

HENRY, *de qui les yeux & l'image ſacrée*
Font vn viſage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuſe à mes vœux vn favorable appuy;
Et ſi pour ton autel ce n'eſt choſe aſſez grande,
Penſe qu'il eſt ſi grand, qu'il n'auroit point d'offrãde
S'il n'en recevoit point que d'égales à luy.

La foy qui fut au cœur d'où ſortirent ces larmes,
Eſt le prémier eſſay de tes prémiéres armes;
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abatus,
Paſles ombres d'enfer, pouſſiére de la terre,
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enſeignemens que tu n'as de vertus.

De ſon nom de rocher, comme d'vn bon augure,
Vn éternel eſtat l'Egliſe ſe figure;
Et croit, par le deſtin de tes juſtes combats,
Que ta main relevant ſon épaule courbée,
Vn jour, qui n'eſt pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'aſſaut, & la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arreſte
A l'ombre des lauriers qui t'embraſſent la teſte,
Et la ſource déja commençant à s'ouvrir,
A laſché les ruiſſeaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs eſtimant vne grace,
Qu'vn Monarque ſi grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'esperoit jamais vne chose possible
Que rien finist sa foy que le mesme trépas,
De vaillant fait coüard, de fidéle fait traistre,
Aux portes de la peur abandonne son maistre,
Et jure impudemment qu'il ne le connoist pas.

A peine la parole avoit quitté sa bouche,
Qu'vn regret aussi prompt en son ame le touche,
Et mesurant sa faute à la peine d'autruy,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que soûpirer tout-bas, & se mettre au visage
Sur le feu de sa honte vne cendre d'ennuy.

Les arcs qui de plus prés sa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirẽt,
Ce fut quand du Sauveur il se vid regardé;
Les yeux furent les arcs, les œillades les fléches,
Qui percérent son ame, & remplirent de bréches
Le rempart qu'il avoit si laschement gardé.

Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,
Pousse & jette d'vn coup ses défenses en poudre;
Ne laissant rien chez-luy, que le mesme penser
D'vn homme qui tout nud de glaive & de courage,
Voit de ses ennemis la menace & la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux ſouverains qui traverſent la terre
Mieux que les yeux mortels ne traverſent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juſte courroux,
Entrent victorieux en ſon ame étonnée,
Comme dans une place au pillage donnée,
Et luy font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le ſein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,
Et n'a rien, toutefois, qui le mette en repos;
Car aux flots de la peur ſa navire qui tremble
Ne trouve point de port, & toûjours il luy ſemble
Que des yeux de ſon maiſtre il entend ce propos.

Et bien, où maintenant eſt ce brave langage?
Cette roche de foy? cet acier de courage?
Qu'eſt le feu de ton zéle au beſoin devenu?
Où ſont tant de ſermens qui juroient une fable?
Comme tu fus menteur, ſuis-je pas véritable?
Et que t'ay-je promis qui ne ſoit avenu?

Toutes les cruautez de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur & d'ordure,
Ne me ſont une pointe aux entrailles ſi dure,
Comme le ſouvenir de ta déloyauté.

Ie ſay bien qu'au danger les autres de ma ſuite
Ont eû peur de la mort, & ſe ſont mis en fuite;
Mais toy, que plus que tous j'aimay parfaitement,
Pour rendre, en me niant, ton offenſe plus grande,
Tu ſuis mes ennemis, t'aſſembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton ébatement.

Le nombre eſt infiny des paroles empreintes
Que regarde l'Apôſtre en ces lumiéres ſaintes;
Et celuy ſeulement que ſous vne beauté
Les feux d'vn œil humain ont rendu tributaire,
Iugera ſans mentir quel effet a pû faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il eſt bien aſſeuré que l'angoiſſe qu'il porte,
Ne s'empriſonne pas ſous les clefs d'vne porte,
Et que de tous coſtez elle ſuivra ſes pas;
Mais pource qu'il la voit dans les yeux de ſõ maiſtre,
Il ſe veut abſenter, eſpérant que peut-eſtre
Il la ſentira moins en ne la voyant pas.

La place luy déplaiſt, où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrage dépite;
Et craint tant de tomber en vn autre forfait,
Qu'il eſtime déja ſes oreilles coupables
D'entendre ce qui ſort de leurs bouches damnables,
Et ſes yeux d'aſſiſter aux tourmens qu'on luy fait.

Il part, & la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence,
Comme il se voit dehors a si peu de combas,
Qu'il demande tout-haut que le sort favorable
Luy face rencontrer un amy secourable,
Qui, touché de pitié, luy donne le trespas.

En ce piteux estat il n'a rien de fidéle
Que sa main, qui le guide où l'orage l'appelle;
Ses pieds, comme ses yeux, ont perdu la vigueur;
Il a de tout conseil son ame dépourveuë,
Et dit, en soûpirant, que la nuit de sa veuë
Ne l'empesche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si chérement gardée,
Luy semble trop long-temps icy bas retardée;
C'est-elle qui le fasche, & le fait consumer;
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,
Et toûjours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte, & ne la peut aimer.

Va, laisse-moy, dit-il, va déloyale vie,
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et si j'ay desiré que tu fusses chez-moy,
Puisque tu m'as esté si mauvaise compagne,
Ton infidéle foy maintenant je dédagne,
Quitte-moy, je te pri', je ne veux plus de toy.

Sont-ce tes beaux desseins, mẽsongére & méchãte,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,
Et que pour retarder vne heure seulement
La nuit déja prochaine à ta courte journée,
Ie demeure en danger que l'ame, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement?

Non, ne m'abuse plus d'une lasche pensée;
Le coup encore frais de ma chute passée
Me doit avoir appris à me tenir debout,
Et savoir discerner de la tréve la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'vn bien qui s'envole vn qui n'a point de bout.

Si quelqu'vn d'aventure en delices abonde,
Il se perd aussi-tost & déloge du monde;
Qui te porte amitié, c'est à luy que tu nuis;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves,
Tu vas à qui te fuit, & toûjours le réserves
A souffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tãt d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trépas au trépas arriver;
Et celuy qui chétif aux miséres succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'vn jour à vivre, il ne peut l'achever.

Que d'hommes fortunez en leur âge prémiére,
Trompez de l'inconstance à nos ans coustumiére,
Du depuis se sont veûs en étrange langueur;
Qui fussent morts contens, si le Ciel amiable
Ne les abusant pas en son sein variable,
Au temps de leur repos eust coupé sa longueur!

Quiconque de plaisir a son ame assouvie,
Plein d'honneur & de bien, non sujet à l'envie;
Sans jamais en son aise un mal-aise éprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau-temps un orage arriver?

Et moy, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eust, en vieillissant, la cervelle empirée,
Ne devois-je estre sage, & me ressouvenir
D'avoir veû la lumiere aux aveugles renduë,
Rebailler aux muëts la parole perduë,
Et faire dans les corps les ames revenir?

De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui par la main d'un seul étonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devoient avertir
Que si, pour leur auteur, j'endurois de l'outrage,
Le mesme qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenseroit me pouvoit garentir.

Mais troublé par les ans, j'ay souffert que la crainte,
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte ;
Et sortant promptement de mon sens & de moy,
Ne me suis apperceu qu'un destin favorable
M'offroit, en ce danger, un sujet honnorable
D'acquerir, par ma perte, un triomphe à ma foy.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui massacrez d'une main violente
Virent dés le matin leur beau jour accourci ;
Le fer qui les tua leur donna cette grace,
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace ;
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flote vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et déja pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pyrate arresta leur voyage ;
Mais leur sort fut si bon, que d'un mesme naufrage
Ils se virent sous l'onde, & se virent au port.

Ce furent de beaux lys, qui mieux que la Nature,
Mélans à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hyver la tempeste & l'orage
A leur teint délicat pûssent faire dommage,
S'en allérent fleurir au printemps éternel.

Ces enfans bien-heureux (créatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muëttes)
Ayans Dieu dans le cœur ne le pûrent loüer;
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable;
Et moy, pouvant parler, j'ay parlé, misérable,
Pour luy faire vergogne, & le desavoüer.

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vy ne me fait que dommage.
Cruëlle occasion du soucy qui me nuit!
Quand j'avois de ma foy l'innocence prémiére,
Si la nuit de la mort m'eust privé de lumiére,
Ie n'aurois pas la peur d'une éternelle nuit.

Ce fut en ce troupeau, que venant à la guerre
Pour combattre l'Enfer, & défendre la Terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;
Par eux il commença la prémiére meslée,
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire party les prémiers offensa.

Qui voudra se vanter, avec eux se compare,
D'avoir receu la mort par un glaive barbare,
Et d'estre allé soy-mesme au martyre s'offrir;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera, d'une ame belle & forte,
Pour vivre dans le Ciel, en la Terre mourir.

O desirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Vn superbe planché des estoiles se font;
Leur salaire payé les services précéde,
Prémier que d'avoir mal ils trouvent le reméde;
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissemens, de rumeur, & de presses,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresses,
Quand là-haut, en ce point, on les vid arriver!
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges se lever!

Et vous, fémes, trois fois, quatre fois biē-heureuses,
De ces jeunes amours les meres amoureuses,
Que faites-vous pour eux si vous les regrettez?
Vous faschez leur repos, & vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honnorables;
Ou de porter envie à leurs félicitez.

Le soir fut avancé de leurs belles journées;
Mais qu'eussent-ils gagné par vn siécle d'années?
Ou que leur avint-il en ce viste depart,
Que laisser promptement vne basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir, de bonne heure,
Aux plaisirs éternels vne éternelle part?

Si

Si vos yeux pénétrant jusqu'aux choses futures
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eû dans le sein la racine féconde
D'où nasquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moy, puisque les loix me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soy-mesme éteindre son flambeau;
Que m'est-il demeuré pour conseil & pour armes,
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chassant de moy l'envoyer au tombeau?

Ie say bien que ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait penitence.
Mais quoy! si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, & ma faute si grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande,
Pour pleurer à jamais le péché que j'ay fait.

Pendant que le chétif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat, & se tourmente,
En tant d'extrémitez cruëllement réduit,
Il chemine toûjours, mais révant à sa peine,
Sans donner à ses pas une régle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble)
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin, où la bouche du traistre,
Profanant d'un baiser la bouche de son maistre,
Pour en priver les bons aux méchans l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils, & du titre de pére,
Plaignant deçà delà son malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,
L'ennuy renouvellé plus rudement l'outrage
En voyant le sujet à ses yeux revenu.

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Si tost qu'au dépourveu sa fortune luy monstre
Le lieu qui fut témoin d'un si lasche méfait,
De nouvelles fureurs se déchire & s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son ame,
L'extréme cruauté plus cruëlle se fait.

Toutefois, il n'a rien qu'une tristesse peinte,
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son malheur un bonheur, & ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent, quand sa veuë abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écris.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent,
Ses soûpirs se font vens, qui les chesnes cõbattent;
Et ses pleurs, qui tantost descendoient mollement,
Ressemblent un torrent, qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un élément;

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, & seroit à son aise,
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muët du respect qu'il leur porte;
Mais enfin la douleur se rendant la plus forte,
Luy fait encor un coup une plainte arracher,

Pas adorez de moy, quand par accoustumance
Ie n'aurois, comme j'ay, de vous la connoissance;
Tant de perfections vous découvrent assez;
Vous avez une odeur de parfums d'Assyrie,
Les autres ne l'ont pas, & la terre flétrie
Est belle seulement où vous estes passez.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres cõnoissẽt,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent!
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand déja demy-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appellez, vous affermîtes l'onde,
Et m'asseurant les pieds m'étonnâtes l'esprit.

Mais, ô de tant de biens indigne récompense!
O dessus les sablons inutile semence!
Vne peur, ô Seigneur! m'a separé de toy;
Et d'vne ame semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furẽt tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta présence, & t'ont manqué de foy.

De douze, deux fois cinq étonnez de courage,
Par vne lasche fuite évitérent l'orage,
Et tournérent le dos quand tu fus assailly;
L'autre qui fut gagné d'vne sale avarice,
Fit vn prix de ta vie à l'injuste supplice;
Et l'autre en te niant plus que tous a failly.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,
Et nul autre que toy ne me la peut apprendre,
Comme a pû ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doive estre le couteau qui le face mourir?

Toutefois tu sais tout, tu connois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ay fait comme vn homme en faisant vne offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'oster vn sujet de me desespérer.

Au moins, si les regrets de ma faute avenuë
M'ont de ton amitié quelque part retenuë,
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Desireux de l'honneur d'vne si belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépoüille ne tombe,
Puisque ma fin est prés, ne la recule pas.

En ces propos mourans ses complaintes se meurent,
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumiéres s'éteignent,
Et déja devant luy les campagnes se peignent
Du saffran que le jour apporte de la mer.

L'Aurore d'vne main, en sortant de ses portes,
Tient vn vase de fleurs languissantes & mortes,
Elle verse de l'autre vne cruche de pleurs,
Et d'vn voile tissu de vapeur & d'orage,
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'vne ame sent de cruëlles douleurs.

Le Soleil qui dédaigne vne telle carriére,
Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barriére;
Mais comme vn criminel qui chemine au trépas,
Monstrant que dans le cœur ce voyage le fasche,
Il marche lentement, & desire qu'on sache
Que si ce n'estoit force il ne le feroit pas.

Ses yeux, par vn dépit, en ce monde regardent,
Ses chevaux tantost vont, & tantost se retardent,
Eux-mesmes ignorans de la course qu'ils font,
Sa lumiére paslit, sa couronne se cache;
Aussi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache
A celuy qui l'a fait des épines au front.

Au point accoustumé les oiseaux qui sommeillent,
Apprestez à chanter dans les bois se réveillent;
Mais, voyant ce matin des autres différent,
Remplis d'étonnement ils ne daignent paroistre,
Et font, à qui les voit, ouvèrtement connoistre,
De leur peine secrette vn regret apparent.

Le jour est déja grand, & la honte plus claire
De l'Apostre ennuyé l'avertit de se taire,
Sa parole se lasse, & le quitte au besoin;
Il voit de tous costez qu'il n'est veû de personne,
Toutefois, le remors que son ame luy donne
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte vne ame belle & haute,
Quand seul en vne part il a fait vne faute,
S'il n'a de jugement son esprit dépourveû,
Il rougit de luy-mesme, & combien qu'il ne sente
Rien que le Ciel présent & la Terre présente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a veû.

STANCES

SPIRITVËLLES.

LOVËZ *Dieu par toute la Terre,*
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains;
Mais pource que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautez qui reluisent au monde
Sont les ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale,
Toûjours preste à nous arroser.
L'Aurore & l'Occident s'abreuvent en sa course,
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas luy qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'vn nombre infiny de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes,
Donne aux prez la verdure, & couvre les campagnes
De vendanges & de moissons.

Il est bien dur à sa Iustice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour;
Mais comme nostre pére il excuse nos crimes,
Et mesme ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagéres,
Tenant de nos humeurs légéres,
Se font vieilles en vn moment,
Quelque nouveau desir comme vn vent les emporte:
La sienne toûjours ferme, & toûjours d'vne sorte,
Se conserve éternellement.

SVR VNE IMAGE de Sainte Catherine.

EPIGRAMME.

L'ART aussi bien que la Nature
Eust fait pleindre cette peinture;
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cause est belle,
La gloire d'vne ame fidéle
Est de souffrir sans murmurer.

LES POESIES DE Mr DE MALHERBE.

LIVRE DEVXIE'ME.

PRIERE POVR LE ROY HENRY LE GRAND, allant en Limosin.

STANCES.

O Dieu, dont les bontez de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta loüange n'aspire,
Achéve ton ouvrage au bien de cet Empire,
Et nous rens l'embonpoint comme la guerison.

Nous sommes sous vn Roy si vaillant & si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'asseurez par luy de toute violence;
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a veû pleuvoir dessus nos testes
Les funestes éclats des plus grandes tempestes
Qu'excitérent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'huy nulle marque paroistre,
En ce miracle seul il peut assez connoistre
Quelle force a la main qui nous a garentis.

Mais quoy! de quelque soin qu'incessamēt il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excés d'amour qu'il porte à nostre bien;
Comme échaperons-nous en des nuits si profondes,
Parmy tant de rochers que luy cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Vn malheur inconnu glisse parmy les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes;
La plusspart de leurs vœux tendent au changement;
Et comme s'ils vivoient des miséres publiques,
Pour les renouveller ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fascheux estat ce qui nous réconforte,
C'est que la bonne cause est toûjours la plus forte,
Et qu'vn bras si puissant t'ayant pour son appuy,
Quand la Rebellion, plus qu'vne Hydre féconde,
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant luy.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées,
Oste nous ces objets, qui des choses passées
Raménent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maistresse de l'orage,
A nous donner la paix a monstré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Estant bien asseuré que ces vaines fumées
N'ajoustent que de l'ombre à nos obscuritez;
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospéritez.

Les fuites des méchans, tant soient-elles secrétes,
Quand il les poursuivra n'auront point de cachettes;
Aux lieux les plus profans ils seront éclairez;
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour luy nuire,
Aussi-tost confondus comme délibérez.

La rigueur de ses loix, aprés tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible Innocence,
Que dedans la misére on faisoit envieillir;
A ceux qui l'oppressoient, il ostera l'audace;
Et sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront aux sommets de nos tours;
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser n'aura plus de tambours.

Loin des mœurs de son siécle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance, & les molles délices,
Qui nous avoiët portez jusqu'aux derniers hazars;
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux mérites données,
Feront ressusciter l'excellence des Arts.

La foy de ses Ayeux, ton amour & ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance;
Et n'ayant rien si cher que ton obeïssance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fascheuses années
Qui pour les plus heureux n'õt produit que des pleurs;
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera nos faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proye,
Nous ravira les sens de merveille & de joye ;
Et dautant que le monde est ainsi composé,
Qu'vne bonne fortune en craint vne mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver nostre aise,
Conservera celuy qui nous l'aura causé.

Quand vn Roy fainéant, la vergogne des Princes,
Laissant à ses flateurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort,
Quoy que l'on dissimule, on n'en fait point d'estime;
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avéque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce Roy, des bons Rois l'éternel exemplaire,
Qui de nostre salut est l'Ange tutelaire,
L'infaillible refuge, & l'asseuré secours,
Son extréme douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que nostre affection ne les juge trop courts ?

Nous voyons les esprits nez à la tyrannie ;
Ennuyez de couver leur cruëlle manie,
Tourner tous leurs conseils à nostre affliction ;
Et lisons clairement dedans leur conscience,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, & qu'il nous face vivre ;
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre ;
Et rendant l'Vnivers de son heur étonné,
Ajouste chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare Monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné.

Cependant, son Dauphin d'une vistesse prompte
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte ;
Et suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommez ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le Soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces desertes,
Ses chasteaux abatus, & ses champs déconfits.
Et si de nos discords l'infame vitupére
A pû la dérober aux victoires du Pére,
Nous la verrons captive aux triomphes du Fils.

AV ROY HENRY LE GRAND, sur l'heureux succés du voyage de Sedan.

ODE.

ENFIN, aprés les tempestes,
Nous voicy rendus au port;
Enfin, nous voyons nos testes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler nostre bonace;
Et ces matiéres de pleurs,
Maßacres, feux, & rapines,
De leurs funestes épines
Ne gasteront plus nos fleurs.

Nos priéres sont ouïes,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouïes,
Sedan s'est humilié.
A peine il a veû le foudre
Party pour le mettre en poudre,
Que faisant comparaison
De l'espoir & de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eust crû que ses murailles,
Que défendoit vn Lion,
N'eussent fait des funerailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'avant qu'estre à la feste
De si pénible conqueste,
Les champs se fussent vestus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eust en javelle
Deux fois les bleds abatus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon Roy, l'exemple des Rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ses loix,
Accompagné d'vn Génie,
Qui les volontez manie,
L'a seû tellement presser
D'obeïr & de se rendre;
Qu'il n'a pas eû pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épanduës
Marche vn fleuve impérieux,
De qui les neiges fonduës
Rendent le cours furieux;
Rien n'est seûr en son rivage,
Ce qu'il trouve il le ravage,

Et traisnant comme buissons
Les chesnes & leurs racines,
Oste aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, & plus épouvantable,
S'en alloit ce Conquerant,
A son pouvoir indomptable
Sa colére mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Estoient comme d'un tonnerre,
Qui gronde contre la Terre,
Quand elle a fasché les Cieux.

Quelle vaine resistence
A son puissant appareil,
N'eust porté la penitence
Qui suit un mauvais conseil?
Et veû sa faute bornée
D'une cheûte infortunée,
Comme la rébellion,
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accoustumée,
Que d'vn sentiment humain
Frapé non moins que des charmes,
Il fit la paix, & les armes
Luy tombérent de la main.

Arriére vaines chiméres
De haines, & de rancueurs;
Soupçons de choses améres
Eloignez-vous de nos cœurs;
Loin, bien-loin, tristes pensées,
Où nos miséres passées
Nous avoient ensévelis;
Sous HENRY, *c'est ne voir goute,*
Que de révoquer en doute
Le salut des Fleurs de Lis.

O Roy, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roy, qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté;
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,

Sont écrits avéque foy;
Qui sera si ridicule
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toy?

De combien de tragédies,
Sans ton asseuré secours,
Estoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours?
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer & de nuire,
N'eust trouvé pour la détruire
Vn bras fort comme le tien?

Mon Roy, connois ta puissance,
Elle est capable de tout:
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déja le bout:
Et la Fortune amoureuse
De la Vertu généreuse,
Trouve de si doux apas
A te servir, & te plaire,
Que c'est la mettre en colére
Que de ne l'employer pas.

Vse de sa bienveüillance,
Et luy donne ce plaisir,
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau desir:
Où que tes banniéres aillent,
Quoy que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurcy,
Que brisé comme du verre
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta mercy.

Ie say bien que les oracles
Prédisent tous, qu'à ton Fils
Sont réservez les miracles
De la prise de Menfis:
Et que c'est-luy, dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoissant
A la Grece qui soûpire,
Fera décroistre l'Empire
De l'infidéle Croissant.

Mais tandis que les années
Pas-à-pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer:
Que fais-tu, que d'vne armée,
A te venger animée,

Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques,
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau ?

Quoy que les Alpes chennuës
Les couvrent de toutes parts,
Et facent monter aux nuës
Leurs effroyables remparts :
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussi-tost leurs précipices
Ne se laissent applanir ?

Croy-moy, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquerir des lauriers ;
Et ne tiens point ocieuses
Ces ames ambitieuses,
Qui jusques où le matin
Met les estoiles en fuite,
Oseront, sous ta conduite,
Aller querir du butin.

Déja le Tezin tout-morne
Consulte de se cacher,
Voulant garentir la corne,
Que tu luy dois arracher;
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baißé le menton,
Dans sa caverne profonde
S'appreste à voir en son onde
Choir un autre Phaëton.

Va, Monarque magnanime,
Souffre à ta juste douleur,
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur;
L'astre, dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde,
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquestes ne rasent
Tout le Piémont, & n'écrasent
La Couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lire
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un Cygne prés de sa mort;
Et se rendant favorable
Ton oreille incomparable,

Te forcera d'avoüer,
Qu'en l'aiſe de la victoire
Rien n'eſt ſi doux, que la gloire
De ſe voir ſi bien loüer.

Il ne faut pas que tu penſes
Trouver de l'éternité
En ces pompeuſes dépenſes
Qu'invente la vanité;
Tous ces chef-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques;
Par les Muſes ſeulement
L'homme eſt exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'hiſtoire
De tes faits laborieux,
Ie défendray ta memoire
Du trépas injurieux;
Et quelque aſſaut que te face
L'oubly, par qui tout s'efface,
Ta loüange, dans mes vers,
D'Amarante couronnée,
N'aura ſa fin terminée
Qu'en celle de l'Vnivers.

AV ROY HENRY LE GRAND.

SONNET.

MON Roy, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers vostre postérité!

Que vos jeunes lions vont amasser de proye,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combas,
Soit que de l'Orient mettant l'Empire bas,
Ils veüillent rebastir les murailles de Troye!

Ils seront mal-heureux seulement en vn point;
C'est que si leur courage à leur fortune joint,
Avoit assujetty l'vn & l'autre Hémisphére,

Vostre gloire est si grande en la bouche de tous,
Que toûjours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'estre sortis de vous.

SUR L'ATTENTAT COMMIS en la personne de Henry le Grand, le 19. de Décembre 1605.

ODE.

QUE *direz-vous, Races futures,*
Si quelquefois un vray discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que nostre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre,
Qui firent jamais à la Terre
Sentir la colére des Cieux?

O que nos fortunes prospéres
Ont un change bien apparent!
O que du siécle de nos péres
Le nostre s'est fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs & de courages
Qu'on ne pouvoit assez loüer,
S'est faite aujourd'huy si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avoüer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner vn Prince de soy,
Que les Rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon Roy?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'aprés Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On luy donne le second lieu?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouster?
Qu'on reçoit de sa bienveüillance,
Tout ce qu'on en doit souhaiter?
Et que si de cette Couronne,
Que sa tige illustre luy donne,
Les loix ne l'eussent revestu,
Nos peuples d'vn juste suffrage
Ne pouvoient sans faire naufrage
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares, & dénaturez,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorez,
Toûjours nous assaillons sa teste
De quelque nouvelle tempeste:

Et d'un courage forcené,
Rejettant son obeïssance,
Luy défendons la jouïssance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche,
Qui sorty des ombres d'Enfer,
D'un coup sanglant frapa sa bouche,
A peine avoit laissé le fer;
Et voicy qu'un autre perfide,
Où la mesme audace réside,
Comme si détruire l'Estat
Tenoit lieu de juste conqueste,
De pareilles armes s'appreste
A faire un pareil attentat.

O Soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange;
D'où vient que ta sévérité
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée,
D'une éternelle obscurité?

Non, non, tu luis sur le coupable,
Comme tu fais sur l'innocent ;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une ame ressent ;
Tu dois ta flame à tout le monde ;
Et ton alleûre vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planette belle & claire !
Ie ne parle pas sagement ;
Le juste excés de la colére
M'a fait perdre le jugement ;
Ce traistre, quelque frenésie
Qui travaillast sa fantaisie,
Eut encore assez de raison,
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eust veû descendre
Ta lumiére sous l'orison.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le Dieu de Seine estoit dehors
A regarder croistre l'ouvrage
Dont ce Prince embellit ses bords ;
Il se reserra tout-à-l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure ;

Et ses Nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix & sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur estoit si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pûst secourir,
Que pour en estre dégagées,
Le Ciel les auroit obligées
S'il leur eust permis de mourir.

Revenez, belles fugitives;
Dequoy versez-vous tant de pleurs?
Asseurez vos ames craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs;
Le Roy vit, & ce misérable,
Ce monstre vrayment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouïsse;
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouïsse;
Vous la prenez mal-à-propos;
Le Roy vit, & les destinées
Luy gardent un nombre d'années;
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie,
Pour bastir quand il sera mort.

O bien-heureuse Intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'Empire François;
Toutes ces visibles merveilles;
De soins, de peines, & de veilles;
Qui jamais ne t'ont pû lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire;
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubly ne sauroit effacer?

Ces Archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'estre surpris,
Ayans à combattre les feintes
De tant d'infidéles esprits;
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avéque peu d'art on les trompe;

Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'ame aussi-tost qu'en la face
Tu n'en lises la vérité ?

Grand Démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toûjours
Que tous nos maux en ce Monarque
Ont leur refuge & leur secours ;
Et qu'arrivant l'heure prescrite,
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eû d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Ie say bien que par la Iustice,
Dont la Paix accroist le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir ;
Et que son invincible épée
Sous telle influënce est trempée,
Qu'elle met la frayeur par tout,
Aussi-tost qu'on la voit reluire ;
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoy ne vient-il point à bout ?

Soit que l'ardeur de la priére
Le tienne devant vn autel;
Soit que l'honneur à la barriére
L'appelle à debatre vn cartel;
Soit que dans la chambre il médite;
Soit qu'aux bois la chasse l'invite;
Iamais ne t'écarte si-loin,
Qu'aux embusches qu'on luy peut tendre
Tu ne sois prest à le défendre,
Si tost qu'il en aura besoin.

Garde sa Compagne fidelle,
Cette Reyne, dont les bontez
De nostre foiblesse mortelle
Tous les defauts ont surmontez.
Fay que jamais rien ne l'ennuye;
Que toute infortune la fuye;
Et qu'aux roses de sa beauté,
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coustume,
La grace de la nouveauté.

Serre d'vne étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrester le cours.
Bény les plaisirs de leur couche,
Et fay renaistre de leur souche

Des

Des ſçions ſi beaux & ſi vers,
Que de leur feüillage ſans nombre
A jamais ils puiſſent faire ombre
Aux peuples de tout l'Vnivers.

Sur tout, pour leur commune joye,
Devide aux ans de leur Dauphin,
A longs filets d'or & de ſoye,
Vn bon-heur qui n'ait point de fin ;
Quelques vœux que face l'Envie,
Conſerve-leur ſa chére vie :
Et tiens par elle enſévelis
D'vne bonace continuë
Les Aquilons, dont ſa venuë
A garenty les Fleurs de Lys.

Conduis-le ſous leur aſſeurance
Promptement juſques au ſommet
De l'indubitable eſpérance
Que ſon enfance leur promet :
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le Troſne Impérial,
Avant que le Ciel les appelle ;
Fais leur ouïr cette nouvelle
Qu'il a raſé l'Eſcurial.

AV ROY HENRY LE GRAND, sur la prise de Marseille.

ODE.

ENfin, aprés tant d'années,
Voicy l'heureuse saison,
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison;
Les Dieux, longs à se résoudre,
Ont fait vn coup de leur foudre,
Qui monstre aux ambitieux,
Que les fureurs de la Terre
Ne sont que paille & que verre
A la colére des Cieux.

Peuples, à qui la tempeste
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette feste
Couronneront vos cheveux?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique sejour
Vne perle fera naistre
D'assez de lustre, pour estre
La marque d'vn si beau jour?

Cet effroyable colosse,
asaux, l'appuy des mutins ;
mis le pied dans la fosse
Que luy cavoient les destins :
l est mort ce parricide :
n Alcide fils d'Alcide,
qui la France a presté
on invincible génie,
coupé sa tyrannie
D'vn glaive de liberté.

Les aventures du monde
ont d'vn ordre mutuël,
omme on voit au bord de l'onde
n reflus perpétuël.
'aise & l'ennuy de la vie
nt leur course entresuivie
ussi naturellement
Que le chaud & la froidure ;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille volée
A son juste possesseur,
Avoit languy desolée
Aux mains de cet oppresseur.
Enfin, le temps l'a remise
En sa prémiére franchise ;

Et les maux qu'elle enduroit
Ont eû ce bien pour échange ;
Qu'elle a veû parmy la fange
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déja tout le peuple More
A ce miracle entendu ,
A l'vn & l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu ;
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde & l'Eufrate lavent ;
Et déja pasle d'effroy
Memphis se pense captive ,
Voyant si prés de sa rive
Vn Neveu de Godefroy.

SVR LE MESME SVIET.

ODE.

SOIT que de tes lauriers la grandeur poursuivant
D'vn cœur où l'ire juste & la gloire commande,
Tu passes comme vn foudre en la Terre Flamande,
D'Espagnols abatus la campagne pavant;
Soit qu'en sa derniere teste
L'Hydre civile t'arreste,
Roy, que je verray jouïr
De l'Empire de la Terre,
Laisse le soin de la guerre,
Et pense à te réjouïr.

Nombre tous les succés où ta fatale main,
Sous l'appuy du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par vn heur éloigné de tout penser humain;
Iamais tu n'as veû journée
De si douce destinée;
Non celle, où tu rencontras
Sur la Dordonne en desordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussiére de Coutras.

Casaux, ce grand Titan, qui se moquoit des Cieux,
A veû par le trépas son audace arrestée,
Et sa rage infidéle aux estoiles montée,
Du plaisir de sa cheûte a fait rire nos yeux.

* * *

Ce dos chargé de pourpre, & rayé de clinquans,
A dépoüillé sa gloire au milieu de la fange,
Les Dieux qu'il ignoroit ayant fait cet échange
Pour venger en un jour ses crimes de cinq ans.
La mer, en cette furie,
A peine a sauvé Dorie;
Et le funeste remors
Que fait la peur des supplices,
A laissé tous ces complices
Plus morts que s'ils estoient morts.

AV ROY HENRY LE GRAND.

SONNET.

IE le connois, Destins, vous avez arresté
Qu'aux deux fils de mon Roy se partage la Terre,
Et qu'aprés le trépas, ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage aussi grand que leur prospérité
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,
Aura le chastiment de sa témérité.

Le cercle imaginé, qui de mesme intervalle
Du Nort & du Midy les distances égalle,
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais estans fils d'vn pére où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moy, Destins, quoy qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun vn Monde.

A MONSEIGNEVR LE DAVPHIN.

SONNET.

QVE *l'honneur de mon Prince est cher aux destinées !*
Que le Démon est grand, qui luy sert de support !
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prosperitez l'une à l'autre enchaisnées !

Ses Filles sont encore en leurs tendres années,
Et déja leurs appas ont un charme si fort,
Que les Rois les plus grands du Ponant & du Nort,
Brustent d'impatience aprés leurs Hyménées.

Pensez-à-vous, Dauphin; j'ay prédit en mes vers;
Que le plus grand orgueil de tout cet Vnivers,
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la teste:

Mais ne vous flatez point de ces vaines douceurs;
Si vous ne vous hastez d'en faire la conqueste,
Vous en serez frustré par les yeux de vos Sœurs.

SVR LE MARIAGE DV ROY & de la Reyne.

STANCES.

MOPSE, *entre les Devins l'Apollon de cet âge,*
Avoit toûjours fait espérer,
Qu'vn Soleil, qui naistroit sur les rives du Tage,
En la terre du Lys nous viendroit éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens & le discours,
N'estant pas convenable aux régles de nature,
Qu'vn Soleil se levast où se couchent les jours.

ANNE, *qui de Madrid fut l'vnique miracle,*
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de nostre Mars satisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promesse des Cieux.

Bien est-elle vn Soleil; & ses yeux adorables,
Déja veûs de tout l'orison,
Font croire que nos maux seront maux incurables,
Si d'vn si beau remede ils n'ont leur guérison.

Quoy que l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaisnes
Qui le captivent à ses loix.
Certes, c'est à l'Espagne à produire des Reynes,
Comme c'est à la France à produire des Rois.

Heureux couple d'amans, nostre grande MARIE
A pour vous combattu le sort;
Elle a forcé les vens, & dompté leur furie;
C'est à vous à gouster les délices du port.

Goustez-les, Beaux-esprits, & donnez conoissance,
En l'excés de vostre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchez tarder la jouïssance,
C'est infailliblement leur croistre le desir.

Les fleurs de vostre amour dignes de leur racine,
Monstrent un grand commencement;
Mais il faut passer outre, & des fruits de Lucine,
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidy;
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées;
La nuit est déja proche à qui passe midy.

AV ROY.

SONNET.

QV'AVEC une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à nostre guérison,
Vostre courage meûr en sa verte saison
Nous ait acquis la paix sur la Terre & sur l'Onde.

Que l'Hydre de la France en révoltes féconde,
Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison:
Certes, c'est vn bonheur dont la juste raison
Promet à vostre front la couronne du Monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous n'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon Roy, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eû les destinées.

Tous vous savent loüer, mais non également;
Les ouvrages communs vivent quelques années:
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

AVTRE.

MVSES, *je ſuis confus; mon devoir me convie*
A louër de mon Roy les rares qualitez;
Mais le mauvais deſtin qu'ont les témeritez
Fait peur à ma foibleſſe, & m'en oſte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déja plantez?
Et ce que ſa valeur a fait en deux eſtez,
Alcide l'euſt-il fait en deux ſiécles de vie?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,
Quand ſa juſte colére aſſaillant nos Titans,
Nous donna de nos maux l'heureuſe délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes ſens ébloüis,
Ou Mars s'eſt mis luy-meſme au troſne de la France,
Et s'eſt fait noſtre Roy ſous le nom de LOVIS.

POVR LE ROY, ALLANT CHASTIER la rebellion des Rochelois, & chasser les Anglois, qui en leur faveur estoient descendus en l'Isle de Ré.

ODE.

DONC *un nouveau labeur à tes armes s'apreste,*
Pren ta foudre, LOVIS, *& va comme un lion*
Donner le dernier coup à la derniere teste
De la Rebellion.

Fay choir en sacrifice au Démon de la France
Les fronts trop élevez de ces ames d'Enfer,
Et n'épargne contre eux, pour nostre délivrance,
Ni le feu, ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidéle malice
A nourry le desordre & la sédition.
Quitte le nom de Iuste, ou fay voir ta justice
En leur punition.

Le centiéme Décembre a les plaines ternies,
Et le centiéme Avril les a peintes de fleurs;
Depuis que parmy-nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siécles de tes péres,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien,
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipéres
Ne renouvelle au tien ?

Par qui sont aujourd'huy tant de villes desertes?
Tant de grands bastimens en masures changez ?
Et de tant de chardons les campagnes couvertes ;
Que par ces enragez ?

Les Sceptres devant eux n'ont point de privileges ;
Les Immortels eux-mesme en sont persécutez ;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains [sacriléges
Font plus d'impiétez.

Marche, va les détruire, eteins-en la semence ;
Et suy jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clémence,
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le Ciel leurs murailles accroistre,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossez jusqu'à faire paroistre
Le jour entre les morts.

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre ;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu ;
Et qu'avéque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de RICHELIEV.

RICHELIEV, ce Prélat, de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner;
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérest n'occupe sa pensée;
Nuls divertissemens ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que pourveû qu'il soit creû, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le Ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eust assisté,
Par vn autre présent n'eust jamais esté quitte
Envers ta piété.

Va, ne différe plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'asseûre, & t'engage sa foy,
Qu'employant ce Typhis, Syrtes & Cyanées
Seront havres pour toy.

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attent,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Ie la voy qui t'appelle, & qui semble te dire
Roy, le plus grand des Rois, & qui m'és le plus ch
Si tu veux que je t'aide à sauver ton Empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave, & sa mine asseurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connoist bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher.

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terr
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le Ciel, & rua le tonnerre,
Dont Briare mourut.

Déja de tous costez s'avançoient les approches;
Icy couroit Mimas; là Typhon se battoit;
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussi-tost Iupiter en son trosne remis,
Vit, selon son desir, la tempeste cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez
Phlégre qui les receût, pût encore la foudre
Dont ils furent touchez.

L'exemp

L'exemple de leur race à jamais abolie,
Devoit sous ta mercy tes rebelles ployer:
Mais seroit-ce raison qu'une mesme folie
N'eust pas mesme loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blesme;
Et ce lasche voisin qu'ils sont allé querir,
Misérable qu'il est, se condamne luy-mesme
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord; Mégére le regarde;
Et luy porte l'esprit à ce vray sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoy qu'il tarde,
Le juste chastiment.

Bien semble estre la mer une barre assez forte,
Pour nous oster l'espoir qu'il puisse estre battu;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur & ta vertu?

Neptune importuné de ses voiles infames,
Comme tu paroistras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soyent tes matelots.

Là rendrōt tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang estranger fera monter nos fleuves
Au dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaistre
La bonne opinion des courages François:
Et le monde croira, s'il doit avoir un Maistre,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure
Ie me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint, contre nature,
En sa jeune saison!

De quel péril extréme est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perduë en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-cy porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, & le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoy! tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur & flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur oste le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens;
Mars est comme l'Amour; ses travaux & ses peines
Veulent de jeunes gens.

Ie ſuis vaincu du temps ; je céde à ſes outrages ;
Mon eſprit ſeulement exempt de ſa rigueur
A dequoy témoigner en ſes derniers ouvrages
Sa prémiére vigueur.

Les puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'honore,
Non loin de mon berceau commencérent leur cours ;
Ie les poſſéday jeune, & les poſſéde encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ay receû, je veux te le produire ;
Tu verras mon adreſſe : & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teſte des Rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival aſſez vain prétendra que la ſienne
Ait dequoy m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille
Baſtiſſant une ville étonna l'Vnivers,
Quelque bruit qu'il ait eû, n'a point fait de mer-
Que ne facent mes vers. [veille

Par eux de tes beaux faits la Terre ſera pleine :
Et les Peuples du Nil qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de LOVIS.

LES POESIES DE Mr DE MALHERBE.

LIVRE TROISIE'ME.

A LA REYNE MERE DV ROY, ſur ſa bien-venuë en France.

ODE

Preſentée à ſa Majeſté, à Aix, l'année 1600.

PEVPLES, *qu'on mette ſur la teſte*
Tout ce que la terre a de fleurs,
Peuples, que cette belle feſte
A jamais tariſſe nos pleurs :
Qu'aux deux bouts du Mõde ſe voye
Luire le feu de noſtre joye ;

Et soyent dans les coupes noyez
Les soucis de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les Dieux nous avoyent envoyez.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoyent nos mutins,
En leur ame encore affamée
De massacres & de butins:
Nos doutes seront éclaircies:
Et mentiront les Prophéties
De tous ces visages pâlis,
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle Fleur de Lys.

Aujourd'huy nous est amenée
Cette Princesse, que la foy
D'Amour ensemble & d'Hymenée
Destine au lit de nostre Roy:
La voicy, la belle MARIE,
Belle merveille d'Hétrurie,
Qui fait confesser au Soleil,
Quoy que l'âge passé raconte;
Que du Ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conqueste d'un amant:
Telle ne luit en sa carriére
Des mois l'inégale courriére:
Et telle dessus l'orison
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mesmes de Céfale
En feroient la comparaison.

Le Sceptre que porte sa Race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Luy met le respect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point:
Nulle vanité ne la touche:
Les Graces parlent par sa bouche:
Et son front, témoin asseuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Estre veû sans estre adoré.

Quantesfois, lors que sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune, en ses caves profondes,
Plaignit-il le feu qu'il sentoit?
Et quantesfois, en sa pensée,
De vives atteintes blessée,

Sans l'honneur de la Royauté
Qui luy fit celer son martyre,
Eust-il voulu de son Empire
Faire échange à cette beauté?

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a, par un effort contraire,
Essayé de la retarder:
Mais à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre Démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voicy dans nostre port.

La voicy, Peuples, qui nous monstre
Tout ce que la Gloire a de prix;
Les fleurs naissent, à sa rencontre,
Dans les cœurs, & dans les esprits;
Et la présence des merveilles
Qu'en oyoyent dire nos oreilles,
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoyent décrite,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite Princesse,
L'étonnement de l'Vnivers!
Astre, par qui vont avoir cesse
Nos ténébres, & nos hyvers!
Exemple sans autres exemples!
Future Image de nos temples!
Quoy que nostre foible pouvoir,
En vostre accueil ose entreprendre,
Doit-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir;
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous la paix asseurée
N'aura pas la courte durée,
Qu'espérent infidélement,
Non lassez de nostre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la Langue & l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naistre,
Que vous-mesme verrez un jour
De la Terre entiére le maistre,
Ou par armes, ou par amour:
Et ne tarderont ses conquestes,
Dans les oracles déja prestes,

Qu'autant que le prémier coton,
Qui de jeunesse est le message,
Tardera d'estre en son visage,
Et de faire ombre à son menton.

O combien, lors, aura de veuves
La gent qui porte le Turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de Sultanes captives!
Et que de méres à Memphis,
En pleurant diront la vaillance
De son courage & de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils!

Cependant, nostre grand Alcide,
Amolly parmy vos appas,
Perdra la fureur qui sans bride
L'emporte à chercher le trépas:
Et cette valeur indomtée,
De qui l'honneur est l'Euristée,
Puisque rien n'a seû l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins, pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront recitez,
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hazars précipitez:
Luy de qui la gloire semée
Par les voix de la Renommée,
En tant de parts s'est fait ouïr,
Que tout le siécle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouïr?

Qu'il luy suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combas
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire, & les armes bas;
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie:
Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquiére en vostre sein.

C'est-là qu'il faut qu'à son Génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoy qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses desirs:
C'est-là qu'il faut que les années
Luy coulent comme des journées,

Et qu'il ait dequoy se vanter ;
Que la douceur qui tout excéde,
N'est point ce que sert Ganiméde
A la table de Iupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles,
Où tonnent les foudres d'Enfer,
Et lutter contre des murailles,
D'où pleuvent la flamme & le fer ;
Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nostres seront terminées,
Et qu'aprés luy nostre discord
N'aura plus qui domte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage
Aprés nous avoir mis à bord ?

Cet Achille de qui la pique
Faisoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion ;
Bien que sa mére eust à ses armes
Ajousté la force des charmes,
Quand les Destins l'eurent permis ;
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fust parmy ses ennemis ?

Les Parques, d'vne mesme soye
Ne devident pas tous nos jours;
Ni toûjours par semblable voye
Ne font les planettes leurs cours;
Quoy que promette la Fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faiste au précipice;
Et pour l'avoir toûjours propice
Il la faut toûjours révérer.

Ie say bien que sa Carmagnole
Devant luy se représentant
Telle qu'vne plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Vne légitime querelle;
Mais doit-il vouloir que pour luy
Nous ayons toûjours le teint blesme,
Cependant qu'il tente luy-mesme
Ce qu'il peut faire par autruy?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux?
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées,

Que d'un conseil ambitieux
La faim de gloire persuade
D'aller sur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux Cieux?

Apollon n'a point de mystére,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le Sagittére
Deux fois raméne les glaçons,
Le succés de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déja fait preuve à leur dan,
Favorisé de la Victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaëton en l'Eridan.

Nice, payant avéque honte
Un siége autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en conte
Barberousse qu'elle a chassé:
Guise, en ses murailles forcées,
Remettra les bornes passées
Qu'avoit nostre Empire marin:
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmy les herbes
En quelle place fut Turin.

A LA REYNE MERE DV ROY, sur les heureux succés de sa Régence.

ODE.

NYMPHE, *qui jamais ne sommeilles,*
Et dont les messages divers
En vn moment sont aux oreilles
Des Peuples de tout l'Vnivers;
Vole viste, & de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Iusqu'au rivage de Calis,
Conte, sur la Terre & sur l'Onde,
Que l'honneur unique du monde,
C'est la Reyne des Fleurs de Lys.

Quand son HENRY, *de qui la gloire*
Fut vne merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avéque les Dieux;
En cette aventure effroyable,
A qui ne sembloit-il croyable,
Qu'on alloit voir vne saison,
Où nos brutales perfidies
Feroyent naistre des maladies
Qui n'auroyent jamais guérison?

Qui ne pensoit que les Furies
Viendroyent des abysmes d'Enfer,
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme & le fer?
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautez?
Et que nos malheurs serayent pires,
Que naguéres sous les Busires
Que cet Hercule avoit domtez?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatriéme lune
Achéve de faire son tour;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempeste,
Il semble que jamais sa teste
Ne fut plus voisine des Cieux.

Au delà des bords de la Meuse
L'Alemagne a veû nos guerriers,
Par une conqueste fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchy sous leur menace;
L'Aigle mesme leur a fait place;

Et les regardant approcher
Comme lions à qui tout céde,
N'a point eû de meilleur reméde,
Que de fuïr, & se cacher.

O Reyne, qui pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidens,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidens!
Que peut la fortune publique
Te voüer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des Immortels,
Dont la vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images & des autels?

Que sauroit enseigner aux Princes
Le grand Démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet Empire,
Que si ton heur estoit pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferois dedans ses limites
Lever & coucher le Soleil?

Le

Le soin qui reste à nos pensées ;
O bel Astre, c'est que toûjours
Nos félicitez commencées
Puissent continuër leur cours ;
Tout nous rit, & nostre navire
A la bonace qu'il desire ;
Mais si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excés d'heureuse fortune
Nous garentiroit de la mort ?

Assez de funestes batailles,
Et de carnages inhumains,
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains ;
Donne ordre que sous ton Génie
Se termine cette manie ;
Et que las de perpétuër
Vne si longue mal-veüillance,
Nous employons nostre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuër.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux Potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin mesme des Estats ;
D'elle nasquit la frenésie
De la Gréce contre l'Asie,

Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils desolérent leur terre,
Les deux fréres de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succédent selon nos desirs ;
Comme au Printemps naissent les roses ;
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et de la majesté des loix
Appuyant les pouvoirs suprémes,
Fait demeurer les Diadémes
Fermes sur la teste des Rois.

Ce sera dessous cette Ægide,
Qu'invincible de tous costez,
Tu verras ces peuples sans bride
Obeïr à tes volontez ;
Et surmontant leur espérance,
Remettras en telle asseurance
Leur salut qui fut déploré,
Que vivre au siécle de MARIE,
Sans mensonge & sans flaterie,
Sera vivre au siécle doré.

Les Muses, les neuf belles Fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orfées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous leurs vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutelaire,
Fait signe de les avoüer,
Iamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te loüer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les Beaux-esprits,
Plus ardent qu'vn Athléte à Pise,
Ie me feray quitter le prix;
Et quand j'auray peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoüra que Fontaine-bleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries
N'ont point vn si riche tableau.

Apollon, à portes ouvertes
Laisse indifferemment cueillir
Les belles feüilles toûjours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes,
N'est pas seû de toutes personnes;

Et trois ou quatre ſeulement,
Au nombre deſquels on me range,
Peuvent donner une loüange
Qui demeure éternellement.

POVR LA REYNE MERE DV ROY, pendant ſa Régence.

ODE.

SI quelque avorton de l'Envie
Oſe encore lever les yeux,
Ie veux bander contre ſa vie
L'ire de la Terre & des Cieux,
Et dans les ſavantes oreilles
Verſer de ſi douces merveilles,
Que ce miſérable corbeau,
Comme oiſeau d'augure ſiniſtre,
Banny des rives de Caïſtre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En juppe deſſous les feüillées,
Danſant au ſilence des bois.
Venez en robes, où l'on voye
Deſſus les ouvrages de ſoye

Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos testes,
Comme quand vous allez aux festes
Où les Dieux vous font appeler.

Quand le sang boüillant en mes veines,
Me donnoit de jeunes desirs,
Tantost vous souspiriez mes peines,
Tantost vous chantiez mes plaisirs;
Mais aujourd'huy que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écris
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

Non, Vierges, non, je me retire
De tous ces frivoles discours;
Ma Reyne est un but à ma lyre,
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'auray, comme j'espére,
Fait ouïr du Gange à l'Ibére
Sa loüange à tout l'Univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous solicite
De m'aider à faire des vers.

Aussi bien chanter d'autre chose,
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas aprés la rose
Aux pavots chercher de l'odeur?
Et des loüanges de la Lune
Descendre à la clarté commune
D'vn de ces feux du Firmament,
Qui sans profiter & sans nuire,
N'ont receû l'vsage de luire
Que par le nombre seulement.

Entre les Rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise & du Tage
Font loüer leur gouvernement;
Mais en de si calmes provinces,
Où le Peuple adore les Princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du Sçeptre légitime,
Sauroit-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut?

Ce n'est point aux rives d'vn fleuve,
Où dorment les vens & les eaux,
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux;
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée,

Et prés du naufrage dernier,
S'estre veû dessous les Pleiades,
Eloigné de ports & de rades,
Pour estre creû bon marinier.

Ainsi quand la Gréce partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parloit,
Pour avoir seû des Cyanées
Tromper les vagues forcenées;
Les pilotes du fils d'Eson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la prémiére place
En la fable de la Toison.

Ainsi conservant cet Empire,
Où l'infidélité du sort
Iointe à la nostre encore pire,
Alloit faire vn dernier effort,
Ma Reyne acquiert à ses mérites,
Vn nom qui n'a point de limites,
Et ternissant le souvenir
Des Reynes qui l'ont précédée;
Devient une éternelle idée,
De celles qui sont à venir.

Aussi-tost que le coup tragique,
Dont nous fusmes presque abatus,
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage?
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligérent les matelots?

Qui n'ouït la voix de Belonne,
Lasse d'vn repos de douze ans,
Telle que d'vn foudre qui tonne,
Appeler tous ses partisans;
Et déja les rages extrémes,
Par qui tombent les Diadémes,
Faire appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Iarnac & de Moncontour?

Qui ne voit, encore à cette heure,
Tous les infidéles cerveaux,
Dont la fortune est la meilleure,
Ne chercher que troubles nouveaux:
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites soûterraines

Passent par un plomb si gasté,
Que toûjours ayant quelque tare,
Au mesme temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre costé ?

La Paix ne voit rien qui ménace
De faire renaistre nos pleurs ;
Tout s'accorde à nostre bonace ;
Les hyvers nous donnent des fleurs ;
Et si les pasles Eumenides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'Enfer,
Le repos du siécle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir ;
Elle va d'un pas & d'un ordre,
Où la censure n'a que mordre :
Et les loix qui n'exceptent rien
De leur glaive & de leur balance,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs mesme ont leur abondance,
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux, & la dance,
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soûpire:
Chaque Amarylle a son Tityre,
Et sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne,
Qui soir & matin ne resonne
Ou de voix, ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grans Hymenées,
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrenées,
Auront leur accomplissement;
Devons-nous douter qu'on ne voye,
Pour accompagner cette joye,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos ruës,
Et sans l'vsage des charuës,
Nos plaines jaunir de moissons?

Quelle moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquester à la France
La Propontide en ses deux bors?
Et vengeant de succés prospéres
Les infortunes de nos péres,

Que tient l'Egypte ensévelis,
Aller si prés du bout du monde,
Que le Soleil sorte de l'onde
Sur la terre des Fleurs de Lys?

Certes, ces miracles visibles
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins qu'vne immortelle main.
Et la raison ne se peut dire,
De nous voir en nostre navire
A si bon port acheminez,
Où sans fard & sans flatterie,
C'est Pallas que cette MARIE,
Par qui nous sommes gouvernez.

Mais qu'elle soit Nymphe ou Déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel;
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle & sage,
Au deçà de la vérité.

Grand HENRY, grand foudre de guerre,
Que cependant que parmy nous
Ta valeur étonnoit la Terre,
Les Destins firent son époux;
Roy dont la mémoire est sans blasme,
Que dis-tu de cette belle ame,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu lors que tu remarques
Aprés ses pas ton Héritier,
De la sagesse des Monarques
Monter le pénible sentier?
Et pour étendre sa Couronne,
Croistre comme vn fan de lionne?
Que s'il peut vn jour égaler
Sa force avêque sa furie,
Les Nomades n'ont bergerie,
Qu'il ne suffise à desoler.

Qui doute que si de ses armes
Ilion avoit eû l'appuy,
Le jeune Atride avêque larmes
Ne s'en fust retourné chez-luy;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,

'e fussent encore honnorez
es ouvrages des mains célestes,
Que jusques à leurs derniers restes
a flamme Gréque a dévorez?

A LA REYNE MERE DV ROY, pendant sa Régence.

STANCES.

OBIET *divin des ames & des yeux,*
Reyne le chef-d'œuvre des Cieux,
Quels doctes vers me feront avouër
Digne de te louër?

es monts fameux des Vierges que je sers
Ont-ils des fleurs en leurs deserts,
Qui s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur?

e Thermodon a veû seoir autrefois
Des Reynes au throsne des Rois;
Mais que vit-il par qui soit debatu
Le prix à ta vertu?

Certes, nos Lys, quoy que bien cultivez,
Ne s'estoient jamais élevez
Au point heureux où les destins amis
Sous ta main les a mis.

A leur odeur l'Anglois se relaschant,
Nostre amitié va recherchant;
Et l'Espagnol, prodige merveilleux!
Cesse d'estre orgueilleux.

De tous costez nous regorgeons de biens;
Et qui voit l'aise où tu nous tiens,
De ce vieux siécle aux fables récité
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant bassement,
Nous fit peur au commencement;
Mais sans effet presque il s'évanouït,
Plustost qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroissant,
Et tout soudain obeïssant,
Il disparut comme flots courroucez,
Que Neptune a tancez.

Que puisses-tu, grand Soleil de nos jours,
Faire sans fin le mesme cours;
Le soin du Ciel te gardant aussi bien,
Que nous garde le tien.

Puisses-tu voir sous le bras de ton Fils
Trébucher les murs de Memphis ;
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son Empire aboutir.

Les vœux sont grands ; mais avéque raison
Que ne peut l'ardente oraison ?
Et sans flater, ne sers-tu pas les Dieux
Assez pour avoir mieux ?

LES POESIES DE Mr DE MALHERBE.

LIVRE QVATRIE'ME.

A MONSEIGNEVR FRERE DV ROY.

SONNET.

MVSES, *quand finira cette longue remiſe*
De contenter GASTON, *& d'écrire de luy?*
Le ſoin que vous avez de la gloire d'autruy
Peut-il mieux s'employer qu'à ſi belle entrepriſe?

En

En ce malheureux siécle où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennuy,
Misérable Neufvaine, où sera vostre appuy,
S'il ne vous tend les mains, & ne vous favorise?

Iè croy bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultez d'un ouvrage si haut,
Vous ostent le desir que sa vertu vous donne;

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentans,
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous estonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV.

SONNET.

A Ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande ame aux grans travaux sans repos adonnée;
Puisque par vos conseils la France est gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.

G

Tel que fut rajeuny le vieil âge d'Eson ;
Telle cette Princesse en vos mains résinée
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon Roy m'a toujours fait predire
Que les fruits de la Paix combleroient son Empire,
Et comme vn Demy-dieu le feroient adorer ;

Mais voyant que le vostre aujourd'huy le seconde,
Ie ne luy promets pas ce qu'il doit esperer,
Si je ne luy promets la conqueste du Monde.

A MADAME LA PRINCESSE DOVAIRIERE, CHARLOTTE DE LA TREMOILLE.

SONNET.

QVOY *donc, grande Princesse en la Terre adorée,*
Et que mesme le Ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En vne obscurité d'éternelle durée ?

La flamme de vos yeux, dont la Cour éclairée,
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous desespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est desirée?

Vous estes en des lieux, où les chãps toujours vers,
Pource qu'ils n'ont jamais que de tiédes hyvers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite.

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naistre mille fleurs?

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTY.

SONNET.

RACE *de mille Rois, adorable Princesse,*
Dont le puissant appuy de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
Et m'allége du faix dont je suis accablé.

Telle que nostre siécle aujourd'huy vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me résous de vous bailler en garde
Aux fastes éternels de la postérité.

Ie ſay bien quel effort cet ouvrage demande;
Mais ſi la peſanteur d'vne charge ſi grande
Réſiſte à mon audace, & me la refroidit;

Voy-je pas vos bontez à mon aide paroiſtre,
Et parler dans vos yeux vn ſigne qui me dit,
Que c'eſt aſſez payer que de bien reconnoiſtre?

A MONSEIGNEVR LE DVC DE BELLEGARDE,

Grand Eſcuyer de France.

ODE.

A La fin c'eſt trop de ſilence
En ſi beau ſujet de parler;
Le mérite qu'on veut celer
Souffre vne injuſte violence;
BELLEGARDE, *vnique ſupport*
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma pareſſe ingrate,
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage & de l'Eufrate
N'a veû l'vn & l'autre Soleil?

Les Muses hautaines & braves
Tiennent le flater odieux,
Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en esclaves;
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces Beautez dont les appas
Ne sont que rigueur & que glace;
Et de qui le cerveau leger,
Quelque service qu'on leur face,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus precieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons,
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées,
Récompensent un bon accueil
De loüanges, que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes par moy publiées,
Ie le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet,

N'est que mensonge & que fumée,
Ou je rendray cet Vnivers
Amoureux de ta renommée
Autant que tu l'és de mes vers.

Comme en cueillant vne guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé,
Que le parterre est émaillé
D'vne diversité plus grande ;
Tant de fleurs de tant de costez
Faisant paroistre en leurs beautez
L'artifice de la Nature,
Il tient suspendu son desir,
Et ne sait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir.

Ainsi, quand pressé de la honte,
Dont me fait rougir mon devoir,
Ie veux vne œuvre concevoir
Qui pour toy les âges surmonte ;
Tu me tiens les sens enchantez
De tant de rares qualitez,
Où brille vn excés de lumiére,
Que plus je m'arreste à penser
Laquelle sera la prémiére,
Moins je say par où commencer.

Si nommer en son parentage
Vne longue suite d'Ayeux,
Que la gloire a mis dans les Cieux,
Est reputé grand avantage ;
De qui n'est-il point reconnu
Que toûjours les tiens ont tenu
Les Charges les plus honnorables,
Dont le mérite & la raison,
Quand les Destins sont favorables,
Parent une illustre Maison ?

Qui ne sait de quelles tempestes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos Rois,
Des Alpes a battu les testes ?
Qui n'a veû dessous leurs combas
Le Pô mettre les cornes bas ?
Et les Peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensévelis,
Laisser leurs dépoüilles captives
A la mercy des Fleurs de Lys ?

Mais de chercher aux sepultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures ;
Non pas à toy, qui revestu
De tous les dons que la Vertu

Peut recevoir de la Fortune,
Connois que c'est que du vray bien,
Et ne veux pas, comme la Lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infame d'Envie,
A qui rien de l'autruy ne plaist,
Tout lasche & perfide qu'il est,
Iette les yeux dessus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grans cœurs, & des Beaux-espris,
Dont aujourd'huy la France est pleine;
Est-il pas contraint d'avoüer,
Qu'il a luy-mesme de la peine
A s'empescher de te loüer?

Soit que l'honneur de la carriére
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice, ou pour la barriére,
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir,
Eloigné des molles délices;
Qui ne sait que toute la Court,
A regarder tes exercices,
Comme à des théatres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour mon Roy
Ce joyau d'honneur & de foy,
Dont l'Arne à la Seine s'allie;
Thétis ne suivit-elle pas
Ta bonne grace, & tes appas,
Comme un objet émerveillable;
Et jura qu'avéque Iason,
Iamais Argonaute semblable
N'alla conquerir la Toison?

Tu menois le blond Hymenée,
Qui devoit solemnellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Iamais il ne fut si paré;
Iamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatérent;
Toutefois, les Nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutérent
Qui de vous deux estoit le Dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ay-je dequoy te garentir
Contre les menaces des Parques?
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours;

Et qu'à bien dispenser les choses,
Il faut mesler, pour un Guerrier,
A peu de myrthe & peu de roses
Force palme & force laurier?

Achille estoit haut de corsage,
L'or éclatoit en ses cheveux;
Et les Dames avéque vœux
Souspiroient aprés son visage;
Sa gloire à danser & chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'estoit seconde;
Mais s'il n'eust rien eû de plus beau,
Son nom, qui vole par le Monde,
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'eust par un bras homicide,
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit receû le jeune Atride;
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron
Il eust fait son apprentissage,
Nostre âge auroit-il aujourd'huy
Le mémorable témoignage
Que la Gréce a donné de luy?

C'est aux magnanimes exemples,
Qui sous la banniere de Mars
Sont faits au milieu des hazars,
Qu'il appartient d'avoir des Temples;
Et c'est avéque ces couleurs,
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siécles avenir
N'auront point de nuit assez noire,
Pour en cacher le souvenir.

En ce long-temps, où les manies
D'vn nombre infiny de mutins,
Poussez de nos mauvais destins,
Ont assouvy leurs félonnies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre aventureux,
N'as tu mis ta gloire en estime?
Et déclaré ta passion,
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition?

Tel que d'vn effort difficile
Vn fleuve au travers de la mer,
Sans que son goust devienne amer,
Passe d'Elide en la Sicile;
Ses flots par moyens inconnus
En leur douceur entretenus

Aucun meslange ne reçoivent ;
Et dans Syracuse arrivant,
Sont trouvez de ceux qui les boivent
Aussi peu salez que devant.

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plustost démons insensez,
Qui de nos dommages passez
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'és jamais diverty
De suivre le juste party ;
Mais blasmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toûjours aimé l'innocence,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que pour sauver sa terre,
Mon Roy, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le prémier trait de son tonnerre,
Iusqu'à la fin de ses explois,
Que tout eut reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoustumée
N'ait eû la principale part ?

Soit que prés de Seine & de Loire
Il pavast les plaines de morts;
Soit que le Rosne outre ses bors
Luy vist faire éclater sa gloire;
Ne l'as-tu pas toûjours suivy?
Ne l'as-tu pas toûjours servy?
Et toûjours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort,
Que sait imprimer aux courages
Le soin de vivre aprés la mort?

Mais quoy! ma barque vagabonde
Est dans les Syrtes bien avant;
Et le plaisir la decevant
Toûjours l'emporte au gré de l'onde;
BELLEGARDE, *les matelots*
Iamais ne méprisent les flots,
Quelque Phare qui leur éclaire;
Ie feray mieux de relascher,
Et borner le soin de te plaire,
Par la crainte de te fascher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veüilles m'asseurer
Que mon offrande te contente;
Donne-m'en d'un clin de tes yeux
Vn témoignage gracieux;

Et si tu la trouves petite,
Ressouviens-toy qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or & de soye
Ton âge devide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matiéres de joye;
Ainsi tes honneurs fleurissans
De jour en jour aillent croissans,
Malgré la fortune contraire;
Et ce qui les fait trébucher,
De toy ni de Termes ton frére
Ne puisse jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles,
Toûjours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les estoiles,
Et remplir de vostre grandeur
Ce que la Terre a de rondeur;
Sans estre menteur, je puis dire
Que jamais vos prospéritez
N'iront jusques où je désire,
Ni jusques où vous méritez.

POVR LE MARQVIS DE LA VIEVVILLE, Sur-intendant des Finances.

SONNET.

Il est vray, LA VIEVVILLE, & quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goust de mon Roy;
Nous devons des autels à la sincére foy
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux, & ton libre génie,
Qui hors de la raison ne connoist point de loy,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit aprés soy
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à desirer,
C'est que les Beaux-esprits les veüillent honnorer,
Et qu'en l'éternité la Muse les imprime.

I'en ay bien le dessein dans mon ame formé:
Mais je suis généreux, & tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

PROSOPOPE'E D'OSTENDE.

STANCES.

TROIS *ans déja passez, théatre de la guerre,*
I'exerce de deux Chefs les funestes combas,
Et fais émerveiller tous les yeux de la Terre,
De voir que le malheur ne m'ose mettre bas.

A la mercy du Ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hyver froid à l'extrémité;
Lors que l'esté revient il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie
Pesle-mesle assemblé me presse tellement,
Que c'est parmy les miens estre digne d'envie,
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins! cecy n'est pas matiére
Qu'avéque tant de doute il faille décider;
Toute la question n'est que d'un Cimetiére;
Prononcez librement qui le doit posséder.

POVR

POVR MONSIEVR DE LA CEPPEDE, ſur ſon Livre de la Paſſion de N. Seigneur.

SONNET.

I'ESTIME LA CEPPEDE, & l'honnore, & l'admire,
Comme vn des ornemens des prémiers de nos jours;
Mais qu'à ſa plume ſeule on doive ce diſcours,
Certes, ſans le flater, je ne l'oſerois dire.

L'Eſprit du Tout-puiſſant, qui ſes graces inſpire
A celuy qui ſans feinte en attend le ſecours,
Pour élever noſtre ame aux céleſtes amours,
Sur vn ſi beau ſujet l'a fait ſi bien écrire.

REYNE, l'heur de la France, & de tout l'Vnivers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,
Que préſente la Muſe aux pieds de voſtre image;

Bien que voſtre bonté leur ſoit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou devant cet Ouvrage
Vous n'en viſtes jamais qui fuſt digne de vous.

A MONSIEVR DV MAINE, sur ses œuvres spirituëlles.

SONNET.

TV me ravis, DV MAINE, *il faut que je l'avouë,*
Et tes sacrez discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'huy ne m'estant plus que bouë,
Ie me tiens profané d'en parler seulement.

Ie renonce à l'Amour, je quitte son Empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des Cieux n'est l'vnique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers vne gloire éternelle.

Mais, si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Doy-je estimer l'ennuy de me séparer d'elle,
Autant que le plaisir de me donner à Dieu?

A MONSIEVR DE FLEVRANCE, sur son Art d'embellir.

SONNET.

VOYANT *ma Calişte ſi belle,*
Que l'on n'y peut rien deſirer,
Ie ne me pouvois figurer
Que ce fuſt choſe naturelle.

I'ignorois que ce pouvoit eſtre
Qui luy coloroit ce beau teint,
Où l'Aurore meſme n'atteint
Quand elle commence de naiſtre.

Mais, FLEVRANCE, *ton docte E'crit*
M'ayant fait voir qu'vn bel Eſprit
Eſt la cauſe d'vn beau viſage:

Ce ne m'eſt plus de nouveauté,
Puiſqu'elle eſt parfaitement ſage,
Qu'elle ſoit parfaite en beauté.

A RABEL, PEINTRE, sur vn Livre de Fleurs.

SONNET.

QVELQVES *loüanges nompareilles*
Qu'ait Appelle encore aujourd'huy,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met RABEL *au dessus de luy.*

L'Art y surmonte la Nature,
Et si mon jugement n'est vain,
Flore luy conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

Certes, il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de Marguerites

Mais pouvoit-il estre ignorant
Qu'vne Fleur de tant de mérite
Auroit terny le demeurant?

POVR METTRE AV DEVANT du Livre du Sieur de Lortigues.

VOvs, *dont les censures s'étendent*
Dessus les ouvrages de tous,
Ce Livre se mocque de vous ;
Mars, & les Muses le défendent.

A MONSIEVR DE PRE', sur son Portrait de l'Eloquence Françoise.

TV *faux*, DE PRE', *de nous portraire*
Ce que l'Eloquence a d'appas ;
Quel besoin as-tu de le faire ?
Qui te voit, ne la voit-il pas ?

PROPHETIE DV DIEV DE SEINE.

STANCES.

VA t'en, à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoist point de loix:
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta cheûte se prépare,
Regarde-moy pour la derniére fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des aisles de cire aux estoiles montée,
Princes & Rois ait osé défier;
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes,
Et le Ciel accusé de supporter tes crimes,
Est resolu de se justifier.

EPIGRAMME.

TV dis, COLIN, *de tous costez,*
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des cruditez,
Et penses qu'on en doive rire:
Cocu de long & de travers,
Sot, au delà de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toy qui souffres si bien les cornes?

EPIGRAMME.

IEANNE, *tandis que tu fus belle,*
Tu le fus sans comparaison;
Anne, à cette heure, est de saison,
Et ne voit rien de beau comme elle.
Ie say que les ans luy mettront,
Comme à toy les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Mesme outrage qu'à tes cheveux:
Mais voilà comme va le Monde,
Ie t'ay voulue, & je la veux.

POUR LA PUCELLE D'ORLEANS.

EPIGRAMME.

L'ENNEMY, *tous droits violant,*
Belle Amazone, en vous bruslant,
Témoigna son ame perfide;
Mais le Destin n'eut point de tort;
Celle qui vivoit comme Alcide,
Devoit mourir comme il est mort.

EPIGRAMME.

CET *absinthe au nez de barbet,*
En ce tombeau fait sa demeure,
Chacun en rit, & moy j'en pleure,
Ie le voulois voir au gibet.

LES POESIES DE Mr DE MALHERBE.

LIVRE CINQVIE'ME.

POVR MONSEIGNEVR LE COMTE DE SOISSONS.

STANCES.

NE délibérons plus, allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie:
Ie n'ay que trop gémy:
Si parmy tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Ie suis mon ennemy.

O beaux yeux, beaux objets de gloire & de grãdeurs,
Vives sources de flamme, où j'ay pris une ardeur
Qui toute autre surmonte!
Puis-je souffrir assez,
Pour expier le crime, & réparer la honte
De vous avoir laissez?

Quelqu'un dira pour moy que je fais mon devoir;
Et que les volontez d'un absolu pouvoir
Sont de justes contraintes:
Mais à quelle autre loy
Doit un parfait Amant des respects & des craintes,
Qu'à celle de sa foy?

Quand le Ciel offriroit à mes jeunes desirs
Les plus rares tresors, & les plus grans plaisirs
Dont sa richesse abonde,
Que saurois-je espérer,
A quoy vostre présence, ô merveille du monde!
Ne soit à préférer?

On parle de l'Enfer, & des maux éternels
Baillez pour chastiment à ces grans criminels
Dont les fables sont pleines:
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines
D'estre éloigné de vous?

I'ay beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir réserver à l'aise du retour
Quelque reste de larmes ;
Misérable qu'il est,
Contenter sa douleur, & luy donner des armes,
C'est tout ce qui luy plaist.

Non, non, laissons-nous vaincre aprés tant de combas ;
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon visage blesme ;
Et sans nous consoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-mesme
A pitié de filer.

Ie connois CHARIGENE, *& n'ose desirer*
Qu'elle ait un sentiment qui la face pleurer
Dessus ma sepulture ;
Mais cela m'arrivant,
Quelle seroit ma gloire ! & pour quelle aventure
Voudrois-je estre vivant ?

STANCES.

QVOY *donc, ma lascheté sera si criminelle!*
Et les vœux que j'ay faits pourront si peu sur moy,
Que je quitte Madame, & démente la foy
Dont je luy promettois vne amour éternelle!

Que ferons-nous, mon cœur, avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparez?
Courrons-nous le hazard comme desespérez?
Ou nous resoudrons-nous à prendre patience?

Non, non, quelques assauts que me donne l'Envie,
Et quelques vains respects qu'allégue mon devoir,
Ie ne céderay point, que du mesme pouvoir
Dont on m'oste Madame, on ne m'oste la vie.

Mais où va ma fureur! quelle erreur me transporte,
De vouloir en Géant aux Astres commander?
Ay-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Gréce a donné cette marque,
D'avoir eû le courage aussi haut que les Cieux,
Fut en la mesme peine, & ne put faire mieux,
Que soûpirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Ie veux du mesme esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un sejour écarté;
Où ma douleur & moy soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrōpe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joye,
D'estre sans la Beauté dont l'objet m'est si doux:
Mais qui m'empeschera, qu'en dépit des jaloux,
Avéque le penser mon ame ne la voye?

Le temps qui toûjours vole, & sous qui tout suc-
Fléchira cependant l'injustice du sort, [combe,
Ou d'un pas insensible avancera la mort,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La Fortune en tous lieux, à l'homme est dange-
reuse;
Quelque chemin qu'il tienne il trouve des combas;
Mais des conditions où l'on vit icy bas,
Certes, celle d'aimer est la plus malheureuse.

CHANSON.

C'EST *faussement qu'on estime*
Qu'il ne soit point de Beautez
Où ne se trouve le crime
De se plaire aux nouveautez.

Si Madame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'Vnivers?

Est-il courage si brave,
Qui pûst avéque raison
Fuïr d'estre son esclave,
Et de vivre en sa prison?

Toutefois, cette belle ame,
A qui l'honneur sert de loy,
Ne hait rien tant que le blasme
D'aimer vn autre que moy.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir,
Me l'asseurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'vn tresor si précieux,
Que je ne say quelle offrande
N'en peut acquitter aux Cieux.

Tout le soin qui me demeure,
N'est que d'obtenir du sort,
Que ce qu'elle est à cette heure,
Elle soit jusqu'à la mort.

De moy, c'est chose sans doute,
Que l'Astre qui fait les jours
Luira dans vn autre voute,
Quand j'auray d'autres amours.

VICTOIRE DE LA CONSTANCE.

STANCES.

ENFIN, *cette Beauté m'a la place renduë,*
Que d'vn siége si long elle avoit défenduë;
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loy
La reçoivent de moy.

I'honnore tant la palme acquise en cette guerre,
Que si victorieux des deux bouts de la Terre,
I'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Ie les priserois moins.

Au repos où je suis, tout ce qui me travaille,
C'est la doute que j'ay qu'vn malheur ne m'assaille,
Qui me sépare d'elle, & me face lascher
Vn bien que j'ay si cher.

Il n'est rien icy-bas d'éternelle durée;
Vne chose qui plaist n'est jamais asseurée;
L'épine suit la rose, & ceux qui sont contens
Ne le sont pas long-temps.

Et puis, qui ne sait point que la mer amoureuse,
En sa bonace mesme est souvent dangereuse;
Et qu'on y voit toûjours quelques nouveaux ro-
Inconnus aux nochers? [chers,

Déja de toutes parts tout le monde m'éclaire;
Et bien-tost les jaloux ennuyez de se taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,
Vont médire tout-haut.

Peuple qui me veux mal, & m'imputes à vice
D'avoir esté payé d'vn fidéle service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,
Et ne recueillir rien?

Vou-

Voudrois-tu que Madame, estant si bien servie,
Refusast le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eust des rigueurs à qui mon amitié
Ne seûst faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chiméres,
Qui naissent aux cerveaux des maris & des méres,
Estoient-ce impressions qui pûssent aveugler
Vn jugement si cler?

Non, non, elle a bien fait de m'estre favorable,
Voyant mon feu si grand, & ma foy si durable,
Et j'ay bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'Envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur & de fruit,
Pour éviter vn bruit.

De moy, que tout le monde à me nuire s'appreste,
Le Ciel à tous ses traits face vn but de ma teste;
Ie me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y voy de hazard, plus j'y trouve d'amorces;
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce;
En vn sujet aisé moins de peine apportant,
Ie ne brusle pas tant.

Vn courage élevé toute peine surmonte ;
Les timides conseils n'ont rien que de la honte ;
Et le front d'vn guerrier aux combas étonné,
Iamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaist à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loüé, je ne veux vn tombeau
Plus heureux, ni plus beau.

CHANSON.

EST-CE *à jamais, folle espérance,*
Que tes infidéles appas
Empescheront la délivrance
Que me propose le trépas ?

La Raison veut, & la Nature,
Qu'aprés le mal vienne le bien ;
Mais en ma funeste aventure,
Leurs régles ne servent de rien.

C'est fait de moy, quoy que je face ;
I'ay beau plaindre & beau souspirer,
Le seul reméde, en ma disgrace,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Vne résistance mortelle
Ne m'empesche point son retour:
Quelque Dieu qui brusle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi, trompé de mon attente,
Ie me consume vainement,
Et les remédes que je tente
Demeurent sans évènement.

Toute nuit, enfin, se termine,
La mienne seule a ce destin,
Que d'autant plus qu'elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peste,
A qui j'ay trop donné de foy;
Le meilleur avis qui me reste,
C'est de me séparer de toy.

Sors de mon ame, & t'en va suivre
Ceux qui desirent de guérir;
Plus tu me conseilles de vivre,
Plus je me résous de mourir.

STANCES.

LE dernier de mes jours est dessus l'orison :
Celle dont mes ennuis avoyent leur guérison,
S'en va porter ailleurs ses appas & ses charmes :
Ie fais ce que je puis, l'en pensant divertir :
Mais tout m'est inutile, & semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le Ciel, & mon consentement
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontez vn empire supréme ;
Que ce coup m'est sensible ; & que tout à loisir
Ie vais bien éprouver qu'vn déplaisir extréme
Est toûjours à la fin d'vn extréme plaisir.

Quel tragique succés ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez oster
Pour vn terme si long tant d'aimables délices ?
Puisque vostre présence estant mon élément,
Ie pense estre aux Enfers, & souffrir leurs supplices,
Lors que je m'en sépare vne heure seulement ;

Au moins, ſi je voyois cette fiére Beauté
Préparant ſon depart cacher ſa cruauté
Deſſous quelque triſteſſe, ou feinte ou véritable,
L'eſpoir, qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendroit ſupportable,
Et me conſoleroit juſques à ſon retour.

Mais quel aveuglement me le fait deſirer!
Avec quelle raiſon me puis-je figurer
Que cette ame de roche vne grace m'octroye!
Et qu'ayant fait deſſein de ruïner ma foy,
Son humeur ſe diſpoſe à vouloir que je croye
Qu'elle ait compaßion de s'éloigner de moy!

Puis, eſtant ſon mérite infiny comme il eſt,
Doy-je pas me reſoudre à tout ce qui luy plaiſt,
Quelques loix qu'elle face, & quoy qu'il m'en avien-
Sans faire cette injure à mon affection, [*ne,*
D'appeler ſa douleur au ſecours de la mienne,
Et chercher mon repos en ſon affliction?

Non, non, qu'elle s'en aille à ſon contentement,
Ou dure, ou pitoyable, il n'importe comment;
Ie n'ay point d'autre vœu que ce qu'elle ſouhaite;
Et quand de mes ſouhaits je n'aurois jamais rien,
Le ſort en eſt jetté, l'entrepriſe en eſt faite;
Ie ne ſaurois bruſler d'autre feu que du ſien.

Ie ne reſſemble point à ces foibles eſprits,
Qui bien-toſt délivrez, comme ils ſont bien-toſt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage;
Toute ſorte d'objets les touche également;
Quant à moy, je diſpute avant que je m'engage,
Mais quand je l'ay promis j'aime éternellement.

CHANSON.

MEs *yeux, vous m'eſtes ſuperflus,*
Cette Beauté qui m'eſt ravie,
Fut ſeule ma veuë & ma vie,
Ie ne voy plus, ni ne vy plus.
Qui me croit abſent, il a tort,
Ie ne le ſuis point, je ſuis mort.

O qu'en ce triſte éloignement,
Où la neceſſité me traîne,
Les Dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement!
Qui me croit abſent, il a tort,
Ie ne le ſuis point, je ſuis mort.

Quelles fléches a la douleur
Dont mon ame ne soit percée?
Et quelle tragique pensée
N'est peinte en ma pasle couleur?
Qui me croit absent, il a tort,
Ie ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter,
I'ay des respects qui me font taire;
Mais en vn réduit solitaire,
Quels regrets ne fais-je éclater?
Qui me croit absent, il a tort,
Ie ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs & mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Vn sejour assez écarté?
Qui me croit absent, il a tort,
Ie ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure,
Qu'ils pensent à ma sepulture;
C'est tout ce dequoy j'ay besoin.
Qui me croit absent, il a tort,
Ie ne le suis point, je suis mort.

CHANSON.

ILs s'en vont, ces Rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait paſlir d'envie
Ceux meſme des Cieux.
Dieux amis de l'innocence,
Qu'ay-je fait pour mériter
Les ennuis où cette abſence
Me va précipiter?

Elle s'en va, cette merveille
Pour qui nuit & jour,
Quoy que la raiſon me conſeille,
Ie bruſle d'amour.
Dieux amis, &c.

En quel effroy de ſolitude
Aſſez écarté,
Mettray-je mon inquiétude
En ſa liberté?
Dieux amis, &c.

Les affligez ont, en leurs peines,
Recours à pleurer;
Mais quand mes yeux ſeroient fontaines,
Que puis-je eſpérer?
Dieux amis, &c.

STANCES.

PHILIS *qui me voit le teint blesme,*
Les sens ravis hors de moy-mesme,
Et les yeux trempez tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Ie suis marry que la colére
Me porte jusqu'à luy déplaire;
Mais pourquoy ne m'est-il permis
De luy dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je peüsse la trouver belle,
Paslir, transir, languir pour elle,
Et ne m'en appercevoir pas?

O qu'il me ſeroit deſirable
Que je ne fuſſe miſérable
Que pour eſtre dans ſa priſon!
Mon mal ne m'étonneroit guéres,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroyent la guériſon.

Mais, ô rigoureuſe aventure!
Vn chefd'œuvre de la Nature,
Au lieu du Monde le plus beau,
Tient ma liberté ſi bien cloſe,
Que le mieux que je m'en propoſe
C'eſt d'en ſortir par le tombeau.

Pauvre PHILIS, *mal-aviſée,*
Ceſſez de ſervir de riſée,
Et ſouffrez que la vérité
Vous témoigne voſtre ignorance,
Afin que perdant l'eſpérance,
Vous perdiez la témérité.

C'eſt de GLICE'RE *que procédent*
Tous les ennuis qui me poſſédent,
Sans reméde, & ſans réconfort;
GLICE'RE *fait mes deſtinées,*
Et comme il luy plaiſt mes années
Sont ou prés ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace,
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais quelque defaut que j'y blasme,
Ie ne puis l'oster de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

SONNET.

C'EST *fait, belle* CALISTE, *il n'y faut plus penser;*
Il se faut affranchir des loix de vostre empire;
Leur rigueur me dégouste, & fait que je soûpire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus vostre cruauté, qui toûjours devient pire,
Me défend d'arriver au bon-heur où j'aspire,
Comme si vous servir estoit vous offencer.

Adieu donc, ô Beauté, des Beautez la merveille;
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon ame à se laisser guérir:

Vous m'estiez un trésor aussi cher que la vie;
Mais puisque vostre amour ne se peut acquerir,
Comme j'en pers l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

SONNET.

IL n'est rien de si beau comme Caliste est belle;
C'est une œuvre où Nature a fait tous ses efforts;
Et nostre âge est ingrat qui voit tant de trésors;
S'il n'éleve à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle;
Le baume est dans sa bouche, & les roses dehors;
Sa parole & sa voix ressuscitent les morts,
Et l'Art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouït les regards;
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnoistre un miracle visible.

En ce nombre infiny de graces, & d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison? croy-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, & ne l'adorer pas?

SONNET.

BEAUTÉ, de qui la grace étonne la Nature,
Il faut donc que je céde à l'injure du sort,
Que je vous abandonne, & loin de vostre port
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure.

Il n'est ennuy si grand que celuy que j'endure;
Et la seule raison qui m'empesche la mort,
C'est la doute que j'ay que ce dernier effort
Ne fust mal employé pour une ame si dure.

CALISTE, où pensez-vous! qu'avez-vous entrepris?
Vous resoudrez-vous point à borner ce méprix,
Qui de ma patience indignement se jouë?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté!
Ie vous souhaite douce, & toutefois j'avouë
Que je doy mon salut à vostre cruauté.

STANCES.

BEAVX & grans bastimens d'éternelle structure
Superbes de matiére, & d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roy qui soit en l'Vnivers
Aux miracles de l'Art fait céder la Nature.

Beau parc, & beaux jardins, qui dans vostre closture
Avez toûjours des fleurs, & des ombrages vers,
Non sans quelque Démon qui défend aux hyvers
D'en effacer jamais l'agréable peinture.

Lieux, qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmy vos plaisirs
Mon humeur est chagrine, & mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayiez des appas;
Mais quoy que vous ayïez, vous n'avez point CALISTE;
Et moy, je ne voy rien quand je ne la voy pas.

SONNET

SONNET.

CALISTE, en cet exil j'ay l'ame si gesnée,
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil;
Et ne saurois ouïr ni raison ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

I'ay beau voir commencer & finir la journée,
En quelque part des Cieux que luise le Soleil
Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ay n'est jamais terminée.

Toute la Cour fait cas du sejour où je suis,
Et pour y prendre goust, je fais ce que je puis;
Mais j'y deviens plus sec, plus j'y voy de verdure:

En ce piteux estat, si j'ay du reconfort,
C'est, ô rare Beauté! que vous estes si dure,
Qu'autant prés comme loin je n'attens que la mort.

SONNET.

QVEL *astre malheureux ma fortune a bastie!*
A quelles dures loix m'a le Ciel attaché,
Que l'extréme regret ne m'ait point empesché
De me laisser resoudre à cette départie!

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Egale au déplaisir dont j'ay l'esprit touché!
Qui jamais vit coupable expier son peché,
D'vne douleur si forte & si peu divertie!

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux damnez la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine;

Mais sans estre savant, & sans philosopher,
Amour en soit loüé, je n'en suis point en peine;
Où CALISTE *n'est point, c'est là qu'est mon*
Enfer.

STANCES.

DVRE contrainte de partir,
A quoy je ne puis consentir,
Et dont je n'ose me défendre!
Que ta rigueur a de pouvoir!
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir!

J'auray donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes Rois & mes Dieux,
Pour aujourd'huy n'en tenir conte!
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De ne m'avoir seû retenir!

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meure aprés vn desir,
Où la vanité me convie?
Et qu'ayant juré si souvent
D'estre auprés d'eux toute ma vie,
Mes sermens s'en alloyent au vent?

Vrayment, je puis bien avouër
Que j'avois tort de me louër
Pardessus le reste des hommes ;
Ie n'ay point d'autre qualité
Que celle du siécle où nous sommes,
La fraude, & l'infidélité.

Mais, à quoy tendent ces discours,
O Beauté, qui de mes amours
Estes le port & le naufrage ?
Ce que je dy contre ma foy,
N'est-ce pas vn vray témoignage,
Que je suis déja hors de moy ?

Vostre esprit, de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait vne insensible voye,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joye
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obeïr pas
Au Destin, de qui le compas
Marque à chacun son aventure,
Puisqu'en leur propre adversité
Les Dieux, tout-puissans de nature,
Cédent à la nécessité ?

Pour le moins, j'ay ce réconfort,
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blesme,
Et font voir assez clair à tous,
Que c'est m'arracher à moy-mesme
Que de me séparer de vous.

Vn lasche espoir de revenir
Tasche en vain de m'entretenir,
Ce qu'il me propose m'irrite;
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

STANCES.

LAISSE-*moy, Raison importune,*
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal-à-propos
Desespérer de ma fortune;
Tu pers temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'Amour, en tout ſon Empire,
Au jugement des Beaux-eſprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je ſoûpire;
D'où vient que tu me veux ravir
L'aiſe que j'ay de la ſervir?

A quelles roſes ne fait honte
De ſon teint la vive fraiſcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que ſa gorge ne la ſurmonte?
Et quelle flamme luit aux Cieux
Claire & nette comme ſes yeux?

Soit que de ſes douces merveilles
Sa parole enchante les ſens;
Soit que ſa voix de ſes accens
Frape les cœurs par les oreilles;
A qui ne fait-elle avoüer
Qu'on ne la peut aſſez loüer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'eſt que ſon trop chaſte penſer,
Ingrat à me récompenſer,
Se moquera de mon martyre;
Supplice qui jamais ne faut
Aux deſirs qui volent trop haut.

Ie l'accorde, il est véritable;
Je devois bien moins desirer;
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas:
Vn bien sans mal ne me plaist pas.

Ie me rens donc sans résistance
A la mercy d'elle & du Sort;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.

STANCES.

DONC *cette merveille des Cieux,*
Pource qu'elle est chére à mes yeux,
En sera toûjours éloignée;
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour!

Mes vœux donc ne servent de rien ?
Les Dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voye,
Et semble que les rechercher
De me permettre cette joye,
Les invite à me l'empescher !

O Beauté, Reyne des beautez,
Seule de qui les volontez
Président à ma destinée,
Pourquoy n'est comme la Toison
Vostre conqueste abandonnée
A l'effort de quelque Iason ?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes,
Garderoit que jusqu'aux Enfers
Ie n'allasse avéque mes armes
Rompre vos chaisnes & vos fers ?

N'ay-je pas le cœur aussi haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut
Vn aussi grand desir de gloire,
Que j'avois lors que je couvry
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques & d'Ivry ?

Mais quoy! ces loix dont la rigueur
Tiennent mes souhaits en langueur
Régnent avec vn tel empire,
Que si le Ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Ie ne veux point, en me flatant,
Croire que le Sort inconstant
De ces tempestes me délivre;
Quelque espoir qui se puisse offrir,
Il faut que je cesse de vivre
Si je veux cesser de souffrir.

Arriére donc ces vains discours,
Qu'aprés les nuits viennent les jours,
Et le repos aprés l'orage;
Autre sorte de réconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment;
Ma foy seule, aussi pure & belle
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi, d'vne mourante voix,
ALCANDRE *au silence des bois*
Témoignoit ses vives attaintes;
Et son visage sans couleur
Faisoit connoistre que ses plaintes
Estoyent moindres que sa douleur.

ORANTHE, *qui par les zéphirs*
Receût les funestes soûpirs
D'vne passion si fidéle,
Le cœur outré de mesme ennuy,
Iura que s'il mouroit pour elle,
Elle mourroit avéque luy.

POVR ALCANDRE.

STANCES.

QVELQVE *ennuy donc qu'en cette absence*
Avec vne injuste licence
Le Destin me face endurer,
Ma peine luy semble petite,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'vn nouveau sujet de pleurer!

Paroles, que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'huy vostre saison;
Faites-vous ouïr en ma plainte;
Iamais l'ame n'est bien attainte,
Quand on parle avéque raison.

O fureurs, dont mesme les Scythes
N'vseroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soy!
Madame est captive, & son crime
C'est que je l'aime, & qu'on estime
Qu'elle en fait de mesme de moy!

Rochers, où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes,
Pour blasphémer contre le Sort,
Quoy qu'insensibles aux tempestes,
Ie suis plus rocher que vous n'estes,
De le voir, & n'estre pas mort.

Assez de preuves à la guerre,
D'vn bout à l'autre de la Terre,
Ont fait paroistre ma valeur;
Icy je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois, les Dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables;
Mais en vn lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne seroit-ce pas frenésie
De ne les en soupçonner pas?

Qui ne sait combien de mortelles
Les ont fait soûpirer pour elles,
Et d'vn conseil audacieux,
En Bergers, bestes, & Satyres,
Afin d'appaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des Cieux?

Non, non, si je veux vn remédé,
C'est de moy qu'il faut qu'il procéde,
Sans les importuner de rien;
I'ay seû faire la délivrance
Du malheur de toute la France,
Ie la sauray faire du mien.

Hastons donc ce fatal ouvrage;
Trouvons le salut au naufrage,
Et multiplions dans les bois
Les herbes, dont les feüilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des Rois.

Pour le moins, la Haine & l'Envie,
Ayant leur rigueur assouvie
Quand j'auray clos mon dernier jour,
ORANTHE *sera sans alarmes,*
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots, tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
ALCANDRE *cessa de parler;*
La nuit assiégea ses prunelles;
Et son ame étendant les aisles
Fut toute preste à s'envoler.

Que fais-tu, Monarque adorable,
Luy dit un Démon favorable,
En quels termes te réduis-tu?
Veux-tu succomber à l'orage,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu?

N'en doute point, quoy qu'il avienne,
La belle ORANTHE *sera tienne;*
C'est chose qui ne peut faillir;
Le temps adoucira les choses,
Et tous deux vous aurez des roses,
Plus que vous n'en sauriez cueillir.

ALCANDRE PLEINT LA CAPTIVITÉ de sa Maistresse.

STANCES.

QVE d'épines, Amour, accompagnent tes roses!
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la mercy du Sort!
Qu'en tes prospéritez à bon droit on soûpire!
Et qu'il est mal-aisé de vivre en ton empire
Sans desirer la mort!

Ie sers, je le confesse, vne jeune merveille,
En rares qualitez à nulle autre pareille,
Seule semblable à soy;
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle,
Que de la mesme ardeur que je brusle pour elle,
Elle brusle pour moy.

Mais parmy tout cet heur, ô dure Destinée!
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,
Sens-je me dévorer!
Et ce que je supporte avéque patience,
Ay-je quelque ennemy, s'il n'est sans conscience,
Qui le vist sans pleurer?

La Mer a moins de vens qui ses vagues irritent,
Que je n'ay de pensers qui tous me sollicitent
D'vn funeste dessein,
Ie ne trouve la paix qu'à me faire la guerre;
Et si l'Enfer est fable au centre de la Terre,
Il est vray dans mon sein.

Depuis que le Soleil est dessus l'hémisphére,
Qu'il monte, ou qu'il descende, il ne me voit rien [faire
Que plaindre & soûpirer;
Des autres actions j'ay perdu la coustume,
Et ce qui s'offre à moy, s'il n'a de l'amertume,
Ie ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, & que par le silence,
Qui fait des bruits du jour cesser la violence,
L'esprit est relasché,
Ie voy de tous costez sur la Terre & sur l'Onde,
Les pavots qu'elle séme assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clorre les paupiéres,
Aussi-tost ma douleur en nouvelles maniéres
Fait de nouveaux effors;
Et de quelque soucy qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point, comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantost cette Beauté, dont ma flamme est le crime,
M'apparoist à l'autel, où comme une victime
On la veut égorger;
Tantost je me la voy d'un pirate ravie;
Et tantost la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémitez la pauvrette s'écrie,
ALCANDRE, *mon* ALCANDRE, *oste-moy, je te prie,*
Du malheur où je suis.
La fureur me saisit, je mets la main aux armes;
Mais son Destin m'arreste, & luy donner des lar-
C'est tout ce que je puis. [*mes*

Voilà comme je vy, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Audelà du trépas;
Tout ce qui me la blasme offense mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avéque le temps les beaux yeux de mon Ange
Reviendront m'éclairer; [*dre,*
Mais voyant tous les jours ses chaisnes se rétrain-
Désolé que je suis! que ne dois-je point craindre;
Ou que puis-je espérer?

Non,

Non, non, je veux mourir, la raison m'y convie;
Aussi-bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut estre plus beau;
Et le Sort qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand ALCANDRE *aux campagnes de Seine*
Faisoit, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondoit en pleurs.
Le fleuve en fut émeû, ses Nymphes se cachérent;
Et l'herbe du rivage où ses larmes touchérent,
Perdit toutes ses fleurs.

SVR LE MESME SVIET.

STANCES.

QVE *n'estes-vous lassées,*
Mes tristes pensées,
De troubler ma raison?
Et faire avéque blâme
Rebeller mon ame
Contre ma guérison?

L

Que ne cessent mes larmes,
Inutiles armes?
Et que n'oste des Cieux
La fatale ordonnance
À ma souvenance
Ce qu'elle oste à mes yeux?

O Beauté nompareille!
Ma chére merveille,
Que le rigoureux sort
Dont vous m'estes ravie,
Aimeroit ma vie
S'il me donnoit la mort!

Quelles pointes de rage
Ne sent mon courage,
De voir que le danger
Et vos ans les plus tendres
Menacent vos cendres
D'vn cercueil estranger?

Ie m'impose silence
En la violence
Que me fait le malheur;
Mais j'accrois mon martyre,
Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette;
Et la violette,
Qu'un froid hors de saison,
Ou le soc a touchée,
De ma peau séchée
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées
Les plus obstinées
Tournez de mal en bien,
Aprés tant de tempestes
Mes justes requestes
N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eû les titres
D'absolus Arbitres
De l'estat des mortels;
Pour estre inexorables
Quand les misérables
Implorent vos autels?

Mon soin n'est point de faire
En l'autre hémisphére
Voir mes actes guerriers:
Et jusqu'aux bors de l'Onde
Où finit le Monde
Acquerir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
Pour qui je soûpire;
Sans eux rien ne m'est doux:
Donnez-moy cette joye
Que je les revoye,
Ie suis Dieu comme vous.

PLAINTE SVR VNE ABSENCE.

STANCES.

COMPLICES *de ma servitude,*
Pensers, où mon inquiétude
Trouve son repos desiré,
Mes fidéles amis, & mes vrais sécretaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Par tout ailleurs je suis en crainte,
Ma langue demeure contrainte,
Si je parle, c'est à regret:
Ie pése mes discours, je me trouble & m'étonne,
Tant j'ay peu d'asseurance en la foy de personne:
Mais à vous je suis libre, & n'ay rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage
Dont le Ciel m'a voulu punir:
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Estant loin de Madame, une grace plus grande,
Que d'aimer sa mémoire, & m'en entretenir.

Dites-moy donc sans artifice,
Quand je luy voüay mon service,
Failly-je en mon élection?
N'est-ce pas un sujet digne d'avoir un temple?
Et dont les qualitez n'ont jamais eû d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles
Choisissez les fleurs les plus belles,
De qui la campagne se peint:
En trouverez-vous une où le soin de Nature
Ait avéque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'yvoire
De son front, où sont en leur gloire
La douceur & la majesté?
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des Soleils semblables,
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échapa jamais rien qu'elle ait arresté?

Ajoustez à tous ces miracles
Sa bouche de qui les oracles
Ont toûjours de nouveaux tresors;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute,
Ne m'avoüerez-vous pas que vous estes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon Roy, par son rare mérite
A fait que la Terre est petite
Pour un nom si grand que le sien;
Mais si mes longs travaux faisoyent cette conqueste,
Quelques fameux lauriers qui luy couvrent la teste,
Il n'en auroit pas-un qui fust égal au mien.

Aussi, quoy que l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir,
Puisqu'à si beau dessein mon desir me convie,
Son extréme rigueur me coustera la vie,
Ou mon extréme foy m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flatez par un doux traitement;
Par la mesme raison pourquoy n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourveû que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne luy donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas;
Et qu'estant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foy, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne luy soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toûjours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé;
Ses infidéles flots ne sont point sans orages;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et mesme dans le port on est mal-asseuré.

Peut-estre qu'à cette mesme heure
Que je languy, soûpire, & pleure,
De tristesse me consumant;
Elle qui n'a soucy de moy, ni de mes larmes,
Estalle ses beautez, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout-beau, pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
Dequoy m'osez-vous discourir?
Impudens boutefeux de noise & de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brusle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir?

Dites-moy qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est vne roche,
Que rien n'est égal à sa foy: [*veilles,*
Préchez-moy ses vertus, contez-m'en des mer-
C'est le seul entretien qui plaist à mes oreilles;
Mais pour en dire mal n'approchez point de moy.

POVR LA GVERISON DE CHRYSANTE.

STANCES.

LES *destins sont vaincus, & le flus de mes larmes*
De leur main insolente a fait tomber les armes:
Amour en ce combat a reconnu ma foy:
Lauriers, couronnez-moy.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes,
Quelle heure de repos a diverty mes craintes,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré?

I'ay toûjours veû Madame avoir toutes les marques,
De n'estre point sujette à l'outrage des Parques:
Mais quel espoir de bien, en l'excés de ma peur,
N'estimois-je trompeur?

Aujourd'huy c'en est fait, elle est toute guérie,
it les Soleils d'Avril peignans vne prérie,
in leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvellé.

Ie ne la vy jamais si fraische, ni si belle,
amais de si bon cœur je ne bruslay pour elle;
it ne pense jamais avoir tant de raison
De benir ma prison.

Dieux, dõt la providẽce & les mains souveraines,
erminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
ous saurois-je payer avec assez d'encens
L'aise que je ressens!

Aprés vne faveur si visible & si grande,
n'ay plus à vous faire aucune autre demande:
us m'avez tout donné redonnant à mes yeux
Ce Chefd'œuvre des Cieux.

Certes, vous estes bons, & combien que nos crimes
us donnent quelquefois des courroux légitimes,
uand des cœurs bien touchez vous demandent [secours,
Ils l'obtiennent toûjours.

Continuëz, grans Dieux, & ne faites pas dire,
que rien icy bas ne connoist vostre Empire,
qu'aux occasions les plus dignes de soins,
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soyent toûjours de nectar nos riviéres comblées;
Si CHRYSANTE *ne vit, & ne se porte bien,*
Nous ne vous devons rien.

POVR ALCANDRE, au retour d'Oranthe à Fontainebleau.

STANCES.

REVENEZ *mes plaisirs, Madame est revenuë,*
Et les vœux que j'ay faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soûpirs ma douleur reconnuë,
Ont eû grace des Cieux.

Les voicy de retour ces Astres adorables,
Où prend mon Océan son flus & son reflus;
Soucis, retirez-vous, cherchez les misérables,
Ie ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle, où le soin de Nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas?

Certes, l'autre Soleil d'vne erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons;
C'est-elle, & non pas luy, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avéque sa beauté toutes beautez arrivent;
Ces desers sont jardins de l'vn à l'autre bout;
Tant l'extréme pouvoir des Graces qui la suivent
Les pénetre par tout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle;
L'orage en est cessé, l'air en est éclaircy;
Et mesme ces canaux ont leur course plus belle
Depuis qu'elle est icy.

De moy, que les respects obligent au silence,
I'ay beau me contrefaire, & beau dissimuler;
Les douceurs où je nage ont vne violence
Qui ne se peut céler.

Mais, ô rigueur du Sort! tandis que je m'arreste
A chatoüiller mon ame en ce contentement,
Ie ne m'apperçois pas que le Destin m'appreste
Vn autre partement.

Arriére ces pensers que la crainte m'envoye;
Ie ne sçay que trop bien l'inconstance du Sort:
Mais de m'oster le goust d'vne si chére joye,
C'est me donner la mort.

STANCES.

ENFIN, *ma patience, & les soins que j'ay pris*
Ont, selon mes souhaits, adoucy les esprits
Dont l'injuste rigueur si long-temps m'a fait plaindre;
Cessons de soûpirer:
Graces à mon destin, je n'ay plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'estant le Soleil, dont je suis enflammé,
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,
On ne m'ait peû nier qu'il ne fust adorable:
Soit que d'un oppressé
Le droit bien reconnu soit toûjours favorable,
Les Dieux m'ont exaucé.

Naguéres que j'oyois la tempeste souffler,
Que je voyois la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille;
A peu prés englouty,
Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en estre garenty?

Contre mon jugement les orages cessez
Ont des calmes si doux en leur place laissez,
Qu'aujourd'huy ma fortune a l'empire de l'Onde;
Et je voy sur le bord
Vn Ange dont la grace est la gloire du monde,
Qui m'asseure du port.

Certes, c'est laschement qu'vn tas de médisans,
Imputans à l'Amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent;
Tous ceux à qui déplaist
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent,
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourveû qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appas du change vne ame ne s'envole,
On se peut asseurer
Qu'il est maistre équitable, & qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

CHANSON.

CHERE *Beauté, que mon ame ravie*
Comme son pole va regardant,
Quel astre d'ire & d'envie
Quand vous naißiez marquoit vostre ascendant;
Que vostre courage endurcy,
Plus je le supplie moins ait de mercy?

En tous climats, voire au fond de la Thrace;
Aprés les neiges & les glaçons,
Le beau temps reprend sa place,
Et les Estez meurissent les moissons;
Chaque saison y fait son cours;
En vous seule on trouve qu'il géle toûjours.

I'ay beau me plaindre, & vous conter mes peines,
Avec priéres d'y compâtir:
I'ay beau m'épuiser les veines,
Et tout mon sang en larmes convertir:
Vn mal au deçà du trépas,
Tant soit-il extréme, ne vous émeut pas.

Ie-ſay que c'eſt, vous eſtes offensée,
Comme d'vn crime hors de raiſon,
Que mon ardeur inſensée
En trop haut lieu borne ſa guériſon,
Et voudriez bien, pour la finir,
M'oster l'eſpérance de rien obtenir.

Vous-vous trompez, c'eſt aux foibles courages,
Qui toûjours portent la peur au ſein,
De ſuccomber aux orages,
Et ſe laſſer d'vn pénible deſſein:
De moy, plus je ſuis combattu,
Plus ma réſiſtence monſtre ſa vertu.

Loin de mon front ſoyent ces palmes communes,
Où tout le monde peut aſpirer;
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'eſt qu'vn joüir & deſirer:
Mon gouſt cherche l'empeſchement,
Quand j'aime ſans peine j'aime laſchement.

Ie connois bien que dans ce labyrinthe
Le Ciel injuſte m'a réſervé
Tout le fiel, & tout l'abſinthe
Dont vn amant fut jamais abreuvé;
Mais je ne m'étonne de rien;
Ie ſuis à RODANTE, *je veux mourir ſien.*

CHANSON.

QV'AVTRES *que vous soyent desirées;*
Qu'autres que vous soyent adorées;
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit de Beautez pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous telle puissance
Captive son obeïssance,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit vne amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fascheux nom de cruëlles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement;
Mais qu'en leur ame trouve place
Rien de si froid que vostre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'au-

Qu'autres que moy soyent misérables
Par vos rigueurs inéxorables,
Cela se peut facilement;
Mais que la cause de leurs plaintes
Parte de si vives attaintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lors que l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement;
Mais qu'une autre foy que la mienne
N'espére rien, & se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaye
Quelque guérison à ma playe,
Cela se peut facilement;
Mais que d'un si digne servage
La remonstrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soyent finies
Mes peines, & vos tyrannies,
Cela se peut facilement;
Mais que jamais, par le martyre,
De vous servir je me retire,
Cela ne se peut nullement.

DESSEIN DE QVITTER VNE DAME qui ne le contentoit que de promesse.

STANCES.

BEAVTE', *mon beau soucy, de qui l'ame incertaine*
A, comme l'Océan, son flus & son reflus,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me vay résoudre à ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime & que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté;
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense estre au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toûjours en empesche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Vlysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y, vous perdez vostre gloire
De me l'avoir promis, & vous rire de moy;
S'il ne vous en souvient vous manquez de mémoire,
Et s'il vous en souvient vous n'avez point de foy.

I'avois toûjours fait conte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avéque le trépas;
S'il arrive autrement ce sera vostre faute,
De faire des sermens & ne les tenir pas.

POVR MONSIEVR DE MONTPENSIER, à Madame, devant son mariage.

STANCES.

BEAV *Ciel, par qui mes jours sont troubles, ou sont calmes,*
Seule Terre où je prens mes cyprés & mes palmes;
CATHERINE *dont l'œil ne luit que pour les Dieux,*
Punissez vos beautez plustost que mon courage,
Si trop haut s'élevant il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Ie ne suis pas ensemble aveugle & téméraire,
Ie connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,
Cela seul icy bas surpassoit mon effort;
Mais mon ame qu'à vous ne peut estre asservie,
Les destins n'ayans point estably, pour ma vie,
Hors de cet Océan de naufrage ou de port.

Beauté, par qui les Dieux las de nostre dommage
Ont voulu réparer les defauts de nostre âge,
Ie mourray dans vos feux, éteignez-les ou non,
Comme le fils d'Alcméne en me brûlant moy-mesme:
Il suffit qu'en mourant dans cette flame extréme,
Vne gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point sans sceptre aspirer où j'aspire,
C'est pourquoy sans quitter les loix de vostre empire
Ie veux de mon esprit tout espoir rejetter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre,
Et sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Ie maudis le bon-heur où le Ciel m'a fait naistre,
Qui m'a fait desirer ce qu'il m'a fait connoistre;
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux Grans, en vain à ma naissance
Espandit dessus moy tant d'heur & de puissance,
Si pour ce que je veux j'ay trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, & vaut mieux se résoudre
En aspirant au Ciel estre frapé de foudre,
Qu'aux desseins de la Terre asseuré se ranger.
I'ay moins de repentir plus je pense à ma faute,
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le plaisir oublier le danger.

POVR METTRE DEVANT les Heures de Caliste.

TANT *que vous ferez sans amour,*
CALISTE, *priez nuit & jour,*
Vous n'aurez point miséricorde:
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux;
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

AVTRE, SVR LE MESME SVIET.

PRIER *Dieu qu'il vous soit propice,*
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'vne injustice:
Faites-moy grace, & vous l'aurez.

LES POESIES DE Mr DE MALHERBE.

LIVRE SIXIE'ME.

POUR LE PREMIER BALET de Monseigneur le Dauphin.

AU ROY HENRY LE GRAND.

SONNET.

VOICY *de ton Estat la plus grande merveille,*
Ce Fils où ta vertu reluit si vivement ;
Approche toy, mon Prince, & voy le mouvement
Qu'en ce jeune DAUPHIN *la musique réveille.*

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement;
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grace pareille?

Les esprits de la Cour s'attachans par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des Cieux,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite:

Mais moy, que du futur Apollon avertit,
Ie dy que sa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'Vnivers luy sera trop petit.

LES SIBYLLES.

Sur la feste des alliances de France & d'Espagne.

LA SIBYLLE PERSIQVE.

QVE *Bellonne & Mars se détachent,*
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vens des séditions;
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour Alcions
L'heur & la vertu de MARIE.

LA LIBYQUE.

Cesse, Pô, d'abuser le monde,
Il est temps d'oster à ton onde
Sa fabuleuse Royauté:
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette Beauté,
S'est acquis l'empire des Fleuves.

LA DELPHIQUE.

La France à l'Espagne s'allie;
Leur discorde est ensevelie,
Et tous leurs orages finis:
Armes du reste de la Terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'estes-vous que paille & que verre?

LA CUMÉE.

Arriére ces plaintes communes,
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain:
Les nœuds de ces grans hymenées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées?

L'ERYTHRÉE.

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faites présages,
Où quelque malheur ne soit joint;
La discorde icy n'est meslée,
Et Thétis n'y soûpire point
Pour avoir épousé Pélée.

LA SAMIENE.

Roy, que tout bon-heur accompagne,
Voy partir du costé d'Espagne
Vn Soleil qui te vient chercher;
O vrayement divine aventure,
Que ton respect face marcher
Les Astres contre leur nature!

LA CVMANE.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années
A de magnanimes soucis!
Et combien te verront répandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyérent Léandre!

L'HELLESPONTIQUE.

Soit que le Danube t'arreſte,
Soit que l'Eufrate à ſa conqueſte
Te face tourner ton deſir;
Trouveras-tu quelque puiſſance,
A qui tu ne faces choiſir
Ou la mort, ou l'obeïſſance?

LA PHRYGIENNE.

Courage, Reyne ſans pareille;
L'Eſprit ſacré qui te conſeille
Eſt ferme en ce qu'il a promis;
Achéve, & que rien ne t'arreſte;
Le Ciel tient pour ſes ennemis
Les ennemis de cette feſte.

LA TYBVRTINE.

Sous ta bonté s'en va renaiſtre
Le ſiécle où Saturne fut maiſtre;
Thémis les vices détruira;
L'Honneur ouvrira ſon école;
Et dans Seine & Marne luyra
Meſme ſablon que dans Pactole.

SVR LE MESME SVIET.

DONC, aprés vn ſi long ſejour,
Fleurs de Lys, voicy le retour
De vos aventures proſpéres ;
Et vous allez eſtre à nos yeux
Fraiſches comme aux yeux de nos péres
Lors que vous tombaſtes des Cieux.

A ce coup s'en vont les Deſtins
Entre les jeux & les feſtins
Nous faire couler nos années,
Et commencer vne ſaiſon,
Où nulles funeſtes journées
Ne verront jamais l'oriſon.

Ce n'eſt plus, comme auparavant,
Que ſi l'Aurore en ſe levant
D'aventure nous voyoit rire,
On ſe pouvoit bien aſſeurer,
Tant la Fortune avoit d'empire,
Que le ſoir nous verroit pleurer.

De toutes parts ſont éclaircis
Les nuages de nos ſoucis,
La ſeureté chaſſe les craintes;
Et la Diſcorde ſans flambeau,
Laiſſe mettre avéque nos plaintes,
Tous nos ſoupçons dans le tombeau.

O qu'il nous euſt couſté de morts,
O que la France euſt fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de Provinces qu'en vn jour,
Belle Reyne, avéque vos charmes
Vous nous acquerez par amour!

Qui pouvoit, ſinon vos bontez,
Faire à des peuples indontez
Laiſſer leurs haines obſtinées,
Pour jurer ſolemnellement,
En la main de deux Hymenées,
D'eſtre amis éternellement?

Fleur des beautez & des vertus,
Aprés nos malheurs abatus
D'vne ſi parfaite victoire,
Quel marbre à la Poſtérité
Fera paroiſtre voſtre gloire
Au luſtre qu'elle a mérité?

Non, non, malgré les envieux,
La raiſon veut qu'entre les Dieux
Voſtre image ſoit adorée;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lors que vous ſerez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos Faſtes ſont pleins de lauriers
De toute ſorte de guerriers:
Mais, hors de toute flaterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait MARIE
Pour le ſalut des Fleurs de Lys?

BALET DE LA REYNE.

La Renommée, au Roy Henry le Grand.

PLEINE *de langues & de voix,*
O Roy le miracle des Rois,
Ie viens de voir toute la Terre,
Et publier en ſes deux bouts,
Que pour la paix, ni pour la guerre,
Il n'eſt rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ay donné
Vn renom, qui n'est terminé
Ni de fleuve, ni de montagne;
Et par luy j'ay fait desirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir, & vous adorer.

Ce sont douze rares beautez,
Qui de si dignes qualitez
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les Cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs Ayeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage,
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans estre issu du parentage,
Ou de Vous, ou de Iupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de tresors,
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroistre leur pris.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles face chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes ;
Mais si-tost qu'il les veut toucher,
Il reconnoist qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne facent reboucher.

Loin des vaines impreßions
De toutes folles paßions,
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la Cour leur fait des lois,
Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Vne Reyne qui les conduit,
De tant de merveilles reluit,
Que le Soleil qui tout surmonte,
Quand mesme il est plus flamboyant,
S'il estoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Außi le temps a beau courir,
Ie la feray toûjours fleurir
Au rang des choses éternelles ;
Et non moins que les Immortels,
Tant que mon dos aura des aisles,
Son image aura des autels.

Grand Roy, faites-leur bon accueil;
Louëz leur magnanime orgueil,
Que vous seul avez fait ployable;
Et vous acquerez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Iusqu'icy vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux;
Mais quelles ames si farouches
Oseront douter de ma foy,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avéque moy?

BALET DE MADAME.

De petites Nymphes qui ménent l'Amour prisonnier.

AV ROY.

A *La fin tant d'Amans, dont les ames blessées*
Languissent nuit & jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolez aux dépens de l'Amour.

Ce

Ce public ennemy, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le Maistre absolu de la Terre & de l'Onde,
Se trouve à la mercy de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépoüillé de ses armes,
O Roy, l'astre des Rois;
Quittez vostre bonté, moquez-vous de ses larmes,
Et luy faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grace on luy face justice,
Il sera mal-aisé
Que sa vaine éloquente ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Iamais ses passions, par qui chacun soûpire,
Ne nous ont fait d'ennuy;
Mais c'est un bruit commun que dans tout vostre Empire,
Il n'est point de malheur qui ne vienne de luy.

Mars, qui met sa loüange à déserter la Terre
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre,
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Vostre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenty l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur?

N

Ne meslez rien de lasche à vos hautes pensées,
Et par quelques appas
Qu'il demande mercy de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirez de l'Envie
Fait l'Europe trembler;
Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

RE'CIT D'VN BERGER AV BALET de Madame, Princesse d'Espagne.

HOVLETTE *de* LOVIS, *houlette de* MARIE,
Dont le fatal appuy met nostre Bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les Cieux en la mesme contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Vos pénibles travaux, sans qui nos pasturages,
Battus depuis cinq ans de gresles & d'orages,
S'en alloient desolez,
Sont-ce pas des effets que mesme en Arcadie,
Quoy que la Gréce die,
Les plus fameux Pasteurs n'ont jamais égalez?

Voyez des bors de Loire, & des bors de Garonne,
Iusques à ce rivage où Thétis se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins, & de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Gérions détester l'infamie
De leurs actes sanglans?
Et la belle Cerés en javelles féconde
Oster à tout le monde
La peur de retourner à l'vsage des glans?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouïs,
Et que l'astre du jour ou se léve ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de MARIE, *& le nom de* LOVIS.

Certes, une douleur quelques ames afflige,
Qu'un fleuron de nos Lys séparé de sa tige
Soit prest à nous quitter:
Mais quoy qu'on nous augure, & qu'on nous face [craindre,
ELISE *est-elle à plaindre*
D'vn bien que tous nos vœux luy doivent souhaiter?

Le jeune Demy-dieu qui pour elle ſoûpire,
De la fin du couchant termine ſon Empire
En la ſource du jour;
Elle va dans ſes bras prendre part à ſa gloire;
Quelle malice noire
Peut, ſans aveuglement, condamner leur amour?

Il eſt vray qu'elle eſt ſage, il eſt vray qu'elle eſt bel-le,
Et noſtre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer:
Auſſi la nommons-nous la Pallas de cet âge;
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en ſa place il nous doit envoyer?

Eſprits mal-aviſez, qui blâmez vn échange,
Où ſe prend & ſe baille vn Ange pour vn Ange,
Iugez plus ſainement:
Noſtre grande Bergere a Pan qui la conſeille;
Seroit-ce pas merveille
Qu'vn deſſein qu'elle euſt fait n'euſt bon événemēt

C'eſt en l'aſſemblement de ces couples céleſtes,
Que ſi nos maux paſſez ont laiſſé quelques reſtes,
Ils vont du tout finir;
Mopſe qui nous l'aſſeure a le don de prédire,
Et les cheſnes d'Epire
Savent moins qu'il ne ſait les choſes à venir.

Vn siécle renaistra comblé d'heur & de joye,
Où le nombre des ans sera la seule voye
D'arriver au trépas;
Tous venins y mourront comme au temps de nos
Et mesmes les vipéres [péres,
Y picqueront sans nuire, ou n'y picqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous metaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'Hyver, le jour n'aura plus d'om-
Et les perles sans nombre [bre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrests formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grans Hymenées,
C'est trop les différer.
L'Europe les demande, accordez sa requeste;
Qui verra cette feste,
Pour mourir satisfait n'aura que desirer.

POVR VN BALET DE MADAME.

CEtte ANNE *ſi belle,*
Qu'on vante ſi fort,
Pourquoy ne vient-elle?
Vrayment elle a tort.

Son LOVIS *ſoûpire*
Aprés ſes appas;
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

S'il ne la poſſéde
Il s'en va mourir;
Donnons-y remede,
Allons la querir.

Aſſemblons, MARIE,
Ses yeux à vos yeux;
Noſtre Bergerie
N'en vaudra que mieux.

Haſtons le voyage;
Le ſiécle doré
En ce mariage
Nous eſt aſſeuré.

POVR LES PAIRS DE FRANCE, assaillans au combat de barriere.

STANCES.

Et quoy donc! la France féconde
En incomparables Guerriers,
Aura jusqu'aux deux bouts du Monde
Planté des forests de lauriers,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur!

Tant de fois le Rhin & la Meuse
Par nos redoutables efforts
Auront veû leur onde écumeuse
Regorger de sang & de morts;
Et tant de fois nos destinées
Des Alpes & des Pyrenées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne say quels Scythes,
Bas de fortune & de mérites,
Présument de nous égaler!

Non, non, s'il est vray que nous sommes
Issus de ces nobles Ayeux,
Que la voix commune des hommes
A fait assoir entre les Dieux;
Ces arrogans, à leur dommage,
Apprendront un autre langage;
Et dans leur honte ensévelis
Feront voir à toute la Terre,
Qu'on est brisé comme du verre
Quand on choque les Fleurs de Lys.

HENRY, *l'exemple des Monarques*
Les plus vaillans & les meilleurs,
Plein de mérites & de marques,
Qui jamais ne furent ailleurs;
Bel astre vrayment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez vostre loüange,
Desirez-vous pas qu'on la vange
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogans, qui se défient
De n'avoir point de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siécles passez;
Et d'une audace ridicule,
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,

Sans toutefois en faire foy;
Mais, qu'importe-t-il qui puiſſe eſtre,
Ni leur pére, ni leur anceſtre,
Puiſque vous eſtes noſtre Roy?

Contre l'aventure funeſte
Que leur garde noſtre courroux,
Si quelque eſpérance leur reſte,
C'eſt d'obtenir grace de vous;
Et confeſſer que nos épées,
Si fortes & ſi bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir,
Donneront à voſtre Couronne
Tout ce que le Ciel environne,
Quand vous le voudrez acquerir.

AVX DAMES, POVR LES DEMY-DIEVX MARINS, conduits par Neptune.

STANCES.

O Qu'une ſageſſe profonde
Aux aventures de ce monde
Préſide ſouverainement;
Et que l'audace eſt mal appriſe
De ceux qui font une entrepriſe,
Sans douter de l'événement!

Le renom que chacun admire
Du Prince qui tient cet Empire,
Nous avoit fait ambitieux
De mériter sa bien-veüillance,
Et donner à nostre vaillance
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, par tout reconnuës,
Faisoyent monter jusques aux nuës
Les desseins de nos vanitez;
Et voicy qu'avéque des charmes
Vn enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravy nos libertez.

Belles merveilles de la terre,
Doux sujets de paix & de guerre,
Pouvons-nous avéque raison
Ne benir pas les destinées
Par qui nos ames enchaisnées
Servent en si belle prison?

L'aise nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez-nous,
Soit nostre gloire, ou nostre honte,
Neptune peut bien faire conte
De nous laisser avéque vous.

Nous ſavons quelle obeïſſance
Nous obligea noſtre naiſſance
De porter à ſa Royauté:
Mais eſt-il ni crime ni blâme,
Dont vous ne diſpenſiez une ame
Qui dépend de voſtre beauté?

Qu'il s'en aille à ſes Nereïdes,
Dedans ſes cavernes humides;
Et vive miſérablement
Confiné parmy ſes tempeſtes;
Quant à nous, eſtant où vous eſtes,
Nous ſommes en noſtre élément.

POVR VNE MASCARADE.

STANCES.

CEVX-cy de qui vos yeux admirent la venuë,
Pour vn fameux honneur qu'ils bruslent d'aquerir,
Partis des bors lointains d'vne terre inconnuë,
S'en vont au gré d'Amour tout le monde courir.
Ce grand Démon qui se déplaist
D'estre profané comme il est,
Par eux veut repurger son temple;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir,
Que ce qu'on ne fait par devoir,
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'vne vague licence
Porte inconsidérez à leurs contentemens;
L'or de cet âge vieil, où regnoit l'innocence,
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accoustremens:
La foy, l'honneur, & la raison
Gardent la clef de leur prison;
Penser au change leur est crime;
Leurs paroles n'ont point de fart;
Et faire les choses sans art,
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, ames belles & hautes;
Retirez vostre humeur de l'infidélité;
Lassez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes;
Et de vous prévaloir de leur crédulité;
N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoy que l'espoir vous convie:
Bien aimer soit vostre vray bien,
Et, bien aimez, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines;
Et qu'un mauvais succés l'accompagne souvent:
Mais n'est-ce pas la loy des fortunes humaines,
Qu'elles n'ont point de havre à l'abry de tout vent?
Puis, cela n'avient qu'aux amours,
Où les desirs comme vautours,
Se paissent de sales rapines:
Ce qui les forme les détruit:
Celles que la vertu produit
Sont roses qui n'ont point d'épines.

VERS FVNEBRES.

SVR LA MORT DE HENRY LE GRAND.

STANCES.

ENFIN, l'ire du Ciel, & sa fatale envie,
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, & sans m'oster la vie
M'ont mis entre les morts.

HENRY, *ce grãd* HENRY, *que les soins de Nature*
Avoyent fait vn miracle aux yeux de l'Vnivers,
Comme vn homme vulgaire est dans la sépulture
A la mercy des vers.

Belle ame, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours?

C'est bien à tout le monde vne commune playe,
Et le malheur que j'ay chacun l'estime sien;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraye,
Comme elle est dans le mien?

Ta fidéle compagne aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennuy me debat la victoire,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs dont la source féconde
Iamais, depuis ta mort, ses vaisseaux n'a taris;
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuye,
Et sa grace divine endure, en ce tourment,
Ce qu'endure vne fleur que la bise ou la pluye
Bat excessivement.

Quiconque appr0che d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car pour la consoler, que luy sauroit-on dire
En si juste douleur?

Revien-la voir, grande ame, oste-luy cette nuë,
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison,
Et fay, du mesme lieu d'où sa peine est venuë,
Venir sa guérison.

Bien que tout réconfort luy soit vne amertume,
Avec quelque douceur qu'il luy soit presenté,
Elle prendra le tien, & selon sa coustume
Suivra ta volonté.

Quelque ſoir en ſa chambre apparois devant elle,
Non le ſang en la bouche, & le viſage blanc;
Comme tu demeuras ſous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quãd aux monts de Savoye
Hymen en robe d'or te la vint amener,
Ou tel qu'à ſaint Denys, entre nos cris de joye,
Tu la fis couronner.

Aprés cet eſſay fait, s'il demeure inutile,
Ie ne connois plus rien qui la puiſſe toucher,
Et ſans doute la France aura, comme Sypile,
Quelque fameux rocher.

Pour moy, dont la foibleſſe à l'orage ſuccombe,
Quand mon heur abatu pourroit ſe redreſſer,
I'ay mis avéque toy mes deſſeins en la tombe,
Ie les y veux laiſſer.

Quoy que pour m'obliger face la deſtinée,
Et quelque heureux ſuccés qui me puiſſe arriver,
Ie n'attens mon repos qu'en l'heureuſe journée
Où je t'iray trouver.

Ainſi de cette Cour l'honneur & la merveille
Alcipe ſoûpiroit, preſt à s'évanouïr:
On l'auroit conſolé, mais il ferma l'oreille
De peur de rien ouïr.

A

A LA REYNE MERE DU ROY, sur la mort de Monseigneur le Duc d'Orleans.

SONNET.

CONSOLEZ-*vous*, MADAME, *appaisez vostre plainte;*
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de Soleil,
Ne dormira jamais d'vn paisible sommeil
Tant que sur vostre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-mesme, asseurez vostre crainte,
Et de vostre vertu recevez ce conseil,
Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennuy dont vous estes atteinte.

Le Ciel, en qui vostre ame a borné ses amours,
Estoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage, & qui n'eussent point d'ombre.

Mais ayant de vos fils les grans cœurs découvers,
N'a-t-il pas moins failly d'en oster vn du nombre,
Que d'en partager trois en vn seul Vnivers?

EPITAPHE DE FEV MONSEIGNEVR LE DVC D'ORLEANS.

SONNET.

PLVS *Mars que Mars de la Thrace,*
Mon Pére victorieux,
Aux Rois les plus glorieux
Osta la prémiére place.

Ma Mére vient d'vne Race
Si fertile en Demy-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumiéres efface.

Ie suis poudre, toutefois;
Tant la Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires;

Rien ne m'en a seû parer;
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

EPITAPHE
DE MADEMOISELLE DE CONTY, MARIE DE BOVRBON.

SONNET.

TV vois, Paſſant, la ſepulture
D'vn chef-d'œuvre ſi précieux,
Qu'avoir mille Rois pour Ayeux
Fut le moins de ſon aventure.

O quel affront à la Nature,
Et quelle injuſtice des Cieux ;
Qu'vn moment ait fermé les yeux
D'vne ſi belle créature !

On doute pour quelle raiſon
Les Deſtins, ſi hors de ſaiſon,
De ce monde l'ont appellée.

Mais leur prétexte le plus beau,
C'eſt que la Terre eſtoit bruſlée
S'ils n'euſſent tué ce flambeau.

POVR ELLE-MESME.

N'EGALONS *point cette petite,*
Aux Déesses que nous récite
L'Histoire des siécles passez;
Tout cela n'est qu'vne chimére,
Il faut dire, pour dire assez,
Elle est belle comme sa mére.

CONSOLATION A MONSIEVR LE PREMIER PRESIDENT DE VERDVN, sur la mort de Madame sa femme.

SACRE' *Ministre de Thémis,*
VERDVN, *en qui le Ciel a mis*
Vne sagesse non commune:
Sera-ce pour jamais que ton cœur abatu
Laissera, sous vne infortune,
Au mépris de ta gloire accabler ta vertu?

Toy, de qui les avis prudens
En toute sorte d'accidens
Sont loüez mesme de l'Envie,
Perdras-tu la raison, jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer?

Tel qu'au soir on voit le Soleil
Se jetter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'Onde.
Les affaires de l'homme ont vn autre destin;
Aprés qu'il est party du Monde,
La nuit qui luy survient n'a jamais de matin.

Iupiter, amy des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ni requestes ni sacrifices;
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacez;
Et qui s'est nettoyé de vices,
Ne luy fait point de vœux qui ne soyent exaucez.

Neptune, en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé,
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garenty ceux qui l'ont reclamé.

Pluton est seul, entre les Dieux,
Dénué d'oreilles & d'yeux,
A quiconque le sollicite;
Il dévore sa proye aussi-tost qu'il la prend:
Et quoy qu'on lise d'Hippolyte,
Ce qu'vne fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il estoit vray que la pitié
De voir un excés d'amitié
Luy fist faire ce qu'on desire ;
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur,
Que ce fameux Ioüeur de lyre,
Qui fut jusqu'aux Enfers luy monstrer sa douleur?

Cependant, il eût beau chanter,
Beau prier, presser, & flater,
Il s'en revint sans Eurydice ;
Et la vaine faveur dont il fut obligé,
Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laissast revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrois-tu remettre en un siécle effronté;
Qui, plein d'une extréme licence,
Ne feroit que troubler son extréme bonté?

Que voyons-nous que des Titans,
De bras & de jambes luttans
Contre les pouvoirs légitimes?
Infames rejettons de ces audacieux,
Qui dédaignans les petis crimes,
Pour en faire un illustre attaquérent les Cieux?

Quelle horreur de flamme & de fer
N'est éparse comme en Enfer
Aux plus beaux lieux de cet Empire?
Et les moins travaillez des injures du sort,
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'vn homme dans la tombe est vn navire au port?

Croy moy, ton deüil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré,
Chasse l'ennuy qui te posséde;
Sans t'irriter en vain contre vne adversité,
Que tu sais bien qui n'a remède
Autre que d'obeïr à la necessité.

Rens à ton ame le repos
Qu'elle s'oste mal-à-propos,
Iusqu'à te dégouster de vivre;
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soy;
Aime ton Prince, & le delivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toy.

Quelque jour ce jeune Lion
Choquera la Rebellion,
En sorte qu'il en sera maistre;
Mais quiconque voit clair, ne connoist-il pas bien
Que pour l'empescher de renaistre
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Iustice, le glaive en main,
Est vn pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles ;
Elle seule fait l'ordre ; & les sceptres des Rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyez de la force des Lois.

CONSOLATION A CARITÉE, sur la mort de son mary.

AINSI *quand Mausole fut mort,*
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maistresse des sens.

Ainsi fut sourde au réconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Egée
Le prémier nid des Alcyons.

Vous n'estes seule en ce tourment,
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidéle CARITEE;
En toutes ames l'amitié,
De mesmes ennuis agitée,
Fait les mesmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris
En la querelle de Paris
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournez vn jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycénes faire l'amour!

Mais le Destin qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du riuage blesme;
Et les Dieux ont gardé ce don,
Si rare, que Iupiter mesme
Ne le seût faire à Sarpedon.

Pourquoy donc si peu sagement,
Démentant vostre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de vostre saison,
Aimant mieux plaindre par coustume,
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort ;
Qu'on ne peut condamner qu'à tort ;
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté ,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner vostre beauté ?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux ,
Pour endurer vostre colére ;
Et devenus vos ennemis
Recevoir l'injuste salaire
D'vn crime qu'ils n'ont point commis ?

Quelles aimables qualitez
En celuy que vous regrettez
Ont peû mériter qu'à vos roses
Vous ostiez leur vive couleur ,
Et livriez de si belles choses
A la mercy de la douleur ?

Remettez-vous l'ame en repos ,
Quittez ces funestes propos ;
Et par la fin de vos tempestes ,
Obligeant tous les Beaux-esprits ,
Conservez au siécle où vous estes
Ce que vous luy donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Plein d'appas si délicieux,
Devient melancolique & sombre,
Quand il voit qu'un si long ennuy
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour luy.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir,
Quand vos lumiéres estoyent calmes,
Permettez-luy de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brusle de vous acquerir.

Le temps, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à nostre sage conduite,
Sans murmurer de ce defaut,
De nous consoler de sa fuite
En le ménageant comme il faut.

CONSOLATION A MONSIEVR DV PERIER, Gentil-homme d'Aix en Provence, sur la mort de sa fille.

TA douleur, DV PERIER, *sera donc éternelle,*
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toûjours?

Le malheur de ta fille au tombeau descenduë,
Par vn commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perduë
Ne se retrouve pas?

Ie say de quels appas son enfance estoit pleine,
Et n'ay pas entrepris,
Injurieux amy, de soulager ta peine
Avéque son mépris.

Mais elle estoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'vn matin.

Puis, quand ainsi seroit que, selon ta priére,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carriére,
Qu'en fust-il avenu?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eust eû plus d'accueil?
Ou qu'elle eust moins senty la poussiére funeste,
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon DV PERIER, *aussi-tost que la Parque*
Oste l'ame du corps,
L'âge s'évanouït au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent Cigale;
Et Pluton, aujourd'huy,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archemore & de luy.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coustume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vuidant son amertume,
Cherche d'estre allégé.

Mesme quand il avient que la tombe sépare
Ce que Nature a joint,
Celuy qui ne s'émeut a l'ame d'vn barbare;
Ou n'en a du tout point.

Mais d'estre inconsolable, & dedans sa mémoire
Enfermer vn ennuy,
N'est-ce pas se haïr pour acquerir la gloire
De bien aimer autruy?

Priam, qui vit ses fils abatus par Achille,
Dénüé de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Receût du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Luy vola son Dauphin,
Sembla d'vn si grand coup devoir jetter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, & comme vn autre Alcide
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis, d'vn acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance eût peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moy, déja deux fois d'une pareille foudre
Ie me ſuis veû perclus,
Et deux fois la raiſon m'a ſi bien fait réſoudre,
Qu'il ne m'en ſouvient plus.

Non, qu'il ne me ſoit grief que la terre poſſéde
Ce qui me fut ſi cher;
Mais en un accident qui n'a point de reméde,
Il n'en faut point chercher.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruëlle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la garde qui veille aux barriéres du Louvre
N'en défend point nos Rois.

De murmurer contre elle, & perdre patience,
Il eſt mal-à-propos;
Vouloir ce que Dieu veut, eſt la ſeule ſcience
Qui nous met en repos.

POVR VN GENTIL-HOMME DE SES AMIS, qui mourut âgé de cent ans.

N'ATTENS, *Passant, que de ma gloire*
Ie te face une longue histoire,
Pleine de langage indiscret:
Qui se louë irrite l'Envie;
Iuge de moy par le regret
Qu'eût la Mort de m'oster la vie.

SONNET.

CELLE *qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,*
Et qui fut icy-bas ce que j'aimois le mieux,
Allant changer la Terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépoüille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abatu ce chef-d'œuvre des Cieux;
Et depuis le trépas qui luy ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni

Ni priéres, ni vœux, ne m'y pûrent servir,
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en pût avoir dispense;

Toy, dont la piété vient sa tombe honnorer;
Pleure mon infortune, & pour ta récompense
Iamais autre douleur ne te face pleurer.

BELLE *ame, qui fus mon flambeau;*
Reçoy l'honneur qu'en ce tombeau
Ie suis obligé de te rendre;
Ce que je fais te sert de peu;
Mais, au moins, tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

SVR LA MORT D'VN GENTIL-HOMME qui fut assassiné.

SONNET.

BELLE *ame, aux beaux travaux sans repos adonnée,*
Si parmy tant de gloire & de contentement
Rien te fasche là-bas, c'est l'ennuy seulement
Qu'vn indigne trépas ait clos ta destinée.

P

Tu penses que d'Yvry la fatale journée ;
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avéque plus d'honneur & plus heureusement
Auroit de tes beaux jours la carriére bornée.

Toutefois, Bel-esprit, console ta douleur ;
Il faut par la raison adoucir son malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruël ;
Mais c'est un témoignage à la race future,
Qu'on ne t'auroit seû vaincre en un juste duël.

POVR VNE FONTAINE.

VOIS *tu, Passant, couler cette onde,*
Et s'écouler incontinent ;
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

FRAGMENS.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV.

GRAND & grand Prince de l'Eglise,
RICHELIEV, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la mercy du Sort;
Nos jours filez de toutes soyes
Ont des ennuis comme des joyes;
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'Estez & d'Hyvers.

Tantost une molle bonace
Nous laisse jouër sur les flots:
Tantost un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots:
Et cette sagesse profonde,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité,
N'a fait loy qui moins se révoque,
Que celle du flux réciproque
De l'heur & de l'adversité.

AVX OMBRES DE DAMON.

* * *

L'ORNE, *comme autrefois, nous reverroit encore,*
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas & nos discours;
Et couchez sur les fleurs comme estoiles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les Soleils nous seroient cours.

Mais, ô loy rigoureuse à la race des hommes!
C'est vn point arresté, que tout ce que nous sommes
Issus de péres Rois & de péres bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre,
Et les mieux établis au repos de la Terre,
N'y sont qu'hostes & passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillemens de pourpre, & de suite de pages,
Quand le terme est écheû n'allonge point nos jours;
Il faut aller tout-nuds où le Destin commande;
Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours, qui la plusſpart infidéles & feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui plus que l'honneur eſtimant le plaiſir,
Sous le maſque trompeur de leurs viſages bleſmes,
Acte digne du foudre! en nos obséques meſmes
Conçoivent de nouveaux deſirs.

Elles ſavent aſſez alléguer Artemiſe,
Diſputer du devoir, & de la foy promiſe;
Mais tout ce beau langage eſt de ſi peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une ſeule ſe treuve
De qui la foy ſurvive, & qui face la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'és plus, la campagne deſerte
A deſſous deux Hyvers perdu ſa robe verte,
Et deux fois le Printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucuns diſcours ſa douleur ſe conſole,
Et que ni la raiſon, ni le temps qui s'envole,
Puiſſe faire tarir ſes pleurs.

Le ſilence des nuits, l'horreur des cimetiéres,
De ſon contentement ſont les ſeules matiéres,
Tout ce qui plaiſt, déplaiſt à ſon triſte penſer:
Et ſi tous ſes appas ſont encore en ſa face,
C'eſt que l'amour y loge, & que rien qu'elle face,
N'eſt capable de l'en chaſſer.

*   *   *

Mais quoy, c'est vn chef-d'œuvre où tout merite abonde,
Vn miracle du Ciel, vne perle du monde,
Vn esprit adorable à tous autres esprits:
Et nous sommes ingrats d'vne telle aventure,
Si nous ne confessons que jamais la Nature
N'a rien fait de semblable pris.

I'ay veû maintes Beautez à la Cour adorées,
Qui des vœux des amans à l'envy desirées,
Aux plus audacieux ostoyent la liberté;
Mais de les approcher d'vne chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de NERÉE,
I'allois bastir vn temple éternel en durée,
Si sa déloyauté ne l'avoit abatu,
Luy peut bien ressembler du front ou de la jouë,
Mais quoy! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoué,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'ame de cette ingrate est vne ame de cire,
Matiére à toute forme, incapable d'élire,
Changeant de passion aussi-tost que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avéque des services,
Aprés qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidéle
M'avoit solicité de me séparer d'elle,
Et de m'assujettir à de meilleures loix;
Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance,
Que cet ombrage faux m'ostoit la connoissance
Du vray bien où tu m'appellois.

Enfin, aprés quatre ans vne juste colére,
* * * * * *

Que le flus de ma peine a trouvé son reflus,
Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense,
Ie les en ay purgez, & leur ay fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est vne mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut applanir son humeur inégale;
Ses flâmes d'aujourd'huy seront glaces demain;
Et s'il s'en rencontre vne à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher Esprit, qu'elle a comme la tienne
Quelque chose de plus qu'humain.

FRAGMENT.

* * *

O toy, qui d'un clin d'œil sur la Terre & sur l'Onde
Fais trembler tout le Monde,
Dieu, qui toûjours és bon, & toûjours l'as esté,
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funestes pratiques,
Et ne tonneras point sur leur impiété?

Tu vois en quel estat est aujourd'huy la France,
Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du Couchant & du Nort
Ou sont alliez d'elle, ou recherchent de l'estre;
Et ceux qu'elle a fait naistre
Tournent tout leur conseil pour luy donner la mort.

AVTRE FRAGMENT.

* * *

ALLEZ *à la malheure, allez, ames tragiques,*
Qui fondez vostre gloire aux miséres publiques,
Et dont l'orgueil ne connoist point de lois.
Allez, fleaux de la France, & les pestes du monde;
Iamais pas-un de vous ne reverra mon Onde;
Regardez-la pour la derniére fois.

AVTRE FRAGMENT.

* * *

AMES *pleines de vent, que la rage a blessées,*
Connoissez vostre faute, & bornez vos pensées
En un juste compas;
Attachez vostre espoir à de moindres conquestes;
Briare avoit cent mains, Tifon avoit cent testes,
Et ce que vous tentez leur cousta le trépas.

Soucis retirez-vous, faites place à la joye,
Misérable douleur, dont nous sommes la proye;
Nos vœux sont exaucez;
Les vertus de la Reyne, & les bontez célestes,
Ont fait évanouïr ces orages funestes,
Et dissipé les vens qui nous ont ménacez.

AVTRE FRAGMENT.

* * *

TANTOST *nos navires, braves*
De la dépoüille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger;
Tantost, riches de la perte
De Thunis & de Biserte,
Sur nos bors étaleront
Le cotton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

AUTRE FRAGMENT.

* * *

LEs Peuples pipez de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
ugeoient qu'ils parloient de s'armer
'our conquerir la Palestine,
t borner de Tyr à Calis
'Empire de la Fleur de Lys;
t toutefois leur entreprise
ſtoit le parfum d'vn collet,
e point coupé d'vne chemise,
t la figure d'vn ballet.

De leur mollesse létargique,
e Discord sortant des Enfers,
)es maux que nous auons soufferts
Nous ourdit la toile tragique;
a Iustice n'eût plus de poids;
'impunité chassa les loix;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les ames des méchans,
Qui firent avoir à nos villes
La face deserte des champs.

FIN D'VNE ODE POVR LE ROY.

* * *

IE veux croire que la Seine
Aura des Cygnes alors,
Qui pour toy seront en peine
De faire quelques efforts.
Mais veû le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'Hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire,
Que Malherbe en soit l'Auteur?

AVTRE FRAGMENT.

* * *

ET quand j'auray peint ton image,
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour,
Quoy que d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit, à sa honte,
Achever la mére d'Amour.

* * *

ELLE *estoit jusqu'au nombril,*
Sur les ondes paroissante,
elle que l'Aube naissante
eint les roses en Avril.

FIN.

SVR LA MORT DV FILS DE L'AVTEVR

SONNET.

QVE *mon Fils ait perdu sa dépoüille mortelle*
Ce Fils qui fut si brave, & que j'aimay si fort
Ie ne l'impute point à l'injure du Sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux maraux la surprise infidelle
Ait terminé ses jours d'vne tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort;
Et tous mes sentimens sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison
Le trouble de mon ame estant sans guérison
Le vœu de la vengeance est vn vœu légitime:

Fais que de ton appuy je sois fortifié;
Ta Iustice t'en prie; & les auteurs du crime
Sont Fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

* * *

ELLE *estoit jusqu'au nombril,*
Sur les ondes paroissante,
Telle que l'Aube naissante
Peint les roses en Avril.

* * *

FRAGMENT.

ET *maintenant encor en cét âge panchant,*
Où mon peu de lumiere est si prés du couchant,
Quand je verrois Helene au monde revenuë,
En l'estat glorieux où Pâris l'a connuë,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en estant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle Bergere, à qui les Destinées
Sembloient avoir gardé mes dernieres années,
Eut en perfection tous les rares tresors,
Qui parent vn esprit, & font aimer vn corps.
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
Si tost que je la vis, je luy rendis les armes.
Vn objet si puissant ébranla ma raison.
Ie voulus estre sien, j'entray dans sa prison;
Et de tout mon pouvoir essayay de luy plaire,
Tant que ma servitude espera du salaire.

Mais comme j'apperceus l'infaillible danger,
Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'osta cette pensée;
I'eus honte de brûler pour vne ame glacée;
Et sans me travailler à luy faire pitié,
Restraignis mon amour aux termes d'amitié.

A MONSIEVR COLLETET sur la mort de sa Sœur.

EPIGRAMME.

EN vain, mon COLLETET, *tu conjures la Parque*
De repasser ta Sœur dans la fatale Barque;
Elle ne rend jamais vn tresor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu veritable:
Son chant n'a point forcé l'Empire des Esprits,
Puisqu'on sait que l'Arrest en est irrevocable.
Certes si les beaux vers faisoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que luy ce qu'on dit qu'il a fait.

SVR LE PORTRAIT D'ESTIENNE PASQVIER, qui n'avoit point de mains.

IL ne faut qu'avec le visage
On tire tes mains au pinceau;
Tu les monstres en ton Ouvrage,
Et les caches dans le Tableau.

SVR LE PORTRAIT DE CASSANDRE, Maistresse de Ronsard.

L'ART *la Nature exprimant,*
En ce Portrait m'a fait telle :
Si n'y suis-je pas si belle,
Qu'aux Escrits de mon Amant.

EPITAPHE DE MONSIEVR D'IS, parent de l'Auteur, & de qui l'Auteur estoit heritier.

ICY *dessous gist Monsieur d'Is,*
Pleust or à Dieu qu'ils fussent dix!
Mes trois Sœurs, mon Pere, & ma Mere,
Le grand Eleasar, mon Frere :
Mes trois Tantes, & Monsieur d'Is.
Vous les nommé-je pas tous dix?

SVR LA MORT DE SON FILS

SONNET.

QVE mon Fils ait perdu sa dépoüille mortelle,
Ce Fils qui fut si brave, & que j'aimay si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du Sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux maraux la surprise infidelle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de reconfort;
Et tous mes sentimens sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison
Le trouble de mon ame estant sans guerison
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime;

Fais que de ton appui je sois fortifié.
Ta Justice t'en prie; & les auteurs du crime
Sont fils de ces Bourreaux qui t'ont crucifié.

OBSERVATIONS
DE Mr MENAGE
SVR
LES POESIES
DE
Mr DE MALHERBE.

OBSERVATIONS
SVR LE LIVRE I.
DES POESIES
DE M. DE MALHERBE.

SVR LA PARAPHRASE DV PSEAVME VIII.

Monsievr Costar, qui a esté vn des plus beaux Esprits de son temps, & qui est vn des meilleurs Auteurs de nostre Langue, a fait des Remarques de Theologie & de Morale, tres-doctes & tres-curieuses, sur cette Paraphrase, & sur les suivantes: Et comme il ne s'y peut rien adjouster en ce genre, je me suis contenté de faire sur ces mesmes Paraphrases des Observations de Grammaire & de Critique. Ces Remarques de Monsieur Costar sont dans vne de ses Lettres à Madame la Marquise de Lavardin, qui est la 158. du premier Volume. *Pag. 1.*

Dont mesmes av Berceav. *mesme* est tantost pronom, & tantost adverbe. Quand il est pronom, il vient de l'Italien *medesimo*, qui a esté fait du La- *Pag. 2.*

tin *met ipsissimus*, qu'on a dit, par renverſement de mots, pour *ipsissimus met*, comme je l'ay remarqué il y a long temps dans mes Origines de la Langue Françoiſe, & depuis peu dans mes Etymologies de la Langue Italienne. Il ſe decline alors, & fait indiſpenſablement *meſme* au ſingulier, & *meſmes* au plurier; de la meſme façon qu'on dit en Italien *medeſimo* ou *medeſima* au ſingulier, & *medeſimi* ou *medeſime* au plurier. Malherbe n'a pas ſeû cette regle, ou s'il l'a ſeuë, il s'eſt diſpenſé de la ſuivre, ayant dit *meſme* en la ſignification de *medeſimi*, au lieu de *meſmes* :

Les Immortels eux-meſme en ſont perſequutez.

C'eſt dans l'Ode au Roy, allant chaſtier la rebellion des Rochelois. Et en cela il a eſté ſuivi par quelques Modernes, & entre autres par le Reverend Pere Le Moine, qui a dit dans le huitiéme livre de ſon excellent Poëme de S. Louïs,

D'autres ſont élevez ſans armes, & paiſibles :
Qui braves contre eux-meſme, & ſur eux meſme forts.

Quand *meſme* eſt adverbe, il vient du Latin *maximè*; & c'eſt pourquoy il devroit s'eſcrire ſans ſ à la fin. Nonobſtant cette raiſon d'etymologie, nous diſons pourtant *meſmes* pour *meſme*, non ſeulement en vers, comme il paroiſt par ce lieu de Malherbe, mais auſſi en proſe. Monſieur de Vaugelas en ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe, qui eſt vn livre plein de choſes tres-curieuſes, dit que pour eviter l'equivoque, c'eſt à dire, pour empeſcher que *meſme* adverbe ne ſoit pris pour *meſme* pronom, il faut eſcrire *meſmes*, quand ce mot ſe trouve proche d'vn ſubſtantif ſingulier, & *meſme*, quand il eſt aupres

d'vn

d'vn substantif plurier; à quoy je n'estime pas qu'il faille s'arrester. Quoyqu'il en soit, cette permission d'vser indifferemment de *mesme* ou de *mesmes* adverbe, a esté introduite particulierement en faveur des Poëtes, pour alonger ou accourcir les mots, selon la necessité qu'ils en ont. Ainsi ils disent *guere*, & *gueres*; *donc*, *donque* & *donques*; *jusque* & *jusques*; *encor*, *encore* & *encores*; *avec*, *aveque*, & *aveques*; quoyque M. de Vaugelas ait decidé que ce dernier mot ne valoit rien, ni en prose ni en vers, apres nous avoir asseurés qu'aucun de nos bons Auteurs ne s'est jamais donné la licence d'en vser. Il est vray que les Modernes ne s'en servent point, comme ils ne se servent plus aussi d'*encores*. Mais les Anciens en ont vsé fort souvent. Ronsard dans le Sonnet 146. du livre premier de ses Amours:

Par les forests vivoient aveques elles.

Du Bellai Ode VI. au Cardinal Du Bellai:

Comme du haut des montagnes,
Alors que la neige fond,
Deux hardis fleuves se font
Divers cours par les campagnes;
Et puis en vne vallée
Venant à se joindre en vn,
Courent à bride avallée,
Avecques vn nom commun.

Et dans l'Ode suivante, sur le retour en France du mesme Cardinal:

La France, qui bien aperçoit,
Combien vaut vn Esprit si sage,
Apres longs travaux te reçoit
Avecques vn joyeux visage.

Quant au mot *certes*, quoyqu'il vienne du Latin *certè*, & que par cette raiſon on le duſt eſcrire ſans s, on ne le dit pourtant jamais de la ſorte, ni en proſe, ni en vers; qui eſt vne choſe aſſez bizarre dans noſtre Langue.

DE MOI, TOVTES LES FOIS. Malherbe ſe ſert volontiers de cette façon de parler, & en proſe, & en vers. Voicy les autres exemples qui s'en trouvent dans ſes Poëſies:

De moi, que tout le monde à me nuire s'apreſte.
De moi, déja deux fois d'une pareille foudre.
De moi, que les reſpects obligent au ſilence.
De moi, c'eſt choſe certaine.
De moi, plus je ſuis combatu.

Monſieur de Vaugelas eſtime que *De moi* eſt plus conſacré à la Poëſie, & que *Pour moi* eſt plus de proſe. Ie ſuis aſſez de ſon avis; & ſi j'ay dit dans mon Eglogue intitulée *Chriſtine*,

Pour moi, de qui le chant n'a rien de gracieux,

ç'a eſté pour eviter le mauvais ſon de ces deux *de*. Ie n'entends pourtant pas blaſmer les Poëtes qui diſent *Pour moi*; & ceux qui voudront parler de la ſorte, pourront auſſi autoriſer leur façon de parler par l'exemple de Malherbe, qui a dit,

Pour moi, dont la foibleſſe à l'orage ſuccombe.

QVELLE AMOVR. Le mot *amour* eſt feminin & maſculin. Malherbe s'en eſt ſervi au genre feminin en pluſieurs autres lieux. Dans les Larmes de S. Pierre:

Vne plus belle amour ſe rendit la plus forte.

Dans vne de ſes Chanſons:

Mais qu'il ſoit vne amour ſi forte.

Et dans des Stances du livre V.

Et mon impatiente amour
Par tant de larmes témoignée.

Et ailleurs :

Dont je luy promettois vne amour éternelle.

Muret ſur le VII. Sonnet du livre premier des Amours de Ronſard, a remarqué il y a long-temps, que ce mot eſt feminin, quand il ſe prend pour la paſſion amoureuſe; & qu'il eſt maſculin, quand il ſe prend pour le Dieu d'Amour : mais que cependant les Poëtes, pour la neceſſité du vers, employent ce mot en la premiere ſignification, dans les deux genres indifferemment. Monſieur de Vaugelas a fait apres luy la meſme remarque. *Amour*, pour la paſſion amoureuſe, eſt aujourd'huy plus ſouvent maſculin que feminin.

ET NOS SENS CORROMPVS N'ONT GOVST QV'A DES ORDVRES. *N'ont gouſt qu'à des ordures.* C'eſt à dire, ne prennent plaiſir qu'à des ordures. Ainſi dans les Stances pour Alcandre, ſur le retour d'Orante à Fonteinebleau :

Mais de m'oſter le gouſt d'vne ſi chere joye,
C'eſt me donner la mort.

Et ailleurs:

Et pour y prendre gouſt, je fais ce que je puis.

Les Italiens vſent de *guſto* en la meſme ſignification.

QV'EST-CE QV'EN TA SAGESSE IL NE TROVVE A CHOISIR. Remarquez que le repos de cette Stance eſt au ſecond vers, & non pas au troiſiéme, comme on le pratique d'ordinaire, & voyez ce que nous diſons de cette pratique au livre II. ſur les Stances au Roy, allant en Limouſin.

L'AIR, LA MER, ET LA TERRE N'ENTRETIENNENT-ILS PAS. Monſieur de Vaugelas a fort bien

Pag. 3.

obſervé, que le genre maſculin, comme le plus noble, prevaut tout ſeul contre deux feminins, quand meſme ils ſeroient plus proches du regime: comme en cét endroit, où Malherbe n'a point fait de difficulté de dire, *n'entretiennent-ils pas*, quoyque le mot de *mer* & celuy de *terre*, qui ſont tous deux feminins, fuſſent plus proches que le mot *d'air*, qui eſt maſculin. Et afin qu'on ne croye pas que ce ſoit vne licence poëtique, il eſt à remarquer que les Proſateurs, auſſi bien que les Poëtes, en vſent de la ſorte. Vous en trouverez pluſieurs exemples dans le livre de M. de Vaugelas.

SVR LA PARAPHRASE du Pſeaume CXXVIII.

J'AY appris de Monſieur de Racan, l'Ami particulier & le Diſciple favori de Malherbe, que ces vers avoient eſté faits au ſujet de la premiere guerre des Princes.

Pag. 4. EST PAREILLE A CETTE HERBE. C'eſt la penſée du Comique dans ſon Pſeudolus:

Quaſi ſolſtitialis herba, pauliſper fui.

Et d'Auſone dans ſes Profeſſeurs:

Solſtitialis velut herba ſolet,
Oſtentatus, raptuſque ſimul.

QVI SANS PORTER IAMAIS NI IAVELLE, NI GERBE. Vne javelle, eſt vne poignée d'épis. Vne gerbe, ce ſont pluſieurs javelles liées enſemble. Ainſi vne herbe qui ne porte jamais ni gerbe ni javelle, eſt vne herbe dont on ne fait jamais, ni de gerbes, ni de javelles, &, pour vſer des paroles de

David, *De quo non implevit manum suam qui metit, & sinum suum qui manipulos colligit:* Ce que Monsieur Costar ne croit pas qu'on puisse dire d'vne herbe, comme on le pourroit dire de la terre. Ie demeure d'accord que la façon de parler est hardie: mais elle n'est pas neantmoins sans exemple. Nostre Poëte dans l'Ode à Monsieur de Bellegarde, a dit de mesme, *cueillir des guirlandes*, pour dire, cueillir des fleurs, dont on fait des guirlandes; qui est vne façon de parler tres-belle & tres-poëtique, & dont plusieurs autres Poëtes se sont servis devant & apres Malherbe, comme nous le ferons voir sur cette Ode à Monsieur de Bellegarde. On fait icy vne autre objection, qui est, que les herbes ne portent point d'épis. Mais cette objection n'est aucunement considerable, le mot d'*herbe* estant vn mot general, sous lequel le blé est compris; temoin la façon de parler, *du blé en herbe;* qui est aussi vne façon de parler des Latins. Le Iurisconsulte Labeo en la Loy 78. au paragraphe dernier du Titre au Digeste De contrahenda emptione: *frumenta, quæ in herbis erant, cùm vendidisse*. Ovide: *& adhuc tua messis in herba est.* Virgile: *Luxuriem segetum tenerà depascit in herbâ.*

Et vivre vne iovrnee. Il y a vne fleur qui ne dure qu'vn jour, & qui pour cela est appellée ἡμεροκαλλές. Il y a aussi vn petit animal qui ne vit que ce temps-là, & qui pour cette raison a eû le nom d'*hemerobion*.

Vne longve saison. C'est à dire, *vn long temps*. Bertaut:

L'ingenieux Dedale en l'antique saison,
Afin de s'affranchir empluma ses aisselles. &c.

Les ans de Meleagre en l'antique saison, &c.
Les Italiens vsent du mot *stagione* en la mesme signification. Petrarque dans la Chanson *Nel dolce tempo :*

e ciò sepp' io dapoi
Lunga stagion di tenebre vestito.

Où Castelvetro remarque que cette façon de parler est en vsage parmi les François : LVNGA STAGION. *Per lungo tempo. Modo di dire vsato da' Provenzali.*

BIEN EST-IL MALAISE'. Malherbe vse souvent de cette façon de parler :

Bien est-elle vn Soleil, & ses yeux adorables.
Bien semble estre la mer vne barre assez forte.
Bien sera-ce à jamais renoncer à la joye.

Monsieur de Vaugelas dit que dans la prose ce mot *Bien*, ainsi mis au commencement de la periode, semble son ancienne façon d'escrire; mais qu'il a bonne grace en vers. Ie rapporteray icy ses paroles, parcequ'elles font mention avantageuse de nostre Poëte. *En vers Monsieur de Malherbe en a souvent vsé; & je trouve qu'il a aussi bonne grace en vers, qu'il l'a mauvaise en prose, pourveu qu'il soit bien placé, comme cét excellent Ouvrier avoit accoustumé de s'en servir.*

SVR LA PARAPHRASE du Pseaume CXLV.

MONSIEVR Lancelot, qui est vn homme d'vne grande vertu & d'vn grand savoir, a donné de grands eloges à ces quatre Stances dans ses

Regles de la Poësie Françoise, imprimées à la fin de sa Nouvelle Methode; les preferant de beaucoup à tous les autres Poëmes de Malherbe. *Ce qui fait voir*, adjouste-t-il, *qu'on travaille plus heureusement sur de beaux sujets, que sur des niaiseries, & des choses toutes Payennes & toutes profanes.* Ces quatre Stances au reste ne comprennent pas tout le Pseaume CXLV. dont nostre Poëte n'a point paraphrasé la fin, ne la pouvant rendre en nostre Langue avec la mesme grace qu'il avoit fait le commencement, comme il l'a souvent dit luy-mesme à plusieurs personnes qui me l'ont redit. *Et quæ Desperat tractata nitescere posse, relinquit.* C'est le conseil d'Horace.

SA LVMIERE EST VN VERRE ET SA FAVEVR VNE ONDE, QVE TOVSIOVRS QVELQVE VENT EMPESCHE DE CALMER. *Que toûjours quelque vent empesche de calmer* ne peut estre rapporté qu'à *onde*. Ainsi il n'y a rien qui responde à *verre*. Apres avoir dit que la lumiere du monde estoit vn verre, il faloit adjouster, *qui se brise tout aussi-tost*: qui est la pensée de Publius Mimus: Pag. 5.

Fortuna, vitrea est: tum cùm splendet, frangitur;

& que Monsieur Godeau, Evesque de Vence, & Monsieur Corneille ont imitée de la sorte:

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

I'ay oui dire à Monsieur de Racan, qu'ayant fait cette objection à Malherbe, & luy ayant conseillé de changer cét endroit, il approuva son objection; & que sur l'heure mesme, & en sa presence, il changea cét endroit de cette façon,

Son estat le plus ferme est l'image de l'onde,
Que toûjours quelque vent empesche de calmer.

DE CALMER. *Calmer* est icy mis pour *se calmer*. Malherbe aime fort ces omissions de pronoms possessifs. Ainsi ailleurs il dit *glisser*, pour *se glisser*; *plaindre*, pour *se plaindre*; *évanoüir*, pour *s'évanoüir*; *renfermer*, pour *se renfermer*, comme nous verrons en leur lieu. Petrarque a dit de mesme *muóver*, pour *muóversi*.

Noi gli aprimmo la via per quella spene,
Che muosse dentro da colui che more.

C'est dans le Sonnet 64. de la premiere Partie. Le Tasse a aussi dit *secca*, pour *si secca*.

Mancano insieme i lauri, e secca il verde.

C'est dans le Sonnet SPINO, *leggiadre rime in te fiorîro*. I'ay dit aussi dans mon Idylle du Iardinier, *pasmer*, pour *se pasmer*:

Il tombe languissant, il perd la veuë, il pasme.

Mais en cela je n'ay rien dit contre l'Vsage, *pasmer*, & *se pasmer* se disant indifferemment.

ET PLOYER LES GENOVX. *Ployer* & *plier* est vne mesme chose, quant à l'etymologie; car ils viennent tous deux du Latin *plicàre*. Cependant l'Vsage y a mis quelque difference, si on en croit Monsieur de Vaugelas, qui veut que *plier* signifie *faire des plis*; comme, *plier du papier*, *plier du linge*, &c. & que *ployer* signifie *ceder*, *obeïr*, *succomber*; comme, *ployer sous le faix*; *vne planche qui ploye*. Il adjouste, qu'il n'y a qu'vne seule façon de parler, où *plier* se prenne pour *ployer*, qui est lors que l'on dit, *que l'Infanterie ou la Cavalerie a plié*. L'observation de Monsieur de Vaugelas n'est pas veritable. *Plier* se dit tres-bien pour *cede*. Monsieur de

Voiture

se dit tres bien pour *ceder*. M. de Voiture dans l'Epistre à M. le Prince sur son retour d'Allemagne :

Quelque jour ce nom redouté,
Sous qui la fiere Espagne plie.

Du Bartas dans la sixiesme Iournée de sa Semaine Saincte, a dit, parlant de l'adresse des chevaux,

Tel plie le genou, quand son maistre le monte.

On dit aussi fort bien, *faire plier une espée ; une espée qui plie* : ou plustost on ne dit pas fort bien, *faire ployer une espée ; une espée qui ploye*. Et au contraire, on dit, *Il vaut mieux plier que rompre* ; & non pas, *Il vaut mieux ployer*. Voyez Nicod en son Tresor de la Langue Françoise. Voyez aussi M. Costar en sa lettre à Madame de Lavardin, où il a ramassé plusieurs belles moralitez sur ce Vers de Malherbe, *A souffrir des mespris, & ployer les genoux.* Au reste, comme nostre Poëte estoit extrémement exact, & qu'il ne se contentoit jamais, afin de contenter les autres, il l'a tourné en plusieurs façons. Il avoit mis au commencement,

A souffrir leur mespris, & baiser leurs genoux.

Il mit ensuite,

Et comme des autels adorons leurs genoux.

Et enfin,

A souffrir des mespris, & ployer les genoux ;

qui est mieux sans doute.

ET DANS CES GRANDS TOMBEAUX, OU LEURS AMES HAUTAINES FONT ENCORE LES VAINES. M. Costar objecte, qu'elles n'ont garde d'y faire les vaines, puisqu'elles n'y sont pas, ni selon nostre Theologie, ni selon celle des Payens. On luy répond, qu'il est vray qu'elles n'y sont pas selon nostre Theologie, ni selon celle des Payens : mais

que les Poëtes ont vne Theologie à part, selon laquelle le nostre à pû dire qu'elles y estoient, comme Ronsard l'avoit dit avant luy, dans le Poëme intitulé *Discours des miseres de ce temps :*

Ha ! que diront là bas sous les tombes poudreuses
De tant de vaillans Rois les Ames genereuses ?

Virgile a dit de mesme *les Manes ensevelis*, qui est comme qui diroit *les Ames ensevelies*. Et dans la plusspart des Epitaphes on fait parler les Morts dans leurs Tombeaux : ce qui fait voir que l'on feint qu'ils y sont & en corps & en ame. Adjoustez à toutes ces raisons, ce que dit Platon dans son Phedon, que les Ames de ceux qui ont vescu dans la volupté, lors mesme qu'elles sont separées de leurs corps, ont quelque chose de corporel, qui les rend visibles ; & que l'attachement qu'elles ont encore aux choses corporelles les fait errer autour des lieux où sont leurs corps.

Pag. 6. D'ARBITRES DE LA PAIX, DE FOVDRES DE LA GVERRE. I'ay souvent oüi dire à M. Chapelain, que luy & M. d'Andilli avoient fait ce mesme Vers, sans savoir qu'il fust de Malherbe. Et dans le moment que je fais cette remarque, j'apprens de M. Furetiere, que la mesme chose luy est arrivée. I'ay aussi oüi dire souvent à M. Corneille, qu'il avoit fait dans son Polyeucte, au sujet de la Fortune, ces deux vers si celebres,

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité,

sans savoir qu'ils fussent de M. de Vence ; car ils sont originairement de M. de Vence, qui les avoit faits dans son Ode au Cardinal de Richelieu, quinze ans avant que Monsieur Corneil-

le les eust faits dans son Polyeucte. Il est assez ordinaire de se rencontrer ainsi dans la pensée & dans l'expression des autres. Porphyre dans vn Fragment de son livre de la Philologie, rapporté par Eusebe au chapitre troisiéme du dixiéme livre de la Preparation Evangelique, fait mention d'vn certain Aretadés, qui avoit fait vn Traitté tout entier de ces sortes de rencontres. Et à ce propos, je ne puis m'empescher de faire part à mes Lecteurs d'vne petite historiette tres-agreable, que raconte Sainct Hierôme sur ces paroles de l'Ecclesiaste, *Nihil sub Sole novum.* Il dit, que son Maistre Donat, expliquant ce mot de Terence, *Nihil est dictum, quod non sit dictum priùs*, pestoit contre les Anciens qui luy avoient pris ses pensées : *Pereant, qui ante nos nostra dixerunt.* Il est, dis-je, assez ordinaire de concourir ainsi & dans la mesme pensée & dans la mesme expression des autres : & particulierement quand on a veû autrefois cette mesme pensée & cette mesme expression, comme M. d'Andilli, M. Chapelain & M. Furetiere, avoient veû sans doute ce vers de Malherbe, & M. Corneille ces deux de M. de Vence; car il arrive souvent qu'vne chose nous demeure dans l'esprit, & que l'auteur de cette chose s'efface de nostre memoire. Mais ce qui est arrivé à M. de Racan, est tout-à-fait extraordinaire. En l'année 1608. estant en garnison à Calais, âgé de 19. ans, il fit ces quatre vers,

Estime qui voudra la mort épouventable,
Et la face l'horreur de tous les animaux ;
Quant à moy je la tiens pour le poinct desirable
Où commencent nos biens & finissent nos maux.

Quelque temps apres estant à Paris, & recitant ces vers, comme estant de luy, à son Ami Ivrante, son Ami luy dît, qu'il ne donnoit point dans ce panneau; qu'il savoit fort bien que ces vers estoient de Mathieu, & que c'estoit le premier quatrain de son livre intitulé *Les Tablettes de la Vie & de la Mort* M. de Racan qui n'avoit jamais veû ce livre, contesta longtemps & opiniastrément que Mathieu ne pouvoit avoir fait ces vers; & ne se rendit là dessus, que lors qu'Ivrante les luy fit lire dans ce livre de Mathieu avec le plus grand estonnement du monde. Ie ne doute point de cette histoire, estant tres-persuadé que M. de Racan, qui me l'a souvent racontée, & en presence de plusieurs personnes, est vn homme tres-veritable. Mais je doute fort de ce que dit Leonardo Salviati au livre premier de ses Avertissemens de la Langue Italienne, qu'vn Poëte de son temps, qui n'avoit jamais veû les Sonnets du Cardinal Bembo, en avoit fait de tout semblables. Quoyqu'il en soit; il n'y a guere de Poëtes à qui il n'arrive de faire quelques vers qui se trouvent dans d'autres Poëtes. Et par là on peut juger combien sont injustes & ridicules, ceux qui décrient aujourd'huy les Poëmes les plus achevez, pour y avoir rencontré quelques hemistiches des Anciens, qui, à proprement parler, ne sont que des phrases du langage poëtique. Et en cela ils sont d'autant plus injustes & d'autant plus ridicules, qu'il est permis aux Poëtes de prendre des Anciens des vers entiers. Les Grecs & les Latins, & les Italiens qui ne cedent de guere aux Grecs & aux Latins, en ont tous vsé de la sorte.

Et c'est aussi de la sorte qu'il en faut vser, comme je le ferai voir dans ma Dissertation du Larcin & de l'Imitation des Poëtes. Cependant voyez ce que dit là dessus Vida dans son admirable Poëtique. Mais quoyqu'il soit permis à tout le monde, il n'est pas donné à tout le monde de prendre des anciens Poëtes celebres. Il faut que les vers parmi lesquels on mesle ceux de ces grands hommes, ne leur soient point inferieurs; car il ne faut pas coudre de la pourpre aveque de la bure; & comme disoit Virgile, il est plus aisé d'oster la massuë à Hercule, que de prendre vn vers à Homere.

SVR LES LARMES de Sainct Pierre.

MALHERBE fit ce Poëme estant encore fort jeune. Il se trouve imprimé pour la premiere fois en l'année 1587. & ainsi le Roy Henri à qui il est adressé, est le Roy Henri Troisiéme. Il n'est pas si poli que ses autres ouvrages, & j'ay souvent oüi dire à M. Guyet & à M. de Racan, que l'Auteur le desavoüoit. Cependant on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de belles choses: & comme Longin a dit de l'Odyssée, que c'estoit vn ouvrage de vieillesse, mais de la vieillesse d'Homere, nous pouvons dire de mesme de cette Piece, que c'est vn ouvrage de jeunesse, mais de la jeunesse de Malherbe. Le Tansille, de qui elle est imitée, est vn Poëte Italien, qui estoit natif ou de Nole ou de Venosa, mais qui s'estoit habitué à Naples.

Il a fait entre autres choses vn Poëme, intitulé *Le Vandangeur*, qui luy a donné beaucoup de reputation : mais comme il est rempli de plusieurs choses libres, & mesme libertines, Paul IV. le fit censurer. Pour se raccommoder avec le Pape, & pour se purger du mauvais bruit que luy avoit donné son Vandangeur aupres des personnes pieuses, il fit ce Poëme des Larmes de Sainct Pierre, où il n'a pas mis la derniere main, ayant esté prevenu de la mort. Il a esté reveû & corrigé par Attendolo. Comme il a esté traduit en François par Malherbe, il l'a aussi esté en Espagnol par Ioan Sedeño. M. Costar a fait des Remarques tres-curieuses sur cette Traduction de Malherbe. Ie vous conseille de les voir, & vous donne avis qu'elles sont dans vne de ses lettres à Madame la Marquise de Lavardin, qui est la 160. de son premier Volume.

VNE FIDELLE PREVVE A L'INFIDELITE'. Nostre Poëte aime fort ces oppositions. En voici plusieurs autres exemples dans ce mesme Poëme.

Pour vivre dans le Ciel en la terre mourir.
Et m'assurant les pieds, m'estonnastes l'esprit.
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage.
Et font à qui les voit ouvertement connoistre
De leur peine secrete vn regret apparent.
Il voit de tous costez qu'il n'est veû de personne.

Et ailleurs :

Que d'vne injuste offense il aura quoyqu'il tarde
Le juste chastiment.
A dequoy témoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.
Ie ne trouve la paix qu'à me faire la guerre.

AVSSI TOST QVE PECHER. *Pecher* & *chair* ne riment pas bien, *chair* estant beaucoup plus ouvert que *cher*. Cependant plusieurs bons Poëtes ne laissent pas d'employer ces sortes de rimes. M. de Voiture dans son Elegie à Belise:

Le Soleil qui voit tout dessous & dessus l'air,
Ne voit point de Beauté qui vous puisse égaler.

Mais en cela ils ne sont pas à imiter. Il y a plusieurs autres rimes vicieuses dans les Poësies de nostre Auteur, comme *philosopher* & *enfer*, *flater* & *Iuppiter*, dont nous parlerons en leur lieu.

Pag. 7.

FONT VN VISAGE D'OR A CETTE AGE FERRE'E. *Faire vn visage d'or à vne âge ferrée*, ne me semble pas trop bien dit. Quoyqu'il en soit, *âge ferrée* est icy mis pour *âge de fer*. Nostre Poëte a dit de mesme *le Siecle doré*, pour *le Siecle d'or*.

Le Siecle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

Que vivre au Siecle de Marie,
Sans mensonge & sans flaterie,
Sera vivre au Siecle doré:

qui est vne façon de parler ancienne, mais qui est fort vsitée par les Modernes. M. Menard dans vn de ses Sonnets:

Ne parlons ni de paix ni de Siecle doré.

M. Tristan dans vne Ode à M. de Schomberg:

Vous aurez vn calme paisible,
Tel qu'il fut au Siecle doré.

M. Colletet dans vne de ses Elegies Amoureuses:

------faveur inesperée,
Mesme au Siecle doré de Saturne & de Rhée.

Il est, au reste, à remarquer, que le mot d'*âge* est

masculin & feminin. Outre cét endroit, Malherbe l'a encore fait vne autre fois feminin dans ce mesme Poëme :

Que d'hommes fortunez en leur âge premiere.

Ailleurs il l'a fait masculin :

Quoyque l'âge passé raconte.

LA FOY QVI FVT AV COEVR D'OV SORTIRENT CES LARMES. Voyez M. Costar dans la Lettre 160. cy-dessus alleguée.

PAR QVI TANT D'ENNEMIS A TES PIEDS ABATVS. Dans la bataille de Iarnac & dans celle de Montcontour.

PASLES OMBRES D'ENFER, POVSSIERE DE LA TERRE. Ces appositions ont bonne grace en vers. M. de Gombaud s'en sert heureusement :

Cette race de Mars, ces genereux Alcides,
Ministres glorieux de la foudre des Rois.
Ie suis ravi de voir les richesses estranges,
Dont tu pares les Cieux, ta superbe Cité.

DE SON NOM DE ROCHER, COMME D'VN BON AVGVRE, &c. De son nom de *Pierre*. Les bastimens qui sont fondez sur le sable tombent tout aussi-tost : ceux qui sont fondez sur le roc, durent toûjours. Sainct Matthieu chap. VII. *Ædificavit domum suam super petram, & descendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & non cecidit : fundata enim erat super petram.*

QVE TA MAIN RELEVANT SON EPAVLE COVRBEE. On dit bien *le Chef de l'Eglise*, mais je doute qu'on puisse dire, *l'Epaule de l'Eglise* : & ce que dit M. Costar, pour faire trouver cette metaphore moins dure & moins estrange, que

Sainct

Sainct Chrysostome a dit quelque part, que la charge des Ames est vn si pesant faix, qu'il est redoutable aux épaules mesmes des Anges, ne me la fait pas trouver ni moins dure ni moins estrange; car les Anges se representant ordinairement par les Peintres comme des personnes, on les considere aussi comme des personnes, & non pas comme vn corps figuré, tel qu'est l'Eglise : & ainsi on leur peut donner toute sorte de membres.

ET LA VEVT METTRE BAS. Malherbe vse encore ailleurs de cette façon de parler.

Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,
De voir que le malheur ne m'ose mettre bas.

C'est dans la Prosopopée d'Ostende. Et dans vn Sonnet au Roy Henri IV.

Soit que de l'Orient mettant l'Empire bas.

Nous dirions aujourd'huy *mettre à bas*. *Mettre bas*, c'est *deponere*. Malherbe dans son Ode sur la bienvenuë de la Reine Marie.

Qu'il luy suffise que l'Espagne, &c.
A mis l'ire & les armes bas.

COVARD. Ce mot n'est plus de la belle Poësie. *Pag.* 8.

LES ARCS QVI DE PLVS PRES SA POITRINE IOIGNIRENT, &c. C'est la pensée du Tansille:

Mà gli archi, che nel petto gli avventaro
Le saette più acute e più mortali,
Fur gli occhi del Signor, quando il miraro.
Gli occhi fur gli archi, e i guardi fur gli strali,
Che, del cor non contenti, sen passaro
Fin dentro à l'alma; e vi fer piaghe tali,
Che bisognò, mentre che visse poi,
Vngerle col licor de gli occhi suoi.

SA POITRINE. Ce mot est fort beau & fort

noble. M. Chapelain & tous nos autres Poëtes Heroïques s'en servent : & ceux-là sont ridicules qui font difficulté de s'en servir, parceque l'on dit *vne poitrine de mouton*. C'est de M. Favereau Conseiller à la Cour des Aydes, que j'apprens qu'il y a eu des Escrivains assez ridicules pour ne s'en vouloir point servir par cette raison. Dans vne chose aussi peu croyable qu'est celle-là, je me sens obligé de rapporter icy ses propres termes; & je les rapporteray d'autant plus volontiers qu'ils sont d'vne lettre escrite à nostre Auteur, sur la Traduction de l'Epithalame du Cavalier Marin, intitulé *la France Consolée*. Apres luy avoir dit dans cette lettre, qu'il luy adressoit cette Traduction, comme à celuy qui a mis la Poësie Françoise au plus haut poinct où elle se voit apresent, & apres luy avoir donné beaucoup d'autres loüanges en ce mesme sens, il luy rend compte du sujet qu'il a eu de publier cette Traduction avec beaucoup de deffauts qu'il y reconnoist, & dont il avouë qu'il s'est avisé trop tard; & il adjouste, *Car en vn Siecle comme celuy-ci, où l'on ne vit que par exemple, & qui me semble autant ou plus chatoüilleux pour les Escrivains, que celuy sous lequel on estoit obligé de se presenter la corde au col, lorsqu'on vouloit proposer de nouvelles loix; je m'imagine que voulant introduire parmy nos Poëtes vne nouvelle façon d'escrire, je serai non seulement rejetté, mais condamné, selon la severité de leurs regles, lesquelles, la plusspart du temps, ils n'employent qu'à des bagatelles. Comme quand ils disent, que le mot de* face *est ridicule dans vn Vers, acause du sens que le vulgaire luy donne en ce Pro-*

verbe commun de la face du Grand Turc; *qu'il ne faut point vser du mot de* fraise, *parceque cela fait souvenir de* la fraise d'vn veau; *non plus que de* poitrine, *acause que l'on dit* vne poitrine de mouton; *que les mots de* soulas, ost, pourpris, chef, *&c. sont trop vieux; & mille autres vetilles, où ils s'amusent à épinocher, & pointiller sur les syllabes & paroles, au lieu de s'attacher à la substance des choses. Si bien qu'aujourd'huy, pour faire des vers à la mode, c'est à dire pour avoir l'approbation d'eux, la chose du monde dont il se faut le plus garder, c'est d'estre Poëte.* M. de Vaugelas fait mention de ce scrupule & de cette raison, & semble condamner aujourd'hui ces mots de *face* & de *poitrine*. Voici ses termes: POITRINE, *est condamné dans la prose, comme dans les vers, pour une raison aussi injuste que ridicule; parce, disent-ils, que l'on dit* poitrine de veau: *car par cette raison il s'ensuivroit qu'il faudroit condamner tous les mots des choses, qui sont communes aux hommes & aux bestes, & que l'on ne pourroit pas dire,* la teste d'vn homme, *acause que l'on dit,* vne teste de veau. *Comme aussi on a condamné* face, *quand il signifie* visage, *pour une raison encore plus ridicule & plus extravagante que l'autre. Neantmoins ces raisons-là, tres-impertinentes pour supprimer vn mot, ne laissent pas d'en empescher l'vsage; & l'vsage du mot cessant, le mot vient à s'abolir peu à peu, parceque l'Vsage est comme l'ame & la vie des mots. On ne laisse pas pourtant de dire* poitrine *aux maladies, comme,* La fluxion luy est tombée sur la poitrine: Il est blessé à la poitrine, *& en d'autres rencontres. On dit aussi* La face toute défigurée, La face de Nostre Sei-

gneur, Voir Dieu face à face : *mais il semble que ce n'est qu'en ces phrases consacrées. Pour les personnes, on dit encore*, Regarder en face, Reprocher en face, Soustenir en face, Resister en face, *mais toûjours sans l'article* la. M. de Vaugelas se trompe. *Poitrine*, est toûjours de la belle & de la haute Poësie. Pour le mot de *face* en la signification de *visage*, il est vray qu'il commence vn peu à vieillir. Mais neantmoins, outre Malherbe, plusieurs de nos meilleurs Poëtes s'en sont servis, & s'en servent encore aujourd'huy, comme nous le ferons voir dans la suite de ces Remarques.

LES YEVX FVRENT LES ARCS, LES OEILLADES LES FLECHES. Le Tansille dans sa Stance alleguée :

Gli occhi fur gli archi, e i guardi fur gli strali.

Le Castelvetro sur ces vers de Petrarque, Sonnet 47.

Benedetto sia'l giorno, e'l mese, e l'anno, &c.

E l'arco, e le saette, ond' i fui punto :

Gli occhi ; sono l'arco ; e i raggi, le saette.

D'VNE FOVDRE. Il y a longtemps que Muret a remarqué sur le 79. Sonnet du livre 1. des Amours de Ronsard, que *foudre* estoit masculin & feminin. Nostre Auteur qui a fait icy ce mot feminin, & dans ces autres endroits,

Pren ta foudre, Loüis, &c.

Phlegre, qui les receût, prit encore la foudre.

Portant la foudre de nos Rois,

l'a fait ailleurs masculin :

Tu passes comme un foudre en la terre Flamande.

A peine il a veû le foudre

Parti pour le mettre en poudre.

POVSSE ET IETTE D'VN COVP SES DEFFENSES EN POVDRE. C'eſt à dire, jette par terre toutes ſes deffenſes, & les reduit en poudre. Cette façon de parler eſt à remarquer : & elle eſt à imiter dans les grandes expreſſions ; car de ſe ſervir de ces grands mots pour exprimer de petites choſes, ce ſeroit, pour vſer des termes de Longin, donner à vn petit enfant le maſque d'vne grande perſonne. *τοῖς μικροῖς πραγματίοις περιτιθέναι μεγάλα καὶ σεμνὰ ὀνόματα, ταυτὸν ἂν φαίνοιτο, ὡς εἴ τις τραγικὸν προσωπεῖον μέγα παιδὶ περιθείη νηπίῳ.*

CHEZ LVY. Cette façon de parler eſt baſſe. Noſtre Poëte s'en ſert en pluſieurs autres lieux. Dans ce meſme Poëme :

Et ſi j'ay deſiré que tu fuſſes chez moy.

Et ailleurs :

Qui doute, que ſi de ſes armes
Ilion avoit eu l'appui,
Le jeune Atride avéque larmes
Ne s'en fuſt retourné chez luy.

L'aiſe nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous.

D'VN HOMME QVI TOVT NVD DE GLAIVE ET DE COVRAGE. C'eſt à dire, *dénué tout-à-fait de glaive & de courage*. Du Bartas au VII. Iour de ſa Semaine :

Dieu, noſtre Dieu, n'eſt pas vn Dieu nû de puiſſance.

M. Menard dans vne Epigramme au Roy Henri IV.

Mes ouvrages ſont trop vulgaires,
Et trop nuds de ſcience & d'art.

CES BEAVX YEVX SOVVERAINS, &c. Cette Stance eſt parfaitement belle, comme l'a remar- *Pag. 9.*

qué M. Coſtar. *Ces beaux yeux ſouverains* au reſte, comme il l'a auſſi remarqué, ſont des yeux, qui diſpoſent ſouverainement des ames, qui d'vn ſeul regard font dans les cœurs tous les effets qu'ils deſirent, qui en fondent la glace, qui en briſent la dureté, qui les eſtonnent, qui les épouvantent, qui les changent comme il leur plaiſt. Noſtre Poëte a dit de meſme dans les Stances pour la gueriſon de Chryſante:

Dieux, dont la providence, & les mains ſouveraines, &c

ET QVI N'ONT RIEN DE CLOS. Malherbe aime fort ce mot de *clore*. Ailleurs il dit:

L'exemple des Amans eſt clos en ce tombeau.

Mais, ô rigoureuſe avanture!
Vn Chef-d'œuvre de la Nature
Au lieu du monde le plus beau
Tient ma liberté ſi bien cloſe, &c.

Pour le moins la haine & l'envie
Ayant leur rigueur aſſouvie,
Quand j'auray clos mon dernier jour, &c.

Si parmi tant de gloire & de contentement
Rien te faſche là bas, c'eſt l'ennui ſeulement
Qu'vn indigne trépas ait clos ta deſtinée.

Et dans ce Poëme des Larmes de S. Pierre. [&c.

Quand desja demi-clos ſous la vague profonde,

ET LVY FONT RECEVOIR PLVS DE MORTS QVE DE COVPS. M. Coſtar dit, qu'on ne dit point *des coups d'yeux*, & qu'ainſi il euſt eſté meilleur de ſuivre l'allegorie, & de parler de feu & de ſang. Celà n'euſt pas ſans doute eſté mal de la ſorte qu'il le dit: mais cela n'eſt pas mal non plus de la ſorte qu'il eſt. Ie ne doute point au reſte qu'on

ne die fort bien *des coups d'yeux*, à cause des œillades que l'on compare d'ordinaire à des fleches, témoin ce vers de nostre Poëte,

Les yeux furent les arcs, les œillades les fleches.

Et il est encore bien plus naturel d'attribuer aux yeux le pouvoir de blesser, que celuy de prendre & de lier, qui leur est attribué dans Properce & dans Petrarque :

Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis.
---- E non me ne guardai
Che i be' vostr' occhi, Donna, mi legâro.

LA MER A DANS LE SEIN MOINS DE VAGVES COVRANTES. Cette comparaison est familiere aux Poëtes. Le nostre dans la Plainte d'Alcandre sur la captivité de sa Maistresse s'en est servi vne autre fois :

La Mer a moins de vents qui ses vagues irritent,
Que je n'ay de pensers qui tous me sollicitent
D'vn funeste dessein.

Les passions & les pensers sont comme des vents qui agitent l'esprit. *Magno curarum fluctuat æstu*, dit Virgile.

DANS LE CERVEAV. Et Malherbe, & les autres Poëtes de son temps, aimoient fort ce mot. Malherbe :

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimeres,
Qui naissent aux cerveaux des maris & des meres,
Qui ne voit encore à cette heure [&c.
Tous les infidelles cerveaux, &c.
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces Beautez, dont les apas
Ne sont que rigueur & que glace;
Et de qui le cerveau leger, &c.

Il vse ensuite du mot de *cervelle* dans ce mesme Poëme des Larmes de S. Pierre :

Et moi, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eust en vieillissant la cervelle empirée.

SA NAVIRE. Ce mot est encore presentement masculin & feminin, & particulierement en Vers : & M. de Vaugelas n'a pas raison de dire qu'il n'est plus que masculin, & que ce seroit faire vne faute que de le faire feminin. Nostre Poëte l'a fait vne autre fois feminin :

Ainsi quand la Grece partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les Mers de Scythie
Dans la Navire qui parloit :

qui est mieux sans doute, je veux dire plus nombreux, que *dans le Navire qui parloit*. Ailleurs il le fait masculin :

Tout nous rit, & nostre Navire
A la bonace qu'il desire.

CETTE ROCHE DE FOY, CET ACIER DE COVRAGE. On dit d'ordinaire *vn courage d'acier*, &, comme M. Costar l'a fort bien remarqué, on pourroit dire par la mesme raison, *vne foy de roche*. Ainsi Malherbe a dit *vne ame de roche :*

Avec quelle raison me puis-je figurer,
Que son ame de roche vne grace m'octroye.

Et ailleurs il appelle la constance de sa Maistresse, vne roche :

Dites moy qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est vne roche.

Mais, comme le mesme M. Costar l'a aussi fort bien remarqué, cette façon de parler, *acier de courage*, & *roche de foy*, est bien rare & bien figurée, &

plus dure que les pierres & l'acier. Le Cavalier Marin a pourtant dit *roche de foi* dans le Madrigal XII. de la seconde partie de ses Rimes :

Di marmo siete voi,
Donna, à i colpi d'Amore, al pianto mio.
E di marmo son io
A le vostr' ire, & à gli strazii suoi.
Per amor, per natura
Io, costante, e voi, dura.
Ambo siam sassi; e l'vn e l'altro è scoglio;
Io, di fè; Voi, d'orgoglio.

DE CES MAINS QVI M'ATTACHENT. Cette expression est trop vague. Vous trouverez ensuite, Pag. 9.

La place luy déplaist, où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrage dépite.

LE MESPRIS EFFRONTÉ QVE CES BOVRREAVX ME CRACHENT. *Cracher vn mespris*, est vne façon de parler assez extraordinaire ; mais elle ne l'est pourtant pas plus que cette autre de Ronsard dans le Sonnet 39. du livre 1. des Amours, *moquer vn mal*, pour *se moquer d'vn mal*. Theocrite & l'Auteur du Pastor Fido, ont dit *cracher vn baiser*.

Τὸ στόμα μὲν πλύνω, καὶ ἀποπτύω τὸ φίλαμα.

Bocca baciata à forza,
Se'l bacio sputa, ogni vergogna ammorza.

MAIS TOY QVE PLVS QVE TOVS I'AIMAI PARFAITEMENT. Vne chose parfaite, est vne chose accomplie, & à laquelle il ne manque rien : & ainsi, à la rigueur des termes, ce mot de *parfaitement* ne peut estre mis avec vn comparatif, comme l'a icy employé Malherbe ; & moins encore avec vn superlatif, comme l'employent ceux qui finissent leurs lettres par ces mots, *Ie suis parfaitement vostre* Pag. 10.

tres-humble serviteur. Cette faute est tres-ordinaire à tous les Faiseurs de Lettres, & mesme au Grand Epistolier M. de Balzac. Ie me souviens que j'en ay fait faire vne remarque à M. de Vaugelas dans ses Remarques de la Langue Françoise.

TV SVIS MES ENNEMIS, T'ASSEMBLES A LEVR BANDE. L'vsage de nostre Langue voudroit qu'on repetast le *tu*, & qu'on dist, *Tu suis mes ennemis, & tu t'assembles à leur bande.* C'est pourquoy vn de nos Critiques corrigeoit ce vers de la sorte: *Tu suis mes ennemis, tu t'assemble à leur bande.* Mais en corrigeant vne faute, il en faisoit vne autre, la seconde personne de l'Indicatif finissant toûjours par vn *s*: ce que je ne remarquerois pas, sans que je voi que plusieurs de nos Poëtes ne l'y ont pas mise. I'en rapporterài icy quelques exemples. Desportes dans vne de ses Odes, qui commence par ces mots, *Si pour souvent fausser la foi:*

Mais quand les fureurs implorant
Tu leur oblige en soupirant
Ton corps & ton ame infidelle.

M. le Comte d'Etlan dans ce beau Sonnet sur vn Miroir:

Miroir, Peintre & Portrait, qui donne & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image.

C'est ainsi que ces vers ont esté faits par M. le Comte d'Etlan.

T'ASSEMBLES A LEVR BANDE. Remarquez *assembler à*, au lieu d'*assembler avec*. Nostre Poëte s'est encore servi vne autre fois de cette façon de parler:

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux :
en quoy il a esté suivi par M. de Segrais dans son Ode au Roy :

Mais d'avoir assemblé les fruits de la Sagesse ;
Aux fleurs de la Ieunesse, &c.

CES LVMIERES SAINTES. C'est à dire, ces yeux de nostre Sauveur : à l'imitation des Latins, qui disent *lumina*, & des Italiens, qui disent *lumi*, pour dire les yeux.

ET CELVY SEVLEMENT QVE SOVS VNE BEAVTE' LES FEVX D'VN OEIL HVMAIN ONT RENDV TRIBVTAIRE. C'est vne imitation du Tansille :

Così tal'or (benche profane cose
Siano à le sacre d'agguagliarse indegne)
Scoprir mirando altrui le voglie ascose
Suole Amator, senza ch' à dir le vegne.
Chi dunque esperto sia ne l'ingegnose
Scole d'Amor, à chi no'l proua insegne,
Come senza aprir bocca, ò scriuer note
Con gli occhi ancora favellar si puote.

DES RAYONS IMMORTELS L'IMMORTELLE CLARTE'. Nostre Poëte se plaist extraordinairement dans ces repetitions. Dans ce mesme Poëme il dit ensuite :

Aux plaisirs eternels vne eternelle part.
Est le premier essai de tes premieres armes.

Et ailleurs :

Donne le dernier coup à la derniere teste
De la Rebellion.
Grande Ame, aux grands trauaux sans repos adonnée.
Aussitost ma douleur en nouvelle maniere
Fait de nouveaux efforts.

Pag. 11. QVI TOVCHE' DE PITIE' LVY DONNE LE TREPAS. Petrarque :

Vn modo di pietate vccider tosto.

ET LE FAIT CONSVMER. M. de Vaugelas a decidé qu'il faloit dire *consumer* en la signification d'aneantir, & *consommer* en la signification d'achever & perfectionner, apres avoir remarqué que Malherbe en avoit tousjours vsé de la sorte. Et en effet je ne trouve point qu'il ait dit dans ses vers *consommer* pour aneantir.

Ie me consume vainement, &c.

L'âge par qui tout se consume, &c.

Pour le faire en langueurs à jamais consumer.

Vous fait consumer pour vne ombre.

Ie ne voudrois pourtant pas blasmer ceux qui se servent de *consommer* en cette signification, comme s'en est servi M. de Gombaud, qui est vn de nos plus grands Poëtes, & vn des plus exacts :

Mais son astre fatal le tire dans les Cieux,
Quand sa foudre écrasant les plus audacieux ;
De ses propres ardeurs luy-mesme il se consomme.

C'est dans le Sonnet sur la mort du Roy de Suede. Les Italiens disent *consumare* en l'vne & l'autre signification.

IE DEDAGNE. Ronsard a dit de mesme *se bagner* pour *se baigner* :

Beauté, que les Amours en son bain accompagnent,
Et mignons en sa cuve, ainsi qu'elle, se bagnent.

Nous dirions maintenant *dedaigne*, & *baignent*.

QVITTE MOY, IE TE PRI'. Nos Anciens ne faisoient point de difficulté de dire *je te pri'*, pour *je te prie*, *Ie te suppli'*, pour *Ie te supplie*. Ronsard dans l'Epitaphe de Louïse de Mailli, Abbesse de Caën :

Passant, je te suppli' d'arrester, pour entendre, &c.
Mais il y a desja longtemps que cette licence est bannie de nostre Poësie, comme il paroist par cette Epigramme de Gomez contre Maillet:

Maillet, quoyque fort importun,
Ainsi que dit le bruit commun
N'a pas tant de faim comme il crie:
Car puisqu'il nous donne aujourd'huy
Vn Ie te pri', *pour* Ie te prie,
S'il ne mange, il ne tient qu'à luy.

Et comme nos Anciens ne faisoient point de difficulté d'accourcir ces mots *prie*, *supplie*, &c. ils n'en faisoient point aussi de les employer tout entiers devant des mots qui commencent par des consonnes: ce que nous ne faisons plus presentement, ces mots ainsi placez estant trop difficiles à prononcer à cause de cét *e*, qui n'est qu'vne demie syllabe. Il y a pourtant quelques endroits où l'on peut s'en servir heureusement, comme en ce vers de M. Corneille, *Iustifie Cesar & condamne Pompée.*

Pag. 11.

QVE L'AME QVI EST NE'E. Remarquez ce baaillement, je veux dire cette rencontre de voyelles; qui est d'autant plus remarquable, qu'elle est la seule qui se trouve dans toutes les Poësies de Malherbe. Le Cardinal du Perron, Bertaut, Desportes & luy, ont esté les premiers qui ont observé soigneusement de ne point mettre en vers de mots finissants par des voyelles masculines, devant des mots qui commencent par vne voyelle: ce qui fait vne des plus grandes beautez de nostre Poësie. Ie sçay que cette regle n'est pas approuvée par quelques Antiquaires, qui pretendent qu'il n'y a pas plus de raison à ne point employer ces mots, qu'à ne pas

employer ceux, au milieu desquels ces deux voyelles se rencontrent, dont pourtant on ne fait point de difficulté de se servir. Mais en cela ils ont tort. Si on souffre quelques rudesses inévitables, il ne faut pas en souffrir plusieurs que l'on peut éviter. Il y a pourtant quelques endroits où l'on peut se départir de cette regle, comme en ces vers de M. Scaron:

Cher Menage, & cher Du Rinci,
Ie suis à Fontenay aux Roses:

& en ceux-ci de M. Desmarets:

Son regard peu à peu rallentit sa fierté.
S'avance peu à peu sans cesse estincelant.

Fontenay aux Roses, ne devant estre consideré que comme vn seul mot. Il en est de mesme de *peu à peu*, qui fait vn adverbe, ainsi que l'a tres-judicieusement remarqué le mesme M. Desmarets dans vne Note marginale du livre VI. de son Clovis, où il a employé ce premier vers, comme il a employé le second dans le livre huitiéme du mesme Poëme. Adjoustez à cela, que la diphthongue *eu* se prononce plus ferme que la simple voyelle *u*, & qu'ainsi le baaillement en est moins sensible. On peut encore se départir de cette regle, quand les expressions sont fort naturelles, & que les mots ne se peuvent placer autrement, comme en ce vers de Theophile:

Il y a de l'adresse à bien cueillir des Roses;

& en ceux-ci de M. de Segrais,

Pour l'aimable Comtesse
Meurt tous les jours
Quelque Amant qu'elle laisse
Sans nul secours;
Et cependant la presse
Y est toûjours.

Aprés tous ces exemples, je n'ay point fait de difficulté de dire dans vne de mes Epigrammes,

Cy-dessous gist Monsieur l'Abbé,
Qui ne savoit ni A ni B.

QVI N'A POINT DE BOVT. Il dit ailleurs:

Tes desseins n'ont pas naissance,
Qu'on en voit déja le bout.

Ce mot est bas, & on ne s'en sert plus dans la belle Poësie.

ET CELVY QVI CHETIF AVX MISERES SVCCOMBE. *Chetif*, c'est à dire *malheureux*. Malherbe dans ce mesme Poëme:

Pendant que le chetif en ce poinct se lamente.

Les Italiens disent de mesme *cattivo*. Voyez mes Origines de la Langue Françoise.

SANS VOVLOIR AVTRE BIEN QVE LE BIEN DE LA TOMBE, N'AYANT QV'VN IOVR A VIVRE, IL NE PEVT L'ACHEVER. Ces vers sont parfaitement beaux, & me font avouër que ceux-ci de Boëce, dont ils sont imitez, ne sont pas inimitables:

Eheu quàm surdâ miseros avertitur aure,
(il parle de la Mort)
Et flentes oculos claudere sæva negat.

QVI FVSSENT MORTS CONTENTS, &c. Petrarque Sonnet 66. *Pag. 13.*

Ch' è bel morir, mentre la vita è destra.

Et ailleurs:

O che bel morir era, hoggi è terz' anno.

SI LE CIEL AMIABLE. Nous dirions presentement, *Si le Ciel ami*, comme nous disons, *les Destins amis. Amiable* est pourtant François en cette signification, témoin la façon de parler,

amiable Compositeur.

AV TEMPS DE LEVR REPOS EVST COVPÉ SA LONGVEVR. On ne voit pas bien à quoy se rapporte ce mot de *longueur*.

NE DEVOIS-IE ESTRE SAGE. I'aurois mieux aimé, *Ie devois estre sage.*

REBAILLER AVX MVETS. Il semble que Malherbe ait toûjours preferé en prose & en vers le mot de *bailler* à celuy de *donner*. Ie me contenteray de remarquer icy les autres endroits de ses vers, où il a employé ce mot:

Telle je me resous de vous bailler en garde.
Baillez pour châtiments à ces grands criminels.
Où se prend & se baille vn Ange pour vn Ange.

M. de Balzac l'employe souvent dans ses lettres. On ne s'en sert plus guere en prose, si ce n'est dans le discours familier, comme quand on dit, *Baillez-moy telle chose:* ou dans ces façons de parler, *Bailler à rente, Bailler à ferme.* Et on ne s'en sert plus du tout en vers.

ET TANT D'AVTRES ENCOR. On dit *encor* & *encore*, comme nous l'avons remarqué cy-dessus; & M. Corneille, & M. de Segrais s'en servent partout indifferemment. M. de Gombaud ne se sert jamais que d'*encore*, & fuit *encor* comme vn écueil. Pour moy, je ne puis souffrir *encor* à la fin du vers, ayant observé qu'il estoit extrémement dur en cét endroit. Mais je l'employe volontiers à la cesure, comme a fait icy Malherbe, & je trouve qu'il y a bonne grace. Pour les autres endroits du vers, ceux qui voudront l'y employer, doivent consulter leur oreille, pourveu qu'ils l'ayent bonne: car il y a tel lieu où il ne sera point dur, &

tel

tel autre, où il le sera extrémement: *tantùm series, juncturáque pollet.*

QVE SI DE FAIRE BIEN ILS N'EVRENT PAS L'ESPACE. *Espace* se dit non seulement du lieu, mais aussi du temps. Ronsard au Sonnet 3. du Livre 1. de ses Amours, Pag. 14.

Si j'esperois apres vn long espace, &c.

Il s'en sert encore en l'Ode quatriéme du livre troisiéme. Ie veux dire Ronsard.

ALLOIT COVRRE FORTVNE. M. de Vaugelas remarque fort bien, qu'on dit *courre fortune* & *courir fortune*, mais que *courre fortuné* est le plus en vsage. Il adjouste, qu'il luy semble que Coëffeteau dit toûjours le premier, & Malherbe le dernier : ce qui n'est pas vray à l'égard de Malherbe, comme il paroist par cét endroit.

CE FVRENT DE BEAVX LIS, QVI MIEVX QVE LA NATVRE MESLANS A LEVR BLANCHEVR L'INCARNATE PEINTVRE, QVE TIRA DE LEVR SEIN LE COVTEAV CRIMINEL. Le Pere Sautel, Iesuite, a encheri sur cette pensée dans vne de ses Epigrammes sur les Saincts Innocens:

Lilia materno nuper candentia lacte,
Purpureas sanguis vos facit esse rosas.
Fama olim fuerat flores è sanguine nasci:
Nascitur ex ipsis floribus ecce cruor.

VERGOGNE. Malherbe s'est servi de ce mot dans ses belles Poësies. Pag. 15.

Quand vn Roy faineant, la vergogne des Princes,
La France devant ces orages, &c. [&c.
S'est faite aujourd'huy si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouër.

Le mot est beau, & on ne devroit pas le laisser perir.

ET FVRENT EVX AVSSI. I'aurois dit, *Ce furent eux aussi*.

QVI VOVDRA SE VANTER AVEC EVX SE COMPARE D'AVOIR RECEV LA MORT, &c. Cette expression est entortillée. Il faloit dire, *Qui voudra se vanter d'avoir receû la mort, avec eux se compare.*

PAR VN GLAIVE BARBARE. M. Desmarets a grande raison de trouver ce mot de *glaive* fort beau & fort poëtique, & de blasmer ceux qui font difficulté de s'en servir, comme estant trop vieux. C'est dans la Preface de son Clovis qu'il fait cette observation.

L'HONNEVR LEVR APPARTIENT D'AVOIR OVVERT LA PORTE A QVICONQVE OSERA D'VNE AME BELLE ET FORTE POVR VIVRE DANS LE CIEL DANS LA TERRE MOVRIR. Dans l'Hymne pour les SS. Innocens:

Vos prima Christi victima.

Pag. 16. VN SVPERBE PLANCHE DES ESTOILES SE FONT. Transposition peu agreable.

LEVR SALAIRE PAYE LES SERVICES PRECEDE. Le Tasse dans sa divine Hierusalem:

Nova cosa parer devrà per certo,
Che preceda à i servigi il guiderdone.

QVE DE TRAICTS, DE CARESSES. Il eust esté mieux, *De traicts & de caresses.*

DE CES IEVNES AMOVRS LES MERES AMOVREVSES. Il devoit dire,

De ces Anges nouveaux les Meres amoureuses.
pour ne pas mesler les choses sacrées avéque les

profanes. Cette faute luy est commune avec beaucoup d'autres Poëtes, & particulierement avec le fameux Heinsius, qui a introduit des Furies dans sa Tragedie d'*Herodes Infanticida*, & dont il a esté repris avec raison par M. de Balzac en sa Dissertation à M. Zuilçon, & par M. de Saumaise dans le livre qu'il a fait sur cette Tragedie & sur cette Dissertation, & qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser. Le Cavalier Marin a fait la mesme faute dans son Poëme intitulé *Strage dè gli Innocenti*. Iules Scaliger en sa Poëtique accuse Sannazare d'en avoir fait vne semblable dans son Poëme de l'Enfantement de la Vierge, en mettant entre les mains de la Vierge les livres de la Sibylle: *Neque prudenter posuit in Virginis manibus libros Sibyllinos; potiùs Isaïa.* Mais comme plusieurs Docteurs de l'Eglise ont pretendu que plusieurs mysteres de nostre Religion se trouvoient marquez dans ces livres, je n'estime pas que ce grand Critique soit bien fondé dans cette accusation. Ie suis persuadé qu'il reprend aussi à tort le Cardinal Bembo, d'avoir vsé du mot de *Heros* en parlant de Nostre Seigneur: *Cùm Dominum Iesum* Heroa *vocat, valde me commovit sanè vox impia, & vnoque indigna, ne argutetur quispiam Heroëm è semisse Deum, ex altero semisse hominem. Non possunt monstrorum figmenta vero Deo nostro convenire*; ce mot de *Heros* ne signifiant autre chose en cét endroit qu'vne personne illustre & extraordinaire. Ainsi les Poëtes Chrestiens, je veux dire les Poëtes qui traittent vn sujet Chrestien, peuvent sans impieté appeller le pain, *Cerés*, & le vin, *Bacchus*.

Pag. 17. QVE VOVS NE VOVDRIEZ PAS. Du temps de Malherbe ce mot *voudriez* estoit constamment de deux syllabes. Ailleurs il a dit,

Et voudriez bien pour la finir, &c.

Dans la Consolation à Charitée il a fait de mesme le mot de *livriez* dissyllabe:

Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur:

comme celui de *quatriéme*, trisyllabe dans l'Ode à la Reine Mere sur les heureux succez de sa Regence:

A peine la quatriéme Lune
Acheve de faire son tour.

Il a fait aussi *grief* monosyllabe.

Non qu'il ne me soit grief que la Terre possede
Ce qui me fut si cher.

C'est dans la Consolation à M. du Perier. En cela il a esté suivi par tous les plus grands Poëtes qui luy ont succedé; je veux dire par les Gombauds, les Racans, les Chapelains, les Desmarets, les Scuderis & les Le Moines. Mais aujourd'huy cét *i* precedé d'vne mute & d'vne liquide, & suivi de la voyelle *e*, est constamment de deux syllabes. Nostre Poësie a cette obligation avec plusieurs autres à M. Corneille, qui dans sa Tragicomedie du Cid a osé le premier faire *meurtrier* de trois syllabes.

Iamais vn Meurtrier en fit-il son refuge?
Iamais vn Meurtrier s'offrit-il à son Iuge?

Ie say bien qu'il en a esté repris par Messieurs de l'Academie dans leurs Sentimens sur cette Tragicomedie. Mais le temps a fait voir que ç'a esté injustement, & qu'on devoit le louër de cette

nouveauté, au lieu de l'en blasmer : Car, comme je viens de dire, son opinion a prevalu, & tous les nouveaux Poëtes generalement en vsent de la sorte. Ie suis le premier qui ay imité en cela M. Corneille, ayant remarqué que les Dames & les Cavaliers s'arrestoient, comme à vn mauvais pas, à ces mots de *meurtrier*, *sanglier*, *bouclier*, *peuplier*, lorsqu'ils estoient de deux syllabes, & qu'ils avoient peine à les prononcer. M. de Segrais, qui a l'oreille fort delicate, & qui n'est pas moins bon Iuge de la Poësie que bon Poëte, se joignit aussitost à nostre parti; & dans la Preface de son Poëme Pastoral il a fait vne Remarque des raisons particulieres qu'il a euës d'en vser de la sorte. Tous les jeunes Poëtes en suite en vserent de mesme; & ç'a esté inutilement que Monsieur Desmarets a voulu s'opposer à cette pratique. Voicy comme il en parle dans la Preface de son Clovis : *Quelques Poëtes de nostre temps se sont avisez de leur auctorité privée, de faire de trois syllabes les mots d'*ouvrier, bouclier, sanglier, meurtrier, levrier, *& quelques autres semblables, pour les rendre de plus facile prononciation, quoïque depuis que l'on parle François, on ne les ait faits que de deux syllabes, comme les mots de* guerrier, courier, dernier, *qui ne sont pas plus faciles à prononcer. Mais ces Poëtes n'ont aucun droit ni aucune auctorité suffisante pour établir vne Loi nouvelle; & ils seront desavouëz particulierement par les Poëtes Heroïques, qui ne pourroient plus se servir de ces mots comme trop languissans & trop lasches pour la dignité de leur sujet, s'ils estoient de trois syllabes. Si bien que le meilleur est de les laisser en leur estat ordinaire*

de deux syllabes, dans lequel ils sont plus forts que si on les faisoit de trois. La comparaison que fait M. Desmarets des mots de *guerrier, courier, dernier*, avec ceux d'*ouvrier, bouclier, sanglier, meurtrier, levrier*, n'est pas juste, l'*ier* dans ces premiers mots n'estant joint qu'avec vne mute, & non pas avec vne mute & vne liquide, comme dans ces derniers : qui est ce qui fait la dureté en les faisant monosyllabes. Quant à ce qu'il adjouste que ces mots d'*ouvrier, bouclier*, &c. sont languissans & lasches, quand ils sont trisyllabes, je responds premierement, que nous ne demeurons pas d'accord de cette langueur ni de cette lascheté, & que nous soustenons au contraire que ces mots sont doux sans estre ni lasches ni languissans. Mais quand ils le seroient vn peu, ce peu de lascheté & de langueur seroit toûjours preferable à l'extrême dureté qu'ils ont quand on les fait de deux syllabes. *Non satis est, pulcra esse Poëmata, dulcia sunto.* Et il n'y a point d'oreille delicate qui n'avouë que ces deux vers,

Iamais vn Meurtrier en fit-il son refuge?
Iamais vn Meurtrier s'offrit il à son Iuge?

ne soient plus agreables que ces deux autres,

Quoy? Iamais vn Meurtrier en fit-il son refuge?
Quoy? Iamais vn Meurtrier s'offrit-il à son Iuge?

D'OV NASQVIT ENTRE NOVS. I'aurois dit, *D'où nasquit parmi nous*, pour éviter l'equivoque d'*entre nous*.

CE MIRACLE DE FLEVRS. Dans l'Hymne pour les Innocens :

Salvete Flores Martyrum
Quos lucis ipso in limine

Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

ET QV'IL NE FAVT SOI-MESME E'TEINDRE SON FLAMBEAV. Voyez M. Costar.

MAIS QVOI ? Malherbe affecte particulierement cette sorte d'interrogation.

Mais quoi? de quelque soin qu'incessammẽt il veille.
Mais quoi? c'est vn chef-d'œuvre, où tout merite abonde.
Mais quoi? puisqu'à ma honte il faut que je l'avouë.
Mais quoi? ces Loix, dont la rigueur.
Mais quoi? tous les pensers, dont les Ames bien nées.

C'EST ALORS QVE SES CRIS EN TONNERRE S'ECLATENT, SES SOVPIRS SE FONT VENS QVI LES CHESNES COMBATENT, &c. M. Costar trouve cette hyperbole au delà de la moderation. *Licèt omnis hyperbole sit vltra fidem, non debet esse vltra modum*, dit Quintilien. Elle n'est pourtant pas plus immoderée que celle-cy de M. de la Lane : Pag. 19.

Du vent de ses soupirs secha toutes nos fleurs,
Grossit tous nos ruisseaux du torrent de ses pleurs,
E'tonna de ses cris l'air, & la terre, & l'onde.

C'est dans cette belle Eglogue qu'il a faite sur vne des miennes, intitulée *Lycidas & Menalque*.

RAVAGEANT ET NOYANT LES VOISINES CAMPAGNES, VEVT QVE TOVT L'VNIVERS NE SOIT QV'VN ELEMENT. *Veut que tout l'Vnivers ne soit qu'vn Element.* C'est ce qu'a dit Ovide, *Omnia pontus erat*, & ce que Seneque a trouvé si bien dit. Mais M. Costar a fort bien remarqué, que la proportion n'est pas gardée dans ce vers de Malherbe, & qu'apres avoir parlé des larmes de Sainct Pierre comme d'vn Deluge vniversel, il faloit par-

ler de campagnes éloignées, & non pas de campagnes voisines. I'adjouste à l'observation de M. Costar, que le mot de *voisines* ne marche pas bien devant celuy de *campagnes*. Il faloit dire *les campagnes voisines*. Ainsi Malherbe a dit ailleurs: *Oste aux campagnes voisines L'esperance des moissons*. Ainsi nous disons *les bords lointains*, & non pas *les lointains bords*.

COMME ORES A MES YEVX. Il y a longtemps que ce mot *ores* n'est plus en vsage ni en prose ni en vers. Malherbe ne s'en est servi qu'en ce seul endroit: ce qui fait voir qu'il l'a desapprouvé.

Pag. 20. MAIS, Ô DE TANT DE BIENS INDIGNE RECOMPENSE! Nostre Poëte entremesle avec vne merveilleuse grace ces sortes d'exclamations:

Mais parmi tout cét heur, ô dure destinée! &c.
Mais, ô conseil infame, ô profanes discours! &c.
Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes! &c.
Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté! &c.
Mais, ô rigueur du sort! tandis que je m'arreste, &c.
Et toutefois, ô merveille! &c.

Pag. 21. DESIREVX DE L'HONNEVR D'VNE SI BELLE TOMBE AFIN QV'EN AVTRE PART MA DEPOVILLE NE TOMBE. Remarquez que le mesme mot en differente signification rime fort bien. Ainsi ailleurs nostre Poëte a rimé *manie*, nom, avec *manie*, verbe:

Dont ta dexterité nos affaires manie, &c.
De nos profusions l'effroyable manie.

C'est dans le Sonnet à M. de la Vieuville. Ces sortes de rimes sont si communes, que je ne me serois pas avisé de faire cette remarque, sans que j'ay esté repris par deux de nos plus grands Poëtes pour les avoir employées dans mon Offre de

Service

Service à Mademoiselle de Bellébat. Les Italiens en vsent aussi de la sorte, & voicy vn Sonnet de Petrarque, qui est tout entier de ces rimes:

Quand' io son tutto volto in quella parte,
Ove'l bel viso di Madonna luce,
E m'è rimasa nel pensier la luce,
Che m'arde e strugge dentro à parte à parte:
I', che temo del cor che mi si parte,
E veggio presso il fin de la mia luce;
Vommene in guisa d'orbo senza luce,
Che non sà ove si vada, e pur si parte.
Così davanti à i colpi de la Morte
Fuggo; mà non sì ratto, che'l desio
Meco non venga, come venir sole.
Tacito vò; che le parole morte
Farian pianger la gente: & i' desio,
Che le lagrime mie si spargan sole.

SES COMPLAINTES. Il se sert encore ailleurs de ce mot:

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes.

Bertaut & Desportes l'emploient souvent. On ne s'en sert plus presentement, si ce n'est au Palais, où l'on dit non seulement *complainte*, mais *complaignant*.

MAIS VIVANTES SANS FIN SES ANGOISSES DEMEVRENT. Mauvaise transposition.

TANDIS LA NVIT S'EN VA. M. de Vaugelas a decidé il y a longtemps, que le mot *tandis* ne se devoit jamais ni dire ni escrire, qu'il ne fust suivi de celuy de *que*: comme, *Tandis que vous ferez cela, je ferai telle chose*: Et il soustient que c'est tres-mal dit, *Faites cela, & tandis je me reposerai.* Sa decision, comme vous voyez, est contraire à

cét endroit de Malherbe, & à celuy-ci de Ronsard livre 1. Ode 10.

Tandis l'ignorance arma
L'aveugle fureur des Princes:
Mais sa doctrine est saine & bonne.

LA NVIT S'EN VA. Catulle a dit de mesme, *abit dies*.

DV SAFFRAN QVE LE IOVR APPORTE DE LA MER. Les Poëtes Grecs ont donné à l'Aurore Naissante des habillemens de saffran. Homere:

Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος ἐκίδνατο πᾶσαν ἐπ' αἶαν.
Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος ἀπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων
Ὤρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι, ἠδὲ βροτοῖσιν.

D'où vient que Virgile en a donné de semblables au lit de Tithon, son mari:

Et jam prima novo spargebat lumine terras,
Tithoni croceum linquens Aurora cubile.

ELLE VERSE DE L'AVTRE VNE CRVCHE DE PLEVRS. Quoique l'Aurore soit vne grande pleureuse, je ne croi pas qu'on puisse luy faire répandre des larmes dans vne cruche, pour les répandre ensuite sur la terre, si ce n'est en vers burlesques, où les plus grandes extravagances passent aujourd'huy pour les plus grandes beautez.

ELOIGNE SA BARRIERE. Cette façon de parler est ancienne. Baïf livre 11. de ses Poëmes, au Poëme intitulé *le Ménil:*

Le Roy, comme vn Pâris, affolé d'vne Hélène,
Du feu chaud de l'amour portant son ame pleine,
Estimoit presque moins perdre sa Royauté,
Que de sa douce Amie éloigner la beauté.

Bertaut dans ses Stances:

Ie n'ay veû qu'à regret la clarté du Soleil, &c.

Depuis qu'en soupirant j'éloignai ce bel œil, &c.
Desportes :

Mais quand je suis forcé d'éloigner vostre veuë, &c.
Mais comme elle est belle, nos Poëtes modernes n'ont point fait de difficulté de s'en servir. M. Corneille dans son Pompée Acte III. Scene I.

Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville.
M. de Segrais dans sa Traduction de l'Eneïde, au livre IX.

Du Camp des Rutulois éloignant les quartiers.
Ie me suis aussi servi de cette façon de parler, non seulement dans l'Epistre au Docteur Gauvain, qui est vn Ouvrage à demi burlesque ;

Depuis qu'éloignastes ces lieux, &c.
mais aussi dans l'Idylle de l'Oiseleur, qui est vn ouvrage tout-à-fait serieux :

Si bien-tost l'Insensible éloignoit ces beaux lieux.
Ce que je n'allegue pas, pour m'alleguer, mais pour me justifier auprés d'vne belle Personne, qui a trouvé à dire dans mes vers à cette façon de parler.

MONTRANT QVE DANS LE COEVR CE VOYAGE LE FASCHE. Apres avoir dit que le Soleil marchoit ce jour-là comme vn Criminel qu'on mene au supplice, ce n'est pas assez dire, selon M. Costar, que de dire, qu'il montre que ce voyage le fasche dans le cœur ; car il devoit le montrer en son visage, comme avoit fait l'Aurore :

Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une Ame sent de cruelles douleurs.

Ie n'entreprens pas de justifier absolument cette expression de Malherbe ; neanmoins on pourroit dire, que le Soleil montroit en son visage que

ce voyage le faſchoit dans le cœur.

Pag. 22. SA LVMIERE PASLIT, SA COVRONNE SE CACHE. AVSSI N'EN VEVT-IL PAS, CEPENDANT QV'ON ATTACHE A CELVY QVI L'A FAIT DES ESPINES AV FRONT. M. Coſtar en paraphraſant cét endroit, a encheri ſur l'expreſſion de Malherbe: *Le Soleil,* dit-il, *ne veut point avoir de couronne de rayons, pendant que les Bourreaux en attachent vne d'eſpines à ſon Createur & à ſon Maiſtre.*

CEPENDANT QV'ON ATTACHE. Remarquez *cependant que*, pour *pendant que*. Ainſi dans l'Ode ſur la Bienvenuë de la Reine Marie de Medicis, il a dit:

Mais doit-il vouloir que pour luy
Nous ayons toûjours le teint bleſme,
Cependant qu'il tente luy-meſme
Ce qu'il peut faire par autrui?

Et dans l'Ode ſur ſa Regence:

Grand Henri, grand Foudre de guerre,
Que cependant que parmi nous
Ta valeur eſtonnoit la terre,
Les Deſtins firent ſon Epoux.

Nonobſtant tous ces exemples, M. de Vaugelas a decidé qu'il ne faut jamais dire *cependant que*, mais *pendant que*; & ſa deciſion eſt aujourd'huy ſuivie.

LES OISEAVX QVI SOMMEILLENT, ARRESTEZ A CHANTER DANS LES BOIS SE REVEILLENT. On objecte, que l'Eſcriture marque expreſſément qu'il faiſoit grand froid le jour de la Paſſion, & qu'ainſi les Oiſeaux ne chantoient point. M. Coſtar répond fort bien, que ce froid eſtant hors de ſaiſon dans vn climat auſſi chaud qu'eſt celuy de

la Iudée, le Poëte a pû feindre que ce froid avoit cessé dés le lendemain.

Il voit de tous costez qv'il n'est vev de personne. Ce vers de Malherbe au sujet de S. Pierre me fait ressouvenir avec plaisir de ces quatre de M. Grotius sur le mesme sujet:

Quæ me recondet regio? quâ mæstum diem
Fallam latebrâ? Quæro nigrantem specum,
Quâ me sepeliam vivus; vbi nullum videns,
Nulli videndus, lacrimas foveam meas.

En vne part. C'est ce que les Italiens disent *à parte, in disparte.*

Il rovgit de lvy-mesme. πάντων δὲ μάλιστ' αἰσχύνεο σαυτόν, dit l'Auteur des Vers Dorez de Pythagore.

SVR LES STANCES Spirituelles.

Voyez les Remarques que M. Costar a faites sur ces Stances dans vne de ses lettres à Madame la Marquise de Lavardin, qui est la 161. de son premier Volume. *Pag.* 25.

Mais povrcequ'e sa gloire en merveilles abonde. *Sa gloire*, c'est à dire, ses actions loüables, admirables & dignes de gloire, comme l'a fort bien expliqué M. Costar : ce qu'il confirme par plusieurs autres endroits de nostre Auteur, où ce mot de *gloire* se trouve employé en cette signification.

Arrovser. Nous disons aujourd'huy *arroser.*

L'avrore et l'occident. L'*Aurore*, c'est à

dire l'*Orient*. Cette façon de parler est hardie; mais elle est belle.

Pag. 24. ET MESME SES COVROVX TANT SOIENT-ILS LEGITIMES. Voyez M. Costar sur ce vers, & sur le suivant, *Nos affections passageres*.

SVR L'EPIGRAMME SVR L'IMAGE de Saincte Catherine.

LE Cavalier Marin a eu la mesme pensée dans ce Madrigal,

Questa, in ricca tabella,
Fra rote e ceppi, Imago
Della real di Dio Sposa & Ancella,
Opra è dell' Arte; & ella
Fà che viva e che spiri.
Chiedi tu, che la miri,
Ond' è che non favella?
Non sà la Vergin bella
(Tanta sente dolcezza infra i martiri)
Non che voci formar, tragger sospiri.

L'ART AVSSI BIEN QVE LA NATVRE. M. Costar remarque fort subtilement, que ces mots *aussi bien* font vn equiuoque qui ne se peut excuser : car il semble qu'ils veuïllent dire, que l'*Art eust fait plaindre cette Peinture, aussi bien que la Nature la faisoit plaindre*; au lieu que le sens est, *l'art du Peintre estoit assez merveilleux pour faire plaindre cette Peinture, comme la Nature fait plaindre les personnes qui souffrent & qui endurent quelque tourment.*

OBSERVATIONS
SVR LE LIVRE II.
DES POESIES
DE M. DE MALHERBE.

SVR LA PRIERE POVR LE ROY Henri IV. allant en Limousin.

J'APPRENS des Memoires de M. de Racan pour la Vie de Malherbe, que le pere de Malherbe s'estant fait de la Religion sur la fin de ses jours, Malherbe en receût vn si grand déplaisir qu'il en quita son païs à l'âge de 17. ans, & s'alla habituer en Provence à la suite de M. le Grand Prieur, Gouverneur de cette Province : que pendant son sejour en Provence il épousa la fille d'vn President au Mortier du Parlement d'Aix, (j'ay seu d'ailleurs que ce President s'appelloit Cariolis) & qu'estant venu à Paris en 1605. pour ses affaires particulieres, le Roy Henri IV. qui connoissoit son nom & son merite, sur le rapport du Cardinal du Perron & de M. des Yveteaux, l'envoya

Pag. 25.

querir par M. des Yveteaux, & qu'apres luy avoir fait beaucoup de caresses, il luy demanda des vers sur le voyage qu'il alloit faire en Limousin au sujet de quelques Rebelles : qu'il fit ces Stances sur ce voyage ; & que le Roy, auquel il les présenta à son retour, les trouva si belles, qu'il voulut avoir Malherbe aupres de sa personne. I'apprens aussi de l'agreable Relation de M. Pellisson, contenant l'Histoire de l'Academie Françoise, que ces Messieurs de l'Academie au commencement de leur establissement employerent prés de trois mois à examiner vne partie de ce Poëme, & que de toutes les Stances qu'ils examinerent, il ne s'en trouva qu'vne seule à l'épreuve de leur Critique. Et à ce propos, je me souviens d'avoir oüi dire à Monsieur de Gombaud, que sous son Directorat ces Messieurs ayant opiné plusieurs jours avec apparat pour condamner vne de ces Stances, quand se vint à luy à opiner, & il opinoit le dernier en qualité de Directeur, il ne dît autre chose, sinon, *Messieurs, Ie voudrois l'avoir faite.*

O DIEV, DONT LES BONTEZ DE NOS LARMES TOVCHÉES. M. Pellisson remarque en son Histoire de l'Academie, que ces Messieurs de l'Academie avoient remarqué sur ce Vers, que *la bonté de nos larmes touchée*, seroit mieux que *les bontez*, &c. Comme la Poësie est hyperbolique, les Poëtes preferent souvent le plurier au singulier. Malherbe entre autres aime fort ce nombre. Ainsi il dit *les respects*, pour *le respect* :

De moi, que les respects obligent au silence :

les odeurs, pour *l'odeur* :

Quelle

Quelle Terre n'est parfumée
Des odeurs de ta renommée?

Les butins, pour *le butin :*
En leur ame encore affamée
De massacres & de butins.

Les passions, pour *la passion :*
Celle de qui les passions &c. Les absinthes, pour *l'absinthe : Adoucir toutes nos absinthes.*

ET RANGE' L'INSOLENCE AVX PIEDS DE LA RAISON. Dans les Editions precedentes des Poësies de Malherbe, il y avoit *l'Innocence*. Il n'y a personne qui ne voye, que c'est vne faute d'impression; & je m'estonne que ces Messieurs de l'Academie qui sont si clairvoyans, ne s'en soient point apperceûs: Car il paroist par l'Histoire de l'Academie qu'ils ne s'en sont point apperceûs, ayant repris ce vers, *Et rangé l'Innocence aux pieds de la Raison*, comme n'ayant point de sens raisonnable.

PVISQV'A RIEN D'IMPARFAIT TA LOVANGE N'ASPIRE. Je suis de l'avis de Messieurs de l'Academie, & je croi, comme eux, que *ta loüange n'aspire à rien d'imparfait*, n'est pas François.

ET NOVS RENDS L'EMBONPOINT, COMME LA GVERISON. Messieurs de l'Academie n'ont rien trouvé à dire à ce vers. Mais M. Pellisson a fort bien remarqué, que le verbe *rends* qui doit convenir aux mots de *guerison* & d'*embonpoint*, ne convient qu'à ce dernier: car il est certain qu'on ne dit point en nostre langue, *rendre la guerison*, comme on dit *rendre l'embonpoint*, *rendre la santé*, *rendre la vie*. M. de Gombaud a fait vne faute toute semblable en ces beaux vers de cét admirable Sonnet, qui commence par *Cette race de Mars :*

Ils n'ont pû ſupporter vn ſeul de vos regards.
Que doit faire vn Amant, qui tous les iours ſupporte
Vos mépris, vos rigueurs, vos flâmes & vos dards.

On ne dit guere *ſupporter des flames* au ſens que l'a dit M. de Gombaud, & on ne dit point du tout *ſupporter des dards*. Mais comme on dit *ſupporter des mépris*, & *ſupporter des froideurs*, les mots de *flames* & de *dards* ſont entraiſnez, s'il faut ainſi parler, par ceux de *mépris* & de *froideurs*; & la faute de M. de Gombaud eſt bien plus excuſable que celle de Malherbe, ni que celle de Petrone, qui a dit,

Quà Mare, quà Tellus, quà Sidus currit vtrumque.

Pag. 26. ET N'EN VOIT AVIOVRD'HVY NVLLE MARQVE PAROISTRE. Remarquez que le repos de la premiere partie du Sixain eſt à ce vers, qui eſt le quatriéme, aulieu qu'il devroit eſtre au troiſiéme. Vous trouverez la meſme faute dans ce meſme Poëme à la Stance qui commence par *La fin de tant d'ennuis*, & vne ſemblable dans celle qui commence par *Qu'il vive donc, Seigneur*, & dans la derniere des Stances qui commencent par *Laiſſe moi, Raiſon importune*. I'ay appris des Memoires de M. de Racan pour la Vie de Malherbe, que c'eſt à M. Maynard à qui on eſt redevable de cette pratique, comme auſſi de la regle pour le repos au ſeptiéme vers dans les Stances de dix. Les paroles de M. de Racan ſont conſiderables pour l'illuſtration de pluſieurs endroits des Poëſies de Malherbe, & meritent d'eſtre inſerées en ce lieu: *Au commencement que M. de Malherbe vint à la Cour, qui fut en 1605. comme nous avons déja dit, il n'obſervoit pas encore de faire vne pauſe au troiſiéme vers des Stances de ſix, comme il ſe peut voir en la*

Priere qu'il fit pour le Roy allant en Limousin, où il y a deux ou trois Stances, où le sens est emporté: & au Pseaume Domine, Dominus noster, *en cette Stance (& peut-estre en quelques autres, dont je ne me souviens point apresent)*

Si-tost que le besoin excite son desir, *&c.*

Il demeura tousjours en cette negligence, pendant la vie de Henri le Grand, comme il se voit encore en la Piece qui commence, Que n'estes-vous lassées, *en la seconde Stance, dont le premier vers est,*

Que ne cessent mes larmes,

qu'il fit pour Madame la Princesse: & je ne say s'il n'a point encore continué cette mesme negligence, jusques en 1612. aux vers qu'il fit pour la Place Royale. Tant y a que le premier qui s'apperceût que cette observation estoit necessaire pour la perfection des Stances de six, fut Maynard; & c'est peut-estre la raison pourquoy Monsieur de Malherbe l'estimoit l'homme de France qui savoit le mieux faire des vers. D'abord Racan, qui joüoit vn peu du Luth, & aymoit la Musique, se rendit en faveur des Musiciens, qui ne pouvoient faire leur reprise aux Stances de six, s'il n'y avoit vn arrest au troisiéme vers. Mais quand Monsieur de Malherbe & Maynard voulurent qu'aux Stances de dix, outre l'arrest du quatriéme vers, on en fist encore vn au septiéme, Racan s'y opposa, & ne l'a jamais presque observé. Sa raison estoit, que les Stances de dix ne se chantent presque jamais, & que quand elles se chanteroient, on ne les chanteroit pas en trois reprises: c'estpourquoy il suffisoit bien d'en faire vne au quatriéme. Voilà la plus grande contestation qu'il a eüe contre Monsieur de Malherbe & ses Escoliers, &

pour laquelle on a esté prest de le declarer Heretique en Poësie. Ie suis fort de l'avis de Monsieur de Racan. Ces pauses regulieres au septiéme vers font vne monotonie, & cette monotonie devient à la longue tres-fastidieuse. Pour l'éviter les Grecs & les Latins n'ont point fait de difficulté dans leurs Odes & dans leurs Elegies d'enjamber sur les Strophes & sur les Distiques. Ainsi les Italiens dans leurs Sonnets passent quelquefois du premier Quatrain au second, & du second Quatrain au premier Tercet, comme je l'ay remarqué dans mes Observations sur les Poësies de Monseigneur de la Case. Ie croy mesme que dans les Stances de six on pourroit quelquefois se dispenser de la regle de Monsieur Maynard. Mais cependant toutes ses maximes sont bonnes, & bien inventées, & pour l'ordinaire il les faut suivre, & particulierement dans les grands vers, aux Stances de six, qui sans ces pauses au troisiéme vers ne pourroient pas se chanter commodément. Monsieur de Cassagne, *cujus admodum adolescentis ingenium, vt Phidiæ signum, simul aspectum & probatum est*, a fait dans vne de ses Odes vne Stance où il n'y a du tout point de repos, & qui ne laisse pas d'estre parfaitement belle: ce qui fait voir qu'on peut mesme quelquefois se dispenser de toutes ces regles.

A NVLLE AVTRE PAREILLE. Dans les Stances pour Alcandre sur la captivité de sa Maistresse:

En rares qualitez à nulle autre pareille,
Seule semblable à soy,

Et ailleurs:

Qu'avec vne valeur à nulle autre seconde.

Aujourd'huy ces mots *à nulle autre pareille*, *à nulle autre seconde*, sont vsez, & passent pour chevilles.

SI TON ENTENDEMENT NE GOVVERNE LE SIEN. Ces pronoms *mien*, *tien*, *sien*, *leur*, *tu*, finissent mal-agreablement le vers, & particulierement à la fin du sens. Cependant, nostre Poëte finit plusieurs vers de la sorte :

I'ay sceû faire la delivrance
Du malheur de toute la France,
Ie la sauray faire du mien.

Et le malheur que j'ay, chacun l'estime sien :
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraye,
Comme elle est dans le mien.

Quelques fameux lauriers qui luy couvrent la teste,
Il n'en auroit pas vn qui fust égal au mien.

Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer & de nuire,
N'eust trouvé pour la destruire
Vn bras fort comme le tien.

Le soin du Ciel te gardant aussi-bien
Que nous garde le tien.

Et ne veux pas comme la Lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Et les loix, qui n'exceptent rien, &c.
Font tout perdre à la violence,
Qui veut avoir plus que le sien.

Ie suis à Rhodante, je veux mourir sien.

Il faut que ton labeur accompagne le sien.

Ses mains qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

En quels termes te reduis-tu?

I'ay dit que ces pronoms finiſſent mal agreablement le vers, & particulierement lorſqu'ils finiſſent auſſi le ſens: car ils finiſſent moins déſagreablement le vers, lorſque le ſens eſt ſuſpendu, comme aux exemples ſuivans, qui ſont de noſtre Auteur,

Sans faire cette injure à mon affection
D'appeller ſa douleur au ſecours de la mienne,
Et chercher mon repos en ſon affliction.

Soit que de tes lauriers ma Lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival aſſez vain pretendra que la ſienne
Ait dequoy m'égaler?

Et en ce cas je ne ferois pas de difficulté d'employer ces pronoms à la fin du vers, & particulierement ceux qui finiſſent par vne rime feminine, comme *mienne*, *tienne*, *ſienne*, qui eſt beaucoup plus douce que la maſculine; & qui d'ailleurs rendant ces mots de deux ſyllabes, fait qu'ils ſont plus agreables à prononcer que lorſqu'ils n'eſtoient que d'vne ſyllabe. Les Italiens ne ſe ſervent pas non plus volontiers de ces mots *mio*, *tuo*, *ſuo*, *loro*, à la fin de leurs vers. Ce que je viens d'apprendre de Monſieur le Comte del Maëſtro, vn des plus beaux eſprits de toute l'Italie, & vn des plus honneſtes hommes du monde, au ſujet d'vn de mes Madrigaux Italiens, dont je luy avois demandé ſon avis, & que j'avois fini de la ſorte:

Che gli vaghi Amoretti,

Gli Scherzi vezzoſetti,
Per ſeguir l'orme tue,
Or laſciano le ſue.

Cependant Monſeigneur de la Caſe, qui eſt l'Ecrivain le plus exact de tous les Italiens, n'a pas fait de difficulté de ſe ſervir de ces meſmes mots en rime, non ſeulement dans vn Sonnet, qui eſt vn genre de Poëme beaucoup plus relevé que n'eſt vn Madrigal, mais dans vn de ſes plus beaux Sonnets, & ſur lequel le Taſſe n'a pas dédaigné de faire vne Diſſertation:

Queſta vita mortal, che'n vna, o'n due
Brevi e notturne ore trapaſſa, oſcura
E fredda involto avea fin qùi la pura
Parte di me ne l'atre nubi ſue:
Or à mirar le grazie tante tue &c.

Mais peut-eſtre que Monſeigneur de la Caſe ne doit pas eſtre imité en cela, comme Malherbe ne le doit pas eſtre ſans doute dans les exemples cy-deſſus alleguez.

GLISSE PARMI LES HOMMES. Remarquez *gliſſe* pour *ſe gliſſe*. On dit de meſme *couler*, pour *ſe couler*.

Pag. 27.

C'EST QVE LA BONNE CAVSE EST TOVSIOVRS LA PLVS FORTE. Ovide en rend la raiſon:

Frangit & attollit vires in milite cauſſa;
Et niſi juſta ſubeſt, excutit arma pudor.

QVAND LA REBELLION, PLVS QV'VNE HYDRE FECONDE, AVROIT POVR LE COMBATTRE ASSEMBLÉ TOVT LE MONDE, TOVT LE MONDE ASSEMBLÉ S'ENFVIROIT DEVANT LVY. Ces ſortes de repetitions ont bonne grace en vers: ce que Macrobe a remarqué il y a long-temps au chapitre quator-

ziéme du livre cinquiéme de ses Saturnales : *Sunt amœna repetitiones, quas non fugit*, il parle de Virgile, *vt*,

Pan etiam Arcadiâ mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadiâ dicet se judice victum.

Vida a fait aprés luy la mesme remarque dans le III. livre de sa Poëtique :

Quid sequar vlteriùs, quantâ dulcedine captas
Detineant aures, vocem cùm rursus eamdem
Ingeminant, modò non verborum cogat egestas?
Pan etiam Arcadiâ neget hoc si judice præsens,
Pan, etiam Arcadiâ dicam te judice vanum.

Et c'est ce que j'ay tasché d'observer en ces vers d'vne de mes Eglogues :

La grandeur de sa flame échauffoit son courage ;
Et pour Amarillis disputant l'avantage,
Contre le Dieu des Vers il eust osé chanter,
Et sur le Dieu des Vers il eust crû l'emporter.

IL FERA DES MERVEILLES. Cette expression est basse & prosaïque.

QVE DEDANS LA MISERE. Malherbe employe indifferemment *dans* & *dedans*, *sous* & *dessous*: en quoy il a esté suivi par M. D'Andilly, & par ces autres Messieurs du Port Royal. *Dedans* & *dessous* ne sont pas mauvais, mais *dans* & *sous* sont beaucoup meilleurs.

LA TERREVR DE SON NOM RENDRA NOS VILLES FORTES &c. Cette Stance est fort belle. M. de Racan y trouve pourtant à dire, qu'on y parle de danser au son des Tambours, dans vn Poëme adressé à Dieu : ce qui luy semble peu respectueux. Mais à cela on peut répondre, qu'on dansoit devant le Tabernacle, & que David excite les hom-

mes

mes à loüer Dieu par le son des tambours.

QVAND VN ROI FAINEANT, LA VERGOGNE DES PRINCES &c. I'apprens de l'Histoire de l'Academie que cette Stance est la seule de toutes celles de ce Poëme qui ont esté examinées par Messieurs de l'Academie, à laquelle ces Messieurs n'ont rien trouvé à redire : & par là il paroist qu'ils n'ont pas desapprouvé le mot de *vergogne*, dont je leur say bon gré.

ET L'ASSVRE' SECOVRS. *En ce lieu vous voyez qu'il dit* assuré secours, *au lieu de* secours assuré, *aussi-bien qu'en vn autre endroit dont je me souviens,*

De combien de Tragedies,
Sans ton assuré secours.

Cependant il tenoit pour maxime, que ces adjectifs qui ont la terminaison en é masculin, ne devoient jamais estre mis devant le substantif, mais aprés; au lieu que les autres qui ont la terminaison feminine, pouvoient estre placez avant ou aprés, suivant qu'on le jugeroit à propos: qu'on pouvoit dire par exemple, Ce redoutable Monarque, *ou,* Ce Monarque redoutable; *& tout au contraire, qu'on pouvoit bien dire,* Ce Monarque redouté, *mais non pas,* Ce redouté Monarque. *Ie n'ay pas pris cét exemple sans raison, & à l'aventure; car j'ay souvent oüi dire à M. de Gombaud, qu'avant qu'on eust encore fait cette reflexion, M. de Malherbe & luy se promenant vn jour ensemble, & parlant de certains vers de Mademoiselle Anne de Rohan, où il y avoit*

Quoy? faut-il que Henri, ce redouté Monarque,

M. de Malherbe asseura plusieurs fois que cette fin luy déplaisoit, sans qu'il pust dire pourquoy: que cela l'obligea luy-mesme d'y penser avec attention, &

que sur l'heure en ayant découvert la raison, il la dit à M. de Malherbe, qui en fut aussi aise que s'il eust trouvé vn tresor, & en forma depuis cette regle generale. Ce sont les paroles de M. Pellisson dans son Histoire de l'Academie Françoise. M. de Gombaud m'a aussi souvent conté cét entretien qu'il eut avec Malherbe, mais non pas tout-à-fait de la sorte que M. Pellisson l'a rapporté; car il m'a toûjours dit que ce fut luy qui s'apperceut que *redouté Monarque* ne valoit rien. Quoyqu'il en soit, cette regle ou de Malherbe ou de M. de Gombaud, Que les adjectifs qui ont la terminaison en é masculin, ne doivent jamais estre mis devant les substantifs, mais aprés; & que les autres qui ont la terminaison feminine, peuvent estre placez avant ou aprés, est absolument fausse. Il y a de ces derniers adjectifs qui ne doivent point estre mis devant les substantifs, comme par exemple, on ne doit pas dire, *la voisine campagne*, (ainsi que nous l'avons déja remarqué) *la voisine rive, la voisine montagne; mais la campagne voisine, la rive voisine, la montagne voisine.* Et au contraire, il y a des adjectifs dont la terminaison est en é masculin, qui se mettent fort bien devant des substantifs, comme *l'infortuné Tyrcis*, & autres semblables. I'ay dit dans mon Idylle du Iardinier,

L'infortuné Menalque en ce fatal moment &c.

Et les oreilles les plus delicates n'y ont jamais trouvé la moindre rudesse. Du Bartas a dit en sa VI. Iournée, *Et met devant son huis vn asseuré rempart;* & M. Maynard dans vne de ses Odes, *Et d'vn assuré naufrage:* Ce qui fait voir que cette construction a esté pratiquée de tout temps dans nostre langue.

SON DAVPHIN D'VNE VISTESSE PROMPTE. Ie ne say si nostre Poëte n'a point fait icy allusion à la vistesse des Dauphins. Oppien dit que Neptune estant amoureux d'vne Nymphe, qui se cachoit de luy, il la trouva par leur diligence, & que pour recompense il leur donna la vistesse. Pag. 30.

OVRDIRA SON HISTOIRE. *Ourdir*, dans le figuré, est vn tres-beau mot & tres-Poëtique, & il me fasche que nos Poëtes ne s'en servent plus guere. Les Italiens s'en servent tres souvent, & tres-heureusemét.

PAR SA FATALE MAIN. *Fatal* se prend icy en bonne part, comme en plusieurs autres endroits de ces Poësies.

Nombre tous les succés où ta fatale main, &c.
Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à nostre guerison, &c.
Qui devoit solennellement
De ce fatal accouplement, &c.
Puis, quand ces deux grands Hymenées,
Dont le fatal embrassement, &c.
Hastons donc ce fatal ouvrage, &c.
Houlette de Louis, Houlette de Marie,
Dont le fatal appui met nostre Bergerie, &c.

L'ESPAGNE PLEVRERA SES PROVINCES DESERTES, SES CHASTEAVX ABBATVS, ET SES CHAMPS DECONFITS. Il faut lire, *& ses camps déconfits*, comme je l'ay trouvé imprimé dans le I. Volume des Muses Françoises. *Déconfit* ne se dit point des choses inanimées. I'aurois dit au reste, *& ses forts abatus, & ses camps déconfits*, parceque nous disons en commun proverbe, *Des Chasteaux en Espagne*, pour dire des choses qui ne sont point.

NOS DISCORDS. *Discord* pour *discorde* se trouve

dans tous les bons Poëtes du siecle passé. Malherbe s'en sert encore ailleurs : *Quelque discord, murmurant bassement*, &c. *Le Discord sortant des Enfers*, &c. *Et qu'aprés luy nostre discord N'aura plus qui domte sa rage*. Le mot est beau, & tous nos meilleurs Poëtes modernes ne font point de difficulté de s'en servir.

VITVPERE. Monsieur de Vaugelas n'admet ce mot que dans la raillerie, & dans le stile bas. Il est fort vieux, & presque decrepit : mais cependant il peut quelquefois trouver place dans le stile sublime, & dans le serieux, & particulierement lorsqu'il est relevé, comme en cét endroit, par quelque Epithete.

SVR L'ODE SVR LE VOYAGE de Sedan.

J'AY appris de Monsieur de Racan, que cette Ode estoit vne de celles de Malherbe, que Malherbe estimoit davantage : Et en effet elle est fort belle. Ces vers de sept à huit dont elle est composée, sont extrémement harmonieux ; & quoyqu'ils soient petits, ils sont beaucoup plus propres à exprimer de grandes choses dans le genre Lyrique, que ceux de 8. à 9. de 10. à 11. & de 12. à 13.

ET CES MATIERES DE PLEVRS, MASSACRES, FEVX, ET RAPINES, DE LEVRS FVNESTES ESPINES NE GASTERONT PLVS NOS FLEVRS. Outre que cette expression est trop figurée, elle est vn peu embarassée. Le Poëte veut dire, Que les massacres, les feux & les rapines, qui sont des matie-

tres de pleurs, ne troubleront plus nostre joye par les déplaisirs qu'ils nous causeront.

CES MATIERES DE PLEVRS. Et dans le Fragment, inseré dans sa Lettre au Roi sur la mort de son fils:

Enfin mon Roi les a mis bas
Ces murs, qui de tant de combas,
Furent les tragiques matieres.

NOS PEVRS SONT EVANOVIES. Il y avoit dans les premieres editions de cette Ode, *Nos pleurs sont evanoüies:* Ce qui a fait croire à M. de Vaugelas que Malherbe a fait *pleurs* feminin. Voiez ses Remarques sur la Langue Françoise.

VN LION. Le Mareschal de Bouïllon.

ET QV'AVANT QV'ESTRE A LA FESTE DE SI PENIBLE CONQVESTE. Malherbe aime fort ce mot de *feste:*

Quelles fleurs à cette feste
Couronneront vos cheveux?
Et chargez de perles vos testes,
Comme quand vous allez aux festes, &c.
Peuples, que cette belle feste
A jamais tarisse nos pleurs.
Qui verra cette feste,
Pour mourir satisfait, n'aura que desirer.
Le Ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette feste.

Remarquez aureste *avant qu'estre*, pour, *avant que d'estre*.

LES CHAMPS SE FVSSENT VESTVS DEVX FOIS DE ROBE NOVVELLE, ET LE FER, &c. Nostre Poëte décrit ainsi partout tres-poëtiquement le nombre des années. Ailleurs il dit,

Apollon n'a point de mystere,
Et sont profanes ses Chansons,

Ou devant que le Sagittere
Deux fois ramene les glaçons, &c.
Le centiéme Decembre a les plaines ternies,
Et le centiéme Avril les a peintes de fleurs, &c.
Depuis que tu n'es plus, la Campagne deserte
A dessous deux hyvers perdu sa robe verte,
Et deux fois le Printemps l'a repeinte de fleurs, &c.
L'Astre, dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde,
N'aura point acheve l'an, &c.

TEL QV'A VAGVES E'PANDVES. Tous les Poëtes sont pleins de cette comparaison d'vn grand Capitaine à vn grand fleuve, ou à vn torrent impetueux.

CE QV'IL TREVVE, IL LE RAVAGE. Ronsard livre 1. Ode 5. avoit dit, parlant de Henri III.

Comme on voit l'orgueil d'vn torrent
Boüillonnant d'vne trace neuve
Parmi les plaines en courant
Ravager tout cela qu'il treuve:
Ainsi ta main renversera
Sus la terre de sang trempée
Tout l'effort qui s'opposera
Devant le fil de ton épée:

à quoy il semble que Malherbe ait visé.

MARCHE VN FLEVVE IMPERIEVX. Petrarque:
E'l caldo fa sparir le nevi, e'l ghiaccio,
Di che vanno superbi in vista i fiumi.

DE QVI LES NEIGES FONDVES RENDENT LE COVRS FVRIEVX. Cestadire (car cette expression estant vn peu embarassée, a besoin d'explication) Dont le cours est rendu furieux par les neiges fonduës. *De qui* se dit ordinairement des choses animées: Mais il se dit aussi quelquefois, & particuliere-

ment en vers, des inanimées. Nostre Poëte dans cette mesme Ode :

Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien, &c.

Et ailleurs :

Choisissez les fleurs les plus belles,
De qui la campagne se peint.

Comme au contraire, *dont*, qui se dit d'ordinaire des choses inanimées, se dit aussi parfois des animées. Ronsard Sonnet LVI. du livre I. des Amours :

Divin Bellai, dont les nombreuses loix &c.

Muret sur cét endroit : DONT. *Duquel. Ainsi quelquefois prennent les Latins* vnde. *Virgile* : Genus vnde Latinum.

Pag. 33.
LES CHESNES, ET LEVRS RACINES. *Et leurs racines.* I'ay souvent oüi blasmer ces mots comme superflus, & soustenir qu'il faloit dire *Les Chesnes à longues racines*, par apposition. *Les Chesnes à longues racines* ne seroit pas mal sans doute; & peut-estre que Malherbe se fust ainsi exprimé, si la mesure du vers le luy eust permis. Mais *les Chesnes, & leurs racines* est aussi fort bien. Cette addition *& leurs racines* n'est point superfluë, car elle marque l'impetuosité du débordement. Ronsard a dit de mesme dans le Poëme sur le Houx :

Croyez, quand on vous dira,
Lecteurs, qu'Orphée tira
Iadis par sa voix divine
Les Chesnes, & leur racine.

Et Homere livre XI. de l'Iliade, au vers 537.

Πολλὰ δ' ὅγε προθέλυμνα χαμαὶ βάλε δένδρεα μακρὰ
Αὐτῇσιν ῥίζῃσι.

TELLE QVE MARS EN LA THRACE. Il dit ailleurs,

Plus Mars que Mars de la Thrace.

Plusieurs ont creû que Mars estoit de Thrace. Quelques-vns ont dit, qu'il estoit de Sparte, & quelques autres qu'il estoit d'Arcadie. Arnobe au livre IV. *Quis Spartanum fuisse Martem? nonne Epicharmus auctor vester? Quis in Thraciæ finibus procreatum? Non Sophocles Atticus, cunctis consentientibus theatris?* Ce qu'il a pris mot pour mot du Protrepticon de Clement Alexandrin : ὁ ἀλλοπρόσαλλος οὗτος καὶ ἀνάρσιος, ὡς μὲν Ἐπίχαρμός φησι, Σπαρτιάτης ἦν. Σοφοκλῆς δὲ, Θρᾷκα οἶδεν αὐτόν· ἄλλοι δὲ, Ἀρκάδα.

Pag. 34. QVE L'IRE &c. Malherbe se sert souvent du mot *ire*. Il est beau, & l'on ne doit pas faire difficulté de s'en servir en Poësie, sur tout en parlant des Dieux & des Rois.

QVE D'VN SENTIMENT HVMAIN FRAPPÉ NON MOINS QVE DE CHARMES. Cette expression n'est pas naturelle.

C'EST NE VOIR GOVTE. Celle-cy est basse, & prosaïque.

O ROI, QVI DV RANG DES HOMMES T'EXCEPTES PAR TA BONTÉ. Les Dieux sont bons. *Deus optimus maximus.* Les Hommes sont méchans : οἱ πλεῖστοι ἄνθρωποι κακοὶ, disoit le sage Bias.

Pag. 35. QVI NE CONFESSE QV'HERCVLE FVT MOINS HERCVLE QVE TOY. Malherbe affecte ces façons de parler. Ailleurs il dit,

Plus Mars que Mars de la Thrace, &c.
Rochers, où mes inquiètudes &c.
Ie suis plus rocher que vous n'estes
De le voir, & n'estre pas mort.

Muret

Marot a dit de mesme,

Roi, le plus Roi, qui fut onc couronné.

Et M. Maynard,

A quels yeux est-ce que vous n'estes
Plus Soleil, que n'est le Soleil.

A TE SERVIR ET TE PLAIRE. Il pouvoit dire, *A te servir, à te plaire*; & nos Poëtes modernes le diroient ainsi aujourd'huy. Ces omissions de particules font force & beauté dans la Poësie, & particulierement dans la haute Poësie.

OV QVE TES BANNIERES AILLENT. Cette façon de parler *où que*, pour *en quelque part que*, n'est pas agreable & je la tiens provinciale. Neantmoins beaucoup de nos Poëtes, & des plus excellens, s'en sont servis. M. de Monfuron dans vn de ses Sonnets: Pag. 37.

Ie vis, où que je sois, avec toute asseurance.

Et dans vne de ses Chansons:

Ne pensez pas qu'en vous quittant,
Où que je sois jamais, je puisse estre content.

Et dans sa Response à Monsieur du Perier:

Où que le sort te fasse aller.

M. du Perier dans son Ode à M. de Monfuron;

La finesse d'vn esprit fort
Est de suivre le gré du sort
Où que sa cruauté l'emporte.

M. de Brebeuf dans son admirable Pharsale, au livre sixiéme:

Où qu'il porte les yeux, il y porte la mort.

FERA DECROISTRE L'EMPIRE DE L'INFIDELLE CROISSANT. I'ay imité cette pensée dans vne de mes Elegies Latines, intitulée *Irenicon*:

Pallida Bistoniæ decrescent cornua Lunæ,
Sideris vt tanti viderit illa facem.

La Langue Latine ne m'a pas permis d'exprimer l'antithese de *décroistre* & de *Croissant ;* mais en recompense j'ay tasché d'encherir sur la pensée de Malherbe, en y adjoustant que les cornes du Croissant Ottoman décroistroient à l'aspect d'vn Astre si brillant qu'est M. le Prince; car c'est de M. le Prince dont je parle en cét endroit.

QVI IVSQVES OV LE MATIN. *Le matin*, c'est à dire *le Levant*. Il dit ailleurs:

O Soleil, ô grand Luminaire,
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin.

MET LES ESTOILES EN FVITE. M. de Racan:

Et devant le Soleil tous les Astres s'enfuyent,
De peur d'estre obligez de luy faire la court.

Pag. 38. VOVLANT GARENTIR LA CORNE QVE TV LVY DOIS ARRACHER. Et dans l'Ode à M. de Bellegarde:

Qui n'a veû dessous leurs combas
Le Pô mettre les cornes bas?

Les Poëtes ont donné des cornes aux Fleuves, & les ont peints en forme de taureaux. Virgile au livre VIII. de l'Eneïde:

Corniger Hesperidum fluvius regnator aquarum.

Et au livre III. des Georgiques:

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus.

Horace dans l'Ode XV. du livre IV.

Sic Tauriformis volvitur Aufidus.

Stace au livre II. de la Thebaïde:

------- pater ipse bicornis
In lævum pronâ nixus sedet Inachus vrnâ.

Claudien au Poëme du Consulat de Probinus &

d'Olybrius, parlant du Tibre:

------ taurina levantur

Cornua temporibus, raucos sudantia rivos.

Voyez Elien au chapitre trente-troisiéme du livre second de son Histoire Diverse. Il y a diversité d'opinions touchant la raison qu'ont eue les anciens Poëtes de representer ainsi les Fleuves. Quelques-vns ont creû que c'estoit acause du bruit de leurs ondes qui ressemble au mugissement des Taureaux.

Ie vis sa forte ville, & le Pò menaçant,

Qui va comme vn Taureau par les champs mugissant,

dit Ronsard en sa premiere Eglogue, parlant du Duc de Ferrare. Le vieux Scholiaste d'Horace: *Flumina cum cornibus pinguntur, quia mugitum habent veluti boves, eorumque cornua arundinibus coronantur, quoniam ripæ arundinetis præfiguntur.* L'Autheur des Problêmes attribuez à Aristote, XXV. 2. διά τι ἐν τοῖς ἕλεσι τοῖς περὶ τοὺς ποταμοὺς γίνονται οἱ καλούμενοι βούμμυκοι, οὓς μυθολογοῦσι ταύρους ἱεροὺς εἶναι τοῦ θεοῦ; ἔστι δὲ τὸ γινόμενον ψόφος ὅμοιος φωνῇ ταύρου· ὥστε αἱ βοαὶ οὕτω διατίθενται ἀκούουσαι, ὥσπερ ταύρου μυκωμένου. Servius sur le vers allegué, *Corniger Hesperidum* &c. outre cette raison, en rapporte vne autre, qui est la ressemblance des rives des Fleuves aux cornes des Taureaux: *Flumina ideo cum cornibus pinguntur, sive quòd mugitum boum imitatur murmur vndarum, sive quòd plerumque in cornuum similitudinem curvatas cernimus ripas.* Le Grammairien Probus sur le vers des Georgiques aussi allegué, *Et gemina auratus* &c. dit la mesme chose: TAVRINO VVLTV: *quòd ejus sonus, vt Taurus; ac ripæ flexuosæ sunt, vt cornua.* D'autres ont creû que

les Fleuves avoient esté ainsi representez, parcequ'ils sont furieux comme des Taureaux; & c'est l'opinion du Grammairien Festus : *Taurorum specie simulacra Fluminum, id est, cum cornibus, quia sunt atrocia, ut tauri.* Et d'autres, parcequ'ils fendent la terre comme des Taureaux, ou parceque les Taureaux paissent sur leurs rives. Le Scholiaste de Sophocle sur la Tragedie des Trachinies, tout au commencement : οἱ ποταμοὶ ταυρόκρανοι διατυποῦνται, ἢ ὅτι μυκηθμῷ εἰσὶ παραπλήσιοι περὶ τὰς ἐκβολάς. (Ὅμηρος, τοὺς δ' ἔκβαλλε θύραζε μεμυκώς, ἠύτε ταῦρος.) ἢ ὅτι σχίζουσι τὴν γῆν ὡς οἱ βόες· ἢ διὰ τὰς νομὰς παρὰ τοὺς ποταμοὺς ἐστί). Mais la veritable raison pour laquelle on les a peints de la sorte, c'est parceque leurs bras ressemblent aux cornes des taureaux; & pour cette ressemblance ces bras ont esté appellez *des cornes* par les anciens Poëtes Latins. Valerius Flaccus au livre VIII. de ses Argonautes :

Haud procul hinc ingens Scythici ruit impetus Istri,
Fundere non uno tantùm qua flumina cornu
Accipimus.

Ainsi Virgile a appellé le Rhin *un fleuve à deux cornes*, acause des deux canaux par lesquels il se décharge dans la mer : *quia per duos alveos fluit*, dit Servius sur ces mots de Virgile *Rhenúsque bicornis.*

LA COVLEVVRE DE MILAN. Il entend les armes du Duché de Milan, qui sont vn serpent qui engloutit vn enfant.

CE SERA LA. Cette expression n'est pas fort noble. Il s'en sert encore en d'autres endroits :

Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce.
C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment.
C'est là qu'il faut qu'à ton genie &c.

C'est là qu'il faut que les années &c.
C'est là ne me déplaist pas: mais je ne puis souffrir *ce sera là*.

QV'VN CYGNE PRES DE SA MORT. Tous les Poëtes ont dit, que les Cygnes chantoient agreablement, & particulierement lorsqu'ils estoient proches de la mort. Platon dans son Phedon encherissant sur les Poëtes, dit que les Cygnes par le don de prophetie qu'ils ont receû d'Apollon à qui ils sont consacrez, sachant le bonheur dont on jouït aux Enfers, chantent d'allegresse de se voir sur le point de jouïr de ce bonheur. Mais la verité est, qu'ils ne chantent jamais agreablement, & qu'ils ne chantent point du tout lorsqu'ils sont proches de la mort. Alexandre Myndien nous assure au liv. IX. des Dipnosophistes d'Athenée, qu'ayant observé plusieurs Cygnes qui se mouroient, il n'en avoit jamais oüi chanter. Pline a escrit à peu prés la mesme chose au chapitre XXIII. du X. livre de son Histoire Naturelle: *Olorum morte narratur flebilis cantus; falsò, vt arbitror, aliquot experimentis.* On sait aussi par experience, que la voix des Cygnes non seulement n'est point melodieuse, mais qu'elle est tres-desagreable, & plus desagreable beaucoup que celle des Corbeaux & des Corneilles, qui en comparaison des Cygnes pourroient passer pour des Sirenes, comme dit Lucien en son traitté de l'Ambre. En vn mot, ce ne sont que des oyes, ainsi que les appelle Scaliger dans son Exercitation CCXXXII. contre Cardan. Pour excuser les Poëtes, plusieurs Escrivains se sont avisez de dire, que la melodie des Cygnes ne procedoit pas de leur voix, mais de leurs aisles, avec lesquelles ils rendoient, com-

me les Cigales, vn son harmonieux. Ce que La Cerda sur Virgile, & M. de Meziriac sur les Epistres d'Ovide, confirment par des passages de S. Gregoire de Nazianze, de Dion Chrysostome, de Philostrate, de Theodore de Tharse, & de George Pisidien. Cette opinion est encore plus fabuleuse que la premiere. Mais si ce que j'ay oüi dire à M. Vossius, le fils, est veritable, que dans les mers du Nord il y avoit des Cygnes qui chantoient tres-melodieusement & tres-musicalement; & qu'estant en Suede il avoit veû vn homme qui en avoit veû, & qui les avoit oüi chanter de la sorte, on pourroit excuser les anciens Poëtes qui ont parlé si avantageusement du chant des Cygnes, en disant qu'ils ont entendu parler de ces Cygnes de mer, & non pas de nos Cygnes ordinaires, qui hantent les fleuves & les estangs.

TON OREILLE INCOMPARABLE. Cette epithete n'est icy que pour la rime, &, pour en parler franchement, c'est vne cheville.

Pag. 39. LEVRS RELIQVES. Monsieur de Balzac ne se souvenoit pas de cét endroit de son pere Malherbe, quand il a prononcé affirmativement dans le Socrate Chrestien, que le mot de *reliques* ne se disoit jamais en la signification de *restes*. Ce mot a bonne grace en cette signification dans les compositions relevées. *Non tam refert quid dicas, quàm quo loco*, dit Quintilien. M. de Balzac luy-mesme s'en est servi en plus d'vn endroit, comme l'a fort bien remarqué M. Costar dans la Suite de la Defense de M. de Voiture, qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser: *La Posterité ne vous saura pas*

moins de gré de luy conserver quelque piece de la Theologie de M. le Grand Prieur, que nous nous sentons obligez à Arrian de nous avoir sauvé les reliques de la Philosophie d'Epictete. C'est dans vne lettre au Pere d'Estrades, qui est la vingt-deuxiéme du livre troisiéme des Lettres Choisies. Et dans la seconde du livre second, il dit, que la France a perdu en M. de Peyresc *vne piece du naufrage de l'Antiquité, & les reliques du siecle d'or.* Le mesme M. Costar au mesme endroit refute par plusieurs raisons l'opinion scrupuleuse de M. de Balzac, & aussi par plusieurs passages de Coeffeteau, où le mot de *reliques* est employé en la signification de *restes*. I'adjouste à ces passages de Coeffeteau cét endroit du Cardinal Du Perron,

Serre & cueille en naissant les reliques du jour.

C'est dans la Paraphrase du Pseaume *Benedic, anima mea, Domino*; & cét autre de M. de Gombaud dans le Sonnet IX. de la premiere Partie de ses Sonnets,

------dont l'art qui fait les Dieux
Monstre encore aujourd'huy les superbes reliques.

PAR LES MVSES SEVLEMENT &c. C'est la pensée d'Horace Ode VIII. livre IV.

Non incisa notis marmora publicis &c.
Dignum laude virum Musa vetat mori.

Et de Petrarque dans le Sonnet à Pandolphe:

Però mi dice'l cor, ch'io in carte scriva
Cosa, onde'l vostro nome in pregio saglia:
Che'n nulla parte si saldo s'intaglia,
Per far di marmo vna persona viva.
Credete voi, che Cesare, ò Marcello,
O Paolo, od African fossin cotali

Per incude giamai, nè per martello?
Pandolfo mio, quest'opere son frali
Al lungo andar: ma'l nostro studio è quello
Che fà per fama gli huomini immortali.

ET QVELQVE ASSAVT QVE TE FACE L'OVBLI PAR QVI TOVT S'EFFACE. Il dit ensuite dans l'Ode sur l'attentat commis en la personne de Henri le Grand,

Qu'en la plus ingrate memoire
L'oubli ne sauroit effacer.

TA LOVANGE DANS MES VERS D'AMARANTE COVRONNEE &c. Ces quatre vers sont bien exprimez, & contiennent vn beau sens. *Couronner quelqu'vn d'amarante*, est vne façon de parler tres-belle & tres poëtique, pour dire *luy donner l'immortalité*; l'amarante estant vne fleur qui ne se flestrit point, comme le marque son nom, & qui pour cela est appellée l'*Immortelle*. I'ay dit de mesme, à l'imitation de Malherbe, dans mon Offre de service,

Mille Beautez par ma main
D'amarante couronnées
Malgré le Sort inhumain
Vont triomphant des années.

Monsieur de Gombaud a dit aussi dans vne Epigramme à M. Manjot, celebre Medecin de Paris,

Manjot, loin des erreurs de la troupe ignorante
Tu prens la panacée où je prens l'amarante,
Sur vn mesme sommet, dans vn mesme vallon;
Et cherchant les vertus dont la mort est charmée
Par des arts differens, sous vn mesme Apollon
Tu conserves la vie, & moi la renommée.

N'AVRA SA FIN TERMINEE. Il se sert encore ailleurs

ailleurs de cette façon de parler :

Mais aujourd'huy que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées.

QV'EN CELLE DE L'VNIVERS. Le vers eust esté plus nombreux de la sorte, *Qu'en la fin de l'Vnivers*. Ces mots de *celui* & de *celle* sont languissans, lorsqu'ils sont relatifs, comme en cét endroit,

N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'Vnivers.

Et en cét autre, qui est aussi de Malherbe,

Mais qu'il soit une amour si forte
Que celle-là que je vous porte.

Ils ne le sont point, quand ils sont mis absolument; je veux dire, quand ils sont mis pour le nom de la personne au commencement de la periode : comme aux exemples suivans, qui sont pareillement de nostre Auteur :

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée, &c.
Celuy qui ne s'émeut a l'ame d'un Barbare &c.

SVR LE SONNET AV ROY Henri le Grand.

IL est à remarquer, que les rimes du second quatrain de ce Sonnet ne sont pas semblables à celles du premier : ce que Malherbe a encore pratiqué en quelques autres Sonnets, comme en celuy à M. du Maine, en celuy à M. de Florence, en celuy à Rabel. M. de Racan dans ses Memoires pour la Vie de Malherbe, parle de ces Sonnets licencieux. *Il s'obstina*, dit-il, *avec un nommé M. de Lalen à faire des Sonnets licentieux*, *Pag.* 40.

dont les deux quatrains ne fussent pas sur mesmes rimes. Colombi n'en voulut jamais faire, & ne les pouvoit approuver. Racan en fit un ou deux, mais ce fut le premier qui s'en ennuya. A la fin aussi M. de Malherbe s'en dégousta; & n'y a eu que Maynard de tous ses Escholiers, qui a continué à en faire jusques à la mort. M. Pellisson en parle aussi dans son Histoire de l'Academie, au sujet de M. Maynard, qui les appelloit des Epigrammes de quatorze vers. Mais à propos de Sonnets, il est pareillement à remarquer, que tous ceux de Malherbe, à la reserve de deux ou trois, finissent par des rimes masculines: ce que Malherbe a affecté, acause que les rimes masculines ferment mieux la periode que les feminines. Et de-là vient que la pluspart de ses Stances finissent aussi par des rimes masculines. Dans les sujets tristes les rimes feminines, comme plus languissantes, finissent neantmoins plus agreablement les Stances, que les masculines: comme en ces beaux vers de M. de Lalane sur la mort de sa femme,

Voicy la solitude, où sur l'herbe couchez,
D'un invisible trait également touchez,
Mon Amarante & moy prenions le frais à l'ombre
De cette forest sombre.

Et dans ceux-cy de Lingendes,

Tyrsis prés d'un ruisseau de ses larmes troublé,
Tirant du fond du cœur maint soupir redoublé,
D'un pâle teint de mort ayant la face peinte
Faisoit ainsi sa plainte.

HEMISPHERE. Il rime encore en d'autres lieux ce mot avec celuy de *faire*:

Depuis que le Soleil est dessus l'hemisphere,

Qu'il monte, ou qu'il descende, il ne me voit rien faire &c.

Mon soin n'est point de faire
En l'autre hemisphere &c.

aire en *faire* est plus ouvert qu'*ere* en *hemisphere*.

SVR L'ODE SVR L'ATTENTAT commis en la personne de Henri le Grand, le 19. *Decembre* 1605.

CEt attentat fut commis par vn nommé Estienne, de la ville de Senlis, qui se jettant à corps perdu sur le Roy, comme il passoit à cheval sur le Pont-Neuf, le tira par son manteau, qu'il fit tomber. Il fut pris tout aussi-tost, & mené à la Bastille; mais comme par ses interrogatoires il parut aliené d'esprit, le Roy luy pardonna.

RACES FVTVRES. Quoique le mot de *futur* sente le Notaire & le Grammairien, acause de *futur Espous* & de *temps futur*, & que les Prosateurs pour ces raisons, bienque ridicules, ne s'en servent plus guere, comme l'a observé M. de Vaugelas; neantmoins les Poëtes s'en servent toûjours tres-frequemment: Le nostre a dit ailleurs, *Pag.* 41.

Si vos yeux penetrans jusqu'aux choses futures &c.

Mon Roy, s'il est ainsi que des choses futures &c.

Il a bonne grace en vers, & particulierement avec ce mot de *race*, avec lequel Malherbe l'a employé encore en d'autres lieux:

Sieroit-il bien à mes Escrits
D'ennuyer les races futures &c.
C'est à ceux qui n'ont rien du leur

Estimable aux races futures &c.

Mais c'est vn témoignage à la race future &c.

Mais quoiqu'on die fort bien *race future*, on ne diroit pas de mesme *future race*, tant acause de l'obscenité où ces mots ainsi placez conduisent l'esprit, que parceque ce *re* & ce *ra* sont desagreables. Ainsi on dit fort bien *des Peuples ètranges*, pour dire *étrangers*, mais non pas *d'étranges Peuples*, acause de l'equivoque.

PROSPERES. Il se sert encore ailleurs du mesme mot:

Et vengeant de succés prosperes
Les infortunes de nos peres, &c.
Fleurs de Lis, voicy le retour
De vos avantures prosperes ;

& je ne sçay pourquoy nos Puristes font aujourd'huy difficulté de s'en servir. M. de Segrais s'en est servi dans vne Chanson au Roy :

Que Mars vous soit prospere,
Comme je l'espere &c.

L'AFRIQVE. La Mere des Monstres.

Pag. 33. ET QVE SI DE CETTE COVRONNE QVE SA TIGE ILLVSTRE LVY DONNE. Comme cette pensée est fort naturelle, elle est venuë en l'esprit de plusieurs autres Poëtes. Ronsard, dans l'Epitaphe du Roy Charles Neufviéme, avoit dit avant Malherbe,

Et quand il ne seroit heritier de l'Empire,
Pour ses rares vertus on le devroit élire.

Et M. de Segrais a dit aprés luy, dans vn Sonnet au Roy Louïs Quatorziéme,

Et de si riches dons les Graces l'ont orné,
Qu'vn legitime choix nous le feroit élire,
Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

CET ESPRIT FAROVCHE QVI SORTI DES OMBRES D'ENFER D'VN COVP SANGLANT FRAPA SA BOVCHE. Iean du Chastel, Parisien. *Pag. 43.*

O SOLEIL, ô GRAND LVMINAIRE. Monsieur Tristan dans des Stances:

Le Soleil, ce grand Luminaire
En son cours ordinaire &c.

IADIS. Ce mot n'est plus vsité par les Prosateurs, mais il l'est toûjours par les Poëtes. Les mots anciens employez sans affectation rendent les vers & plus merveilleux & plus majestueux, *& sanctiorem & magis admirabilem faciunt orationem*, dit Quintilien. Virgile pour cette raison se sert d'*olli*, *fuat*, & d'autres mots semblables.

NON, NON. Malherbe aime fort ces negatives: *Pag. 44.*

Non, non, qu'elle s'en aille à son contentement &c.
Non, non, servons Chrysante &c.
Non, non, mon Du Perier, &c.
Non, non, malgré les Envieux, &c.
Non, non, quelques assauts que me donne l'Envie, &c.
Non, non, laissons nous vaincre aprés tant de combats, &c.
Non, non, si je veux vn remede, &c.
Non, non, je veux mourir, &c.

TV LVIS SVR LE COVPABLE, COMME TV FAIS SVR L'INNOCENT. Dans S. Matthieu cap. v. 45. *Qui Solem suum oriri facit super bonos & malos: & pluit super justos & injustos.* Seneque au livre quatriéme des Bienfaits chapitre vingt-sixiéme: *Nam & sceleratis Sol oritur, & Piratis patent maria.* Il en rend la raison au chapitre vingt-huitiéme.

QV'IL ÉCVMA SA RAGE. I'ay quelque pensée

d'avoir leû dans quelque Ancien le mot d'*écumer* en cette signification active. M. de Racan dans son Ode qui commence par *Il me faut desormais, d'une juste contrainte*, l'a employé en cette mesme signification :

Celuy qui sur les eaux va tenter la fortune,
Le calme de Neptune
L'asseure pour un temps des injures du Sort :
Mais à la fin les flots en écumant leur rage,
S'enflent d'un tel orage,
Qu'ils luy font regretter les delices du port.

Et M. Maynard dans l'Ode au Roy Henri le Grand :

Tel qu'en sa plus forte rage
Aquilon émeût les flots,
Et d'un asseuré naufrage
Menace les Matelots :
Ou tel que leve ses cornes
Le Pò, quand hors de ces bornes
Il écume sa fureur.

L'OVVRAGE DONT CE PRINCE EMBELLIT SES BORDS. Le Louvre.

POVR SE CACHER FVRENT EN PEINE DE TROVVER ASSEZ DE ROSEAVX. M. Guyet reprenoit ces Vers de Malherbe, acause qu'en cét endroit de la riviere de Seine il n'y a point de roseaux. Cette objection seroit bonne, si dans toute cette riviere il n'en croissoit point : mais il en croist en plusieurs endroits, & ainsi il pourroit y en avoir devant le Louvre : ce qui suffit pour la justification du Poëte. Les anciens Critiques ont de mesme repris mal à propos Virgile, pour avoir mis des Cerfs dans l'Afrique.

SE RAMENTEVANT. Ce mot n'eſt plus receû en vers. Malherbe l'employe encore en vn autre endroit :

Mes ſens qu'elle aveugloit, ont connu leur offenſe.
Ie les en ay purgez, & leur ay fait deffenſe
De me la ramentevoir plus.

Bertaut s'en eſt auſſi ſervi dans vne de ſes Chanſons:

Quand vous vous ſentiez émouvoir
De ſes paroles charmereſſes,
S'il vous euſt plû ramentevoir
Ma ſervitude, & vos promeſſes.

Il n'eſt plus meſme receû en Proſe, ſi ce n'eſt par quelques Antiquaires, & dans le ſtile Epiſtolaire, comme quand on dit, *Ie vous prie de me ramentevoir aux occaſions à Monſieur tel.*

QVI N'AVOIT IAMAIS ESPROVVE QVE PEVT VN VISAGE D'ALCIDE. Dans Silius Italicus au livre ſecond :

Fallit te menſas inter quòd credis inermem :
Tot bellis quæſita viro, tot cædibus armat
Majeſtas æterna ducem. Si admoveris ora,
Cannas & Trebiam ante oculos, Thraſymenáque buſta,
Et Pauli ſtare ingentem miraberis umbram.

Ce ſont les paroles que dit vn Gentilhomme de Capouë à ſon fils, qui vouloit poignarder Hannibal dans vn feſtin. Remarquez *que peut*, pour *ce que peut*.

EN LA FACE. M. de Vaugelas remarque que *face* pour *viſage* ne ſe dit plus, ſi ce n'eſt en ces phraſes conſacrées, *La face toute défigurée, La face de Noſtre Seigneur, Voir Dieu face à face, Regarder en face, Reprocher en face, Souſtenir en face,*

Resister en face. Malherbe s'en sert en cette signification de *visage* en d'autres endroits:

Et si tous ses appas sont encore en sa face &c. M. de Voiture s'en sert aussi: *Sa face riante & naïve* &c. & je ne croy pas qu'il soit absolument mauvais. Mais il est beaucoup meilleur dans le figuré, comme en ce vers de nostre Auteur, *La face deserte des champs*.

AVX BORNES DE QVELQVE DEVOIR. Ce *quelque* ne me plaist pas.

Pag. 49. ET FAY RENAISTRE DE LEVR SOVCHE DES CYONS SI BEAVX ET SI VERDS, QVE DE LEVR FVEILLAGE SANS NOMBRE A IAMAIS ILS PVISSENT FAIRE OMBRE AVX PEVPLES DE TOVT L'VNIVERS. Cette metaphore est bien suivie, & bien exprimée. *Faire ombre*, c'est *donner protection*. Virgile dans le second des Georgiques:

------O, vbi Tempe,

(C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *campi*)

Sperchiusque, & Virginibus bacchata Lacenis
Taygeta: ô, qui me gelidis in vallibus Æmi
Sistat, & ingenti ramorum protegat vmbrâ.

Annibal Caro a dit de mesme, dans cette celebre Chanson pour le Duc de Ferrare,

Venite à l'ombra de' gran Gigli d'oro,
Care Muse, devote a' miei Giacinti:

Et Ioachin Du Bellai dans son Poëme intitulé, *La loüange de la France & du Roy Henri II.*

Venez, ô mes douces Charites,
A l'ombre des grands Lis dorez, &c.

SA VENVE. Ce mot, dont nostre Auteur se sert encore vne autre fois,

Ceux-cy de qui vos yeux admirent la venuë,

n'est plus en vsage dans la belle Poësie, ni mesme dans la belle Prose.

SVR L'ODE AV ROY HENRI le Grand ſur la priſe de Marſeille.

MALHERBE fit cette Ode en Provence, ou plûtoſt ce fragment d'Ode, car elle n'eſt pas achevée.

Pag. 50. LES DIEVX LONGS A SE RÉSOVDRE &c.

Ὀψὲ θεῶν ἀλέθουσι μύλοι, ἀλέθουσι δὲ λεπτά.

Pag. 51. CASAVX. Charles Caſaux, ou Caſaut, Conſul de Marſeille, qui avec Loüis d'Aix avoit vſurpé l'autorité ſouveraine dans cette ville.

VN ALCIDE, FILS D'ALCIDE. Monſieur de Guiſe, Gouverneur de Provence, fils du Balafré.

A COVPÉ SA TYRANNIE D'VN GLAIVE DE LIBERTÉ. Il fait alluſion à Pierre de Liberta, qui aveque ſon frere Barthelemi tua Caſaux. Mais comme cette expreſſion ne me ſemble pas digne de Malherbe, j'ay quelque opinion qu'il avoit fait ce dernier vers de la ſorte, *Du glaive de Liberté:*

A L'VN ET L'AVTRE BOSPHORE. Le Thracien & le Cimmerien.

VN NEVEV DE GODEFROI. Les Genealogiſtes n'en demeurent pas d'accord: mais il ſuffit pour la juſtification du Poëte, que c'eſt vne opinion receuë parmi le peuple.

SVR L'ODE SVR LE MESME SVIET.

Pag. 53. D'VN COEVR OV' L'IRE IVSTE ET LA GLOIRE COMMANDE. Remarquez ce verbe au nombre ſingulier, quoique regi par deux ſubſtantifs. Horace a dit de meſme, *Prodigus & ſtultus donat quæ ſpernit & odit.* Et Ciceron, *Senatus & C. Fabricius perfugam Pyrrho dedit.*

D'ESPAGNOLS ABATVS LA CAMPAGNE PAVANT. Ce *pagne pa* eſt deſagreable à l'oreille. D'ailleurs ce gerondif finit deſagreablement le vers, car tous les gerondifs & tous les participes generalement ſonnent mal à la fin des vers. Cependant noſtre Poëte en finit pluſieurs de la ſorte:

A leur odeur l'Anglois ſe relâchant,
Noſtre amitié va recherchant.
Et dans Syracuſe arrivant,
Sont trouvez de ceux qui les boivent
Auſſi peu ſalez que devant.
Mais cela m'arrivant,
Quelle ſeroit ma gloire? & pour quelle avanture
Voudrois-je eſtre vivant?
En un ſujet aiſé moins de peine apportant,
Ie ne brûle pas tant.

Et ces gerondifs & ces participes ſont encore plus deſagreables à la fin du vers lorſqu'ils finiſſent le ſens, que lorſque le ſens eſt ſuſpendu.

PAR VN HEVR. Ce mot n'eſt plus guere aujourd'huy en vſage, ni en proſe ni en vers. Nous diſons *vn bonheur.* Cependant il y a tel endroit où il peut trouver ſa place, comme en ces façons de

parler, *Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde, Il joüe d'vn grand heur.* Nostre Poëte a dit ailleurs,

Et cette Sagesse profonde &c.
N'a fait loy qui moins se revoque
Que celle du flux reciproque,
De l'heur & de l'adversité.

Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur & ta vertu.

Pag. 54.

LES DIEVX QV'IL IGNOROIT. C'estadire, qu'il ne connoissoit point.

DORIE. Charles Dorie, Gennois, qui commandoit les Galeres d'Espagne, & que Casaux devoit introduire dans Marseille.

SVR LE SONNET AV ROI Henri le Grand.

Pag. 55.

QV'AVX DEVX FILS DE MON ROI SE PARTAGE LA TERRE. A Monsieur le Dauphin, qui depuis a esté le Roi Loüis XIII. & au petit Monsieur le Duc d'Orleans, dont vous trouverez l'Epitaphe au livre VI. de ces Poësies. Ce Sonnet de Malherbe fut fait en l'année 1607. & en ce temps-là Gaston, que nous avons veû Duc d'Orleans, n'estoit pas né.

SVR LE SONNET à Monseigneur le Dauphin.

Pag. 57. ET DESIA LEVRS APAS ONT VN CHARME SI FORT. Nostre Poëte fait toûjours quelque difference entre *charmes* & *apas*. Ailleurs il dit,

En quelle Eschole nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses apas.

Apas se dit des beautez qui attirent; *charme*, de celles qui agissent par vne vertu occulte & magique. Ce n'est donc pas vn pleonasme que de joindre ces deux mots, comme on fait d'ordinaire, & comme Malherbe a fait en ces vers,

Celle dont mes ennuis avoient leur guerison,
S'en va porter ailleurs ses apas & ses charmes.

SI VOVS NE VOVS HASTEZ D'EN FAIRE LA CONQVESTE. Il entend la conqueste de l'Vnivers : mais sa pensée n'est pas bien exprimée; car dans ce discours, *le plus grand orgueil de tout cét Vnivers à vos pieds doit abaisser la teste, si vous ne vous hastez d'en faire la conqueste*, il est certain que selon nos regles de Grammaire, *conqueste* tombe sur le mot d'*orgueil*, & non pas sur celuy d'*vnivers*.

SVR LES STANCES SVR LE MARIAGE du Roy & de la Reine.

Pag. 57. MOPSE, ENTRE LES DEVINS L'APOLLON D CET AGE. Malherbe fait icy allusion à Mc

pſe le Devin, fils d'Apollon & de Manto, fille de Tireſias; car je ne croi pas qu'il ait connu Mopſe l'Argonaute, qui eſtoit auſſi Devin. M. de Meziriac traite amplement de ces deux Mopſes dans ſes doctes Commentaires ſur les Epiſtres d'Ovide, où je renvoye mes Lecteurs. Noſtre Poëte fait encore ailleurs alluſion à ce premier Mopſe:

Mopſe, qui nous l'aſſeure, a le don de predire,
Et les cheſnes d'Epire
Savent moins qu'il ne ſait les choſes à venir.

N'ESTANT PAS CONVENABLE AVX REGLES DE NATVRE, QV'VN SOLEIL SE LEVAST OV SE COVCHENT LES IOVRS. Il ſe ſert encore de la meſme penſée dans les vers pour la Sibylle Samienne:

Roi, que tout bonheur accompagne,
Voy partir du coſté d'Eſpagne
Vn Soleil qui te vient chercher.
O vraiment divine avanture!
Que ton reſpect face marcher
Les Aſtres contre leur nature.

Le Cavalier Marin, qui eſtoit la Fecondité meſme, avoit accouſtumé de dire de Malherbe, que c'eſtoit vn homme fort humide, (il crachoit ſans ceſſe) & vn Poëte fort ſec. Cette ſechereſſe ne paroiſt pourtant point dans ſes Ouvrages; car ce n'eſt pas eſtre ſterile que de ſe ſervir deux fois d'vne meſme penſée dans vn ſi grand nombre de vers. Homere & Virgile repetent ſouvent non ſeulement les meſmes choſes, mais les meſmes vers; & Euripide finit par vne meſme ſentence cinq de ſes Tragedies, la Medée, l'Andromaque, l'Helene, l'Alceſte & les Bacchiques.

AUX REGLES DE NATURE. Il dit ainsi en plusieurs autres lieux *Nature* pour *la Nature* :

C'est un œuvre où Nature a fait tous ses efforts.
Ce que Nature a joint.
Henri, ce grand Henri, que les soins de Nature.
En trouverez-vous une, où le soin de Nature.
Peut-on voir ce miracle, où le soin de Nature.

La Nature en ces endroits est personifiée ; comme parlent les Grammairiens, & c'est pourquoy il ne faut point d'article à son nom.

Pag. 58. HEUREUX COUPLE D'AMANS. On dit *un couple d'Amans*, & *une couple de pigeons*, *de tourterelles*.

QU'A DES COEURS BIEN TOUCHEZ TARDER LA IOUISSANCE, C'EST INFAILLIBLEMENT LEUR CROISTRE LE DESIR. Remarquez que ce mot *tarder* est icy mis en la signification active, pour son composé *retarder* ; & que le mot de *croistre* est aussi employé en cette signification, pour son composé *accroistre*. Motin a dit de mesme *croistre* pour *accroistre* :

I'aime bien mes afflictions,
Qui croissent vos perfections,
Et croissent aussi mes delices.

Les Italiens se servent aussi de *cresćere* en la signification transitive, comme je l'ay remarqué dans mes Observations sur les Poësies de Monseigneur de la Case : Et, selon cet vsage, j'ay dit dans mon Capriccio Amoroso à Madame Scarron,

Cresce il desire
Picciol martire,
Nè il dolce è caro
Senza l'amaro.

TOVT LE PLAISIR DES IOVRS EST DANS LVRS MATINEES; LA NVIT EST DESIA PROCHE A QVI PASSE MIDI. Ces deux vers sont beaux, & contiennent vn beau sens. Virgile a dit,

Optima quaque dies miseris mortalibus aevi
Prima fugit, &c.

Mais la pensée du Poëte François est bien plus belle que celle du Poëte Latin.

SVR LE SONNET AV ROI.

CE Sonnet fut fait par Malherbe en 1624. comme je l'ay appris de M. de Racan. Pag. 59.

MAIS QV'EN DE SI BEAVX FAITS VOVS M'AYEZ POVR TESMOIN, CONNOISSEZ LE, MON ROI, C'EST LE COMBLE DV SOIN QVE DE VOVS OBLIGER ONT EV LES DESTINEES &c. Nostre Poëte parle ainsi de luy par tout avantageusement. Dans l'Ode au feu Roi Louïs XIII. allant chastier la rebellion des Rochelois:

Tu verras mon adresse, & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teste des Rois.
Soit que de tes lauriers ma Lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival assez vain pretendra que la sienne
Ait dequoy m'égaler?
Le fameux Amphion, dont la voix nompareille
Bastissant une ville étonna l'Univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne facent mes vers.
Par eux de tes beaux faits la Terre sera pleine;

Et les peuples du Nil qui les auront oüis,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

Et dans celle à la Reine Mere, Marie de Medicis, sur les heureux succés de sa Regence:

En cette hautaine entreprise
Commune à tous les beaux Esprits,
Plus ardent qu'un Athlete à Pise,
Ie me feray quitter le prix:
Et quand j'auray peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage
Avoüera que Fonteinebleau,
Le Louvre, ni les Tuilleries
En leurs superbes Galeries
N'ont point un si riche tableau.
Apollon à portes ouvertes
Laisse indifferemment cueillir
Les belles feüilles toûjours vertes
Qui gardent les noms de vieillir:
Mais l'art d'en faire des Couronnes
N'est pas seu de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une loüange
Qui demeure éternellement.

Dans l'Ode au Roy Henri Quatriéme sur son voyage de Sedan:

Ta loüange dans mes vers
D'Amarante couronnée
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'Univers.

Et dans celle à M. de Bellegarde:

Les tiennes pour moy publiées,

(Il parle des loüanges de M. de Bellegarde)

Ie le jure sur les autels,
Dans la memoire des Mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'Eternité que promet
La Montagne au double sommet,
N'est que mensonge & que fumée,
Ou je rendray cét Vnivers
Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Et ailleurs:

Ce sera là que ma Lyre
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'vn Cygne prés de sa mort:
Et se rendant favorable
Ton oreille incomparable
Te forçera d'avoüer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien loüer.

Et dans les Fragmens;

Ie veux croire que la Seine
Aura des Cygnes alors,
Qui pour toy seront en peine
De faire quelques efforts:
Mais veu le nom que me donne
Tout ce que ma Lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'Hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'Auteur.

Quoyque Malherbe merite toutes ces loüanges

qu'il ſe donne luy-meſme, il ne ſe les donne pourtant pas parcequ'il les merite : (ce ſeroit vne vanité inſupportable, quelque merite qu'on euſt, de ſe couronner ainſi de ſes propres mains) mais il ſe les donne, parcequ'il ſied bien aux Poëtes de ſe louër, la bonne opinion qu'ils ont d'eux meſmes, eſtant vn effet de leur enthouſiaſme. Tous les Poëtes generalement, & de tous les ſiecles & de toutes les nations, en ont vſé de la ſorte. Virgile dans vne de ſes Eglogues ſe prefere non ſeulement à Linus & à Orphée, mais à Pan, le Dieu des Paſteurs. Horace parlant de ſes Odes, dit qu'il a achevé vn ouvrage plus élevé que les Pyramides, plus durable que l'airain, & qui ne peut eſtre détruit ni par les pluyes, ni par les vens, ni par le temps meſme. Ovide dit à peu prés la meſme choſe de ſes Metamorphoſes. Ceux meſmes qui font profeſſion d'humilité, comme les Religieux, ſont tout bouffis d'orgueil dans leurs vers.

Non ſolus olim præpes Horatius
Ibit biformis per liquidum æthera
Vates; olorinisve latè
Cantibus, Æoliove terras
Temnet volatu. Me quoque deſides
Tranare nimbos, me Zephyris ſuper
Impune pendere, & ſereno
Calliope dedit ire cælo;
Et quà licebit, nubibus, & ſacrum
Vulgare cælo Carmen, eburneam
Lyramque ſuſpendens, Tubamque
Colla ſuper, niveiſque læves
Plumis lacertos. Me nec inhoſpita

Sistent oborti litora Nerei,
Rupesve inaccessa ferarum, aut
Verticibus scopulorum acutis
Armata Tethys. Me juga Caucasi,
Me canus Atlas, me mare barbarum,
Latèque dejectis vterque
Audiet Oceanus procellis.

C'est ainsi que le Iesuite Casimir Sarbievius parle de luy dans son Ode pour le Pape Vrbain. Que s'il est permis aux Poëtes de se loüer eux mesmes, à plus forte raison leur est-il permis de se faire loüer par les autres, comme j'ay fait en mon Eglogue intitulée *Christine*, où m'estant introduit sous le nom de *Menalque*, de la mesme façon que le Guarini s'est introduit dans son Pasteur Fidelle sous le nom de *Carino*, je me suis fait donner ces loüanges par le Berger Daphnis,

Et tu quittes ces lieux, trop volage Berger,
Pour vn climat affreux, pour vn ciel etranger!
N'est-ce pas à ces lieux que tu dois ta naissance,
Et les brillans éclairs de ta vive eloquence?
N'est-ce pas de ces lieux que tes sublimes vers
Ont porté ta loüange à cent peuples divers:
Aux rivages fleuris & de Seine & de Marne,
Aux rivages fameux & du Tibre & de l'Arne.
Rien dans ce beau climat ne manque à tes plaisirs.
Toute chose à l'envi contente tes desirs.
Tes vignes tous les ans ton attente surpassent:
Sous tes épis nombreux les faucilles se lassent:
Cent bœufs sur tes guerets tracent mille sillons:
Mille Agneaux bondissans paissent dans tes vallons:
Mille agreables fleurs, comme astres de la terre,
Font briller en tout temps l'émail de ton parterre.

Tu possedes en paix deux precieux tresors,
Le repos de l'esprit, & la santé du corps.
On estime tes vers, on les chante, on les louë
A l'égal des Chansons du Pasteur de Mantouë.
Menalque parmi nous, parmi les Etrangers
Est l'arbitre aujourd'huy des plus doctes Bergers.
De ces aimables lieux les Nymphes, les Bergeres
Pour toy seul aujourd'huy cessent d'estre legeres.

Ie say bien que toutes ces loüanges, qui ont esté mal receuës & mal interpretées par quelques personnes, sont bien au dessus de celles que je merite : mais outre que la Poësie aime l'hyperbole, comme je l'ay déja remarqué, & qu'elle fait tous les Braves plus vaillants que Mars ; toutes les Belles, plus belles que Venus ; & tous les Poëtes, plus savants qu'Apollon ; il est tres-vray que toutes ces loüanges, & mesme de plus grandes, m'ont esté données par plusieurs Escrivains de mes amis, comme je le pourrois justifier, s'il en estoit question. Ayant donc à introduire dans vne Eglogue vn Berger qui m'entretenoit, j'ay dû le faire parler de la mesme sorte qu'il m'eust parlé s'il eust esté introduit par vn autre Poëte. C'est ainsi qu'en vsent tous les Faiseurs de Dialogues. Mais quand je me suis introduit moy-mesme sous le nom de Menalque, je me suis introduit parlant de moy avec modestie, & rejettant bien loin toutes ces loüanges, quoique, selon le privilege des Poëtes, j'eusse pû me les donner moy-mesme :

A quoy tendent, Daphnis, tant de propos flateurs?
Ie suis, & tu le sais, le moindre des Pasteurs &c.
Pour moy, de qui le chant n'a rien de gracieux &c.
Christine veut oüir mes frestes chalumeaux &c.

Des Belles, il est vray, Doris est la plus belle :
Mais des Belles, Daphnis, elle est la plus cruelle.
Ni des brûlans Estez les extrêmes ardeurs,
Ni des aspres Hyvers les extrêmes froideurs,
N'ont rien qui soit égal aux ardeurs de ma flame,
Ni rien de comparable aux froideurs de son ame.
En vain donc pour Doris en ces aimables lieux
Me voudroient arrester tes soins officieux.
Des plus rudes climats les glaces effroiables
Bien plus que ses froideurs me seroient supportables.
Non moins que nos malheurs, non moins que nos discords,
Son orgueil, ses mépris m'éloignent de ces bords.
Doris enfin me chasse, & Christine m'appelle :
Adieu de nos Bergers Berger le plus fidelle. &c.
Ie l'avoue, il est vray, sa beauté sans seconde
Me va suivre en tous lieux sur la terre & sur l'onde.
Ses dédains me suivront aux rivages du Nort ;
Mais au moins en ces lieux j'auray ce reconfort
De ne point offenser par ma triste presence
Ces yeux, à qui les Rois doivent obeissance.
I'aime, j'aime Doris, & l'aimeray toûjours :
La fin de mon amour soit celle de mes jours :
Parcequ'elle est & fiere, & superbe, & cruelle,
Ie ne veux point, Daphnis, devenir infidelle.

Et c'est ainsi que M. Godeau, qu'on ne peut pas accuser de vaine gloire, estant aussi bon Evesque, qu'il est bon Poëte; & ayant l'esprit aussi humble, qu'il a l'ame élevée : c'est ainsi dis-je que ce grand Poëte & ce grand Prelat s'estant introduit dans vne de ses Eglogues Chrestiennes sous le nom de Lycidas, se fait louër par le Berger Tyrsis, non

seulement pour ses beaux vers, mais aussi pour sa grande vertu:

O Berger, si tu fus les delices des Rois,
Tu deviens aujourd'huy la gloire de nos Bois &c.
Mais ton heureux retour si long-temps attendu
Va rendre à ce climat tout ce qu'il a perdu.
Nos forests reprendront leurs chevelures vertes:
Nos plaines en tout temps de fleurs seront couvertes.
On oira seulement soupirer les Zephyrs:
Les moissons de nos champs passeront les desirs.
Sans redouter des Loups la sanglante furie
Nos Brebis en dansant brouteront la prairie.
Mille jeunes Bergers sur le bord des ruisseaux
Enfleront à l'envi leurs doctes chalumeaux;
Et les Muses quittant leurs forests solitaires,
Leur viendront par ta bouche enseigner leurs mysteres.
Tu te plairas sans doute à leur humble respect,
Que nul déguisement ne te rendra suspect.
Tes discours leur seront de celestes oracles;
Tes volontez, des loix; tes vertus, des miracles:
Et tu posséderas par tes charmes vainqueurs
Sans crainte & sans soupçon l'empire de nos cœurs.

Mais quand de son chef il parle de luy-mesme, il en parle de la sorte,

Cesse, mon cher Tyrsis, cesse de me confondre;
A ce discours flatteur je ne veux point répondre.
C'est de ton bel esprit vn agreable jeu;
Car, parlant tout de bon, tu me connois bien peu:

qui est à peu prés la réponse que fait Menalque à Daphnis.

SVR L'ODE POVR LE ROI, ALLANT chastier la rebellion des Rochelois.

CETTE Ode est la derniere que Malherbe a faite; & cestpourquoy il y a moins d'archaïsmes que dans les autres. Pag. 61.

DONC VN NOVVEAV LABEVR. M. de Vaugelas a obseruvé dans ses Remarques de la Langue Françoise, qu'on pouvoit commencer vne periode par *donc*. Qui en doute? Mais puisqu'il faisoit cette observation, il devoit ajouster, qu'on pouvoit mesme commencer vn Poëme par ce mot, comme a fait icy Malherbe. Vous trouverez des Stances au livre v. qu'il a aussi commencées de la sorte,

Donc cette merveille des Cieux.

Il en commence d'autres au mesme livre par ces mots,

Quoy donc ma lascheté sera si criminelle?

& il commence ailleurs vn Sonnet par ceux-cy,

Quoy donc, grande Princesse, en la Terre adorée.

Les ouvrages des anciens Poëtes sont tout pleins de semblables commencemens.

Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas?

dit vn Auteur Anonyme au commencement d'vn Poëme sur le dessein qu'eut Virgile de supprimer son Eneïde. Propercea commencé vne Elegie par ce vers,

Et meritò, quoniam potui fugisse Puellam;

& Horace vne Satire par celui-cy,

Nempe incomposito dixi pede currere versus:

pour ne point parler de Ronſard, qui commence ainſi le Tombeau de Charles IX.

Doncque entre les ſoûpirs, les ſanglots & la rage.

PREN TA FOUDRE, LOUÏS, ET VA, COMME UN LION, &c. La metaphore n'eſt pas ſuivie. Voyez ce que nous diſons de ces metaphores non ſuivies ſur les Stances du livre v. qui commencent par *Phyllis, qui me voit le teint bleſme.*

FAY CHOIR EN SACRIFICE. M. de Segrais n'approuve *choir* que dans le figuré, comme en cét endroit, *Fay choir en ſacrifice au Demon de la France.* Pour moy, je ne ferois pas difficulté de l'employer dans le propre à l'infinitif, comme a fait noſtre Poëte en cét autre endroit,

Et le Pò, tombe certaine &c.
S'appreſte à voir en ſon onde
Choir un autre Phaëthon.

Dans les autres mœufs, ou modes, il me paroiſt deſagreable, comme en ce vers de Deſportes, qui eſt de la Traduction qu'il a faite de ce beau Sonnet du Sannazare, *Icaro cade quà*, &c.

Icare eſt cheut icy, ce jeune Audacieux.

Et en cét autre de M. de Gombaud, qui eſt d'un de ſes Sonnets,

Et la roſée eſt cheute, & la moiſſon eſt grande.

Il eſt encore plus deſagreable, ou plûtoſt il n'eſt pas tolerable, dans l'imparfait & dans le futur. *Cheut* peut trouver ſa place.

LE CENTIE'ME DECEMBRE A LES PLAINES TERNIES &c. *Le centiéme Decembre*, pour *la centiéme année* eſt bien dit. Les Poëtes ſe ſervent volontiers de ce mois pour marquer les années. Horace dans ſes Epodes:

Hic

Hic tertius December, ex quo destiti
Inachiâ furere, Silvis honorem decutit.

Et dans ses Epistres :

Fortè meum si quis te percontabitur avum,
Me quater vndenos sciat impleuisse Decembres.

M. Desmarests au livre III. de son Clovis :

Tous deux n'ayant encore atteint trente Decembres.

Mais je ferois difficulté de dire *le vintiéme*, ou le *trentiéme Decembre*, pour dire *la vintiéme*, ou *la trentiéme anné*, acause de l'equivoque du vintiéme & du trentiéme jour du mois de Decembre.

LES IMMORTELS EVX MESME EN SONT PERSECVTEZ. Pour parler correctement, il faloit dire *Les Immortels eux mesmes*, comme nous l'avons remarqué en la premiere Note de ces Observations. Malherbe pouvoit dire, *Mesme les Immortels en sont persecutez*; mais il a trouvé que ce vers n'eust pas esté si agreable que celui-cy, *Les Immortels eux mesme en sont persecutez*. *Impetratum est à consuetudine, vt suavitatis caussâ peccare liceret*, dit Ciceron.

Pag. 62.

ET C'EST AVX PLVS SAINTS LIEVX QVE LEVRS MAINS SACRILEGES FONT PLVS D'IMPIETEZ. Nous dirions aujourd'huy, *font le plus d'impietez*. *Plus d'impietez* est pourtant François, & M. De La Chambre, qui est vn de nos meilleurs Escrivains, vient de se servir de cette façon de parler, dans l'Epistre Dedicatoire de son livre du Débordement du Nil ; *C'est de tous les Fleuves, celui qui a la plus longue course, & qui traverse plus de Royaumes*.

ET CREVSER LEVRS FOSSEZ IVSQV'A FAIRE PA-

ROISTRE LE IOVR ENTRE LES MORTS. Plusieurs Poëtes Latins ont eu cette mesme pensée. Virgile au livre VII. de l'Eneïde:

At specus, & Caci detecta apparuit ingens
Regia, & vmbrosæ penitus patuere cavernæ:
Non secùs ac si quâ penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes, & regna recludat
Pallida, Dîs invisa, superque immane barathrum
Cernatur, trepident immisso lumine Manes.

Ovide au livre V. de sa Metamorphose:

Vasta Gigantæis injecta est Insula membris
Trinacris, & magnis subjectum molibus vrget
Æthereas ausum sperare Typhoëa sedes.
Nititur ille quidem, tentatque resurgere sæpe &c.
Sæpe remoliri luctatur pondera terræ,
Oppidáque, & magnos devolvere corpore montes.
Inde tremit Tellus, & Rex pavet ipse Silentum,
Ne pateat, latoque solum retegatur hiatu,
Immissusque dies trepidantes terreat Vmbras.

Petrone:

Inferni Manes cœlum sperare jubentur.

Pag. 63. IVSQV'A. On dit *jusque* & *jusques*, comme nous l'avons desja remarqué. M. de Vaugelas a observé qu'on n'escrivoit jamais *jusque*; car si ce mot, dit-il, est suivi d'vne consone, il faut dire *jusques*, comme *jusques là*; & s'il est suivi d'vne voielle, il faut manger l'é, & dire *jusqu'à*. Son observation n'est pas veritable. On peut escrire *jusque là*, aussi-bien que *jusques là*; & on l'escrit d'ordinaire, l's estant du tout inutile, & sans prononciation devant vne consone: & M. de Girac, qui dans sa Replique reprend M. Costar d'avoir escrit *jusque dans les provinces*, au lieu de *jusques*

dans les provinces, doit estre luy-mesme repris de sa reprehension.

ET DE QVELQVE BONS YEVX QV'ON AIT VANTE' LYNCE'E, IL EN A DE MEILLEVRS. Ce Lyncée estoit vn des Argonautes. Il avoit la veuë si excellente, qu'elle penetroit les choses les plus solides, comme les arbres, les murs & la terre. Dalechamp dans sa version d'Athenée, à la section troisiéme du livre troisiéme, a confondu, par vne faute énorme, cét homme appellé *Lyncée*, avec le Lynx, qui est vn animal dont la veuë est aussi si penetrante, qu'elle a passé en proverbe. Fougerolles a fait aprés luy la mesme faute dans sa Traduction du Traité de Porphyre de l'Abstinence des choses animées, au livre III. à la page 264. Ce que je remarque d'autant plus volontiers, que Casaubon sur Athenée, au lieu allegué, a remarqué que Dalechamp estoit le seul qui avoit confondu le Lynx avéque Lyncée. M. de Gombaud dans vn de ses Sonnets parle de Lyncée, comme d'vn homme qui voyoit l'avenir :

Ay-je receû du Ciel, pour savoir l'avenir,
L'esprit de Tiresie, ou les yeux de Lyncée?

ce que je n'ay jamais veû ailleurs.

QV'EMPLOYANT CE TYPHIS, SYRTES ET CYANE'ES SERONT HAVRES POVR TOI. Typhis estoit le Gouverneur de la navire Argo. Syrtes, sont deux gouffres de la mer Libyque, tres-dangereux pour ceux qui navigent. Cyanées, sont des escueils prés le Bosphore de Thrace, autrement appellez *Symplegades*.

POVR TE RENDRE CONTENT. Cette expression est basse & prosaïque.

CERTES, OV IE ME TROMPE, OV DESIA LA VICTOIRE &c. I'ay imité ces vers de Malherbe dans vne de mes Elegies Latines :

Iam Tuba bellatrix ad pugnam accendit euntes.
Iam tibi prædico, Thrax violente, fugam.
Læta super Francas volitat Victoria turmas;
Vndique fulgenti conspicienda togâ.
Dextra tenet frondes oleæ, tenet altera palmæ:
Virgineum cingunt laurea serta caput.
Fulmine cùm strati trifido, fera turba, Gigantes,
Victorem talis constitit ante Iovem.

Pag. 64. ET RVA LE TONNERRE. Nous dirions aujourd'huy *& lança le tonnerre.* Le mot de *rüer* n'est pourtant pas mauvais. M. de Segrais l'employe souvent dans sa Traduction de l'Eneïde.

DESIA DE TOVS COSTEZ S'AVANÇOIENT LES APPROCHES. Il pouvoit dire *se faisoient les approches;* & en parlant ainsi, il eust parlé plus proprement; mais il n'eust pas parlé si poëtiquement.

ICY COVROIT MIMAS, LA TYPHON SE BATTOIT, ET LA SVOIT EVRYTE A DÉTACHER LES ROCHES QV'ENCELADE IETTOIT. On veut que ces vers de Malherbe soient imitez de ceux-cy d'Apollinaris Sidonius, dans l'Epithalame de Polemion & d'Araneole,

Hîc rotat excussum vibrans in sidera Pindum
Enceladus: rapido fit missilis Ossa Typhœo.
Porphyrion Pangæa rapit, Rhodopenque Adamastor
Strymonio cum fonte levat, veniensque supernè
Intorto calidum restinguit flumine fulmen.
Hîc Pallas Pallanta petit, cui Gorgone visâ
Invenit solidum jam lancea tarda cadaver.
Hîc Lemnon pro fratre Mimas contra ægida torquet,

Impulsumque quatit jaculabilis insula cælum.
Plurimus hîc Briareus populoso corpore pugnat,
Cognatam portans aciem, cui vertice ab uno
Cernas ramosis palmas fruticare lacertis.

Mais si cela est, il faut avoüer que la copie surpasse de beaucoup l'original.

LA TYPHON SE BATTOIT. Outre que la troisiéme personne singuliere de l'Imparfait finit peu agreablement les grands vers; (car elle n'est point desagreable à la fin des petits) *se battoit* n'est pas dit noblement. *Combattoit* eust esté plus noble.

LES ROCHES QV'ENCELADE IETTOIT. Horace:

------evulsisque truncis
Enceladus jaculator audax.

A PEINE CETTE VIERGE EVT L'AFFAIRE EMBRASSE'E. *Eut l'affaire embrassée* ne me plaist point.

CES COLOSSES D'ORGVEIL FVRENT TOVS MIS EN POVDRE. Il n'est pas vrai que les Geans furent tous mis en poudre par Iupiter. Ovide, au lieu cy-dessus allegué, parlant de Typhée:

Nititur ille quidem, tentatque resurgere sæpe;
Dextra sed Ausonio manus est subjecta Peloro;
Læva, Pachyne, tibi: Lilybæo crura premuntur:
Degravat Ætna caput: sub quo resupinus arenas
Ejectat, flammamque fero vomit ore Typhœus.
Sæpe remoliri luctatur pondera terræ;
Oppidáque, & magnos evolvere corpore montes.

Et Virgile au liv. IX. de l'Eneïde,

Tum sonitu Prochyta alta tremit, durumque cubile
Inarime Iovis imperiis imposta Typhœo.

Et ailleurs, parlant d'Encelade:

Et fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, & cælum subtexere fumo.

Cornelius Severus:

Gurgite Trinacrio morientem Iupiter Ætnâ
Obruit Enceladum: vasti qui pondere montis
Æstuat, & patulis exspirat faucibus ignes.

Le Guarini dans le Prologue de son admirable Pastor Fido :

Là dove sotto à la gran mole Etnea,
Non sò se fulminato, ò fulminante,
Vibra il fiero Gigante
Contra'l nemico Ciel fiamme di sdegno.

Nonobstant toutes ces autoritez, je ne doute point que nostre Poëte n'ait pû feindre, que les Geans ayant esté foudroyez, avoient esté mis en poudre, l'effet ordinaire de la foudre estant de reduire en poudre les choses sur lesquelles elle tombe. Mais aprés avoir fait cette fiction, il ne devoit pas ajouster, que Phlegre sentoit encore la foudre dont ils avoient esté touchez; ce mot de *touchez* estant trop foible pour representer vne action si terrible. En cela il a voulu imiter les Latins, qui disent *touché de la foudre*, pour dire *foudroyé;* mais il n'a pas pris garde, qu'ils ne le disent que des choses sur lesquelles la foudre est simplement tombée, & non pas de celles que la foudre a fracassées & reduites en poudre.

De cælo tactas memini prædicere quercus,

dit Virgile dans ses Eglogues. Et dans son Eneïde:

Iam pridem invisus Divis, & inutilis annis
Demoror, ex quo me Divûm pater, atque hominum Rex
Fulminis adflavit ventis, & contigit igni.

Pline livre XIV. chap. 19. *Et quoniam religione vita constat, prolibare Diis nefastum habetur vina impu-*

tata vitis, fulmine tacta.

PHLEGRE QVI LES RECEVT. Cornelius Severus:

Proxima vivaces Ætnai verticis ignes
Impia sollicitat Phlegrais Fabula campis.

Voyez les Geographes.

PVT ENCORE LA FOVDRE DONT ILS FVRENT TOVCHEZ. La foudre sent le souffre. Pline au chapitre 25. du livre XXXV. de son Histoire Naturelle: *Fulmina, & fulgura quoque, sulphuris odorem habent, ac lux ipsorum sulphurea est.* Mais ce *put* dont Malherbe se sert, est de mauvaise odeur. Ronsard s'est servi pourtant du mesme mot en parlant de la mesme chose:

De feu les deux piliers du monde
Bruslez jusqu'au fond chanceloient.
Le Ciel ardoit, la Terre & l'Onde,
Tous petillans étinceloient:
Si que le souffre, ami du foudre,
Qui tomba lors sur les Geans,
Iusqu'aujourd'huy noircit la poudre,
Qui put par les champs Phlegreans.

DEVOIT SOVS TA MERCI LES REBELLES PLOYER. *Pag.* 65. *Ployer* est icy mis activement, pour *faire ployer.* I'ay observé que nos Poëtes changeoient volontiers la signification neutre en la signification active. Ainsi Ronsard au Sonnet 13. du dernier Volume de ses Poësies a dit *pasmer*, pour *faire pasmer:*

De son bel œil, dont la force me pasme.

Par ces exemples, & par plusieurs autres semblables que je pourrois icy alleguer, on pourroit excuser M. Corneille de ce qu'il a dit dans le Cid, *De son costé me panche*, pour *me face pancher*: dont il a esté repris par Messieurs de l'Academie.

QV'VNE MESME FOLIE N'EVST PAS MESME LOYER. *Loyer* signifie proprement *le prix, la recompense:* mais il se dit aussi du châtiment & de la punition, comme en cét endroit. Nicod dans son Tresor de la Langue Françoise: *recevoir le loyer de sa folie: pretium ob stultitiam ferre.* Les Latins ont vsé de mesme du mot *pretium* en ces deux significations. Nous disons par vne semblable façon de parler, *Il a fait vne folie, mais il en a esté bien payé.*

ET CE LASCHE VOISIN, QV'ILS SONT ALLE' QVERIR. L'Anglois.

A FVÏR OV MOVRIR. Malherbe, qui avoit l'oreille bonne, ce qui n'est pas vne des moindres parties du Poëte, a toûjours fait *fuïr* de deux syllabes, & *fuit* d'vne syllabe:

Est-il courage si brave,
Qui pust avéque raison
Fuïr d'estre son esclave &c.

N'a point eu de meilleur remede,
Que de fuïr, & se cacher.

Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil.

Et en cela il a esté suivi par tous nos meilleurs Poëtes. *Fuï* est aussi de deux syllabes, comme Messieurs de l'Academie l'ont tres-judicieusement decidé dans leurs Sentimens sur le Cid, contre l'avis de Monsieur Corneille, qui l'avoit fait d'vne syllabe. Voyez M. de Vaugelas dans ses Remarques sur la Langue Françoise.

O QVE POVR AVOIR PART EN SI BELLE AVANTVRE. Virgile:

O mihi tam longæ maneat pars vltima vitæ,
Spiritus &, quantùm sat erit tua dicere facta, &c.

EN SI

EN SI BELLE AVANTVRE. Malherbe aime ces façons de parler. Il dit ailleurs,

En ſi beau ſujet de parler.

En ſi juſte douleur.

Rendre en ſi doux ébat les heures conſumées.

Il avoit dit auſſi,

En ſi noble danger mocquons nous de l'envie:

mais depuis il le changea, & mit, par le conſeil de M. de Bellegarde, *En vn ſi beau danger:* ce que j'ay appris de M. de Racan.

IE ME SOVHAITTEROIS LA FORTVNE D'ESON. Ailleurs il dit, *Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Eſon.* Cette Fable d'Eſon rajeuni par les enchantemens de Medée eſt amplement recitée dans le ſeptiéme livre des Metamorphoſes d'Ovide. Mais ce qu'Ovide dit d'Eſon en ce livre, Plaute dans ſon Pſeudolus le fait dire de Pelias à vn Cuiſinier;

Quia ſorbitione faciam ego te hodie meâ,
Item vt Medea Peliam concoxit ſenem:
Quem medicamento & ſuis venenis dicitur
Feciſſe rurſus ex ſene adoleſcentulum;
Item ego te faciam.

Ciceron dit la meſme choſe ſous le nom du Vieux Caton, dans le Dialogue de la Vieilleſſe: *què quidem mè proficiſcentem haud ſanè quis facilè retraxerit; nec ſi tamquam Peliam recoxerit.* Cependant, ſi l'on en croit Ovide & Apollodore, Pelias ne fut point rajeuni par Medée. Il fut, à la perſuaſion de Medée, égorgé & tué par ſes filles, qui penſoient le rajeunir de la meſme façon que Medée avoit rajeuni vn vieux Belier. Muret au chapitre dixiéme du livre ſixiéme de ſes Diverſes Leçons, croit que Plaute & Ciceron ont affecté cette mépriſe de

noms; Plaute, dans la personne d'vn Cuisinier,

Qui ne lisoit Metamorphose aucune,

& Ciceron dans celle d'vn Vieillard, à qui la memoire manque souvent. Et en cela il a esté suivi par Camerarius, par Schioppius, par Freherus, & par plusieurs autres Critiques. Pour moi, je suis tres-persuadé que Plaute & Ciceron ont parlé tout de bon, & que ce qu'ils disent de Pelias, avoit esté dit par quelques Auteurs anciens, qu'ils ont suivi, comme Ovide en a suivi d'autres. Il n'y a presque point de Fable qui ne soit rapportée diversement; ce que je pourrois faire voir par vne infinité d'exemples. Mais pour ne parler que de celle de ce rajeunissement fait par Medée, ce qu'Ovide dit d'Eson, pere de Iason, Pherecyde & Simonide l'avoient dit de Iason mesme, comme nous l'apprenons de l'Argument de la Medée d'Euripide: Φερεκύδης δὲ καὶ Σιμωνίδης φασὶ, ὡς ἡ Μήδεια ἀνεψήσασα τὸν Ἰάσονα, νέον ποιήσει. L'Auteur de cét Argument ajoûte, qu'Eschyle dans son Poëme intitulé *Les Nourrices de Bacchus*, disoit que Medée avoit aussi rajeuni ces Nourrices de Bacchus, & leurs maris: Αἰσχύλος δ' ἐν ταῖς τοῦ Διονύσου Τροφοῖς ἱστορεῖ, ὅτι καὶ τὰς Διονύσου τροφὰς μετὰ τῶν ἀνδρῶν αὐτῶν ἀνεψήσασα, ἐνεοποίησε. Ainsi vray-semblablement quelque Ancien avoit écrit, que Pelias avoit esté rajeuni par Medée, de mesme que son frere Eson: car Eson & Pelias estoient freres de mere. Et Plaute & Ciceron ont suivi cét Ancien, comme Ovide a suivi l'Auteur du Poëme intitulé Νόστοι, cestadire *Les Retours*; car nous apprenons de l'Argument de la Medée cy-dessus allegué, que cét Auteur avoit écrit d'Eson dans ce Poëme,

ce qu'Ovide en a escrit dans ses Metamorphoses.

VIEIL. On dit d'ordinaire *Vieil* devant vne voyelle, & *vieux* devant vne consonne. Mais j'ay observé que Ronsard & Malherbe disoient souvent *vieil*, mesme devant vne consonne, & que M. de Balzac au contraire disoit souvent *vieux*, mesme devant vne voyelle.

CELLE-CY PORTE SEVLE VN E'CLAT RADIEVX. M. de Vaugelas a remarqué que *cettuicy* n'est plus guere en vsage. Ie ne veux pas dire la mesme chose de *celuicy*: mais il est certain, qu'il n'est plus de la belle Poësie, non plus que son feminin *cellecy*. Au lieu de *Cellecy porte seule*, j'aurois dit, *Cette mort porte seule*. Pour le mot de *radieux*, il est toûjours de la belle Poësie, & ceux qui font aujourd'huy difficulté de s'en servir, sont trop delicats, ou plûtost ils sont dégoustez.

QVAND LE NOMBRE D'ANNE'ES. Nous dirions aujourd'huy *le nombre des années*.

CEVX A QVI LA CHALEVR NE BOVT PLVS DANS LES VEINES. Vn autre Poëte moins hardi que le nostre auroit dit, *Tous ceux à qui le sang ne bout plus dans les veines*, comme le nostre a dit ailleurs, *Quand le sang boüillant en mes veines*. Car c'est le sang qui bout. La chaleur fait boüillir, mais elle ne bout pas. Le mot de *veines* au reste à la fin de ce vers, & celuy de *en vain* au commencement du suivant, font vn son tant soit peu desagreable.

MARS EST COMME L'AMOVR. C'est la pensée d'Ovide: *Quæ bello est habilis, Veneri quoque cõvenit, ætas.*
Turpe senex miles, turpe senilis amor.

L'AMOVR. L'Amour en cét endroit se prend pour le Dieu de l'amour, cestadire pour Cupidon:

& en cette signification, pour parler regulierement, il faudroit dire *Amour* sans article; car les articles ne se mettent point devant les noms propres. On dit *Iupiter*, *Bacchus*, *Apollon*, *Iunon*, *Diane*, *Venus*, & non pas *le Iupiter*, *le Bacchus* &c. Cependant l'Vsage, qui est le maistre & l'arbitre des Langues, a fait que nous disons indifferemment *Amour* & *l'Amour* pour Cupidon. Les Italiens ont la mesme irregularité dans leur Langue, comme je l'ay remarqué dans mes Observations sur l'Amynte du Tasse, sur ce vers du Prologue, *Se io che son l'Amor, d'amor m'intendo*. Nous disons aussi *l'Aurore* au lieu d'*Aurore*.

Pag. 67. NON LOIN DE MON BERCEAV. Ces sortes de negatives ont bonne grace en vers & en prose, en Latin & en François. Nostre Poëte s'en sert encore ailleurs tres-agreablement:

Non lassez de nostre souffrance.
Non sans apparence douterent.
Non sans quelque Demon, qui deffend aux Hyvers.

CE QVE I'EN AY RECEV, IE VEVX TE LE PRODVIRE. C'est dommage que ce vers ne responde pas à la beauté & à la majesté des autres suivans. Sans cela, cette Stance seroit vne des plus belles de toutes les Odes de Malherbe.

DONT LA VOIX NOMPAREILLE. Du temps de Malherbe on disoit plus souvent *nompareille*, que *sans pareille*. On dit aujourd'huy plus souvent *sans pareille*, que *nompareille*.

BASTISSANT VNE VILLE, ESTONNA L'VNIVERS. I'ay dit dans vne de mes Eglogues, en parlant de Gustave, Roy de Suede,

Domptant la Germanie estonna l'Vnivers.

OBSERVATIONS

SVR LE LIVRE III.

DES POESIES

DE M. DE MALHERBE.

SVR L'ODE A LA REINE MERE du Roi, sur sa bienvenuë en France.

J'APPRENS d'vn Manuscrit de la Bibliotheque de M. de Thou, intitulé *Perroniana*, qui est vn Recueil des choses remarquables que Dom du Pui le Chartreux avoit oüi dire au Cardinal Du Perron; que le Cardinal Du Perron estimoit extraordinairement cette Ode : & j'ay appris de Monsieur de Racan, que ce fut particulierement à l'occasion de cette Ode, que ce grand Prelat commença à estimer nostre Poëte. En effet elle est parfaitement belle. Il y a soixante cinq ans qu'elle est faite, & cependant, à la reserve de deux ou trois mots, il n'y a rien qui ne soit encore aujourd'huy à la mode, & dans toute la justesse de nos regles. Tous les autres vers François de ce temps-là sont plûtost Go-

Pag. 68.

thiques que François ; & c'eſt avec raiſon que M. de Balzac a dit dans vne de ſes Lettres Latines à M. de Silhon, que la Poëſie Françoiſe avoit l'obligation à noſtre Poëte de la politeſſe de ſes expreſſions, de la cadence de ſes periodes, & du beau tour de ſes vers : *Primus Franciſcus Malherba, aut in primis, viam vidit quâ iretur ad Carmen ; atque hanc inter erroris & inſcitiæ caliginem ad veram lucem reſpexit primus, ſuperbiſſimoque aurium judicio ſatisfecit. Non tulit noſtros homines inventis frugibus* βαλανηφαγεῖν. *Docuit quid eſſet purè & cum religione ſcribere. Docuit in vocibus & ſententiis delectum, eloquentiæ eſſe originem ; atque adeò rerum, verborumque collocationem aptam, ipſis rebus & verbis potiorem plerumque eſſe. Non negaverim in quibuſdam Philippi Portæi conatum aliquem apparere, & primas quaſi lineas Malherbianæ artis. Quamvis enim in iis color orationis antiquæ ſit, numerus tamen videtur nova, cultuſque inter noſtram ac priorem ætatem medius, vt illam poſſit ſibi vtraque vindicare. Verùm bona non multa, quæ ei, aliud fortè agenti, excidêre, obruuntur multitudine deteriorum ; & injuria arti fieret, ſi eam inter incerta poneremus. Noſter, ſemper ſibi conſtans, & ſui vbique ſimilis, non potuit quod fecit, id ratione non feciſſe. Perſpicaci maximè & caſtigato judicio, plurima in ſe, in alios nimiùm pæne multa inquirens, finxit & emendavit civium ſuorum ingenia, tam felici ſucceſſu, vt elegantiorum Auctorum turbam, quâ nunc Gallia celebratur, vna ipſius diſciplina Galliæ dederit. Haud alius igitur fuit, ſi modò non numeres verba, ſed æſtimes, cui plus debeant Literæ hæ noſtræ populares : cùm-*

ue summi olim viri in vno tantùm summi fuerint, Maronemque genii felicitas in oratione soluta reliquerit, & Tullium eloquentia sua destituerit, cùm ggressus est Carmen, hic & cultissimi Poëta famam peregregiè tulit, & in pedestri facundiâ cum laude quoque versatus est.

PEVPLES, QV'ON METTE SVR LA TESTE TOVT CE QVE LA TERRE A DE FLEVRS. La Reine Marie de Medicis arriva en France dans vne saison où il n'y avoit presque point de fleurs sur la terre, car elle y arriva au commencement du mois de Novembre. C'estpourquoi Messire Honoré d'Vrfé, Auteur de l'Astrée, reprenoit ces vers de Malherbe. Mais en cela il estoit trop Critique, ou plûtost il n'estoit point du tout Critique, estant permis aux Poëtes de changer ces sortes de circonstances, pourveu qu'en les changeant, ils soient d'accord avec eux-mesmes, & qu'ils ne disent rien de contraire. Ainsi nostre Poëte dans cette mesme Ode fait tuer Achille d'vne épée, qui fut tüé d'vne fleche:

N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée,
Qui fust parmi ses ennemis?

NOYEZ. Nous prononçons aujourd'huy *nayez*. Pag. 69.

BVTINS. Du Bellai dans sa Musagneomachie a vsé de mesme de ce mot au plurier:

C'est toi, Paris, où s'assemble
La fleur des Grecs & Latins
Sur l'ignorance qui tremble
Parmi ses riches butins.

I'ay desja remarqué que la Poësie, comme hyperbolique, aimoit les pluriers. Horace a dit de

mesme *paces*, *obliviones*. Nostre Poëte a dit aussi *courroux* au plurier :

Et mesme ses courroux, tant soient-ils legitimes,
Sont des marques de son amour.

Il a dit aussi *peurs* : *Nos peurs sont évanoüies.* Et *pouvoirs* : *Appuiant les pouvoirs suprêmes.* Et tous les autres Poëtes ont dit *les airs*, au lieu de *l'air*. Par tous ces exemples, & les autres cy-dessus remarquez, on pourroit justifier contre M. de Balzac *les patiences* du Sonnet de M. de Bensserade sur Iob. Ie ne doute point qu'on ne puisse fort bien dire, *On a veû des patiences plus grandes que celle de Iob*. Ce n'est donc pas le mot de *patiences*, qui est à reprendre dans ces vers de M. de Bensserade,

On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla ;

Mais c'est cette façon de parler, *aller des patiences*: & c'est aussi particulierement cette façon de parler qui a esté reprise par M. Sarasin dans sa Glose:

Avec mes vers une autre fois
Ne mettez plus dans vos balances
Des Vers, où sur des palefrois
On voit aller des patiences.

NOS DOVTES SERONT ESCLARCIES. Malherbe a toûjours fait le mot de *doute* feminin & en prose & en vers. Voicy les autres exemples de ce mot en ce genre, qui se trouvent dans ses Poësies :

C'est la doute que j'ay que ce dernier effort.
C'est la doute que j'ay qu'vn malheur ne m'assaille.

Coëffeteau en a vsé de mesme, comme l'a remarqué M. de Vaugelas. I'ajouste à l'observation de M. de Vaugelas, que M. de Gombaud en son

Amaran-

Amarante Acte v. Scene 1. & dans ses Danaïdes Acte 1. Scene 1. en a aussi vsé de la sorte; & que les Espagnols disent *la duda*, qu'ils ont formé du Latin-barbare *dubita*, qu'on a dit pour *dubitatio*, comme *promissa*, pour *promissio*; *consulta*, pour *consultatio*; *missa*, pour *missio*, & autres semblables, & dont nous avons aussi fait nostre mot de *doute*. M. de Balzac dans son Socrate Chrestien se mocque plaisamment d'vn vieux Pedagogue de Cour, que l'an climaterique surprit, deliberant si *erreur* & *doute* estoient masculins ou feminins. Mais pour en parler serieusement, *doute* aujourd'huy n'est plus que masculin.

DE TOVS CES VISAGES PASLIS. Remarquez *visages paslis*, pour *pasles*. Ronsard au Sonnet 227. du 1. livre de ses Amours, a dit de mesme *paslissant*, pour *pasle*: *Guarir son teint de fievres paslissant.* Et Du Bellai dans la Complainte du Desesperé:

Ainsi que la fleur cueillie,
Ou par la bise assaillie,
Perd le vermeil de son teint;
En la fleur du plus doux âge
De mon paslissant visage
La vive couleur s'éteint.

DONT LE VAIN ESTVDE S'APPLIQVE A CHERCHER L'AN CLIMATERIQVE DE L'ETERNELLE FLEVR DE LIS. Il avoit mis au commencement, *De qui le cerveau s'alambique*, ce qu'il a changé depuis en mieux. Au reste, M. de Balzac dans ses Diverses Remarques sur divers Escrits a fait vne belle observation sur cét endroit de Malherbe. Voicy ses propres paroles; car quelle apparence de changer les paroles à l'Eloquence mesme? *Le*

Bonhomme Malherbe a eu le premier cette fantaisie des Fleurs de Lis, *à laquelle je ne pûs jamais estre complaisant. Il me demanda mon suffrage, que je luy refusai dans la liberté de nostre conversation: & bienque je l'appellasse mon pere, il fut impossible au fils de laisser passer à son pere ni le Royaume des Fleurs de Lis, ni l'Empire du Croißant. Tout petit Garçon que j'estois, je resistai en face au Bonhomme, & m'opposai à l'autorité que sa vieillesse & son merite luy avoient acquise. Ie le priai de se souvenir du mot d'un de nos Anciens, qu'il ne faut pas que la Prose enjambe sur la Poësie. Ie luy remontrai que chaque genre se doit contenter du sien; que de démarquer les bornes qui separent les frontieres, c'est commencer le desordre & la confusion. Ie trouve bon que dans ses vers la Deeße Renommée*

> *Vole viste, & de la contrée*
> *Par où le Iour fait son entrée*
> *Iusqu'au rivage de Calis*
> *Conte sur la terre & sur l'onde,*
> *Que l'honneur unique du monde*
> *C'est la Reine des Fleurs de Lis.*

Ie trouve bon encore qu'un Poëte inspiré, comme il estoit, s'escrie dans la chaleur de l'enthousiasme,

> *Et mentiront les propheties*
> *De tous ces visages paslis,*
> *Dont le vain estude s'applique*
> *A chercher l'an climaterique*
> *De l'Eternelle Fleur de Lis.*

Feu M. le Cardinal de la Valette, qui avoit le goust excellent en prose & en vers, ne pouvoit gouster cét an climaterique de l'eternelle Fleur de Lis: *& je vous dirai, qu'il m'engagea un jour à soû-*

tenir son opinion en public, aprés me l'avoir persuadée dans le cabinet. A la verité, depuis ce temps-là j'ay changé d'avis; mais avec connoissance de cause, & sans violer le respect que je dois à une memoire qui m'est si chere. Il m'est souvenu qu'il y avoit une Princesse Fleurdelis dans le poëme de l'Arioste, & qu'ainsi Fleurdelis ayant esté faite femme par l'autorité d'un Poëte celebre, elle peut, aussi-bien que Galatée, signifier quelquefois la France. L'eternelle Fleurdelis ne peut-elle pas estre prise pour une Nymphe, comme Rome l'éternelle a esté prise pour une Deesse? Et cette Rome Deesse n'a-t-elle pas esté adorée dans la ville du mesme nom? n'a-t-elle pas eu un temple particulier, des Prestres ordinaires, & des sacrifices solemnels? Bien davantage: on a fait autrefois l'horoscope des Villes & des Empires; ce qui justifie l'an climaterique de Fleurdelis. Et Lucius Taruntius Firmanus, dont il est parlé dans le second livre de la Divination, tira la nativité de Rome: & long-temps depuis l'Astrologue Valens tira celle de Constantinople, par le commandement de l'Empereur Constantin. Aprés avoir consideré tout cela, & ayant fait quelques autres reflexions sur l'année climaterique de la Nymphe Fleurdelis, j'ay pris la liberté de revenir à ma premiere opinion, & me suis permis d'estimer une chose que M. le Cardinal de la Valette n'estimoit pas. I'ay conclu que Malherbe estoit plus savant qu'on ne pensoit; qu'il savoit jusqu'où a esté autrefois la vanité de l'Astrologie Iudiciaire; qu'il avoit oüi parler de l'Astrologue Valens & de Lucius Taruntius Firmanus. I'ay veû d'ailleurs, qu'en certains lieux de ses ouvrages il y avoit de la sublimité, & que cette sublimité n'estoit pas sans fondement. C'estoit en effet un Poëte de la force des pre-

miers Lyriques ; d'Alcée, que nous avons perdu, & d'Horace, qui nous reste, &c. Malherbe en plusieurs autres lieux de ses Poësies fait ainsi allusion aux armes de France.

Que le Soleil sorte de l'onde
Sur la terre des Fleurs de lis.
Certes nos Lis, quoique bien cultivez,
Ne s'estoient jamais eslevez &c.
Fleurs de Lis, voici le retour
De vos avantures prosperes, &c.
Sous Henri, c'est ne voir goute
Que de revoquer en doute
Le salut des Fleurs de Lis. &c.
Et borner de Tyr à Calis
L'Empire de la Fleur de Lis. &c.
Laisser nos dépouïlles captives
A la merci des Fleurs de Lis.

Il a dit de mesme,

Fera décroistre l'Empire
De l'infidelle Croissant, &c.
Que tes conquestes ne rasent
Tout le Piémont, & n'écrasent
La Couleuvre de Milan.

Ie ne desaprouve pas dans les Vers François ces allusions aux Armes des Royaumes, pourveuqu'on n'en vse point avec excés, ainsi que font les Italiens & les Espagnols : mais je ne puis les aprouver dans les Vers Latins, pour les raisons que je dirai ailleurs, cette Note n'estant déja que trop longue.

Pag. 70. TELLE N'EST POINT LA CYTHERÉE. La plus-part des Poëtes François qui ont esté devant Malherbe, & la pluspart de ceux qui ont esté de son temps & aprés luy, ont dit *Cytherée* sans l'article. Et

en effet, ce nom estant vn nom propre, il semble qu'il n'y faille point d'article, selon la remarque que nous avons faite cy-dessus; car on ne dit pas *la Iunon*, *la Venus*, *la Diane*. Neanmoins, comme ce nom a esté formé du lieu, ainsi que parlent les Grammairiens, Malherbe a pû y ajoûter vn article; car on dit *la Grecque*, *la Paphienne*, *la Romaine*, *l'Espagnole*, *la Françoise*, *la Parisienne*. Voyez Leonardo Salviati au chap. 14. du livre 2. du 2. Volume de ses Avertissemens de la Langue Italienne. Or selon la commune opinion des Etymologistes, Venus a esté appellée *Cytherée* de l'Isle de Cythere, où elle aborda premierement. Hesiode en sa Theogonie:

Ὡς φέρετ' ἀμπέλαγος πουλὺν χρόνον· ἀμφὶ δὲ λευκὸς
Ἀφρὸς ἀπ' ἀθανάτου χροὸς ὤρνυτο· τῷ δ' ἔνι κούρη
Ἐτράφθη. ἔνθεν ἔπειτα περίρρυτον ἵκετο Κύπριν, &c.
-- ----- τὴν δ' Ἀφροδίτην
Ἀφρογενῆ τε θεὰν, καὶ ἐϋστέφανον Κυθέρειαν
Κικλήσκουσι θεοί τε καὶ ἀνέρες, οὕνεκ' ἐν ἀφρῷ
Θρέφθη. ἀτὰρ Κυθέρειαν, ὅτι προσέκυρσε Κυθήροις.

Ce que les Poëtes ont feint apparemment par vne allusion au mot Grec κύειν, qui signifie *concevoir* : comme ils ont feint pareillement par la mesme raison, qu'elle avoit esté portée en l'Isle de Chypre, d'où elle avoit esté appellée *Cypris*. Ie sçay bien que cette etymologie d'Hesiode est refutée par l'ancien Scholiaste d'Homere sur le cinquiéme de l'Iliade au vers 422. où il en apporte vne autre : qui est, que Κυθέρεια a esté dit de κεύθειν, qui signifie *cacher*, parceque Venus tient cachez dans son ceste tous les attraits & tous les apas: Καὶ ἡ Κυθέρεια δὲ, καθ' Ὅμηρον, οὐχ ὅτι προσέκυρσε Κυθήροις. οἶδε μὲν γὰρ τὰ Κύθηρα· οὐκ ἀπὸ τούτου

δὲ εἴρηται. Κυθέρεια δὲ, ἡ κευθόμενον ἔχουσα ἐν ἑαυτῇ τὴν πάλαι τῆς ἐρωτικῆς φιλίας ἐξυρημένον (Corrigez ἐξηρτημένον) ἱμάντα, διὰ τὸν ἔρωτα, ὃν πᾶσι τοῖς νέοις ἀφίησι &c. & par le Grammairien Hesychius dans ses Gloses où il dit la mesme chose: Κυθέρεια. ἡ Ἀφροδίτη. καθ' Ὅμηρον μὲν, οὐχ ὅτι προσώκειλε Κυθήροις, ἀλλ' ὅτι κευθόμενον ἔχει ἐν ἑαυτῇ τὸν πάσης ἐρωτικῆς φιλίας ἐξηρτημένον κεστὸν ἱμάντα, ἤγουν τὸν ποικίλον. ἢ ὅτι οἱ ἐρῶντες ἐν αὐτοῖς κρύπτουσι τὸ ἐρωτικὸν πάθος. Ie n'ignore pas aussi l'opinion de Stephanus; qui est, que l'Isle de Cythere a esté ainsi appellée d'vn certain Cytherus Phœnicien. Mais outre que l'opinion d'Hesiode est la plus probable, comme je le ferai voir dans mes Origines de la Langue Grecque, il suffit pour nostre Poëte, qu'il ait vn garand de son opinion, & vn garand aussi illustre qu'est Hesiode. Ajoûtez à cela, que Belleau, qui n'est pas vn Auteur contemptible, a vsé avant Malherbe de ce mot de *la Cytherée*, & que Monsieur de Gombaud, qui est vn de nos meilleurs Escrivains, en a vsé aprés lui. *Voicy la Cytherée & la Grace immortelle*, dit celui-cy dans le premier de ses Sonnets Amoureux. *Venus est appellée* la Cytherée, *ἀπὸ τοῦ κύειν, pourcequ'elle fait enfanter & concevoir*, dit Belleau sur le sixiéme Sonnet des Amours de Ronsard.

DES MOIS L'INEGALE COVRIERE. Desportes dans les Stances, *O Nuit, jalouse Nuit*:

Et toi, sœur d'Apollon, vagabonde Couriére.

Monsieur de Voiture dans vne de ses Chansons:

Que des Nuits la blanche Couriére
Luit d'vn éclat moins radieux.

L'AVRORE AV MATIN. Remarquez ce pleonas-

me. Les Latins ont dit de mesme, *parler avéque la bouche, écouter avéque les oreilles.*

QVAND LES YEVX MESMES DE CEPHALE EN FEROIENT LA COMPARAISON. Il paroist par ces vers, que Malherbe a crû que Cephale estoit amoureux de l'Aurore; en quoi il s'est trompé. C'estoit aucontraire l'Aurore qui estoit amoureuse de Cephale; & Cephale estoit fidelle à Procris, comme il le témoigne luy-mesme au livre septiéme des Metamorphoses:

Alter agebatur post sacra jugalia mensis;
Cùm me corvigeris tendentem retia cervis
Vertice de summo semper florentis Hymetti
Lutea manè videt pulsis Aurora tenebris;
Invitumque rapit. Liceat mihi vera referre
Pace Dea, quòd sit roseo spectabilis ore,
Quòd teneat lucis, teneat confinia noctis,
Nectareis quòd alatur aquis; ego Procrin amabam:
Pectore Procris erat: Procris mihi semper in ore.
Sacra tori, coïtusque novos, thalamosque recentes,
Primáque deserti referebam fœdera lecti.
Mota Dea est: &, Siste tuas, ingrate, querelas;
Procrin habe, dixit.

Pour justifier nostre Poëte, quelques-vns se sont avisez de dire, que l'Aurore ayant dessein de plaire à Cephale de qui elle estoit amoureuse, elle se paroit de tous ses attraits quand elle se presentoit devant luy, & qu'ainsi elle estoit en effet plus belle à ses yeux, qu'elle n'estoit aux yeux des autres. Quoiqu'il en soit, plusieurs de nos Poëtes, aprés Malherbe, ont fait Cephale amoureux de l'Aurore, ne pouvant s'imaginer, comme je l'ay dit autrefois dans ma Dissertation

sur les Sonnets pour la Belle Matineuse, qu'vn Mortel fust insensible aux caresses d'vne Deesse si belle & si brillante. M. de Sarasin dans la Pompe Funebre de Voiture, qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser:

Au point de la clarté naissante
L'Aurore pâle & languissante,
Quand la porte du Iour s'ouvrit,
De nuages noirs se couvrit,
Taschant par ses couleurs funebres
A continuer les tenebres
Sous ces tristes manteaux de düeil,
Elle parut la larme à l'œil,
Et rendit en cette avanture
Cephale jaloux de Voiture.

M. de Marigni dans vn Inpromptu pour Madame la Princesse:

Ce n'est pas qu'on n'ait veû dans les siecles passez
Quelquefois des Bergers blessez
Pousser mille soûpirs pour des Beautez Royales.
Mais le respect, comme on vit parmi nous,
Fera trouver peu de Cephales
Pour vne Aurore comme vous.

A quoy on peut ajoûter ces vers de M. de Malleville, d'vn de ses Sonnets sur la Belle Matineuse,

L'Aurore en cheveux d'or se faisoit voir au Monde
Belle, comme elle estoit aux yeux de son Amant.

Mais nonobstant toutes ces autoritez, je ne croy pas qu'il soit permis aux Poëtes modernes d'alterer ainsi les Fables anciennes dans leurs principales circonstances.

OV L'HEVR AVX MERITES EST IOINT. I'ay remarqué que Malherbe dit bien plus souvent

merites

merites au plurier, que *merite* au singulier :

Que si ton heur estoit pareil
A tes admirables merites.
Ma Reine acquiert à ses merites
Vn nom qui n'a point de limites.
O fureurs, dont mesme les Scythes
N'vseroient pas vers des merites.
Plein de merites & de marques.

LVY MET LE RESPECT EN LA FACE. Ioignez cét exemple à ceux que j'ay rapportez cy-dessus touchant le mot de *face* en la signification de *visage.* Ie suis au reste de l'avis de ceux qui croient que ce mot ne doit plus estre emploié en cette signification dans des vers d'amour, & lorsqu'on parle du visage d'vne Maîtresse; mais qu'on peut encore fort bien l'emploier dans des vers serieux, & lorsqu'on parle d'vn visage majestueux, comme de celui de Dieu, d'vn Heros, d'vn Roy, d'vne Reine, d'vne Princesse, ainsi que l'a emploié Malherbe en cét endroit, en parlant de la Reine Marie de Medicis, & M. de Racan en ces vers de son Pseaume XX. en parlant de Dieu,

Les rayons de grandeur qui sortent de sa face,
Moderent dans les cœurs l'insolence & l'audace,
Et font que devant luy le respect est gardé.

M. Corneille dans son Imitation de Iesus Christ s'est aussi servi plusieurs fois de ce mot en parlant de Dieu. Au chapitre V. du livre IV.

Et ce n'est qu'en son nom que les vœux qu'il [*conçoit*
(Il parle du Prestre qui celebre la Messe)
Pour le peuple & pour luy, montent devant la face
D'vn Dieu qui les reçoit.

Et au chapitre troisiéme du livre troisiéme :

Ne détourne donc point les rayons de ta face &c.

Et au chapitre 23. du meſme livre :

Ta preſence eſt leur fuite, & leur montrer la face
C'eſt aſſez pour en triompher. Et au 55.
L'Eſperance, la Foi, le reſte des Vertus,
Sans la Charité, ſans la Grace,
Pour hautes qu'elles ſoient, tombent devant ſa face
Ainſi que des épis de langueur abatus.

QVANTEFOIS. Nos Anciens ſe ſervoient volontiers de ce mot Du Bellai en ſon Chant Triomphal ſur le Voyage de Boulogne :

O quantefois, Reine & Royale Sœur &c.

Deſportes en l'vne ſes Odes :

Quantefois vne froide peur
M'a gelé le ſang & le cœur.

Il eſt aujourd'huy tout-à-fait hors d'vſage : mais comme le mot de *combiendefois* eſt trop languiſſant pour eſtre mis en vers, il ſeroit à ſouhaitter que quelque grand Poëte le remiſt en vſage par ſon autorité.

Pag. 71. FAIRE ESCHANGE A CETTE BEAVTÉ. Remarquez *faire échange à*, au lieu de *faire échange avec*.

ET LA PRESENCE DES MERVEILLES &c. Lucien dans ſes Images : οἷα γάρ με ὑπερβάλλεσθαι τῷ λόγῳ, ὃς δέδια μή σοι ἰδόντι, ἀσθενής τις ἐπαινέσαι δόξω· παρὰ πολύ τὸν ἀμείνων φανεῖται.

Pag. 72. VONT AVOIR CESSE. Façon de parler de ce temps là. Deſportes dans vne de ſes Complaintes :

Depuis l'Aube du Iour je n'ay point eu de ceſſe.

Et dans Roland le Furieux :

O grands Soupirs, témoins de mon angoiſſe,
Vous n'eſtes point ſoupirs, car les ſoupirs ont ceſſe.

On dit encore quelquefois dans le diſcours fami-

lier, *Il n'à point de cesse:* mais on ne dit plus du tout, *Il n'a point cesse.* Pour *sans cesse*, il est toûjours du bel vsage.

LE PREMIER COTON. Ronsard dans l'Hymne neuviéme du livre premier;

Apeine sur son menton
Vn cotton
De soye se laisse épandre.

ET DE FAIRE OMBRE A SON MENTON. Iocaste dans les Phenisses d'Euripide:

ἐπεὶ δὲ τέκνων γένυς ἐμῶν σκιάζεται.

O COMBIEN, LORS AVRA DE VEVVES &c. M. de Racan a imité cette Stance dans vne de ses Odes au Roy Loüis XIII.

O que lors dans ses deux rivages
Le Nil oira nos Combatans
Faire jour & nuit de ravages
Dans les provinces des Sultans!
Que Biserte dans ses murailles
Verra faire de funerailles;
Et que de Peuples déconfits
Pleureront leurs maisons superbes,
Quand l'on moissonnera les gerbes
Sur les ruines de Memphis!

VEVVES. M. de Vaugelas se sert de ce vers de Malherbe, qui rime à *fleuves* pour montrer qu'il faut prononcer *veuve*, & non pas *vefve*. C'est ainsi en effet que ce mot doit estre prononcé.

LA GENT QVI PORTE LE TVRBAN. Les Poëtes du temps de Malherbe vsoient fort de ce mot *gent*. Le Cardinal Du Perron dans sa Traduction du premier de l'Eneïde:

Car elle avoit appris de la bouche des Parques,

Que du haut ſang Troyen, ſemence des Monarques,
Deſcendroit une gent, invincible aux combats. &c.
Tant c'eſtoit un grand faix de fonder l'origine
De l'Empire Romain, & de la Gent Latine. &c.
Et moi, Reine des Dieux, qui marche Epouſe & Sœur
Du puiſſant Iupiter, des foudres poſſeſſeur,
Contre une ſeule gent, le rebut de la terre,
Ie fais depuis tant d'ans inceſſamment la guerre.
Aujourd'huy on ne s'en ſert plus guere au ſingulier, (car il eſt toûjours en vſage au plurier) ſi ce n'eſt en vers burleſques, comme a fait M. Scarron, qui a dit, en parlant des Pages, *La gent à grégue retrouſſée.* Il y a pourtant tel lieu où il a bonne grace dans des vers ſerieux, comme en celui-cy de M. de Segrais, qui eſt du cinquiéme livre de ſon Eneïde :
De cette gent farouche adoucira les mœurs.
Ie croi qu'on a ceſſé de dire *la gent*, acauſe de l'equivoque de *l'agent.*

TVRBAN. LIBAN. MEMPHIS. Malherbe affectoit ces rimes neuves, je veux dire ces rimes de mots extraordinaires, comme *turban*, *Liban*, *Memphis*, *Eſcurial*, *Malée*, *Pleïades*, *Atride*, *Chiron*, *Piſe*, *Eridan*, *Ilion*, *Tyr*, *Paleſtine*, *Phrygie*, *Egée*, & autres ſemblables. Et en effet, elles plaiſent par leur nouveauté. Mais apropos de *turban*, de *Liban*, & de *Memphis*, Theophile ſe mocque aſſez plaiſamment en quelque endroit de ſes Poëſies, de certains Poëtes de ſon temps, qui croyoient avoir bien imité Malherbe, quand ils l'avoient imité par ces rimes. Voicy ſes termes :

Imite qui voudra les merveilles d'autruy.
Malherbe a tres-bien fait, mais il a fait pour luy.
Mille petits Voleurs l'écorchent tout en vie.
Quant à moy, ces larcins ne me font point d'envie.
I'approuve que chacun escrive à sa façon.
I'aime sa renommée, & non pas sa leçon.
Ces Esprits mandiants d'une veine infertile
Prennent à tout propos ou sa rime, ou son stile;
Et de tant d'ornemens qu'on trouve en luy si beaux
Ioignent l'or & la soye à de vilains lambeaux,
Pour paroistre aujourd'hui d'aussi mauvaise grace,
Que parut autrefois la Corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'aparier la rime de Memphis.
Ce Liban, *ce* turban, *& ces* rivieres mornes
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes.
Cét effort tient leur sens dans la confusion,
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.

Nostre Poëte rime encore en d'autres lieux *fils* & *Memphis*:

Puisses tu voir sous le bras de ton fils
Trebucher les murs de Memphis.

QVI LAVENT LES PIEDS DV LIBAN. Dans l'Ode sur la prise de Marseille:

Toutes les Plaines le savent
Que l'Inde & l'Euphrate lavent.

ET QVE DE MERES &c AVX FVNERAILLES DE LEVRS FILS. C'est la pensée de Catulle dans le Poëme des Noces de Pelée, en parlant d'Achille:

Illius egregias virtutes, claráque facta
Sæpe fatebuntur Gnatorum in funere Matres,
Quum cinere incanos solvent à vertice crines,
Putridáque infirmis variabunt pectora palmis.

DIRONT LA VAILLANCE DE SON COVRAGE, ET DE SA LANCE On ne dit point du tout *la vaillance d'vn courage*, & on ne dit guere *la vaillance d'vne lance*. M. Patru, qui eſt vn des hommes de France qui ſait le mieux le François, a corrigé de la ſorte cét endroit de Malherbe:

En pleurant diront ſa vaillance,
Et les coups mortels de ſa lance.

AMOLLI. N'eſt-ce point vn peu trop dire?

DE QVI L'HONNEVR EST L'EVRYSTHÉE. Euryſthée eſtoit vn Roy de Mycenes, fils de Stenelée, qui voulant faire périr Hercule, pour complaire à Iunon, l'engagea dans pluſieurs actions périlleuſes. Voyez Apollodore au livre II. de ſa Biblioth.

Pag. 74. QVE TOVT LE SIECLE EN EST VN LIVRE. Cette façon de parler me ſemble bizarre.

S'IL VEVT DAVANTAGE DE PALMES, QV'IL LES ACQVIERE EN VOSTRE SEIN. Les Amans ſont couronnez de palmes, de myrtes, & de lauriers. I'ay dit quelque part,

Quel Amant fit jamais vne telle conqueſte?
Myrtes, Palmes, Lauriers, venez ceindre ma teſte.
Eloignez-vous, Cyprés: je gouſte en ces bas lieux
Les delices des Cieux. Ovide a dit,

Ite triumphales circum mea tempora lauri.

Mais cette façon de parler *acquerir des palmes*, ne me plaiſt pas. Malherbe s'en ſert encore ailleurs:

I'honore tant la palme acquiſe en cette guerre &c.
Et ne differez plus les palmes
Qu'il brûle de vous acquerir.

I'aurois dit, *Qu'il les cueille dans voſtre ſein.*

C'EST LA QV'IL FAVT QVE LES ANNEES LVY

COVLENT COMME DES IOVRNEES. M. de Racan a imité ces vers de Malherbe dans ſon Ode Bacchique à M. Maynard :

C'eſt luy qui fait que les années
Nous durent moins que des journées.

VANTER &c. IVPITER. *Vanter* & *Iupiter* ne riment pas, *er* en *vanter* eſtant fermé, & ouvert en *Iupiter*. Noſtre Poëte emploie encore ailleurs ces rimes vicieuſes, que nous appellons *Normandes*, parceque les Normands, qui prononcent l'*er* ouvert, comme l'*er* fermé, les ont introduites en noſtre Poëſie. Dans les Stances intitulées; *Victoire de la Conſtance :* Pag. 75.

Eſtoient-ce impreſſions, qui pûſſent aveugler
Vn jugement ſi clair?

Dans vn Sonnet pour Caliſte:

Mais ſans eſtre ſavant, & ſans philoſopher,
Amour en ſoit loüé, je n'en ſuis point en peine,
Où Caliſte n'eſt point, c'eſt là qu'eſt mon enfer.

Et dans les Vers pour le Balet de la Reine:

L'Orient, qui de leurs ayeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur Sang vn avantage,
Qu'on ne leur peut faire quiter,
Sans eſtre iſſu du parentage
Ou de vous, ou de Iupiter.

Il a auſſi rimé *chair* & *pecher* dans les Larmes de S. Pierre, comme nous l'avons remarqué ſur ce Poëme. Toutes ces rimes Normandes ſont tres-vicieuſes, & on ne doit jamais les emploier ſi ce n'eſt pour ne pas perdre quelque belle penſée, comme a fait M. de Gombaud en ces vers du Balet de la Reine, pour la Reine, repreſentant Iunon,

Celuy qui d'vn clin d'œil fait trembler l'Vnivers,
Ne voyant rien d'égal à mes apas divers,
Par son Royal Hymen les rendit plus augustes.
Peut-on rien desormais à ma gloire ajouster?
Qu'en dites-vous, Mortels? lesquels sont les plus justes,
Ou les yeux de Pâris, ou ceux de Iupiter?

APRES NOUS AVOIR MIS A BORD. *Mettre à bord* est bas, & prosaïque. *Apres nous avoir mis au port* eust esté plus Poëtique, ou du moins il eust esté moins bas.

BIENQUE SA MERE EUST A SES ARMES AIOUTÉ LA FORCE DES CHARMES. Il veut dire, que Thetis, outre les armes belles & fortes qu'elle donna à son fils Achille, faites par Vulcain, elle le plongea dans l'eau du Styx, ce qui le rendit invulnerable par tout le corps, excepté au talon, par où elle le tenoit en le plongeant. Mais il ne le dit pas nettement: car son expression va plûtost à faire croire que Thetis charma les armes qu'elle donna à Achille. Nostre Poëte dans cette mesme Ode a fait encore vne mesme faute:

Nice, payant avéque honte &c.
Guise en ses murailles forcées &c.

Il veut parler de Monsieur de Guise, & on croit qu'il parle de la ville de Guise. Nous en avons desja remarqué vne semblable en ces vers du Sonnet pour Monseigneur le Dauphin;

Pensez à vous, Dauphin: j'ay predit en mes vers,
Que le plus grand orgueil de tout cét univers
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la teste.
Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs:
Si vous ne vous hastez d'en faire la conqueste,

Vous

Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs. Il veut dire, *Si vous ne vous hastez de faire la conqueste de tout cét Vnivers* &c. & cependant, *faire la conqueste*, selon nos loix de Grammaire, tombe droit sur *le plus grand orgueil*, & non pas sur *cét Vnivers*. Ie suis fort ennemi de ces sortes d'equivoques; car, comme dit le Iurisconsulte en la loy troisiéme au Digeste *De rebus dubiis*, Celuy qui dit autre chose que ce qu'il veut dire, ne dit pas ce qu'il dit, parcequ'il ne le veut pas dire: & il ne dit pas non plus ce qu'il veut dire, parcequ'il ne le dit pas en effet. *Qui aliud dicit quàm vult, neque id dicit quod vox significat, quia non vult: neque id quod vult, quia id non loquitur.* Ie suis, dis-je, fort ennemi de ces ambiguitez: mais je ne le suis pourtant pas tant que Quintilien, qui veut qu'on les evite, lors mesme qu'elles ne peuvent faire aucun embarras sans faire vn sens ridicule. *Vitanda est* (dit-il) *in primis ambiguitas, non hac solùm de cujus genere suprà dictum est, quæ incertum intellectum facit, vt* Chremetem audivi percussisse Demeam: *sed illa quoque, quæ, etiam si turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit: vt si quis dicat* visum à se hominem librum scribentem. *Nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, malè tamen composuerat, feceratque ambiguum, quantum in ipso fuit.* Et je croi avec Hermogene au chapitre trente-cinquiéme de sa Methode, qu'en ces occasions les ambiguitez ne sont point ambiguitez.

AIOVSTE LA FORCE DES CHARMES. Dictys de Crete, & Ptolemée, fils d'Hephestion, témoignent qu'Helenus blessa Achille à la main. Darés de

Phrygie, dit qu'Hector, & Memnon, & Troïlus le blessérent à la cuisse: Si-bien que ce que disent les Poëtes, que le corps d'Achille estoit par tout invulnerable excepté au talon, n'est qu'vne fable. Mais les Poëtes sont obligez de suivre la Fable, & non pas l'Histoire.

DE LA MOINS REDOVTABLE ESPE'E. Il y a diversité d'opinions touchant la mort d'Achille. La premiere est de ceux qui disent qu'il fut tué d'vn coup de fleche par Pâris: L'autre, qu'il fut tué par Apollon: & la troisiéme, qu'il fut tué par Pâris, mais qu'Apollon luy tenoit la main pour le faire tirer plus juste. Vous trouverez les preuves de toutes ces opinions dans les Commentaires de M. de Meziriac sur l'Epistre de Briseïde à Achille. La premiere est la plus commune; & c'est aussi celle que nostre Poëte a suivie. Nous avons desja remarqué, qu'il a feint qu'Achille avoit esté tué d'vne épée, & non pas d'vne fleche, & qu'en cela il n'avoit rien fait contre les regles de son mestier, les Poëtes estant maistres de semblables circonstances. I'ajoûte à cette observation, que Dictys & Hyginus disent qu'Achille fut tué par Pâris à coups de poignard.

LES PARQVES D'VNE MESME SOIE. Ailleurs il dit,

Nos jours filez de toutes soies
Ont des ennuis, comme des joies.

CARMAGNOLE. La plus forte ville du Marquisat de Saluces.

PLAINTIVE IDOLE. M. Corneille dans sa Tragedie d'Othon, Acte III. Scene I. a fait *Idole* masculin:

Et Pison ne sera qu'vn idole sacré,

Qu'ils tiendront sur l'autel, pour répondre à leur gré.
L'Etymologie favorise l'opinion de M. Corneille; mais l'Vsage, qui est l'Arbitre souverain des Langues, est contraire à son opinion.

VA SON COVRROVX SOLLICITANT. M. de Vaugelas dans ses Remarques sur la Langue Françoise improuve fort cette façon de parler. Voicy ses termes: *Cette façon de parler avec le verbe* aller *& le gerondif est vieille, & n'est plus en vsage aujourd'hui, ni en prose, ni en vers; si ce n'est qu'il y ait vn mouvement visible, auquel le mot d'*aller *puisse proprement convenir. Par exemple, si en marchant, vne personne chante, on peut dire,* Elle va chantant. *Si elle dit ses Prieres,* Elle va disant ses Prieres. *De mesme d'vne riviere, on dira fort bien,* Elle va serpentant; *parcequ'en effet elle va; & ainsi des autres. Mais pour les choses où il n'y a point de mouvement local, il ne se dit plus. En quoi les Vers ont plus perdu que la Prose, acause de plusieurs petits avantages qu'ils en recevoient* &c. M. de Vaugelas me faisoit l'honneur de me communiquer ses Remarques devant que de les envoyer à son Imprimeur. Quand je lui renvoiai le cahier où estoit celle-cy, je me souviens que je luy écrivis, que son observation n'estoit pas absolument veritable, & que le mouvement ou de progrés ou de succession suffisoit en Poësie dans ces façons de parler, pour les rendre agreables. Desportes a dit dans ses Stances, & personne n'y trouve à redire,

Mais pendant qu'en regrets tu te vas consumant.
Et M. de Voiture dans vn de ses Rondeaux,

Pour vos beaux yeux, qui me vont consumant &c.
Et dans vne de ses Elegies,

Mais à la fin ma doulcur s'augmentant,
Ie vis le mal qui m'alloit tourmentant.

Et dans des Stances: [&c.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuſes

Et dans d'autres:

Quand je ſonge aux beautez par qui je ſuis la proie
De tant d'ennuis, qui me vont tourmentant.

Veritablement je ne dirois pas, comme diſoient autrefois nos Predicateurs, *S. Auguſtin va diſant*; ſi ce n'eſtoit en Italien ou en Eſpagnol, où ces façons de parler ſont receuës; comme elles le ſont auſſi en Grec: εἴ τις ἱστορίαν γράψων ἴοι, dit Lucien en ſon Traité de l'Hiſtoire. Malherbe a dit en vn autre endroit, *Noſtre amitié va recherchant.* Et ailleurs,

Ainſi tes honneurs floriſſants
De jour en jour aillent croiſſants.

Mais au lieu du participe plurier *croiſſants*, il faloit dire *aillent croiſſant*, avéque le gerondif, comme l'a fort bien remarqué Monſieur de Vaugelas. Cette faute eſt énorme; & je ne puis aſſez m'étonner qu'elle ait eſté commiſe par vn homme auſſi intelligent dans noſtre Langue qu'eſtoit noſtre Poëte. Ronſard a dit dans le Sonnet XIII. du livre I. de ſes Amours,

Pour aller trop tes beaux Soleils aimant.

Et ſur cét endroit Muret a fait cette Note: ALLER AIMANT. *Phraſe Grecque, fort familiere à noſtre Langue Françoiſe, pour dire ſimplement* aimer. I'allois deviſant, j'allois joüant, *pour dire*, je deviſois, je joüois.

CEPENDANT QV'IL TENTE. Nous dirions preſentement *pendant que*, & non pas *cependant que*, comme je l'ay desja remarqué. Ainſi nous diſons

aujourd'hui *lors que*, & non pas *alors que*, comme l'a dit Malherbe:

Alors que de ton paßage
On leur fera le meſſage.

Voyez M. de Vaugelas dans ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe.

A LEVR DAN. Cette façon de parler a vn peu vieilli. M. de Segrais s'en eſt pourtant ſervi dans ſon Poëme Paſtoral;

La Bergere à leur dan toûjours ſi vigilante.

CHANGERA LA FABLE EN HISTOIRE DE PHAETHON &c. Il entend le Duc de Savoie, qu'il compare à Phaëthon.

SVR L'ODE A LA REINE MERE du Roi ſur les heureux ſuccés de ſa regence.

Pag. 78.

I'AY appris de M. de Racan, que cette Ode fit avoir à Malherbe vne penſion de la Reine Mere, laquelle il n'avoit pû obtenir du Roi. Quand le Roi Henri IV. devant ſon voiage de Limouſin envoia querir Malherbe par M. des Yveteaux, il lui commanda de ſe tenir prés de ſa perſonne, & lui promit de lui faire du bien, comme Malherbe le témoigne lui-meſme dans vne Lettre à M. de Racan, qui eſt la quatorziéme du livre ſecond de ſes Lettres. Il lui fit le meſme commandement & la meſme promeſſe à ſon retour, comme nous l'apprenons des Memoires de M. de Racan; & en attendant qu'il le fiſt mettre ſur l'eſtat de ſes Penſionnaires, il dît à M. de

Bellegarde de le tenir chez lui. M. de Bellegarde lui donna ſa table avec mille livres d'apointement, & lui entretint vn homme & vn cheval. Mais pour le Roi Henri IV. nonobſtant toutes ſes promeſſes, il ne lui fit point de bien. Et par-là on peut juger combien le Petit Fils ſurpaſſe le Grand Pere en liberalité. Henri IV. ne donnoit pas meſme penſion à Malherbe, & Louïs XIV. donne des penſions non ſeulement à tous les Savans de ſon Roiaume, mais à tous ceux de l'Europe. Celle de la Reine Marie de Medicis à Malherbe, eſtoit de quinze cens livres, & en ce temps-là cette ſomme eſtoit conſiderable.

CALIS. On dit & en Eſpagne & en France *Cadis* & *Calis* indifferemment. Noſtre Poëte a dit encore ailleurs *Calis :*

> *Et borner de Tyr à Calis*
> *L'Empire de la Fleur de Lis.*

Cadis eſt plus ſelon l'etymologie, car ce mot a eſté fait du Latin *Gades*.

QVAND SON HENRI, DE QVI LA GLOIRE &C. EN CETTE AVANTVRE EFFROIABLE. Ces quatre premiers vers,

> *Quand ſon Henri, de qui la gloire*
> *Fut une merveille à nos yeux,*
> *Loin des Hommes s'en alla boire*
> *Le nectar avéque les Dieux,*

ſont tres-beaux & tres-poëtiquement exprimez: & ce *boire le nectar avéque les Dieux* eſt bien imité de cét endroit d'Horace,

> *Quos inter Auguſtus recumbens,*
> *Purpureo bibit ore nectar.*

Mais *cette avanture effroiable*, & *cét abominable*

iour, qui ſuivent, ne conviennent pas trop bien avec *boire le nectar avéque les Dieux*, qui eſt vne choſe également agreable & avantageuſe. Cependant, quoique ce fuſt vne choſe également agreable & avantageuſe à Henri le Grand d'eſtre aſſis parmi les Dieux, & de boire le nectar avec eux, le jour de ſa mort ne laiſſoit pas d'eſtre abominable à ſes Peuples, ni cette avanture de leur eſtre effroiable; puiſqu'ils eſtoient privez de ſa veuë & deſtituez de ſon ſupport, & que ſon Roiaume tombant entre les mains d'vn enfant, il y avoit apparence de beaucoup de troubles & de revoltes.

FEROIENT NAISTRE DES MALADIES, QVI N'AVROIENT IAMAIS GVERISON. Cette façon de parler *avoir guerison*, eſt remarquable, car elle n'eſt pas ordinaire. Noſtre Poëte s'en ſert encore dans le Sonnet au Cardinal de Richelieu:

Puiſque par vos conſeils la France eſt gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura ſa guerison.

Il a dit ailleurs, *rendre la guerison*: ce qui n'eſt pas François, comme nous l'avons remarqué en ſon lieu.

SOVS LES BVSIRES, QVE CET HERCVLE AVOIT DOMPTEZ. L'hiſtoire de Buſiris eſt ſi connuë, que ce ſeroit abuſer du loiſir des Lecteurs que de la rapporter en cét endroit. *Quis aut Euryſthea durum, Aut illaudati neſcit Buſiridis aras?* Iſocrate dans ſon Oraiſon, intitulée *La Loüange de Buſiris*, dit qu'Hercule & Buſiris n'ont pas veſcu de meſme temps; ce qu'il montre par le témoignage des Hiſtoriens. Mais outre qu'il y a eu pluſieurs Hercules, & qu'il peut y en avoir eu vn du temps de Buſiris, les Poëtes, comme nous l'avons des-

Pag. 79.

ja dit, ſont obligez de ſuivre la Fable, & non pas l'Hiſtoire.

SE COVVRIR LE FRONT DE LAVRIERS. Il avoit dit au livre precedent dans vn de ſes Sonnets pour le feu Roi Louïs XIII.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des Lauriers qu'il a desja plantez.

Mais cette façon de parler *planter des Lauriers*, ce que j'ay oublié de remarquer ſur ces vers de ce Sonnet, déplaiſt extraordinairement à M. de Balzac. C'eſt dans ſon Socrate Chreſtien qu'il en parle de la ſorte: *A voſtre avis eſt-il permis à vn Orateur, & meſme à vn Poëte, de dire que* Godefroi de Bouïllon, & tant d'autres Heros Chreſtiens ont eſté planter leurs lauriers juſques ſur les rives de l'Euphrate? *Planter des lauriers, n'eſt autre choſe, ce me ſemble, en ſa plus noble ſignification, que de faire des allées ou des palliſſades: & cette action appartient à l'Agriculture, & non pas à l'Art de la Guerre. Les Iardiniers plantent les lauriers, & on en couronne les Victorieux. C'eſt à quoi peu de nos gens ont pris garde; & ces belles phraſes ſont imprimées dans les plus beaux Ouvrages que nous ayons. Ne croiez-vous pas que pour bien parler, il faudroit parler plus correctement? Ceſar a merité mille lauriers & mille ſtatuës. Il y a pourtant grande difference entre Ceſar & vn Planteur de lauriers, entre vn Conquerant & vn Faiſeur de ſtatuës. Les Iardiniers & les Bouquetiers, les Sculpteurs & les Doreurs fourniſſent l'étoffe, & les ornemens du Triomphe; travaillent à la decoration des Theatres, & au reſte de la ceremonie, qui doit honorer les actions militaires: mais ceux*

qui

qui ont fait ces actions, & qui doivent triompher, ne se meslent point de ce travail. M. de Balzac est vn peu trop severe dans sa critique. Ie n'entreprens pas de justifier son Orateur. Mais quand les Poëtes disent d'vn Guerrier, qu'il a planté des lauriers, ils presupposent qu'il les a cueillis chez les Ennemis, & qu'en suite il les a plantez dans ses terres, ou dans celles qu'il a conquises sur eux: cestadire, qu'il s'est paré de leurs dépoüilles, & qu'il a profité de leurs pertes. Virgile dans le troisiéme des Georgiques a dit en ce sens-là,

Primus ego in patriam mecum, modò vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice Musas:
Primus Idumaeas referam tibi, Mantua, palmas,
Et viridi in campo Templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens vbi flexibus errat
Mincius, & tenerâ praetexam arundine ripas.

M. de Segrais dans son Poëme Pastoral a imité cét endroit des Georgiques. Et comme ses vers sont beaux, & qu'il y est fait mention de nostre Poëte, je les rapporterai icy volontiers:

L'Orne delicieuse arrose vn saint Bocage,
Que Malherbe autrefois sur ce plaisant rivage
Planta de ses lauriers sur le Pinde cueillis;
Et dont est ombragé tout l'Empire des Lis:
Et moi, si je reviens de la longue carriere,
Où l'ardeur de quitter la terrestre poussiere
Emporte malgré moi mon vol audacieux
Sur les illustres pas qui conduisent aux Cieux:
Si j'aborde jamais la plage reclamée,
Courbé sous le doux faix des rameaux d'Idumée,
Ie les destine encore à ce charmant sejour,
Ma celebre patrie, & ma premiere amour.

Pag. 80. TV FEROIS DEDANS SES LIMITES. Il entend les limites de cét Empire, & non pas les limites du Soleil. Ce vers est tant soit peu equivoque.

ENTRETVER. Ce mot n'est pas de la belle Poësie.

Pag. 81. LA DISCORDE AVX CRINS DE COVLEVVRES &c. Catulle dans son Poëme des Noces de Pelée:

Eumenides, quibus anguineo redimita capillo
Frons exspirantis praeportat pectoris iras.

Eschyle au reste est le premier des Poëtes qui a donné des serpens aux Furies; ce que j'ay appris de Pausanias en ses Attiques: πρῶτος δέ σφισιν Αἰχύ-λος δράκοντας ἐποίησεν ὁμοῦ ταῖς ἐν τῇ κεφαλῇ θριξὶν εἶναι. M. de Segrais dans l'Ode qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, a imité de la sorte cette Stance de nostre Poëte.

Des cavernes sombres & creuses
Du noir Empire de la Mort,
Bellone attire le Discord
Dans nos Citez les plus fameuses.
Ses Couleuvres & ses Serpens
Sur sa teste horrible rampans
Empestent tout de leur haleine,
Et son detestable Flambeau
Allume parmi nous la haine,
Qui dure au delà du Tombeau.

Pag. 82. PRIRENT. Dans toutes les autres Editions de Malherbe il y a *prindrent*; & M. de Vaugelas dans ses Remarques de la Langue Françoise, cite ce vers de la sorte. Nous disons presentement *prirent*. Voyez M. de Vaugelas.

LES DEVX FRERES. Eteocle & Polinice, fils d'Oedipe. Bianor dans le troisiéme de l'Anthologie:

Οἰδίποδος παίδων Θήβη τάφος· ἀλλ' ὁ πανώλης
  Τύμβος ἔπ ζώντων αἰσθάνεται δορέων.
Κείνους οὔτ' ἀΐδης ἐδαμάσσατο· κἠν Ἀχέροντι
  Μάρναντα· κείνων χὠ τάφος ἀντίπαλος.
Καὶ πυρὶ πῦρ ἤλεγξαν ἐναντίον. Ὦ ἐλεεινοὶ
  Παῖδες, ἀκοιμήτων ἁψάμενοι δορέτων.

Ce qu'Auſone a ainſi traduit :

Nec Stygiis lucis ineunt ſua fœdera fratres
  Oedipodionidæ, de miſero ah miſeri!
Namque etiam ex vno ſurgentes agmine flammæ
  In diverſa ſui diſſiliunt cineris.
Infandos Iuvenes! quos nec diſcordia, caſſos
  Luce, nec in ſemet linquit atrox animus.
Atque vtinam & Thebas quîſſent partirier ipſas,
  Regnorum & metas, vt cinerum nebulas.

Et ce que M. Charpentier a imité de la ſorte :

Des deux freres Thebains, ſur le bucher poſez
Les corps ſervent de proie à des feux diviſez,
Et la flâme de l'vn de l'autre ſe retire ;
Iuſque-là leur diſcorde a porté ſon flambeau.
Heureux s'ils avoient ſeu partager leur Empire,
Comme la haine a ſeu partager leur tombeau.

SANS MENSONGE ET SANS FLATERIE. Cette façon de parler, dont il ſe ſert encore en d'autres lieux, n'eſt pas noble. Voici ces autres lieux :

Où, ſans fard & ſans flaterie. Certes, ſans le flater, je ne l'oſerois dire. Et ſans flater, ne ſers tu pas les Dieux.

LES MVSES, LES NEVF BELLES FE'ES. Ce mot Pag. 83. de *Fée* eſt tres-beau. Il vient du Latin *Fata Fata*, & ainſi il convient bien aux Muſes. M. Maynard dans vne de ſes Odes à ſon Ami Flote en a vſé de meſme en parlant des Muſes :

Tu me promets que nos Orphées
Viendront chanter sur mon Tombeau
Tout ce que les neuf doctes Fées
Voudront leur inspirer de beau.

Les Poëtes s'en servent aussi en la signification de *Nymphes*. Ronsard dans l'Ode quinziéme du quatriéme livre:

Et vous Dryades, & vous Fées,
Qui de jonc simplement coiffées
Nagez par le crystal des eaux,
Fendant des Fleuves les entorses,
Et qui naissez sous les écorces
Ames vertes des Arbrisseaux.

PLVS ARDENT QV'VN ATHLETE A PISE. I'ay visé à ce vers de Malherbe dans l'Epitaphe de Guillaume Colletet:

La Mort, qui se plaist à la lute,
Et qui les plus forts cullebute,
Voiant Guillaume Colletet,
Qui sa Claudine colletoit,
D'vne jalouse ardeur éprise,
Le grand Colletet colleta;
Qui plus fort qu'vn Athlete à Pise
Fierement contre elle luta. &c.

Pise estoit vne Ville d'Elide, dans le Peloponnese, prés du fleuve Alphée, où de cinq en cinq ans on celebroit les Ieux Olympiques.

ET QVAND I'AVRAI PEINT TON IMAGE &c. Malherbe a fait ces vers d'vne autre façon. La voici,

Et quand j'aurai peint ton Image,
Comme j'en prepare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour,

Quoique d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit à sa honte
Achever la Mere d'Amour.

Et cette façon, que j'ay trouvée dans les Fragmens, me semble bien aussi bonne que celle de nostre Ode. Cependant, j'apprens de M. de Racan, que Malherbe a preferé les vers de l'Ode à ceux des Fragmens. Ne seroit-ce point acause de ces mots, *à sa honte*, qui sont equivoques, se pouvant rapporter à Malherbe aussi-bien qu'à Apelle? Quoiqu'il en soit, les secondes pensées des Poëtes ne valent pas souvent les premieres, comme Binet l'a tres-judicieusement remarqué au sujet des vers de Ronsard. *Aucuns*, dit-il, *ont trouvé la correction qu'il a faite en ses œuvres, en quelques endroits moins agreable que ce qu'il avoit premierement conceû: comme il peut avenir, principalement en la Poësie, que la premiere fureur est plus naïve, & que la lime trop de fois mise, en lieu d'éclaircir & polir, ne fait qu'vser & corrompre la trempe.* Pasquier dans ses Recherches a fait la mesme remarque. *Grand Poëte entre les Poëtes*, il parle de Ronsard, *mais tres-mauvais Iuge & Aristarque de ses livres. Car deux ou trois ans avant son decés, estant affoibli d'vn long âge, affligé de gouttes, & agité d'vn chagrin & maladie continuelle, cette verve poëtique qui lui avoit auparavant fait bonne compagnie, l'ayant presque abandonné, fit imprimer toutes ses Poësies en vn grand & gros Volume, dont il reforma l'œconomie generale, chastra son livre de plusieurs belles & gaillardes inventions, qu'il condemna à vne perpetuelle prison, changea des vers tous entiers, dans quelques-vns y mit d'autres paroles, qui n'estoient de telle pointe que*

les premieres : ayant par ce moien osté le gerbe qui s'y trouvoit en plusieurs endroits : ne considerant que combien qu'il fust le pere, & par consequent estimast avoir toute autorité sur ses compositions, si est-ce qu'il devoit penser, qu'il n'appartenoit à une fâcheuse vieillesse de juger des coups d'une gaillarde jeunesse. Mais rien ne prouve si bien cette verité, que l'exemple du Tasse, qui a changé de bien en mal son Poëme de la Hierusalem.

APOLLON A PORTES OVVERTES. C'est vn Proverbe des Grecs, que les portes des Muses sont ouvertes à tout le monde : ἀνεῳγμέναι Μουσῶν θύραι. Voyez Zenobius I. 89. & Suidas II. 72.

LES BELLES FEVILLES TOVSIOVRS VERTES. Le Petrarque dans le Sonnet *Amor fra l'erbe* :

----sott' vn ramo
De l'arbor sempre verde, ch' i' tant' amo.

MAIS L'ART D'EN FAIRE DES COVRONNES. Et c'est particulierement cét art, qui est considerable en ces sortes de couronnes, & non pas la matiere. M. Scarron dans son Poëme des Amours de Leandre :

Avec l'émail de nos Prairies,
Quand on le sait bien façonner,
On peut aussi bien couronner
Qu'avec l'or & les pierreries.

N'EST PAS SEV DE TOVTES PERSONNES. M. de Segrais trouve ce vers prosaïque, & croit qu'il seroit mieux de la sorte, *Est connu de peu de personnes.*

Pag. 84. AV NOMBRE DESQVELS ON ME RANGE. Ce vers n'est pas noble. *Lequel* ne se dit plus en Poësie; & cette phrase *Au nombre desquels on me range,*

n'est pas agreable. Malherbe pouvoit éviter ce *desquels*, & dire, *Au nombre de qui l'on me range*: mais son vers n'eust pas esté si harmonieux. Il est au reste à remarquer que dans toutes ses Poësies, il ne s'est servi de *lequel* qu'en cét endroit, & dans l'Ode à M. de Bellegarde:

Tu me tiens les sens enchantez
De tant de rares qualitez,
Où brille vn excés de lumiere,
Que plus je m'arreste à penser
Laquelle sera la premiere.

M. de Gombaud a dit de mesme dans les Vers du Ballet de la Reine cy-dessus alleguez,

Qu'en dites-vous Mortels? lesquels sont les plus justes
Ou les yeux de Pâris, ou ceux de Iupiter?

Le Petrarque, le Casa & le Marin ont aussi dit *loquale* comme je l'ay remarqué sur le quarante-septiéme Sonnet du Casa.

SVR L'ODE POVR LA REINE Mere du Roi, pendant sa regence.

I'AY appris de M. de Racan que cette Ode n'avoit ni commencement ni fin, & que ce n'estoit qu'vn Fragment.

IE VEVX BANDER CONTRE SA VIE. Quelques-vns reprennent ce vers, comme presentant à l'esprit vne obscenité. Les Anciens ont repris de mesme *arrige aures* dans Terence, & *arrigere animos* dans Salluste. Κακέμφατον *est*, dit Eugraphius, sur ces mots *arrige aures*, qui sont de l'Andrie. *Fit & in vno verbo, (cacephaton) vt apud*

Sallustium, DVCTABAT EXERCITVM. & ARREXIT ANIMOS MILITVM, dit Sosipater Charisius dans ses Institutions Grammaticales. M. de S. Amant pour la mesme raison reprenoit cét hemistiche de nostre Poëte, dans les Stances sur le Voiage de Limousin, *qu'en survit à sa mort*. Il faut avoir l'imagination estrangement gastée, pour trouver dans les Auteurs de semblables ordures. *Quod si recipias, nihil loqui tutum est*, dit Quintilien, au sujet de celui qui trouvoit vne obscenité en ces mots de Virgile, *Incipiunt agitata tumescere.*

BANNI DES RIVES DE CAYSTRE. Caystre, est vn fleuve de Lydie, fort frequenté par les Cygnes. Homere dans son Iliade :

> Τῶν δ' ὥς' ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλὰ,
> Χηνῶν, ἢ γεράνων, ἢ κύκνων δουλιχοδείρων
> Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, Καϋστρίου ἀμφὶ ῥέεθρα,
> Ἔνθα καὶ ἔνθα ποτῶνται ἀγαλλόμεναι πτερύγεσσι.

Mais comme ce nom de fleuve est de masculin genre, il faut dire *rives du Caystre*, & non pas *rives de Caystre*; & je ne doute point que nostre Poëte ne l'ait dit de la sorte, quoique dans toutes les Editions de ses Poësies, il y ait *de Caystre*. On dit *les rives de Seine*, *de Loire*, *de Marne*, *de Maine*, &c. Mais on dit *les rives du Tibre*, *du Tage*, *du Danube*, *du Thermodon*, *du Loir* &c.

VENEZ DONC, NON PAS HABILLÉES. Il n'a rien dit à quoi *Venez donc* se puisse rapporter; ce qui fait voir que cette Ode n'est qu'vn Fragment, comme nous l'avons remarqué.

AV SILENCE DES BOIS. Les Latins ont dit de mesme *arcana nemorum*. Stace au livre douziéme de sa Thebaïde, parlant de Megarie :

-----*nec*

- - - - nec caligantibus arvis
Terretur; nec frangit iter per & invia saxa,
Lapsurasque trabes, nemorumque arcana sereno
Nigra die.

VENEZ EN ROBBES, OV L'ON VOIR DESSVS LES OVVRAGES DE SOIE LES RAYONS D'OR ESTINCELER.
C'est la pensée de Tibulle II. 5.

Phœbe fave: novus ingreditur tua templa sacerdos.
Huc age cum cithara, carminibusque veni &c.
Ipse triumphali devinctus tempora lauro,
Dum cumulant aras, ad tua sacra veni.
Sed nitidus, pulcherque veni. nunc indue vestem
Sepositam: longas nunc bene necte comas.

Et que j'ay imitée de la sorte dans vne Epigramme Latine:

Seu vos culmina celsiora Pindi,
Permessive humiles morantur undæ,
Seu Parnassia prata, seu virentes
Sacrorum nemorum tenent recessus,
Adeste Aoniæ mihi Puellæ.
Omnes, sed citò, quotquot estis omnes,
Huc huc cum cithara sonantiore,
Et cum carminibus venite doctis.
Sed compta, & nitida, & venite culta;
Quales vos memorant Iovi potenti
Laudes concinuisse, cùm superbos
Diro fulmine contudit Gigantas.

M. Colletet a aussi dit quelque chose de semblable dans ces vers de son Ode sur l'alliance de M. le Duc de Sulli avéque Mademoiselle Seguier.

Agreable fils d'Vranie,
Ne vien point orné de ces fleurs
Dont on voit la coulour ternie

Par le froid ou par les chaleurs.
Laiße cette frefle Couronne
Que tu pris aux noces d'Oenone:
Ioin la ſoie à l'or precieux,
Comme en la Feſte ſignalée,
Où pour Thetis & pour Pelée
Ta pompe ravit tous les Dieux.

Pag. 85. IEVNES DESIRS. Ceſtadire *ardens*, *violens*. Dans les Stances pour M. le Comte de Soiſſons:

Quand le Ciel offriroit à mes jeunes deſirs &c.

Bertaut dans la Reſponſe pour vne Dame aux Vers d'vn Cavalier:

Deſirer de voir dans mon ame
Eſtinceler la meſme flâme,
Qui nous embraſe nuit & jour,
C'eſt brûler d'vne jeune envie &c.

Les Grecs ont appellé de meſme *νεανικὰ* toutes les choſes ardentes & violentes.

VOVS SOVPIRIEZ MES PEINES. Ceſtadire, *Vous chantiez mes peines en ſoupirant*. Ronſard Ode III. du livre V. parlant des Sirenes:

Puis ſoupirerent vn chant
De leurs gorges nompareilles.

Et dans ſon Poëme à Chriſtophle Choiſeul:

Pour lire deſſous l'ombre vn ſi mignard Ouvrage,
Qui, comme vous, ſoupire vn amoureux dommage.

Et Deſportes dans vn Sonnet ſur les Bergeries de Belleau:

Quand je lis tout ravi, ce Diſcours qui ſoupire
Les ardeurs des Bergers, je t'appelle menteur.

Tous nos Poëtes François au reſte, tant vieux que modernes, ont vſé de ce mot *ſoupirer* en la ſignification active, pour *plaindre*.

Du Bellai dans la Complainte du Desesperé :

Qui baillera double force
A mon ame, qui s'efforce
De soupirer mes douleurs?

M. de Gombaud dans vn de ses Sonnets :

Mille esprits abusez en leur sujetion
Vont soupirer leur flame eloquente & muette.

Les Poëtes Italiens ont aussi vsé de *sospirare* en la mesme signification. Le Petrarque au chapitre second du Triomphe d'Amour :

E sospirando il regno di Soria.

Et dans la Chanson *Qual più diversa* :

Appressandosi vn poco
A quella fredda, ch'io sempre sospiro.

Et dans le Sonnet 220.

In quel bel viso, ch'i' sospiro, e bramo.

Ce qu'ils ont pris, comme nous, des Poëtes Latins. Tibulle I. 7.

Te tenet : absentes alios suspirat amores.

Et IV. 4.

Quòd si fortè alios jam nunc suspirat amores.

Valere Caton dans le Poëme intitulé *Dira* :

——tacitè nostrum suspirat amorem.

Tertullien au chapitre quinziéme de son Apologetique : *Cybele Pastorem suspirat fastidiosum erubescentibus vobis.* Et Petrarque en l'Epistre troisiéme du livre huitiéme : *Vallem illam nunc vel maximè repudians, suspiro.* Il parle de Vaucluse.

D'VN AMOVREVX EN CHEVEVX GRIS. I'aurois mieux aimé *Amoureux aux cheveux gris*, par apposition, comme l'a dit M. Maynard dans vne Ode à Charles Maynard son fils :

Puisses-tu connoistre le prix

Des paroles que te debite
Vn Courtisan aux cheveux gris,
Que la Raison a fait Hermite.

Ainsi nous disons *un Vieillard à barbe grise*, & non pas, *en barbe grise; Olympe aux cheveux d'or*, & non pas, *en cheveux d'or*. *En* se dit des habits: *en juppe, en cotte, en calsons, en prepoint, en robe de chambre* &c. Neantmoins M. de Balzac a dit de mesme *un Grammairien en cheveux gris*. *Vous vous souvenez du vieux Pedagogue de la Cour, & qu'on appelloit autrefois le Tyran des mots & des syllabes, & qui s'appelloit lui-mesme, lorsqu'il estoit en belle humeur, le Grammairien à lunettes, & en cheveux gris*. C'est dans le Socrate Chrestien. Et Malherbe & M. de Balzac, en disant *en cheveux gris*, ont sousentendu *qui est*. Ainsi Malherbe a dit ailleurs,

Puis quand ainsi seroit, que selon ta priere
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carriere.

Cestadire, *estant en cheveux blancs*.

D'VN AMOVREVX. *Amoureux*, pour *Amant*, ne se dit plus aujourd'huy: ou du moins il ne se dit plus guere.

Pag. 86. SEROIT-CE PAS APRES LA ROSE AVX PAVOTS CHERCHER DE L'ODEVR. Et dans les Fragmens:

C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Nostre Poëte en ces deux endroits a visé sans doute au proverbe Grec, rapporté par Diogenianus & par Suidas, τὸ ῥόδον ἀνεμώνῃ συγκρίνεις, *Vous comparez la rose au pavot*: car le mot *anemone* en ce proverbe signifie *pavot*, comme Schottus l'a fort

bien traduit. Le Grammairien Hesychius dans ses Gloses : *ἀνεμώνη. μάζης εἶδος, καὶ φίλημα, καὶ ἡ μήκων.* Cestadire, *le mot ἀνεμώνη se prend pour une espece de tourte, & pour un baiser, & pour un pavot.* Theocrite l'a emploié dans la mesme signification de *pavot* en ces vers de l'Idylle des Voiageurs, où il a pareillement visé au proverbe dont nous venons de parler :

Ἀλλ' οὐ σύμβλητ' ἐστὶ κυνόσβατος, οὐδ' ἀνεμώνα
Πρὸς ῥόδα, τῶν ἄνθηρα παρ' αἱμασιαῖσι πεφύκει.

Pline au chapitre 23. du livre 21. de son Histoire Naturelle, remarque pareillement que plusieurs confondent l'anemone avec le pavot que nous appellons *coquelicoc : Hanc, errore ducti, argemonem putant multi : alii rursus papaver.* Ce qu'il a pris de Dioscoride au livre second chapitre 207. qui dit de plus, que la raison pour laquelle on a confondu ces deux fleurs, ç'a esté la ressemblance qu'elles ont ensemble acause de leur couleur de pourpre : *ἔνιοι δὲ, μὴ δυνάμενοι διαστέλλειν ἀπὸ τῆς ἀγρίας ἀνεμώνης τὴν λεγομένην ἀργεμώνην, καὶ τὴν ῥοιάδα μήκωνα, διὰ τὸ τῶν ἀνθῶν ὁμόχρουν, φοινικοῦν ὑπάρχον, πλανῶνται* &c. Et à ce propos, il est à remarquer qu'acause de cette couleur de pourpre le coquelicoc s'appelle *ponceau*, du Latin *punicellum*, diminutif de *puniceum.* Or comme le pavot & la rose ont beaucoup de ressemblance pour la couleur, pour laquelle il y auroit quelque sujet de les comparer ensemble, & que d'vn autre costé ils different extremement pour l'odeur, celle de la rose estant tres-agreable, & celle du pavot tres-desagreable ; ce proverbe, *Vous comparez la rose au pavot,* a esté dit des choses que l'on compare ensemble,

& qui ne sont point comparables. Mais la raison pour laquelle on a appellé les pavots *anemones*, n'est pas seulement acause de la ressemblance de ces deux fleurs, comme dit Dioscoride : c'est principalement acause que les fleurs des pavots ne durent guere, (particulierement celles du coquelicoc, qui pour cette raison a esté appellé *rhœas*, comme qui diroit *fluide*,) & que les Grecs ont appellé *anemones*, du mot ἄνεμος, qui signifie *vent*, toutes les fleurs qui durent peu, & que le vent emporte facilement. Hesychius au lieu allegué : ἀνεμώνη. μάζης εἶδος &c. καὶ πᾶν φυτὸν ταχέως ὑπὸ ἀνέμων διαφθειρόμενον, καὶ μάταιον, καὶ ἀνεμῶδες. Ovide au livre dixiéme de ses Metamorphoses, parlant de la fleur en laquelle le sang d'Adonis fut changé, qui est l'anemone, fait mention de cette etymologie :

——Brevis est tamen usus in illo :
Namque malè hærentem & nimiâ levitate caducum
Excutiunt iidem, qui præstant nomina, venti.

C'est ainsi qu'il faut lire en cét endroit d'Ovide, & non pas, *qui perflant omnia, venti*, comme je l'ay remarqué il y a long-temps dans mes Origines de la Langue Françoise, & comme le judicieux, le savant, & le poli M. Heinsius l'a depuis corrigé dans son excellente edition d'Ovide. Pline au lieu allegué a dit de mesme, que le mot *anemone* avoit esté fait de celui d'ἄνεμος : *Flos numquam aperit se, nisi vento spirante, unde & nomen accepit.* Mais ce que Pline dit en cét endroit, que la fleur de l'anemone ne s'ouvre jamais que quand il fait vent, est absolument faux, ainsi que l'a tres-veritablement observé Bodée dans ses doctes Commentaires sur l'Histoire des Plantes de Theo-

phraſte. ἀνεμώνη a eſté dit d'ἄνεμος pour la raiſon que nous avons dite: mais non pas de la façon que le veut Bodée, qui derive ce mot du nom ἄνεμος, & du verbe ὄλλω, ou ὄλλυμι, *je ſuis perdu*, comme qui diroit *perdu par le vent* : d'où vient, ajoute-t-il, que les anciens Grecs, comme Theophraſte au livre VII. de ſon Hiſtoire des Plantes, ont appellé l'anemone ἀνεμωλίαν, & non pas ἀνεμώνην. Et ἀνεμώνη, & ἀνεμωλία, & ἀνεμωνὶς ont eſté faits par production ou paragoge, comme parlent les Grammairiens, du nom ἄνεμος tout ſeul, comme je l'ay fait voir dans mes Botaniques, qui eſt vn livre où j'ay ramaſſé par ordre alphabetique tous les noms Grecs des Plantes, avec leurs ſignifications & leurs origines. Mais pour revenir à noſtre Malherbe, j'ay viſé à ſon exemple à ce proverbe des Grecs dans ces vers de la premiere de mes Eglogues:

Autant que ce marais cede aux rapides flots,
Qu'en hauteur ces foreſts ſurpaſſent ces fougeres,
Que la roſe en odeur ſurpaſſe les pavots,
Ma Bergere en beauté ſurpaſſe les Bergeres.

DE NE REGNER PAS COMME IL FAVT. Cette expreſſion eſt baſſe & proſaïque. Il a dit de meſme dans la Conſolation à Charitée: *En le menageant comme il faut.*

EN LA PLAINE SALÉE. Ronſard dans cette Ode celebre au Chancelier de l'Hoſpital, que Paſſerat preferoit au Duché de Milan, comme Scaliger ces deux d'Horace, *Quem tu, Melpomene,* & *Donec gratus eram*, au Roiaume d'Arragon, & Bourbon les Pſeaumes de Bucanan, à l'Archeveſché de Paris:

A chef baiſſé ſont devalées,

(Il parle des Muses)

Penchant bas la teste & les yeux ,
Dans le sein des plaines salées.

Et dans son Elegie à Muret :

Toûjours d'Iole il aimoit les beaux yeux ;

(Il parle d'Hercule)

Fust que le char qui donne jour aux Cieux
Sortist de l'eau ; ou fust que devalée
Tournast sa roüe en la plaine salée.

MALE'E. C'est vn Promontoire de Laconie, tres-dangereux pour ceux qui navigent, témoin le proverbe Grec, dont Strabon fait mention au livre huitiéme, Μαλέαν δὲ κάμψας, ἐπιλάθου τῶν οἴκαδε. *Doublant le promontoire de Malée, oubliez vostre maison.* Properce III. 18.

Flamma per incensas citiùs sedetur aristas,
Fluminàque ad fontis sint reditura caput :
Et placidum Syrtes portum, & bona litora nautis
Prabeat hospitio sæva Malea suo &c.

Pag. 87. DESSOVS LES PLIADES. Les Pliades, ou Pleïades, sont les sept étoiles qui sont au derriere du Taureau, Celæno, Sterope, Merope, Electre, Halcyone, Mæa, & Taygete. Du nombre septenaire de ces étoiles, on appella sous Ptolemée Philadelphe, de ce mot de *pleiade*, sept Poëtes Tragiques qui vivoient en ce temps-là ; parcequ'ils brilloient dans la Tragedie, comme ces étoiles dans le signe du Taureau. Les deux Scholiastes d'Ephestion, celui de Theocrite, Tzetzés sur Lycophron, Strabon au livre XIV. & Suidas au mot Φιλίσκος, font mention de cette pleïade ; mais la plusPart d'eux nomment ces Poëtes differemment : ce que Vossius a fort bien remarqué en son

Traicté

Traicté des Poëtes. A l'imitation de cette Pleïade de Poëtes Grecs, Ronsard en fit vne des Poëtes François qui estoient de son temps, comme nous l'apprenons de Binet en la Vie de Ronsard. Et ces Poëtes François estoient, Ronsard, Du Bellai, Pontus de Tyard, Iodelle, Belleau, Baïf & Dorat. Il y a au reste grande diversité d'opinions parmi les Grammairiens touchant la raison pour laquelle on a appellé ces étoiles *Pleïades*. Les vns derivent ce mot de la Nymphe Plioné, fille de l'Ocean, femme d'Atlas, & mere de ces Pleïades. Les autres, de πολλὰ, qui signifie *plusieurs*; les Pleïades estant vtiles à plusieurs choses, parcequ'elles marquent le temps des semaisons, des recoltes & de la navigation. Les autres, de πλείονες, qui signifie pareillement *plusieurs*; parcequ'il y a plusieurs Pleïades. Les autres, de πλησίον, qui signifie *proche*; parcequ'elles sont proches les vnes des autres. Les autres, de πελειὰς, qui signifie *vn pigeon*; parceque ces filles de Plioné furent changées en pigeons, pour éviter la poursuite du Chasseur Orion. Et les autres, de πολεῖν, qui signifie *tourner en rond*; parcequ'elles tournent en rond. D'où vient que l'année a esté appellée πλεὼν par Hesiode. Et cette opinion est la plus vraisemblable, comme je le ferai voir dans mes Origines de la Langue Grecque. Mais la plus commune, & celle qui fait davantage à nostre sujet, est de ceux qui derivent ce mot *Pleïade* de celui de πλεῖν, qui signifie *naviger*; parceque le lever des Pleïades estant vers la fin du printemps & le commencement de l'esté, elles marquent par leur lever le temps

propre à la navigation. *Pleïades, signum est ante genua Tauri, quod ortu suo primæ navigationis tempus ostendit: unde Græcè* Πλειάδες *dicuntur,* ἀπὸ τοῦ πλεῖν. *Latinè* Vergiliæ, *à verni temporis significatione, quo oriuntur*, dit Servius sur le premier des Georgiques. L'opinion de Servius touchant l'etymologie de *Vergiliæ*, (qui est aussi celle de Festus & d'Isidore) est ridicule. Les Pleïades, pour le dire en passant, ont esté ainsi appellées des Latins, parcequ'elles sont disposées en long, comme vne baguette, *quòd virgulæ more porrigantur*, dit Vossius dans son Etymologicum. Or les Pleïades marquant par leur lever le temps propre à la navigation, comme nous le venons de dire, il paroist étrange que nostre Poëte se soit servi de cette façon de parler, *dessous les Pliades*, pour dire, *dans vne saison orageuse*. Mais voici vraisemblablement sur quoi il s'est fondé pour parler de la sorte. Il y a trois sortes de lever & de coucher des astres; le cosmique, le chronique, & l'heliaque. On appelle lever cosmique, lorsqu'vne étoile se leve au matin sur l'horison avéque le Soleil: & coucher cosmique, lorsque le Soleil se levant au matin sur l'horison, vne étoile descend dessous l'horison. Le lever chronique, c'est lorsque le Soleil descendant sous l'horison, vne étoile se leve dessus l'horison du costé de l'Orient: Et le coucher chronique, lorsqu'vne étoile descend sous l'horison avéque le Soleil. Le lever heliaque, c'est lorsqu'vne étoile qui estoit cachée par les raions du Soleil, commence à paroistre acause de l'éloignement du Soleil. De sorte qu'elle paroist le matin en la partie Orientale avant le

lever du Soleil : comme au contraire, le Soleil s'approchant d'vn astre, & l'obscurcissant par sa lumiere, fait le coucher heliaque de cét astre. Suivant cette doctrine, il est à remarquer, que les Pleïades se levent cosmiquement & se couchent chroniquement au mois d'Avril: que sur la fin de May, ou au commencement de Iuin, elles se levent heliaquement, & paroissent tant soit peu devant le lever du Soleil : qu'elles se couchent cosmiquement en Octobre, lorsque le Soleil est au Signe du Scorpion, & qu'elles se levent chroniquement l'onziéme de Novembre. Et c'est de ce lever chronique, ou de ce coucher cosmique, que Malherbe a voulu parler; car aux mois d'Octobre & de Novembre, l'air commençant à se troubler, & les vents à souffler, acause de l'éloignement du Soleil, les Mers sont plus orageuses qu'en vne autre saison. Ovide au livre premier des Tristes, Elegie dixiéme, a dit en ce sens:

Sæpe ego nimbosis dubius jactabar ab Hædis:
Sæpe minax Steropes sidere pontus erat.

(Car Sterope est vne des Pleïades, comme nous l'avons dit.) Et Stace au livre neuviéme de sa Thebaïde: ---- *cùm Pliadas haurit,*
(Il parle du vent Auster)

Aut nigrum trepidis impingit Oriona nautis.

Et à ce propos il est pareillement à remarquer, qu'Hippocrate vse de ces mots *sous la Pleïade*, pour dire *à la fin de l'Autonne.* Ainsi dans le premier des Epidemiques à la section seconde, il dit, ταῦτα δὴ ἐγένετο τοιαῦτα μέχρι πληϊάδος δύσιος, καὶ ὑπὸ πληϊάδος. *Cela estoit de la sorte jusqu'au cou-*

cher de la Pleïade, & sous la Pleïade mesme. Sur lequel endroit Galien, dans son premier Commentaire, remarque, que le coucher des Pleïades est la fin de l'autonne & le commencement de l'hyver. I'ajoute à toutes ces observations, que les Poëtes Grecs & Latins marquent d'ordinaire les saisons par le lever ou par le coucher des astres: d'où vient, dit Quintilien dans ses Institutions Oratoires, que l'Astronomie est necessaire pour l'intelligence des Poëtes: *Nec, si siderum rationem ignoret, Poëtas intelligat, qui, vt alia mittam, toties ortu, occasuque signorum in declarandis temporibus vtuntur.* Mais comme les finesses de l'Astronomie sont connuës de peu de personnes, & que nous faisons nos vers particulierement pour les Cavaliers & pour les Dames, qui n'entendent pas ces finesses; je croi que nous devons vser aujourd'hui sobrement de tous ces termes d'Astronomie, & que nous ne devons emploier dans nostre Poësie que ceux qui sont connus de tout le monde, comme celui de *Pleïades.* Nostre Poëte, qui estoit vn homme tres-judicieux, & qui avoit sans doute fait ces reflexions, s'est servi de mesme en vn autre endroit d'vn autre terme d'Astronomie, mais qui est encore plus connu que celui de *Pleïades:*

Certes, l'autre Soleil d'vne erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons:
C'est elle, & non pas lui, qui fait sentir au Monde
Le change des saisons.

Ie croi que c'est le temperament qu'il faut apporter en semblables choses; car de ne se servir jamais en vers d'aucun terme d'Astronomie, com-

me le pretend Castelvetro dans sa Poëtique, je ne croi pas que ce fust vne vertu. Cependant les paroles de ce fameux Critique sont remarquables, & elles meritent bien d'estre icy rapportées tout au long : *Perche adunque le materie di scienze e d'arti non sono intese dal popolo, non solamente deono esser fuggite e schifate, come universale soggetto d'un Poëma : mà è ancora da guardarsi, che non vsiamo alcuna parte di quelle scienze ed arti in alcun luogo del Poëma. Nella qual cosa hanno spezialmente peccato senza necessità niuna Lucano, e Dante nella Comedia, che per Astrologia dimostrano le stagioni del giorno e della notte ; nel qual peccato non caddero mai Omero, nè Virgilio nell' Eneïda.*

POVR ESTRE CREV BON MARINIER. Hippocrate dans son Traité de la Medecine des Anciens, dit, selon cette pensée, que les mauvais Medecins ressemblent aux mauvais Pilotes, qui ne paroissent mauvais que dans les tempestes : ἐπεὶ οἱ πολλοί γε τῶν ἰητρῶν, ταὐτά μοι δοκέουσι τοῖσι κακοῖσι κυβερνήτῃσι πάσχειν. καὶ γὰρ ἐκεῖνοι ὅταν ἐν γαλήνῃ κυβερνῶντες ἁμαρτάνωσιν, οὐ καταφανέες εἰσίν· ὅταν δὲ αὐτοὺς κατάσχῃ ἄνεμός τε μέγας, καὶ χειμὼν, φανερῶς ἤδη πᾶσιν ἀνθρώποισι δι' ἀγνωσίην καὶ ἁμαρτίην δῆλοί εἰσιν ἀπολέσαντες τὴν ναῦν. οὕτω δὲ καὶ οἱ κακοί τε καὶ πλεῖστοι ἰητροὶ, ὅταν μὲν θεραπεύσωσιν ἀνθρώπους μηδὲν δεινὸν ἔχοντας, ἐς οὓς ἄν τις καὶ τὰ μέγιστα ἁμαρτάνων, οὐδὲν δεινὸν ἐργάσαιτο, (πολλὰ δὲ τὰ τοιαῦτα νοσήματα, καὶ πολὺ πλέον τῶν δεινῶν ἀνθρώποις συμβαίνει) ἐν μὲν δὴ τοῖσι τοιούτοισιν ἁμαρτάνοντες, οὐ καταφανέες εἰσὶ τοῖσιν ἰδιώτῃσιν. ὁκόταν δὲ τύχωσι μεγάλῳ τε καὶ ἰσχυρῷ καὶ ἐπισφαλεῖ νοσήματι, τότε σφέων τὰ ἁμαρτήματα καὶ ἡ τέχνη πᾶσι καταφανής ἐστιν.

D'OV LE MOL ANAVRE COVVOIT. Cestadire de

Theſſalie; car l'Anaure eſt vn fleuve de Theſſalie. Le Scholiaſte de Callimaque ſur ce vers de l'Hymne à Diane,

Αἰὲν ἐζευγνύοντο μελαμψηφῖδος Ἀναύρου:

ποταμὸς Θεσσαλίας ὁ Ἄναυρος. Et c'eſt auſſi de Theſſalie que les Argonautes partirent, d'vn lieu appellé, de ce partement, Ἀφεταί. ὡς ἂν ἀφετήριόν τι τῶν Ἀργοναυτῶν, dit Strabon. Stephanus dit la meſme choſe: Ἀφεταί· πόλις τῆς Μαγνησίας. (La Magneſie eſt vne province de Theſſalie.) Ἑλληνικός. ὅτι ἐντεῦθεν διαπέραν ἄρξασθαι ἡ Ἀργὼ ἐπινόουσα. Et leur navire fut baſti en vn lieu de la Magneſie, appellé pour cela Παγασαί, ſelon l'opinion de quelques-vns, du verbe πήγνυμι, ceſtadire, *j'aſſemble*, *je conſtruis*, *je baſtis*. Strabon au liure IX. ἀπὸ δὲ τῆς ναυπηγίας τῆς Ἀργοῦς, καὶ Παγασὰς λέγεσθαι μυθεύουσι τὸν τόπον· οἱ δὲ πιθανώτερον, τοὔνομα τῷ τόπῳ τεθῆναι τοῦτο ἡγοῦνται ἀπὸ τῶν πηγῶν, αἳ πολλαί τε καὶ δαψιλεῖς ῥέουσι. Le Scholiaſte d'Apollonius ſur le livre premier des Argonautiques: Παγασαί. ἀκρωτήριον Μαγνησίας. ὠνομάσθη δὲ, ἀπὸ τοῦ ἐκεῖ πεπῆχθαι τὴν Ἀργώ. ὁ δὲ Σκήψιος, ἀπὸ τοῦ περιρρέεσθαι πηγαῖς τοὺς τόπους. Tzetzés ſur le Bouclier d'Hercule, attribué à Heſiode: Πάγασος. (corrigez Παγασαί.) πόλις τῆς Θετταλίας. τόπος ὠνομασμένος, παρὰ τὸ ἐκεῖ Ἀργὼ πεπῆχθαι. L'opinion de Strabon & de Demetrius Scepſius, pour le dire en paſſant, eſt la plus probable. Ptolemée, fils d'Hepheſtion, dans la Bibliotheque de Photius, dit, que la nef Argo fut baſtie par Hercule ſur le mont Oſſa; & ce mont eſt dans la Theſſalie. Il eſt donc conſtant que l'Anaure eſt vn fleuve de Theſſalie: & Scaliger qui dans ſon Exercitation quarante-huitiéme contre Cardan, le met dans l'Arcadie, ſe trompe lourdement, ainſi que le Maz-

zoné l'a fort bien remarqué dans la Deffense de la Comedie de Dante. On a dit de ce fleuve, comme de celui du Nil, qu'il ne s'élevoit jamais aucun nuage ni aucun vent sur ses eaux. Lucain au livre sixiéme de sa Pharsale:

Quippe nec humentes nebulas, nec rore madentem
Aëra, nec tenues ventos suspirat Anaurus.

Et c'est pour cela, selon l'opinion des Grammairiens, qu'il a esté appellé Ἄναυρος, comme qui diroit ἀπὸ αὔρας, cestadire, *sans vent*. Iules Scaliger au lieu allegué: *Est in Arcadia, sub Parrhasio monte, fluvius, à Callimacho* Anaurus *appellatus. Ab hoc Interpretes aiunt, nullam umquam exhalare auram, qua de causa nomen id sit adeptus.* L'Auteur du Grand Etymologicum, qui explique ce mot ἄναυρος d'vn torrent, dit de mesme qu'il a esté dit, παρὰ τὸ μὴ ἔχειν αὔρας. Et parcequ'il ne s'éleve jamais aucun nuage ni aucun vent sur ce fleuve Anaure, quelques-vns de nos Critiques croient que c'est pour cette raison que nostre Poëte lui a donné l'epithete de *mol*. Mais pour moi, je ne croi pas que Malherbe ait songé à cette raison: & vraisemblablement il a appellé ce fleuve *mol*, parceque c'est vne epithete que les Poëtes donnent aux fleuves dont les eaux sont douces & paisibles. Virgile, dans son Eneïde, parlant de l'Euphrate: *Ibat jam mollior vndis*. Le Cardinal Du Perron dans vn de ses Sonnets:

Aux bords tristement doux des eaux je me retire,
Et voi couler ensemble & les eaux & mes jours.
Ie m'y voi sec & pâle: & si j'aime tousjours
Leur resveuse mollesse, où ma peine se mire.

EN LA NAVIRE QVI PARLOIT. En la Navire

Argo. Valerius Flaccus :

Venturos canit errores : canit & Iovis iras
Vocibus humanis, ſtellati conſcia cæli.

Eſchyle dans Philon Iuif, au Traicté Que tout Vertueux eſt libre :

Ποῦ δ' ἐστὶν Ἀργοῦς ἱερὸν αὐδᾶζον ξύλον;

Orphée pour cela l'appelle ἀλαλον Ἀργὼ, & λάλον τρόπιν ; & Lycophron, λάληθρον κίσσαν. Voiez Philoſtrate dans ſes Images au Tableau de Glaucus, & Vigenere ſur ce Tableau, & M. de Meziriac ſur l'Epiſtre d'Hipſipyle à Iaſon. Les Poëtes ont feint que ce Navire parloit, parcequ'il eſtoit fait des Cheſnes de Dodone, qui rendoient des Oracles. Claudien :

——— Licèt omnia Vates
In majus celebrata ferant, ipſamque ſecandis
Argoïs trabibus jactent ſudaſſe Minervam :
Nec nemoris tantùm vinxiſſe carentia ſenſu
Robora, ſed cæſo Tomuri Iovis augure luco,
Arbore præſagâ tabulas animaſſe loquaces.

Alexander Cornelius dans Pline au chapitre 22. du livre XIII. de l'Hiſtoire Naturelle, dit qu'il eſtoit fait d'vn arbre appellé *Eone*. *Alexander Cornelius arborem* Eonem *appellavit, ex qua facta eſſet Argo, ſimilem robori viſcum ferenti ; quæ nec aquâ nec igni poſſet corrumpi, ſicuti nec viſcum, nulli alii cognitam, quod equidem ſciam.* Mais dans cét endroit de Pline au lieu d'*arborem Eonem*, il faut lire *Argonem*, comme je l'ay prouvé dans mes Botaniques, par ce paſſage d'Heſychius : ἀργών. εἶδος φυτοῦ, ἀφ' οὗ ἡ Ἀργὼ ναῦς. C'eſt auſſi de la ſorte qu'il faut lire ce paſſage d'Heſychius, au lieu de, ἀργώ. εἶδος φυτοῦ, ἀφ' οὗ ἡ Ἄργων ναῦς, comme portent

tent toutes les trois Editions d'Hesychius.

CYANEES. Ovide livre I. des Tristes, Elegie 9. parlant de son vaisseau :

Hac precor evincat, propulsaque flantibus Austris
Transeat instabiles strenua Cyaneas.

Nostre Poëte a dit cy-dessus,

Qu'emploiant ce Tiphys, Syrtes & Cyanées
Seront havres pour toi.

Et sur cét endroit nous avons dit ce que c'estoit que *Cyanées*.

DV FILS D'ESON. De Iason.

EVT FAIT LA FORTVNE PVBLIQVE L'EXERCICE DE SES VERTVS. Equivoque. *Pag. 88.*

TOVS LES INFIDELLES CERVEAVX, DONT LA FORTVNE EST LA MEILLEVRE, NE CHERCHER QVE TROVBLES NOVVEAVX. Galimatias.

CONDVITES. Mot de Normandie. On dit *conduits* & à la Cour, & à Paris, & dans les autres Provinces.

PASSENT PAR VN PLOMB SI GASTE'. Prosaïque. *Pag. 89.*

TARE. Ce mot est indigne de la majesté de l'Ode: car l'Ode, comme dit Iules Scaliger dans sa Poëtique, approche de la majesté du Poëme Heroïque: *proximè ad Heroïci carminis majestatem accedit*.

AV MESME TEMPS QV'ON LES REPARE, L'EAV S'ENFVIT D'VN AVTRE COSTE'. Ces deux vers sont pitoiables. Ainsi on peut dire que toute cette Stance ne vaut rien absolument.

EVMENIDES. Cestadire *Furies*. Il y a diversité d'opinions touchant la raison pour laquelle les Grecs ont ainsi appellé les Furies. Servius sur Virgile, & Eustathius sur Homere, croient qu'ils les ont ainsi appellées par contraire sens, les Fu-

ries n'estant rien moins qu'*eumenides*, cestadire *debonnaires*. Sanctius dans sa Grammaire, au Traicté de l'Antiphrase, se mocque de cette opinion: & il montre par vn passage de Suidas, tiré d'Eschyle dans sa Tragedie des Eumenides, qu'elles ont esté appellées de la sorte, parceque Minerve les adoucit en faveur d'Oreste, aprés qu'il eut esté absous dans l'Areopage, du meurtre qu'il avoit commis en la personne de sa mere: ce que Suidas a copié du Lexicon d'Harpocration, dont voici les termes, Αἰσχύλος ἐν Εὐμενίσιν, εἰπὼν τὰ περὶ τὴν κρίσιν τὴν Ὀρέστου, φησὶν, ὅτι ἡ Ἀθηνᾶ πραΰνασα τὰς Ἐριννύας, ὥστε μὴ χαλεπῶς ἔχειν πρὸς τὸν Ὀρέστην, Εὐμενίδας ὠνόμασεν.

OV LA CENSVRE N'A QVE MORDRE. On ne peut pas dire la mesme chose de ce vers, non plus que de cét autre suivant, *Qui veut avoir plus que le sien*; car ils sont tous deux tres-bas, & tres-prosaïques.

Pag. 90. RIEN N'Y GEMIT, RIEN N'Y SOVPIRE. Ces six vers sont merveilleux.

AMARYLLE. M. de Lalane dans son Eglogue sur la mort de sa femme, imprimée parmi mes Poësies, a dit de mesme *Amarille*, pour *Amarillis*:

L'Image d'Amarylle, & celle de Phyllis &c.

Les Italiens disent indifferemment *Filli*, *Fille*, *Fillide*, e *Fillida*, comme je l'ay remarqué dans mes Observations sur l'Amynte. *Nobis non licet esse tam disertis*. Nous ne disons que *Phyllis*: & qui diroit *Phylle*, ou *Phyllide*, se feroit sifler. Nostre Poëte dans l'Ode sur les heureux succés de la Reine Marie de Medicis, a dit aussi *Busire*, pour *Busiris*:

PVIS. Ie n'aime pas ce mot en vers, & je ne m'en suis jamais servi qu'vne fois. Malherbe s'en sert encore ailleurs:

Puis, quand ainsi seroit que selon ta priere, &c.
Puis, estant son merite infini, comme il est, &c.
Puis, cela n'avient qu'aux amours, &c.
Et puis, qui ne sait point que la Mer amoureuse, &c.

Il est plus supportable aprés *&*.

LA MYRRE COVLER EN NOS RVES. Cette hyperbole est excessive, & le mot de *ruës* est bas.

CONQVESTER. On a dit *conquerre*, *conquerir*, & *conquester*, de *conquarere*, *conquerire*, & *conquistare*, composez de *quarere*, vsité des Latins en la signification de *conquerir*. Properce III. 17.

Hic vbi mortalis dextrâ quum quæreret vrbes.

De ces trois mots, il n'y a plus que celuy de *conquerir* qui soit en vsage.

LA PROPONTIDE. C'est ce bras de mer, qui est entre l'Hellespont & le Pont Euxin; ainsi appellé de la preposition πρὸ, qui signifie *devant*, & du mot Πόντος, qui signifie *le Pont Euxin*: comme qui diroit ἡ πρὸ τοῦ Πόντου τοῦ Εὐξείνου θάλασσα, ainsi que l'explique l'Abbreviateur de Stephanus.

A MOINS QV'VNE IMMORTELLE MAIN. Lisez, *A moins d'vne immortelle main.* *Pag.* 91.

ET LA RAISON &c. Vers prosaïques.

ADOVCIR TOVTES NOS ABSINTHES. Ie croi qu'outre ce lieu, il y a peu d'exemples d'*absinthe* au feminin. Malherbe lui-mesme l'a fait ailleurs masculin: *Tout le fiel, & tout l'absinthe.* Mais il y a encore moins d'exemples d'*absinthes* au plurier. Monsieur de Vaugelas improuve fort ce mot en ce nombre. Outre l'amour qu'ont les Poëtes pour le plurier, comme nous l'avons remarqué, Malher- *Pag.* 92.

be a voulu imiter en cela les Latins, qui ont dit *absinthia*. Lucrece: *Sed veluti pueris absinthia tetra nocentes*.

LES NOMADES. Peuples, ainsi appellez de νομὴ, qui signifie *pasturage*, parceque ces Peuples campoient dans leurs pasturages avéque leurs troupeaux. Pline v. 3. *Numidæ verò*, Nomades, *à permutandis pabulis, mapalia sua, hoc est, domus, plaustris circumferentes*. A quoi nostre Poëte a visé, en disant,

Les Nomades n'ont Bergerie,
Qu'il ne suffise à desoler.

LE IEVNE ATRIDE. Et dans l'Ode à M. de Belleg.

S'il n'eust par vn bras homicide,
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vangé le tort,
Qu'avoit receû le jeune Atride.

Ovide au XII. des Metam. a dit de mesme *minor Atrides*, pour dire *Menelaus*. *Non minor Atrides*, &c.

AVEQVE LARMES. Pour *avéque des larmes*. Malherbe aime fort ces omissions d'articles.

CHEZ LVI. I'ay déja remarqué, que cette façon de parler n'estoit pas noble. M. de Gombaud s'en est aussi servi;

Et mieux que chez Luculle, hoste du grand Pompée,
On trouve chez Seguier la Sale d'Apollon.

ET QV'AVX BEAVX CHAMPS DE PHRYGIE, DE TANT DE BATAILLES ROVGIE. Petrarque Sonnet 36.

Quel che'n Tessaglia ebbe le man si pronte,
A farla del civil sangue vermiglia.

SVR LES STANCES,

Objet divin, &c.

Pag 93. IL est à remarquer, que tous les vers de ces Stances sont masculins. Malherbe les fit sur l'air

le cette Chanson qui couroit de son temps,

Belle qui m'avez blessé d'vn trait si doux,
Helas! pourquoi me laissez-vous?
Moi, qui languis d'vn cruel desespoir,
Quand je suis sans vous voir.

Mais elles ne peurent estre chantées, le premier vers estant trop court d'vne syllabe. I'ay appris cette particularité de M. de Racan; de qui j'ay appris de plus, que Malherbe n'avoit point d'oreille pour la Musique, & qu'il n'a jamais pû faire de vers sur les airs que les Musiciens lui donnoient. Mais à propos de ces Stances qui ne sont que de vers masculins, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de traiter icy du meslange regulier des vers masculins avec les feminins; qui est vne des plus agreables choses qui soit dans nostre Poësie. Ronsard dans son Art Poëtique de l'edition de Paris in 8. par Barthelemi Macé, en l'année 1617. parle ainsi de ce meslange; *A l'imitation de quelqu'vn de ce temps, tu feras tes vers masculins & feminins tant qu'il te sera possible, pour estre plus propres à la Musique & accord des instrumens, en faveur desquels il semble que la Poësie soit née; car la Poësie sans les instrumens, ou sans la grace d'vne seule ou plusieurs voix n'est nullement agreable, non plus que les instrumens sans estre animez de la melodie d'vne plaisante voix. Si de fortune tu as composé les deux premiers vers masculins, tu feras les deux autres feminins, & paracheveras de mesme mesure le reste de ton Elegie ou Chanson, afin que les Musiciens les puissent plus facilement accorder.* I'ay cherché long-temps, qui estoit ce quelqu'vn dont parle Ronsard, & j'ay enfin découvert que c'estoit lui-mesme; ayant trouvé qu'il y avoit dans son mesme livre de l'edition in 4.

par Gabriel Büon à Paris 1567. *A mon imitation tu feras tes vers masculins & feminins*, &c. Et ce que Ronsard dit en cét endroit de lui-mesme, est confirmé par ces mots de Pelletier en son Art Poëtique : *Combien toutefois que de ce temps-là il ne les fist pas mesurées à la Lyre*, (il parle de Ronsard, & de ses Odes) *comme il a bien seu faire depuis: Ni moi, non plus que lui, ne me voulois obliger à cette loi de masculins & feminins. Ce que j'ay amandé en mes nouveaux Escrits, esquels j'ay raconté les IV. saisons de l'année, qui estoient sans mesures aux premieres œuvres.* C'est donc à Ronsard à qui on doit cette pratique reguliere: mais c'est à Marot à qui l'on doit l'invention de ce meslange. Du Bellai dans son Illustration de la Langue Françoise: *Il y en a qui fort superstitieusement entremeslent les vers masculins avec les feminins, comme on peut voir aux Psalmes traduits par Marot: ce qu'il a observé, comme je croi, afin que plus facilement on les peust chanter sans varier la Musique, pour la diversité des mesures, qui se trouveroient à la fin des vers.* Il ajoûte : *Ie trouve cette diligence fort bonne, pourveu que tu n'en faces point de religion, jusques à contraindre ta diction, pour observer telles choses.*

Pag. 94. AV POINT HEVREVX, OV LES DESTINS AMIS SOVS TA MAIN LES A MIS. Il n'y a personne qui ne voie qu'il faut lire, *Où les Destins amis Sous ta main les ont mis*; & cependant il n'y a point d'Edition de Malherbe, où cette faute ne se trouve.

Pag. 95. ET SANS FLATER. Cette expression est trop vague: I'aurois dit, *Sans te flatter*, &c.

OBSERVATIONS SVR LE LIVRE IV. DES POESIES DE M. DE MALHERBE.

SVR LE SONNET A MONSEIGNEVR Frere du Roi.

MALHERBE fit ce Sonnet ſur la fin de ſes jours, ceſtadire en l'année 1628. Il n'eſt pas fort bon, ou plûtoſt il eſt fort mauvais.

DE CONTENTER GASTON, ET D'ESCRIRE DE LVI. Proſaïque. *Pag. 96.*

A SI BELLE ENTREPRISE. Il dit enſuite dans le meſme Sonnet, *Puiſqu'en âge ſi bas*. I'ay desja remarqué que Malherbe affectoit ces façons de parler. M. de Gombaud a dit dans vn de ſes Sonnets amoureux pag. 99.

Mais en ſi douce flâme, & ſi belle priſon, &c.

NEVFVAINE. Ronſard s'eſt ſervi plus d'vne fois de ce mot en parlant des Muſes. Dans ſon Recueil des Sonnets au Sonnet 78. à Olivier de Magni: *Pag. 97.*

Ie peindrois d'autre part, mais d'vne autre façon,
Comme vn nouveau Phœbus, le Seigneur d'Avanson,
Des Muses conduisant la Neufvaine celeste.

Dans sa premiere Eglogue:

Et toi, divin Dorat, des Muses artisan,
Qui premier amoureux de leur belle Neufvaine,

& ce qui suit. Et dans vn de ses Fragmens:

Ie chante par quel art la France peut remettre
Les Armes en honneur. Vueille le moi permettre,
Neufvaine, qui d'Olympe habites les sommets,
Accomplissant par moi l'œuvre que je promets.

Ce mot ne me déplaist pas, & je serois bien aise qu'on le rappellast de son bannissement. Les Latins ont appellé de mesme les Muses *Novensiles.* M. Grotius dans sa Traduction d'vne Epigramme de Theocrite:

Serpyllum densis foliis præsigne, rosasque
Rorantes Divis pono Novensilibus.

Arnobe au livre III. *Novensiles, Piso Deos esse credit novem, in Sabinis apud Trebiam constitutos. Hos Granius Musas putat.*

ET QVICONQVE VOVS SERT N'EN A QVE DE L'ENNVI. Bas & prosaïque.

D'OSER PLVS QV'IL NE FAVT. Ioignez cét exemple à ce que nous avons dit sur ce vers de l'Ode pour la Reine Mere, pendant sa Regence, *De ne regner pas comme il faut.* M. de Gombaud a aussi dit dans vn de ses Sonnets,

Ie voi bien que mon cœur aspire à l'impossible,
Et que tous ses desseins osent plus qu'il ne faut.

MAIS TANT DE BEAVX OBIETS TOVS LES IOVRS S'AVGMENTANS. *S'augmentant*, au gerondif, seroit beaucoup mieux.

COMME

COMME, Y FOVRNIREZ-VOVS. *M. de Malherbe disoit toûjours* comme: *en quoi il n'est pas suivi; car il n'y a point de doute que lorsque l'on interroge, ou que l'on se sert du verbe* demander, *il faut dire* comment, *& non pas* comme. *Ce seroit fort mal dit*, Demandez-lui, comme cela se peut faire: *mais*, Demandez-lui, comment. *Et* comme estes-vous venu: *au lieu de dire*, Comment estes-vous venu? *& ainsi des autres.* Ce sont les paroles de M. de Vaugelas dans ses Remarques de la Langue Françoise.

SVR LE SONNET A MONSEIGNEVR le Cardinal de Richelieu.

GRANDE AME, AVX GRANS TRAVAVX SANS REPOS ADONNÉE. Il a dit de mesme au livre sixiéme dans le Sonnet pour vn Gentilhomme qui fut assassiné,

Belle Ame, aux beaux travaux sans repos adonnée.

TELLE CETTE PRINCESSE. M. Costar dans la Suite de la Defense de M. de Voiture a remarqué, que Malherbe dans ces vers

A chercher l'an climaterique
De l'eternelle Fleurdelis,

avoit fait vne Nymphe, ou plûtost vne Deesse, de la Fleur de Lis, avec la mesme hardiesse qu'il a icy changé la France en Princesse: ce qu'il a remarqué pour justifier son ami Voiture, qui avoit donné le nom de *Nymphes* à des Fleurs. Tout cela a esté tres-veritablement & tres-judicieusement observé par M. Costar; & tout ce que dit contre lui là-dessus

M. de Girac, eſt vne pure chicane. Voici ſes termes : *Il ne me ſemble pas que Malherbe ait fait vne Nymphe ni vne Deeſſe d'vne fleur, pour avoir appellé les lis des fleurs éternelles. Lorſque les Grecs ont donné le nom d'*Amarante *à celle, qui ſuivant l'origine de ce terme, ne fleſtrit jamais, ont-ils voulu pour cela que ce fuſt vne Nymphe? I'avouë que nos Poëtes, par les Fleurs de lis qui ſont les Armes de ce Roiaume, entendent parler de la France, mais il ne s'enſuit pas qu'ils en facent vne Divinité. Lorſque Virgile appelle des navires,* le Centaure *ou* la Chimere, *acauſe de la figure de ces monſtres qui eſtoit à la poupe de ces vaiſſeaux, a-t-il crû que la Chimere & le Centaure fuſſent des Nymphes? Lucain a-t-il erigé en autant de Divinitez les Aigles Romaines, pour avoir donné à leurs legions le nom des Enſeignes qui les diſtinguoient? Il n'eſt pas meſme fort evident, que Malherbe change la France en Princeſſe, dans les vers que M. Coſtar a citez. He quoi! ce bon M. le Curé n'a-t-il point encore leu dans ſon Breviaire, que le Prophete Ieremie appelle bien la ville de Hieruſalem, la Souveraine des Nations & la Princeſſe des Provinces. Et lequel de tous les Interpretes s'eſt jamais perſuadé que ce Prophete ait eu la hardieſſe de changer en Princeſſe Hieruſalem?* Tout ce diſcours de M. de Girac, n'eſt, dis-je, qu'vne pure chicane, & c'eſt aſſez l'avoir refuté, que de l'avoir rapporté.

SVR LE SONNET A MADAME la Princeſſe Doüairiere, Charlote de la Trimoüille.

IL fit ce Sonnet en arrivant à la Cour. Les rimes maſculines des quatrains ſont en *rer*, & les feminins en *rée*, ce qui cauſe vn ſon deſagreable à l'oreille.

QVOI DONC, GRANDE PRINCESSE, EN LA TERRE ADORÉE. *Adorée* eſt equivoque à *terre*, & à *Princeſſe*.

VOVS ESTES EN DES LIEVX, OV DES CHAMPS TOVSIOVRS VERDS. En Provence. Noſtre Auteur dans vne de ſes Lettres à Madame la Princeſſe Doüairiere, qui eſt la ſeconde du livre premier: *Ie vous apporte l'offrande d'vn chetif Sonnet, que je fis tout auſſi-toſt que je ſeus qu'au lieu de revenir par deçà, vous tourniez le viſage vers la Provence.*

MAIS SI C'EST POVR CELA. Cét hemiſtiche eſt bas, & ce vers qui ſuit,

Comment faites-vous cas de choſe ſi petite,

n'eſt pas non plus fort relevé.

SVR LE SONNET A MADAME la Princeſſe de Conti.

CETTE Madame la Princeſſe de Conti eſtoit vne perſonne d'vn grand merite, qui aimoit fort les Beaux Eſprits, & particulierement Mal-

herbe. Elle estoit fille du Balafré. Nostre Poëte lui a écrit vne Lettre de consolation sur la mort du Chevalier de Guise son frere, qui est le chef-d'œuvre de ses Lettres.

RACE DE MILLE ROIS. I'ay appris de M. de Racan, que Malherbe sur la fin de ses jours changea cét hemistiche de la sorte, *Race de tant de Rois*; parcequ'il desapprouvoit ces nombres vagues, si ce n'estoit qu'il y eust quelque raison particuliere de les emploier, comme en ce vers du Sonnet precedent,

Vous de qui chaque pas fait naistre mille fleurs,

où ils font vn bel effet, acause de l'opposition de *chaque pas*. Le mesme M. de Racan dans ses Memoires pour la Vie de Malherbe a fait mention de cette opinion, ou plûtost de cette phantaisie de Malherbe. *Il ne vouloit pas*, dit-il, *que l'on nombrast en vers de ces nombres vagues, comme* cent, *ou* mille; *& disoit assez plaisamment, quand il voioit nombrer quelqu'vn de cette sorte*, Peut-estre n'y en avoit-il que quatre-vingts dix-neuf. *Mais il estimoit qu'il y avoit de la grace à nombrer necessairement, comme en ce vers de Racan*,

Vieilles Forests, de trois siecles âgées.

C'est encore vne des censures à laquelle Racan ne pouvoit se rendre: mais il n'a osé se declarer là dessus qu'aprés la mort de M. de Malherbe. M. de Racan a eu grande raison de ne point deferer en cela à l'opinion de Malherbe; car cette opinion, comme je l'ay desja dit, n'est qu'vne pure phantaisie. Tous les Poëtes generalement de toutes les nations ont emploié avéque grace ces nombres definis de *mille* & de *cent*, au lieu des indefinis. Et pour re-

venir à nostre hemistiche, *Race de mille Rois*, est beaucoup mieux, que *Race de tant de Rois*.

TELLE QVE NOSTRE SIECLE &c. Ce compliment est admirablement beau. I'ay tasché de l'imiter dans la Dedicace de mon Oiseleur à Madame la Comtesse de la Fayette:

Telle qu'aux bords d'Alier la France vous contemple,
Parmi les Immortels digne d'avoir vn Temple;
Telle je fais dessein de vous peindre en mes vers,
Et vous representer aux yeux de l'Vnivers.

MAIS SI LA PESANTEVR D'VNE CHARGE SI GRANDE RESISTE A MON AVDACE, ET ME LA REFROIDIT. Le propre de la pesanteur n'est pas de refroidir; c'est d'accabler. Nous parlerons de ces metaphores non suivies sur les Stances qui commencent par *Phyllis, qui me voit le teint blesme*.

SVR L'ODE A MONSEIGNEVR le Duc de Bellegarde.

MALHERBE fit cette Ode estant chez M. de Bellegarde, deux ans avant la mort du Roi Henri le Grand.

A LA FIN. Vn des plus beaux Esprits de nostre siecle, & que j'estime infiniment, reprend Malherbe d'avoir dit en cét endroit *à la fin*, au lieu d'*enfin*. Ie demeure d'accord qu'*enfin* auroit meilleure grace au commencement d'vn Poëme, & qu'*à la fin* se met plûtost au milieu de la periode, ou au milieu du vers, comme en ces endroits de nostre Poëte,

Si faut-il qu'à la fin j'acquite ma promesse.

On me dit qu'à la fin toute chose se change.

& dans ceux-ci de M. de Gombaud,

Mon courage à la fin succombe à mes douleurs.
Mes flâmes à la fin me vont reduire en cendre.
Mais qu'on trouve à la fin leurs douceurs inhumaines.

Neantmoins *à la fin* se peut fort bien mettre au commencement d'vne periode, & mesme au commencement d'vn Poëme, comme l'a icy emploié nostre Poëte; & comme il l'a encore emploié ailleurs dans ces vers du Ballet de Madame,

A la fin tant d'Amans, dont les ames blessées &c.

TON BRVIT &c. N'A VEV &c. Cette façon de parler *Ton bruit a veû*, paroist étrange. Elle ne l'est pourtant pas, ce mot de *bruit* en cét endroit se prenant pour celui de *renommée*. Les Italiens disent de mesme *il grido*.

Pag. 101. LES MVSES HAVTAINES ET BRAVES. *Muses hautaines*, cestadire, *superbes*. Marot dans son Epistre à Sagon:

Venez son mignon, Borderie,
Grand espoir des Muses hautaines.

Malherbe a dit ailleurs,

En cette hautaine entreprise &c.

Et Monsieur de Gombaud dans vn de ses Sonnets amoureux,

Voila bien les Forests, dont les cimes hautaines &c.

ET COMME PARENTES DES DIEVX NE PARLENT IAMAIS EN ESCLAVES. Ce que M. de Girac dit sur ces vers de Malherbe dans sa Replique à M. Costar, merite d'estre icy rapporté. *Cette premiere Stance*, il parle de celle où sont ces vers de Malherbe, *est vne de celles qu'on a le plus blasmée parmi les*

ouvrages de cét incomparable Poëte. Plusieurs Critiques n'ont pû souffrir qu'il appellast les Muses parentes des Dieux, *puisqu'elles sont elles-mesmes des Deesses: qu'en cette qualité, & non comme parentes des Dieux, elles ne parlent pas en Esclaves; quoiqu'il ne faille point estre Dieu, ni parent des Dieux, pour ne pas parler de cette sorte. Et ce ne seroit pas bien s'expliquer, ajoustent-ils, d'appeller parent des Princes celui qui seroit effectivement Prince. Il n'appartient qu'à la Langue Grecque d'vser en cela de circonlocution; & au lieu de* Poëtes *& d'*Orateurs, *de dire* les Enfans des Poëtes & des Orateurs. *En effet j'ay veû vn exemplaire de Malherbe, où il y avoit écrit à la marge, de la main d'vn des plus beaux Esprits de ce siecle,*

> *Les Muses hautaines & braves,*
> *Comme filles de Iupiter,*
> *Ne savent que c'est de flater,*
> *A la maniere des Esclaves.*

Toutes ces objections de M. de Girac contre nostre Poëte, sont nulles de toute nullité. Il est vrai que les Muses sont des Deesses, mais ce sont des Deesses d'vn ordre inferieur à Iupiter, à Apollon, à Mars, à Bacchus, à Iunon, à Venus, à Diane, à Minerve, & à tous ces autres Dieux qu'on appelle *majorum gentium*. De sorte que quand nostre Poëte a dit que les Muses estoient parentes des Dieux, il a entendu parler des Dieux du premier ordre, qu'il a appellés *Dieux* par excellence. Il est vrai aussi qu'il n'est pas necessaire d'estre Dieu, ou parent des Dieux, pour ne parler pas en esclave, & que d'autres que les Dieux & leurs parens peuvent parler librement: mais il suf-

fit que les Dieux & les parens des Dieux parlent de la sorte. Pour ce qui est de cét exemplaire de Malherbe, où vn des plus beaux Esprits de ce siecle avoit écrit

Les Muses hautaines & braves
Comme filles de Iupiter &c.

il est constant que ces vers sont de Malherbe; mais Malherbe qui les avoit faits premierement de la sorte, les a depuis changez de l'autre façon; & cela acause de la mauvaise rime de *Iupiter* & de *flater*; comme je l'ay appris de M. de Racan; de qui j'ay appris aussi que Malherbe sur la fin de ses jours, avoit conceu vne si grande aversion contre ces rimes Normandes, qu'il avoit dessein de les oster toutes de ses Poësies. Mais pour revenir à nos parentes des Dieux, j'avouë que ce mot de *parentes* n'est pas fort noble; & j'aurois mieux aimé m'expliquer de la sorte,

Les Muses hautaines & braves
Tiennent le flater odieux.
Ces Filles du Pere des Dieux
Ne parlent jamais en Esclaves.

ET DE QVI LE CERVEAV LEGER. Desportes:

Je ne veux plus aimer vn cerveau si volage,
Fantastique, incertain, qui n'a rien d'arresté &c.

NE SE PEVT IAMAIS OBLIGER. Prenez garde à cette façon de parler, *Ne se peut obliger*, pour dire, *Ne peut estre obligé.*

Pag. 102 COMME EN CVEILLANT VNE GHIRLANDE &c. Malherbe a vraisemblablement imité cette pensée de ces vers de l'Ode de Du Bellai au Prince de Melphe,

Mais comme errant par vne prée;

De

De diverses fleurs diaprée,
La Vierge souvent n'a loisir,
Parmi tant de beautez nouvelles,
De reconnoistre les plus belles,
Et ne sait lesquelles choisir.
Ainsi confus de merveilles,
Pour tant de vertus pareilles
Qu'en toi reluire je voi,
Ie perds toute connoissance,
Et pauvre par l'abondance
Ne say que choisir en toi.

Comme Du Bellai l'a aussi vraisemblablement imitée de ces vers de l'Epigramme de Politien à la loüange de Bassus,

Vtque intret biferi si Virgo rosaria Pæsti,
Quam primò carpat vix sciat illa rosam:
Sic tot Fama tua cernens miracula laudis,
Palmam cui primùm deferat, in dubio est.

Plusieurs de nos Poëtes se sont servis aprés Malherbe de cette mesme pensée. M. Magdelenet dans son Ode à la Reine de Suede, parlant à sa Muse:

Tu, Diva, primùm quid memorem doce:
Nam fluctuantem pertrahit omnium
Me turba virtutum: lacessunt
Corporis hinc, animi inde dotes.
Sic Nympha mollem gramine floreo
Nectens coronam, Veris honoribus
Densis laborat, nec scit vtros
Anxia dextra metat colores.

M. Maury dans vne de ses Epistres à Monsieur de Sorbiere:

Non secus ac pictos tenero quæ pollice flores

Vernante in prato decerpit sedula Virgo,
Hisque sinum, calathosque implet, nectitve corollas;
Talis & ipse velut per florea rura vagaris.

Et M. Du Perier dans vne de ses Odes à Monsieur de Guise :

Sic Nympha, picto gramine nobilem
Pulchra corollam nectere gestiens
Fronti, renidentum laborat
Luxurie nimiâ colorum.

CVEILLANT VNE GVIRLANDE. Cette façon de parler est fort belle & fort poëtique, & ceux qui y trouvent à dire, parcequ'on ne cueille point de guirlandes, mais seulement des fleurs, dont on fait ensuite des guirlandes, ne savent ce que c'est que de Poësie. Petrarque, dans la Chanson *Vna Donna più bella*, s'estoit servi devant Malherbe de cette façon de parler:

Di verde lauro vna ghirlanda colse.

Et M. de Gombaud s'en est servi aprés lui, dans vn de ses Sonnets amoureux, pag. 70.

Allons parmi les fleurs cueillir vne ghirlande, &c.

Pline a dit de mesme, & plus hardiment encore, *semer des bouquets : In hortis seri & coronamenta jussit Cato*. C'est au chapitre premier du livre vingt & vniéme de son Histoire Naturelle.

L'HOMME EST D'AVTANT PLVS TRAVAILLÉ. *L'homme est*, cestadire, *On est*. Et dans les premieres Editions il y avoit *L'on est*. I'ay remarqué il y a long-temps dans mes Origines de la Langue Françoise, & dans mes Observations sur l'Amynte, que le François *on dit*, avoit esté fait du Latin *homo dicit*; d'où vient que dans les anciens

livres vous trouverez tousjours écrit *l'hom dit*, *l'hom fait*; au lieu de *l'on dit*, *l'on fait*. Les anciens Auteurs Italiens ont emploié le mot *huomo* en la mesme signification. Le Petrarque:

Il sonno è veramente, qual huom dice,
Parente de la Morte.

Le Boccace: *E questi è cosi magnifico com' huom dice.* Dante:

O imaginativa, che ne rube
Tal volta si di fuor, ch'uom non s'accorge.

Ce que le Tasse en son Amynte a imité de la sorte;

Pur non s'accorge l'huom, quand'egli nasce.

(Il parle de l'amour)

E quando huom se n'accorge, è grande, e vola.

Les Allemans disent de mesme *man sagt*, & *man kan*, pour dire *on dit*, *on peut*: qui est comme qui diroit *homo dicit*, *homo potest*. Cependant cette façon de parler de Malherbe n'est pas à imiter. Ce *d'autant plus travaillé* n'est pas non plus à imiter.

EN CETTE PEINTVRE. Il a dit ailleurs,

Non sans quelque Demon, qui deffend aux hyvers
D'en effacer jamais l'agreable peinture.

Et encore ailleurs:

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint.

PARENTAGE. Ce mot, quoique vieux, ne laisse pas d'estre beau; & il est bien plus poëtique que celui de *parenté*. Pag. 103.

QVE TOVSIOVRS LES TIENS ONT TENV LES CHARGES LES PLVS HONORABLES. Le Duc de Bellegarde estoit de la Maison de Saint Lari, cestadire, *de*

Saint Hilaire : de Sancto Hilario. C'est ainsi qu'elle est appellée dans les titres Latins. Il y a eu dans cette Maison vn Mareschal de France, appellé le Mareschal de Bellegarde, qui estoit oncle de nostre Duc. Et c'est de ce Mareschal, & de celui de Termes, allié à la Maison de Bellegarde, de qui Malherbe entend içy parler, quand il dit que les parens du Duc ont tousjours tenu en France les Charges les plus honorables.

DES ALPES A BATV LA TESTE. Le Mareschal de Termes commandoit en Italie.

LAISSER LEVRS DEPOVÏLLES CAPTIVES A LA MERCI DES FLEVRS DE LIS. Cette façon de parler *Laisser des dépouïlles à la merci des Fleurs*, paroist étrange. *Les Fleurs de Lis* en cét endroit signifient *les François*. Voiez nostre Remarque sur ces vers de l'Ode à la Reine Mere sur sa bienvenuë en France,

Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an Climaterique
De l'éternelle Fleur de lis.

Pag. 104. A QVI RIEN DE L'AVTRVI NE PLAIST. *Autrui* se met quelquefois avec l'article defini, comme il est mis en cét endroit; & alors il signifie *le bien*, & non pas *la personne*, comme l'a remarqué M. de Vaugelas. Mais cette façon de parler est du vieux temps, comme l'a aussi remarqué le mesme M. de Vaugelas: & ç'a esté inutilement que Malherbe a voulu la remettre en vsage.

A L'EMPESCHER DE TE LOVER. Ces deux infinitifs, dont l'vn est regi par l'autre, ont mauvaise grace dans vn petit vers. I'ay dit, dont l'vn est regi par l'autre, car quand ces infinitifs ne sont

point regis les vns par les autres, ils ne sont pas desagreables, comme dans ces vers suivans, qui sont de cette mesme Ode,

Sa gloire à danser & chanter,
Tirer de l'arc, sauter, luter.

TOVTE LA COVRT, &c. ACCOVRT. I'ay remarqué il y a long temps dans mes Origines de la Langue Françoise, que ce mot François *Court* avoit esté fait du Latin *curtis* ou *cortis*, de mesme que l'Italien *corte*, & non pas de *curia*; & que par cette raison il faloit écrire *court*, & non pas *cour*. Ainsi nostre Poëte n'est pas à reprendre d'avoir rimé *court* & *accourt*. Mais ceux qui riment *cour* avec les mots qui se terminent en *our*, sont encore moins à reprendre, car on prononce *cour*, & non pas *court*. Et cependant j'apprens de M. de Racan que Malherbe ne pouvoit souffrir les Poëtes de son temps qui rimoient *la Cour* avec ces mots qui se terminent en *our*.

CE IOIAV D'HONNEVR ET DE FOI. Cela est dit à l'antique. *Pag.* 105.

DE CE FATAL ACCOVPLEMENT. *Accoupler* se dit proprement de la conjonction des bestes: c'est-pourquoi pour adoucir en quelque façon ce mot d'*accouplement*, j'aurois mieux aimé lui donner l'epithete de *divin*, que celle de *fatal*. Mais nostre Poëte aime fort ce mot *fatal*. Il a dit ailleurs,

Puis, quand ces deux grands hymenées,
Dont le fatal accouplement.

HABIT DORÉ. Pour *habit d'or*, comme *siecle doré*, pour *siecle d'or*.

QVI DE VOVS DEVX ESTOIT LE DIEV. Monsieur de Voiture dans sa Lettre à M. de Colligni a vi-

ſé à cét endroit de Malherbe :

Car il valoit mieux en ce lieu
Eſtre l'Epoux, qu'eſtre le Dieu.

Pag. 106. IL FAVT MESLER POVR VN GVERRIER A PEV DE MYRTE ET PEV DE ROSES FORCE PALME ET FORCE LAVRIER. Remarquez *meſler à*, pour *meſler avec.* Malherbe a dit de meſme dans les Larmes de S. Pierre,

Meſlant à leur blancheur l'incarnate peinture.

Ce *force palme* au reſte, & ce *force laurier*, n'eſt pas dit noblement. Ronſard, dans l'Epitaphe de Mademoiſelle Leſrat Angevine, s'eſt ſervi de cette meſme façon de parler :

En verſant force roſes,
Et force fleurs écloſes,
Et force myrte épais.

Malherbe avoit mis au commencement,

Et la bienſeance des choſes
M'avertit, qu'il faut qu'vn Guerrier
En ſa Couronne ait peu de roſes
Avecque beaucoup de laurier :

ce qui eſtoit encore plus mal.

ACHILLE ESTOIT HAVT DE CORSAGE. Lycophron dit, qu'il avoit neuf coudées, & Philoſtrate, qu'il avoit dix-huit pieds.

CORSAGE. Ce mot eſt vieux, mais il eſt beau, & je ne ſay pourquoi on ne s'en ſert plus. M. de Voiture a dit dans vn de ſes Rondeaux, *Rien n'eſt ſi droit que ſon corſage.* Mais ſes Rondeaux ſont écrits en vieux ſtile.

L'OR ESCLATOIT EN SES CHEVEVX. Homere au premier de l'Iliade au vers 197. en parlant de Iunon :

Στῆ δ' ὄπιθεν, ξανθῆς δὲ κόμης ἕλε Πηλείωνα.

Et au livre ψ, au vers 141. en parlant d'Achille:

Στὰς ἀπάνευθε πυρῆς, ξανθὴν ἀπεκείρατο χαίτην.

Stace au livre 1. de l'Achilleïde:

Attamen arma inter, festinatèsque labores
Dulcis adhuc visu, niveo natat ignis in ore
Purpureus, fulvoque nitet coma gratior auro.

ET LES DAMES AVECQVE VOEVX SOVPIROIENT APRES SON VISAGE. Achille estoit plus beau que le beau Nirée, comme nous l'apprenons de ces vers du Prince des Poëtes,

Νιρεὺς, ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθε
Τῶν ἄλλων Δαναῶν, μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα.

SA GLOIRE A DANSER. Ie ne me souviens point d'avoir leû qu'Achille sceust bien danser. Mais Stace disant qu'il savoit tous les exercices, nostre Poëte a pû dire qu'il savoit celui de la danse: & mesme il l'auroit pû dire sans l'autorité de Stace. Seneque dit de Scipion qu'il aimoit à danser: *Scipio triumphale & militare corpus movit ad numeros.* Mais il ajoûte, *non molliter se infringens, ut nunc mos est, etiam incessu ipso ultra muliebrem molliciem fluentibus: sed ut illi antiqui viri solebant, inter lusum ac festa tempora, virilem in modum tripudiare, non facturi detrimentum, etiam si ab hostibus suis spectarentur.*

A CHANTER. Vn ancien Poëte dans les Priapées, en parlant d'Achille:

Ille Pelethroniam cecinit miserabile carmen
Ad citharam, citharâ tensior ipse suâ.

Homere dans l'Iliade, en parlant de Phœnix, d'Ajax, & d'Vlysse, qui furent envoiez vers Achille:

Τὸν δ' εὗρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ,

Καλῆ, διαδαλέη &c.

OV DE PHOENIX OV DE CHIRON. Chiron fut le premier Gouverneur d'Achille, & Phœnix, le second. Ce premier Gouverneur le nourrit de moüelle de lion, selon le témoignage de Stace au livre second de l'Achilleïde:

Non vllas ex more dapes habuisse, nec vllis
Vberibus satiasse famem, sed spissa leonum
Viscera; semianimesque libens traxisse medullas.

Saint Gregoire de Nazianze dans son Panegyrique de Saint Basile, & le Declamateur Libanius dans l'Oraison qu'il a faite pour Achille, & dans l'autre qu'il a faite contre lui, disent la mesme chose. Tertullien en son livre *de Pallio*, & Eustathius sur le premier de l'Iliade, disent en general qu'il fut nourri de moüelles d'animaux. Ce que j'ay bien voulu remarquer icy en passant, pour justifier mon ami Monsieur Costar de l'ignorance grossiere dont M. Girac l'accuse, parceque dans la Suite de la Deffense de M. de Voiture qu'il m'a fait l'honneur de m'addresser, il avoit dit qu'Achille avoit esté nourri de moüelle de Lion.

Pag. 107. C'EST AUX MAGNANIMES EXEMPLES, QUI SOUS LA BANNIERE DE MARS SONT FAITS AU MILIEU DES HAZARDS, QU'IL APPARTIENT D'AVOIR DES TEMPLES. *Des exemples magnanimes, qui ont des temples*, est vn galimatias. *Des exemples, qui sont faits au milieu des hazards sous la banniere de Mars*, n'est guere plus intelligible: *Qu'il appartient*, est prosaïque. Ainsi tous ces quatre vers ne valent pas grand chose.

VN FLEUVE AU TRAVERS DE LA MER, SANS QUE

QVE SON GOVST DEVIENNE AMER &c. Alphée. Virgile:

Sic tibi, cùm fluctus subter labêre Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat vndam.

DEPVIS QVE POVR SAVVER SA TERRE &c. *Pag. 108.* *Sauver sa terre* est dit peu noblement, & peu obligeamment.

LE PREMIER TRAIT DE SON TONNERRE. Ronsard dans l'Ode au Chancelier de l'Hospital, faisant parler Iupiter:

Le trait qui fuit de ma main,
Si tost par l'air ne chemine, &c.

Et dans l'Ode 22. du livre premier, parlant à sa Lyre:

Le trait flambant de Iupiter s'éteint
Sous ta Chanson, si ta Chanson l'atteint.

LA PRINCIPALE PART. Ce *pale part* fait vn son desagreable à l'oreille.

LE ROSNE OVTRE SES BORDS. M. de Racan *Pag. 109.* dans le Sonnet sur la mort du Chevalier de Guise:

Nous eussions fait enfler la Seine outre ses bords.

IE FERAI MIEVX DE RELASCHER. M. de Gombaud a dit de mesme dans l'vn de ses Sonnets amoureux,

Quand on n'avance point, il vaut mieux relascher.

Les Poëtes doivent eviter ces mots propres des arts, & dire les choses figurément.

GRACIEVX. Ce mot est tres-beau. M. de Vaugelas, qui le condamne, n'a pas raison; & M. de la Mote le Vayer, qui le justifie contre M. de Vaugelas, a raison.

TREBVCHER. Ce mot n'est plus de la belle Poësie, comme je l'ay desja remarqué sur ces vers,

Puisses-tu voir sous le bras de ton Fils
Trebucher les murs de Memphis.

Pag. 110. QVAND LA FAVEVR A PLEINES VOILES &c. Ces *pleines voiles* n'ont point de rapport avec ce qui suit, *Vous feroit avoir le front dans les étoiles.*

SANS ESTRE MENTEVR. Prosaïque.

IAMAIS VOS PROSPERITEZ N'IRONT IVSQVES OV IE DESIRE, NI IVSQVES OV VOVS MERITEZ. Ce compliment est trop commun. I'aurois souhaitté que nostre Poëte eust fini son Ode par quelque chose de plus extraordinaire.

SVR LE SONNET POVR LE MARQVIS de la Vieuville Surintendant des Finances.

Pag. 111. IL y avoit dans les Editions precedentes *Superintendant des Finances;* ce qui fait voir qu'on parloit de la sorte du temps de Malherbe. Mais il y a desja plus de trente ans qu'on dit *Surintendant;* & Malherbe lui-mesme l'a ainsi écrit dans vne de ses Lettres, qui est la treiziéme du livre second. Nous disons aussi presentement *surerogatoire*, & non pas *supererogatoire*, comme on le disoit autrefois.

SVR LA PROSOPOPÉE D'OSTENDE.

Pag. 112. C'EST vne pure traduction de ces admirables Vers de Monsieur Grotius,

Area parva Ducum, totus quam respicit orbis,
Celsior vna malis, & quam damnare ruina

Nunc quoque Fata timent; alieno in litore resto.
Tertius annus abit: toties mutavimus hostem:
Sævit hyems pelago, morbisque furentibus æstas,
Et minimum est, quod fecit Iber. crudelior armis
In nos orta lues: nullum est sine funere funus;
Nec perimit mors una semel. Fortuna quid hæres?
Quâ mercede tenes mistos in sanguine Manes?
Quis tumulos moriens hos occupet, hoste peremto,
Quæritur, & sterili tantùm de pulvere pugna est:

& que M. du Vair & Rapin ont aussi traduits. M. Gassendi en la Vie de M. de Peiresc, fait mention des deux premieres Traductions, en ces termes; *Hinc proinde cœpit Peirescius Malherbii Poëmata cognoscere, suspicere, apud exteros commendare. Si quidem cùm mense Septembri (1604) illa memorabilis Ostendæ obsidio exitum habuisset, pulcráque illa Carmina,* Area parva Ducum *&c. fuissent Gallicis versibus, non modò à Vario, sed à Malherbio etiam, expressa, misit illico cùm ad alios, tum ad ipsum Scaligerum, quem Latinorum Carminum arbitrabatur esse auctorem. Taceo autem, ut Scaliger ad ipsum rescripserit, auctorem esse Hugonem Grotium, adolescentem lectissimum; Puellas verò ex Helicone se, ut senescentem, pridem aversatas: ex quo etiam se excusavit, quòd versus ab eo expetitos pro Pinello, non mitteret.* Ce que M. Gassendi dit en cét endroit, que M. de Peiresc crut d'abord, que Ioseph Scaliger estoit l'auteur de ces vers de M. Grotius, me fait souvenir qu'ils lui sont attribuez par Mathieu dans son Histoire des sept années de Paix. *Les Assiegeans*, dit-il, parlant de la prise d'Ostende, *ont vsé beaucoup de poudre pour avoir vn monceau de terre. Ils ont vendu vn nombre in-*

croiable d'hommes, pour acquerir un cimetiere. C'est tout un. La gloire du Vainqueur n'en est pas moindre, aiant ce qu'il vouloit avoir. Iamais on ne vit pareille Forteresse, ni si grande resolution à deffendre & assaillir une Ville sans maisons, voire sans terre, & qui ne promettoit au Vainqueur qu'une sterile poussiere, comme dit Ioseph de la Scale en ces doctes vers qu'il fit sur ce Siege en la fin de la troisiéme année, & un peu auparavant la capitulation. Estienne Pasquier les attribue aussi au mesme Scaliger dans le Recueil de ses Poësies, où il les a pareillement traduits en François, ou plûtost en Gaulois. Mais ils ont encore esté attribuez à d'autres qu'à Ioseph Scaliger, comme nous l'apprenons de M. Grotius mesme; car voici comme il en parle dans la Lettre à son frere, imprimée devant ses Poësies: *Scis exiguo de Ostenda Carmini quàm multos magnosque auctores fama assignaverit.* Et nous apprenons du Mercure François de Pierre Victor Palme Cayet, qu'ils ont esté attribuez à Baudius.

DE VOIR QVE LE MALHEVR NE M'OSE METTRE BAS. M. de Gombaud dans vn de ses Sonnets pag. 6. a dit de mesme,

Leur orgueil, qui des Rois a mis les sceptres bas.

FROID A L'EXTREMITE'. Prosaïque.

PESLE-MESLE. Ce mot est toûjours de la haute Poësie. M. Chapelain s'en est servi dans sa Pucelle, & M. de Segrais dans son Eneïde.

SVR LE SONNET POVR MONSIEVR de la Ceppede &c.

CE M. de la Ceppede estoit Premier President de la Chambre des Comptes de Provence. Malherbe en fait mention dans sa Lettre à la Princesse de Conti sur la mort du Chevalier de Guise. La famille des Ceppedes est vne des plus illustres de Provence. Elle vient d'Espagne. Sainte Théraise estoit de cette famille. Voiez Nostradamus en son Histoire de Provence. Pag. 113.

MAIS QV'A SA PLVME SEVLE ON DOIVE CE DISCOVRS &c. M. Du Perier, Gentilhomme d'Aix en Provence, à qui nostre Poëte a adressé des Vers pour le consoler de la mort de sa fille, a eu la mesme pensée dans vn Sonnet qu'il fit en 1578. sur le Panegyrique de M. de Laurens, Advocat General au Parlement d'Aix:

Ce n'est pas de Laurens, qui parle en cette sorte.
C'est Dieu par de Laurens qui nous fait ce discours.

OV IE N'Y CONNOIS RIEN. Prosaïque.

SVR LE SONNET A MONSIEVR du Maine.

CE M. du Maine, qu'on appelloit autrement le Baron de Chabans, estoit vn Soldat de fortune. Aprés avoir servi d'Ingenieur & d'Aide de Camp dans les Armées du Roi, il servit de Lieutenant d'Artillerie dans celles des Venitiens. Pag. 114.

Estant de retour en France, il fut tué auprés des Minimes de la Place Roiale par M. L'Enclos. Mademoiselle L'Enclos, si celebre aujourd'hui par son luth, par son esprit, & par sa beauté, est fille de ce M. L'Enclos.

DONT ON M'ORRA. On prononçoit ainsi anciennement. Du Bellai dans son Ode au Prince de Melphe :

Là d'une musique fournie
Nous orrons la douce harmonie.

Touvant dans des Stances :

Quand vous orrez ce bruit,
Quel sensible regret poindra vostre courage ?

Nous disons presentement *on m'oira, nous oirons, vous oirez.*

SUR LE SONNET A MONSIEUR de Fleurance.

Pag. 115. CE M. de Fleurance estoit de Laval. Il fut quelque temps Precepteur du feu Roi Loüis XIII. auquel il ne fut pas agreable.

PUISQU'ELLE EST PARFAITEMENT SAGE, QU'ELLE SOIT PARFAITE EN BEAUTÉ. Pour parler juste, il faloit dire, *Puisqu'elle est parfaitement sage, Qu'elle soit parfaitement belle.* Ou bien, *Puisqu'elle est parfaite en sagesse, Qu'elle soit parfaite en beauté.* Mais les grands Poëtes negligent ces petits ajustemens.

SVR LE SONNET A RABEL, PEINTRE, sur vn livre de fleurs.

MONSIEVR de Chelande a parlé dans ses Poësies de ce Peintre Rabel: Pag. 116.

Ingenieux Rabel, de qui la docte main
Ne cedera jamais au Tempeste Romain.

Ce livre de Fleurs est presentement entre les mains de M. le Duc de Mazarin.

QVELQVES LOÜANGES NOMPAREILLES &c. M. Costar dans son Apologie, qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, soûtient que Malherbe s'est icy contredit, comme en plusieurs autres endroits. *Ce mot d'*incomparable, *dit-il, semble faire quelque embaras dans quelques Stances de nostre Malherbe, comme en celle-cy,*

Quelles preuves incomparables
Peut donner vn Prince de soi,
Que les Rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon Roi?

Cette pensée pouvoit estre expliquée plus clairement. Il faut trop de lumiere pour la bien voir, & pour comprendre ce que le Poëte veut dire, qui est, que si vn Prince peut faire des actions incomparables, c'est le sien qui en remportera la gloire, sans que les autres Rois la lui osent contester. Ie ne trouve pas moins de difficulté dans ces autres vers du mesme Auteur,

Et quoi donc? la France feconde
En incomparables Guerriers,
Aura jusqu'aux deux bouts du monde
Planté des forests de lauriers,

Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les Histoires
Ont publié de sa valeur?

*Comment est-il possible qu'il y ait plus d'un Guerrier qui merite le titre d'*Incomparable, *puisque ce terme ne souffre point de societé, non plus que celui d'*Vnique? *Neantmoins il est aisé de répondre, que chacun de ses Guerriers en particulier n'estoit pas incomparable lorsqu'on le mettoit en paralléle avec ses compagnons; mais que tous ensemble l'estoient au respect de tous les Braves des Nations étrangeres. Ce qui m'empesche, & que je ne puis sauver, c'est cét Eloge du Peintre Rabel,*

Quelques loüanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cét Ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au dessus de lui.

Si Apelle a des loüanges nompareilles encore aujourd'hui, par quelle invention Rabel peut-il estre au dessus de lui? On ne sauroit pas mesme concevoir comme il pourroit estre vis-à-vis, & s'exempter d'estre plus bas de quelques degrez. Il est aussi fort aisé de répondre à cette objection, que Monsieur Costar croit sans réponse. Ces loüanges nompareilles qu'Apelle a encore aujourd'hui, doivent estre entenduës à l'égard des autres Peintres, & non pas à l'égard de Rabel.

APELLE. M. de Vaugelas veut qu'on die *Apellés* en prose, & *Apelle* en vers. Ie ne dirois pas *Apellés* en vers, mais je ne ferois pas difficulté de

de dire *Apelle* en prose.

N'Y METTANT POINT DE MARGVERITE. Ie ne say qui estoit cette Maîtresse de Malherbe, qui s'appelloit Marguerite. Plusieurs autres de nos Poëtes ont fait de mesme allusion au nom de *Marguerite*. Ronsard dans l'vne de ses Odes:

En mon cœur n'est point écrite
La Rose, ni autre fleur:
C'est toi, belle Marguerite,
Pour qui j'ay cette couleur.

Du Bellai dans vn de ses Sonnets à Madame Marguerite, sœur vnique du Roi:

Prenez en gré ces Poëtiques fleurs.
Ce sont mes vers, que les chastes Charites
Ont émaillé de plus de cent couleurs,
Pour aller voir la fleur des Marguerites.

AVROIT TERNI LE DEMEVRANT. Ce *demeurant* n'est pas dit avec grace.

SVR LE QVATRAIN AV DEVANT du livre du sieur de Lortigues.

CE sieur de Lortigues estoit vn Soldat qui se mesloit de versifier. M. Colletet en a fait mention dans ses Vies des Poëtes François, qui est vn ouvrage curieux pour les amateurs de nostre Poësie; & je convie icy Monsieur Colletet son fils de le donner au Public.

Pag. 117.

SVR LE QVATRAIN A MONSIEVR De Pré &c.

CE M. De Pré estoit vn Regent, du païs de Caux, qui enseignoit la Rhetorique au College du Bois dans l'Vniversité de Caën : ce que j'ay appris de M. de la Roque, Gentilhomme de Normandie, tres versé dans l'Histoire Genealogique.

SVR LA PROPHETIE DV DIEV de Seine.

Pag. 118. CEs vers ne sont qu'vn Fragment. Malherbe les fit sur le Mareschal d'Ancre aprés sa mort, à l'imitation de ceux-ci,

Quand la Guienne errante
Arma contre son Roi,
Le Fleuve de Charante
Arresta son flot coi ;

& qu'il a encore imitez en ce Fragment sur la Revolte des Princes,

Allez à la malheure, allez, Ames tragiques,
Qui fondez vostre gloire aux miseres publiques,
Et dont l'orgueil ne connoist point de loix.
Allez, fleaux de la France, & les pestes du Monde ;
Iamais pas vn de vous ne reverra mon onde :
Regardez-la pour la derniere fois.

M. de Balzac dans le Socrate Chrestien a fort illustré ces vers de cette Prophetie du Dieu de la Seine. Voici ses termes : *Si Rufin n'eust esté puni de*

ses crimes, on alloit appeller les Dieux en justice, comme fauteurs & complices de Rufin:

Abstulit hunc tandem Rufini pœna timorem,
Absolvitque Deos.

Vn de nos Poëtes a dit je ne say quoi de semblable; mais en verité d'vne excellente maniere, & sa copie passe tous ses originaux. Ie vous la propose comme vn chef-d'œuvre, dans cette Ode qu'on peut opposer aux plus belles & aux plus achevées de l'Antiquité. Le Dieu de Seine parle à vn Favori, qui passoit sur le Pont-neuf:

Va-t-en à la malheure, excrement de la Terre,
Monstre, qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoist point de loix.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta cheute se prepare,
Regarde-moi pour la derniere fois.
C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des aisles de cire aux étoiles montée,
Princes & Rois ait osé défier.
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes;
Et le Ciel accusé de soustenir tes crimes,
Est resolu de se justifier.

En tout le Poëme il n'y a qu'vn mot qui ne me plaist pas, & que je voudrois avoir changé pour vn autre. Excrement de la Terre *me semble trop bas pour vn Tyran, cestadire pour vn Criminel illustre, né à la ruine de la Patrie, alteré du sang des Citoiens, & partant plus haï que méprisé.* Engeance de la Terre *seroit peutestre mieux, parcequ'il feroit allusion à la naissance des Geans, que la Fable appelle* Enfans de la Terre. *Le mot d'*excrement *est*

d'ailleurs assez vilain, & d'assez mauvaise odeur. En sa plus honneste signification il ne peut signifier que les rats, les mousches, les vermisseaux, & autres creatures imparfaites qui se forment de la corruption de la Terre. M. de Balzac en copiant ces vers de Malherbe, y a mis *soustenir tes crimes*, au lieu de *supporter tes crimes*. Il y a quelque chose à dire en effet à *supporter tes crimes*: & j'aimerois mieux *d'autoriser tes crimes*, comme M. Chapelain l'a corrigé. Cette pensée au reste, *Et le Ciel accusé de supporter tes crimes, Est résolu de se justifier*, n'est pas originairement de Claudien: elle est de plusieurs autres Auteurs qui ont esté long temps devant lui. Ciceron au livre troisiéme de la Nature des Dieux: *Diogenes quidem Cynicus dicere solebat, Harpalum, qui temporibus illis prædo felix habebatur, contra Deos testimonium dicere, quòd in illa fortuna tam diu viveret.* Et en vn autre endroit du mesme livre: *Improborum igitur prosperitates, secundæque res redarguunt, vt Diogenes dicebat, vim omnem Deorum ac potestatem.* Martial:

> *Nullos esse Deos, inane cælum*
> *Affirmat Selius; probatque, quòd se*
> *Factum, dum negat hæc, videt beatum.*

Seneque a dit dans ce sens, *Deorum crimen, Sylla tam felix*; & vn ancien Comique Grec,

> Θεῶ δ' ὄνειδος, τοὺς κακοὺς εὐδαιμονεῖν.

SVR L'EPIGRAMME
Ianne, tandis que tu fus belle.

C'EST vne Traduction de cette Epigramme de Martial, *Pag. 119.*

Femina præferri potuit tibi nulla, Lycori:
Præferri Glyceræ femina nulla poteſt.
Hæc erit hoc quod tu. Tu non potes eſſe quod hæc eſt.
Tempora quid faciunt? hanc volo, te volui.

SVR L'EPIGRAMME
pour la Pucelle d'Orleans.

CELLE QVI VIVOIT COMME ALCIDE, DEVOIT MOVRIR COMME IL EST MORT. *Pag. 120.*

M. Guyet a dit la meſme choſe de la meſme perſonne dans ces beaux vers Latins, & que je rapporte icy d'autant plus volontiers, qu'ils ne ſont point imprimez ailleurs,

Ruſtica ſum; ſed plena Deo, ſed pectore forti;
Sed micat eximio regius ore decor.
Caſtra Virûm, ſed caſta ſequor. duce Virgine Fatum
Vertitur, & cantant Virginis arma Viri.
Redditus hoc ſceptris teſtabere, Galle, paternis;
Tuque nec id pulſus, ſæve Britanne, neges.
Quòd vici, pereo. flammas cur objicis, Hoſtis?
Et nos Herculeâ ſcandimus aſtra viâ.

Aleandre a eu auſſi la meſme penſée:

O quam te memorem, Virgo? Num ſtirpe creatam
Humanâ? an genitam ſanguine Cælicolûm?

Te Patriæ asserto imperio, fusisque Britannis,
Iure vocet Genium Gallica terra suum.
Nec tibi, seu Musis celebrata Camilla Latinis
Certet, seu Graciis Penthesilea furens.
Instruxere illas Vates mendacibus armis.
Te celebrem verax prædicat Historia.
Quin rapida victrix post facta ingentia flamma
Major ab edomito surgere visa rogo.
Sic post innumeras virtus spectata labores
Non aliâ Alciden duxit in astra viâ.

Et Monsieur Gevartius :

Nec mortis tibi turpe genus, licèt impius hostis
Immeritam tristi, Virgo, te perdidit igni.
Sic quondam Alcides furiis Liveris iniqui,
Cùm rabidis terras purgasset & æquora monstris,
Oetæo Superos adiit lustratus ab igni.

Béze, dans vne de ses Epigrammes, avoit dit aussi la mesme chose de Dolet, qui fut brûlé pour le Lutheranisme, ou plûtost pour l'atheïsme, si nous en croions Iules Scaliger dans sa Poëtique. Voici l'Epigramme de Béze :

Ardentem medio rogo Doletum
Cernens Aonidum Chorus Sororum,
Carus ille diu Chorus Doleto,
Totus ingemuit ; nec vlla prorsus
E Sororibus est reperta cunctis,
Najas nulla, Dryasve, Nereïsve,
Quæ non vel lacrimis suis, vel haustâ
Fontis Pegasei studeret vndâ
Crudeles adeo domare flammas.
Et jam totus erat sepultus ignis :
Iam largo madidus Doletus imbre
Exemptus poterat neci videri,

Quum cælo intonuit ſeverus alto
Divorum Pater, & velut peragrè
Hoc tantum ſtudium ferens Sororum,
At ceßate, ait, & novum colonum
Ne diutiùs invidete cælo:
Cælum ſic meus Hercules petivit.

SVR L'EPIGRAMME
Cét Abſinthe au nez de Barbet.

CET Abſinthe au nez de Barbet, eſt le Conneſtable de Luines; qu'il appelle *Abſinthe* par vne froide alluſion à ſon nom de *Luines*, acauſe du mot *aluine* qui ſignifie *abſinthe:* Et *au nez de Barbet*, parcequ'il avoit en effet vn nez de Barbet. Malherbe eſt d'autant plus blâmable d'avoir fait cette Epigramme contre le Conneſtable de Luines aprés ſa mort, qu'il l'avoit extraordinairement loüé pendant ſa vie, comme il paroiſt par la Lettre qu'il lui a écrite pour lui dédier ſa Traduction de Tite Live.

OBSERVATIONS SVR LE LIVRE V. DES POESIES DE M. DE MALHERBE.

SVR LES STANCES A MONSEIGNEVR le Comte de Soiſſons.

MALHERBE fit ces Stances à la priere de Monſieur le Comte de Soiſſons, ſur la paſſion qu'il avoit pour Madame Henriette de France, qui eſt aujourd'hui la Reine Mere d'Angleterre, qu'on lui faiſoit eſperer en mariage. Boiſſet, le pere, a fait ſur ces vers vn parfaitement bel air, & qui eſt ſon chef-d'œuvre: Mais il ne l'a fait qu'aprés la mort de Malherbe, qui pendant ſa vie a eu cette mortification de ne voir point de beaux airs ſur ſes belles Chanſons.

NE DELIBERONS PLVS &c. LA TRISTESSE M'APPELLE. Quelques-vns trouvent à dire, que Malherbe ayant premierement dit au plurier, *Ne deliberons plus, allons droit à la mort*, & *Allons épouvanter*

épouvanter les Ombres de là bas, il parle ensuite au singulier, *La tristesse m'appelle* &c. *De mon visage blesme.* Mais en cela ils n'ont pas raison, tous les Poëtes estant pleins de semblables façons de parler. Desportes dans sa Complainte, allant en Pologne:

Mourons donc, & montrons en ce dernier outrage,
Qu'il est toûjours en nous d'échapper le malheur.
Si le coup de la Mort me fait quelque douleur,
Celui de mon Depart m'en fait bien davantage.

Monseigneur de la Case dans vn Sonnet qu'il adresse à Hannibal Caro:

Caro, se'n terren vostro alligna amore,
Sterpalo, mentre è pur tenera verga.

Les Poëtes Latins parlent de mesme d'eux mesmes en vn mesme lieu & au singulier & au plurier. Les exemples en sont si frequens, que ce seroit abuser & de mon loisir, & de celui de mes Lecteurs, que d'en rapporter icy. Bien davantage, ils mettent quelquefois vn substantif singulier avec vn adjectif plurier, ou au contraire. Ainsi Tibulle a dit *nobis merenti*, pour *nobis merentibus*.

Perfida, nec meritò nobis inimica merenti.

C'est dans l'Elegie derniere du livre troisiéme.

MAIS CELA M'ARRIVANT. VOUDROIS-IE ESTRE VIVANT. Ces deux vers ne sont pas agreables.

VIVES SOVRCES DE FLAME. Amadis Iamin dans vn de ses Sonnets à Mademoiselle de Fonteines sur vn éventail: *Pag.* 122.

Alors que vos beaux yeux, vives sources de feu,
Ont allumé vos cœurs.

QVELQV'VN DIRA POVR MOI, QVE IE FAIS MON DEVOIR. Vers prosaïque.

MAIS A QVELLE AVTRE LOI DOIT VN PARFAIT AMANT DES RESPECTS ET DES CRAINTES QV'A CELLE DE SA FOI? I'ay dit de mesme dans mon Idylle du Moissonneur,

Mais à qui doit l'Amour des respects qu'à soi-mesme?
Sur les Rois, sur les Dieux son pouvoir est suprême.
Souverain, il ne doit écouter que sa voix,
Ne suivre que son cœur, n'obeir qu'à ses loix.

ON PARLE DE L'ENFER &c. Cela devoit estre dit affirmativement. Le Castelvetro dans sa Poëtique reprend de mesme Petrarque, pour avoir dit dans la Chanson *Qual più diversa*,

Vn' altra Fonte hà Epiro;
Di cui si scrive, ch'essendo fredda ella,
Ogni spenta facella
Accende; e spegne, qual trovasse accesa.

Les paroles de ce fameux Critique sont considerables, & meritent bien d'estre ici considerées: *Perche ancora non sono da lodare que' Poëti, che raccontando le cose incerte e possibili ad avenire, usano i modi di parlari, per gli quali diminuiscono la fede à quello che dicono, e mostrano anche, che è imaginato, quali sono questi*, Egli è credibile che così passasse la cosa: Così si dice: Così crede la rozza Antichità, *e simili. Percioche questi simili modi di parlari stanno bene all' Istorico, quando vuole dimostrare, che esce fuori de' confini della certitudine: mà stanno male al Poëta, la cui sua maggiore lode è, che faccia la'ncertitudine parere certitudine, per tutte quelle vie che può. Laonde no sò come mi possa commendare Gionanni Boccaccio, il quale con alcu-*

ne parole attribuite alle persone, che raccontano le Novelle, alcuna volta le rende sospette di falsità, come fà con queste, Se fede si può dare alle parole d'alcuni Genovesi. *Nè sò, come altri si possa lodare il Petrarca, che dicendo,*

> *Vn' altra Fonte hà Epiro,*
> *Di cui si scrive; ch'essendo fredda ella,*
> *Ogni spenta facella*
> *Accende,*

non doveva con quelle parole, Di cui si scrive, *levare la fede al miracolo di quella fonte, che si prendeva per fondamento certo della sua similitudine. Le quali parole, di questa medesima fonte parlando, usa Sant' Agostino nel libro della Città di Dio, havendo raccontate alcune fonti miracolose vedute da lui, ed accompagnatavi questa non veduta da lui. E quanto sono dette à tempo da quel Santo Padre, tanto sono dette fuori di tempo dal Petrarca; non havendo egli più vedute le altre fonti nominate da lui, che questa.*

SVR LES STANCES
Quoi donc ma lacheté.

MADAME. Ce mot n'est plus vsité parmi nous dans la belle Poësie, si ce n'est dans les Poëmes Dramatiques; non plus que celui de *Madonna* parmi les Italiens. Vn de nos Poëtes a vsé du mot de *Mademoiselle* dans vne Comedie, en quoi il n'est pas à imiter. *Pag.* 124.

OV NOVS RESOVDRONS-NOVS A PRENDRE PATIENCE? Prosaïque.

MAIS OV VA MA FVREVR! &c. I'ay dit de mesme dans mon Idylle du Moissonneur,

Mais, ô de ma raison aveuglement extrême!
Puis-je n'obeïr pas à la force suprême?
Et les Rois & les Dieux dans leur adversité
Sont contraints de ceder à la necessité.

Malherbe a aussi dit ailleurs,

Mais, pourrois-je n'obeïr pas
Au Destin, de qui le compas
Marque à chacun son avanture;
Puisqu'en leur propre adversité
Les Dieux tout puissants de nature
Cedent à la necessité.

Pag. 125. QVE SOVPIRER NEVF ANS DANS LE FOND D'VNE BARQVE. Malherbe, comme vous voyez, a crû qu'Achille pendant le siege de Troïe, qui dura dix ans, en avoit esté neuf dans ses vaisseaux: en quoi il s'est lourdement trompé. Achille ne se retira dans ses vaisseaux qu'aprés qu'on lui eut enlevé Briséis. Et quand on lui enleva Briséis, il y avoit desja plus de neuf ans que les Princes Grecs estoient devant Troïe.

Ἐννέα δὴ βεβάασι Διὸς μεγάλου ἐνιαυτοὶ,

dit Agamemnon au second de l'Iliade: Ou du moins il y avoit plus de neuf ans qu'ils l'avoient investie; car l'Auteur des Allegories d'Homere, qui est vn certain Heraclite, & non pas Heraclidés Ponticus, comme je l'ay fait voir dans mes Commentaires sur Diogene Laërce, croit avec Herodicus, que les Princes Grecs se retirerent de devant Troïe aprés l'avoir investie, & allerent ravager les pays de l'Asie superieure & inferieure; & qu'ils ne retournerent à Troïe que neuf ans

aprés, ſachant par les predictions de Calchas qu'elle ne pouvoit eſtre priſe que la dixiéme année: προΐδεσθαι γοῦν πιθανῶς Ἡρόδικος ἀποφαίνεται, μηδ' ὅλην τὴν δεκαετίαν ἐν Ἰλίῳ μεμενηκέναι τοὺς Ἕλληνας, ἀλλ' ἐπὶ τέλει τοῦ καθειμαρμένου χρόνου τῆς ἁλώσεως ἐληλυθέναι. καὶ γὰρ ἦν ἄλογον, εἰδότας ἐξ ὧν προεῖπεν ὁ Κάλχας, ὅτι τῷ δεκάτῳ πόλιν αἱρήσουσιν ἀρυάγγιαν, ἐπ' οὐδενὶ χρησίμῳ τοσοῦτον ἐτῶν ἀεργίαν ἀναλίσκειν. Or depuis cette retraite d'Achille dans ſes vaiſſeaux juſqu'à ſon retour dans l'Armée aprés la mort de Patrocle, il ne ſe paſſa que peu de mois; car toute l'Iliade ne comprend qu'vne année, ſi nous en croions le Pere Mambrun dans ſa docte & curieuſe Diſſertation ſur le Poëme Epique. Et je croi meſme avoir remarqué qu'il en comprend beaucoup moins. Quoiqu'il en ſoit, M. Saraſin dans ces vers à Monſeigneur le Duc d'Enguien,

Achille beau comme le Iour,
Et vaillant comme ſon Eſpée,
Pleura neuf mois pour ſon amour,
Comme vn Enfant pour ſa poupée,

avoit fait la meſme faute que Malherbe; car il avoit mis, *Pleura neuf ans;* ce que j'ay changé en *Pleura neuf mois* dans l'Edition de ſes Poëſies que j'ay publiée.

DANS LE FOND D'VNE BARQVE. M. de Vaugelas dans ſes Remarques de la Langue Françoiſe fait vn grand diſcours, pour montrer que *fond* & *fonds* ſont deux choſes differentes, & que l'on confond malapropos: Il veut que *fond* ſoit la partie la plus baſſe de ce qui contient, ou qui peut contenir quelque choſe, & que *fonds* ſoit vne portion de terre. Et pour juſtifier ſa diſtin-

ction, il dit que cette partie la plus basse de ce qui contient ou de ce qui peut contenir, a esté appellée par les Latins *fundum*, & non pas *fundus*; & cette portion de terre, *fundus*, & non pas, *fundum*; & qu'ainsi les François ont conservé l's au mot qui vient de *fundus*, & ne l'ont pas receuë en celui qui vient de *fundum*. Cette observation est absolument fausse. Premierement, les Latins ont dit *fundus* non seulement d'vne portion de terre, mais encore de cette partie la plus basse qui peut contenir quelque chose. Les Gloses de Philoxéne: *fundus*. χωρίον, ἀγρός, καὶ πυθμήν. Celles de Cyrille: πυθμήν. *fundus*. Et en second lieu, les mots François ne sont pas derivez du nominatif, mais de l'ablatif. Ainsi *rond*, *fecond*, *bon* ne viennent pas de *rotundus*, *fecundus*, *bonus*, mais de *rotundo*, *fecundo*, *bono*. On peut donc fort bien dire, contre l'avis de M. de Vaugelas, *un fond de terre: Vn fond tenu en franc alleu*. Ie dis plus, on ne diroit pas fort bien *vn fonds de terre: Vn fonds tenu en franc alleu*. Et quand on dit, *Il a vingt mille livres de rente en fonds de terre*, (qui est l'exemple que M. de Vaugelas allegue, pour montrer qu'il faut dire *vn fonds de terre*) c'est parceque *fonds* en cét endroit est plurier. *En fonds de terre*, c'est *in fundis terræ*. Il en est de mesme de son autre exemple, *Il n'y a point de fonds*. Ie demeure pourtant d'accord qu'on peut dire, & mesme qu'on le dit d'ordinaire, *Il faut faire vn fonds*. Mais je soustiens aussi que ce ne seroit pas mal dit, *Il faut faire vn fond*. Ie soustiens de plus, que *fonds* en cét exemple ne vient pas de *fundus* en la signification de portion de terre. Quoiqu'il

en soir, Nicod, qui estoit vn savant Personnage, a remarqué dans son Tresor de la Langue Françoise, qu'on disoit *fond* & *fonds*, pour le bas & l'interieur d'vne chose. Nos Anciens ont ainsi mis des s à la fin de quelques mots qui n'en devoient point avoir, comme en *Charles*, *Iules*, *Laurens*, &c. qu'ils ont, contre la regle, derivez du nominatif, & non pas de l'ablatif. Mais c'est vne autre question, dont nous parlerons en vn autre lieu.

MAIS DES CONDITIONS OV L'ON VIT ICY BAS, CERTES, CELLE D'AIMER EST LA PLVS DANGEREVSE. C'est vne imitation de ces vers de Properce,

Durius in terris nihil est quod vivat Amante:
Nec, modò si sapias, quod minùs esse velis.

SVR LA CHANSON
C'est faussement qu'on estime.

MALHERBE avoit accoustumé de dire, que la Poësie Françoise n'estoit propre que pour des Chansons. *Pag.* 126.

EST-IL COVRAGE SI BRAVE. Ronsard dans l'Epitre qu'il a faite pour respondre à ses Calomniateurs, a fait cette remarque sur ce vers d'vn de ses Calomniateurs, *Du doux poison de ton brave cerveau:* Brave, *se refere plûtost aux habillemens, qu'à l'esprit.* Il se dit aussi tres-souvent du courage, comme nostre Auteur l'a icy emploié; qui a encore dit ailleurs, *Les Muses hautaines & braves.*

QVE IE NE SAY QVELLE OFFRANDE M'EN PEVT ACQVITER AVX CIEVX. Cette façon de parler *ac-*

quiter à est remarquable. Ie ne me souviens point de l'avoir veuë ailleurs.

QVE CE QV'ELLE EST A CETTE HEVRE, ELLE SOIT IVSQV'A LA MORT. Il faut, *Elle le soit*. Nos Anciens auroient dit, *El' le soit*.

SVR LES STANCES INTITVLEES Victoire de la Constance.

MALHERBE apporta ces Stances de Provence à Paris, quand il y vint en 1605.

ENFIN CETTE BEAVTE' M'A LA PLACE RENDVE. M. Des Yveteaux se mocquoit de ce vers, acause de ce *m'alapla*: ce qui ayant esté rapporté à Malherbe, il dit plaisamment que c'estoit bien à M. Des Yveteaux à trouver ce *m'alapla* mauvais, lui, qui avoit dit *parablamafla*. M. Des Yveteaux avoit fait des vers, où il y avoit *comparable à ma flâme*.

QVE D'VN SIEGE SI LONG ELLE AVOIT DEFFENDVE. Il y avoit dans les premieres Editions,

Qu'elle avoit si long temps contre moi deffenduë:

& il me semble que cette premiere leçon vaut bien la seconde. *Que d'un siege si long* est trop figuré.

TOVT CE QVI ME TRAVAILLE. Desportes livre 1. de ses Elegies, Elegie 1.

Aussi durant mon mal ce qui plus me travaille.

ET ME FASCHE LASCHER. *Lascher* pour *laisser* n'est plus en vsage. Les Italiens disent *lassare* & *lasciare* indifferemment. Le Petrarque:

Lassando in terra la sua bella spoglia.

Le Bembo:

Lasciando

Lasciando in terra la tua spoglia verde.

QVE LA MER AMOVREVSE EN SA BONACE MESME EST SOUVENT DANGEREVSE &c. Le Tasse dans vn de ses Sonnets qui commence par *I vidi vn tempo*, & qui se trouve dans la premiere partie de ses Poësies Diverses:

Ahi, non si fidi alcun, perche sereno
Volto l'inviti, e'l sentier pieno mostri
Nel pelago d'Amor spiegar le vele.
Così l'infido mar placido il seno
Scopre, e i Necchieri alletta, e poi crudele
Gli affonda, e perde tra i scogli e i mostri.

OV TROVVES-TV QV'IL FAILLE AVOIR SEMÉ SON BIEN, ET NE RECVEILLIR RIEN. Ces vers sont trop prosaïques; qui est le plus grand defaut des vers, comme celui de la prose, d'estre trop poëtique.

EN SI BELLE PRISON. I'ay desja remarqué que Malherbe aimoit fort cette façon de parler. Elle est vieille. Ronsard au Sonnet troisiéme du livre second de ses Amours:

De vivre malheureux en si belle misere:

mais elle ne laisse pas d'estre belle.

DE MESVRER SON AISE AV COMPAS DE L'ENVIE. Il aimoit aussi fort ce mot de *compas*. Il dit ailleurs,

Bornez-vous, croiez-moi, dans un juste compas, &c.

Mais pourrois-je n'obeïr pas
Au Destin, de qui le compas
Marque à chacun son avanture?

IE ME SVIS RESOLV. *Ie suis resolu* eust esté plus Poëtique.

PLVS I'Y VOI DE HAZARD, PLVS I'Y TROVVE D'AMORCE, &c. Et ailleurs:

Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas:
Vn bien sans mal ne me plaist pas.

Et encore ailleurs:

De moi, plus je suis combattu,
Plus ma resistance montre sa vertu.
Loin de mon front soient ces palmes communes,
Où tout le monde peut aspirer.
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'est qu'vn, joüir, & desirer.
Mon goust cherche l'empeschement.
Quand j'aime sans peine, j'aime laschement.

C'est ce que dit Petrone:

Nolo, quod cupio, statim tenere;
Nec victoria mî placet parata.

SOIT LA FIN DE MES IOVRS CONTRAINTE, OV NATVRELLE. Il se sert de cette mesme façon de parler dans les Stances pour la guerison de Chrysante:

Soient toûjours de nectar nos rivieres comblées.

Et dans les vers cy-dessus alleguez:

Loin de mon front soient ces palmes communes.

AMOVR EN SOIT LOÜE'. Et ailleurs dans vn de ses Sonnets pour Caliste:

Mais sans estre savant & sans philosopher,
Amour en soit loüé, je n'en suis point en pei-
ne &c.

Desportes a dit de mesme dans son Roland,

Ie connoi maintenant que celle que j'adore,
Amour en soit loüé, m'aime parfaitement.

SVR LA CHANSON
Est-ce à jamais, folle esperance.

I'AY BEAV PLAINDRE ET BEAV SOVPIRER. Remarquez *plaindre*, pour *se plaindre*. Il s'est encore servi ailleurs de cette façon de parler :

Depuis que le Soleil est dessus l'hemisphere,
Qu'il monte, ou qu'il descende, il ne me voit rein faire,
Que plaindre & soupirer.

Bertaut l'a aussi emploiée dans ses Stances :

Vn autre œil que le vostre auroit-il la puissance
De me faire en amour tant de peine endurer?
Autre cœur que le mien auroit-il la constance
De souffrir tant de mal sans plaindre & soupirer?

& M. de Racan dans vn de ses Sonnets :

Depuis que vous tenez ma franchise asservie,
Ie n'ay fait jour & nuit que plaindre & soupirer.

Ie ne la tiens pas mauvaise.

LE SEVL REMEDE EN MA DISGRACE, C'EST QV'IL N'EN FAVT POINT ESPERER. Il a visé à ce vers de Virgile,

Vna salus victis, nullam sperare salutem.

QVE D'AVTANT PLVS QV'ELLE CHEMINE. Les Poëtes ont donné vn char à la Nuit. Tibulle liv. II. Elegie I. *Pag. 131.*

Ludite. jam Nox jungit equos: currumque sequuntur
Matris lascivo Sidera fulva choro.

Et ailleurs:

Iam Nox æthereum nigris emensa quadrigis
Mundum, cæruleo laverat amne rotas.

Petrarque au Sonnet cent trente & vniéme de la premiere partie:

Hor, che'l ciel, e la terra, e'l vento tace,
E le fere, e gli augelli il sonno affrena,
Notte'l carro stellato in giro mena.

Et ce char de la Nuit, pour le dire icy en passant, est de l'invention des Poëtes modernes; je veux dire des Poëtes posterieurs à Homere, comme l'a remarqué le savant Scholiaste d'Apollonius sur ce vers du troisiéme des Argonautes,

Νὺξ δ' ἵπποισιν ἔβαλλεν ἐπὶ ζυγὰ &c.

νεώτερος, dit-il, *τῶν Ὁμήρου χρόνων ἡ τοῦ ἅρματος ὑπόζευξις*. Selon cette fiction, on peut bien dire que la Nuit chemine, parlant de la Nuit en general: mais je ne pense pas qu'on puisse dire de mesme, *D'autant plus que ma nuit chemine, moins elle approche du matin*, comme l'a dit nostre Poëte en cét endroit.

SVR LES STANCES
Le dernier de mes jours est dessus l'horison.

Pag. 132. MONSIEVR de Racan croit que ces Stances ont esté faites par Malherbe pour la Vicomtesse d'Auchi, qui est sa Caliste, comme nous le dirons en son lieu. Mais Madame la Marquise de Rambouïllet m'a assuré qu'il les avoit faites pour vne certaine Madame la Comtesse de Ro-

che, au nom de laquelle il avoit visé en cét endroit de ces mesmes Stances,

Avec quelle raison me puis-je figurer,
Que cette Ame de roche vne grace m'octroie!

Celle dont mes ennvis avoient levr gverison. Pasquier au livre xix. de ses Lettres pag. 555. a dit, *Ie dirois volontiers que la guerison qu'en rapportons, procede plus du hazard que de l'art.* Et pag. 558. *Au milieu de tant de grands Medecins qui estoient au bout de leur rollet, j'apportai casuellement guerison à ce grand personnage.* Et le Mareschal de Monluc au commencement du premier livre des Commentaires de sa Vie: *Me voiant estropiat presque de tous mes membres* &c. *& à demi inutile, sans force & sans esperance de recouvrer guerison de la grande arquebusade que j'ay au visage.*

S'en va porter aillevrs ses apas et ses charmes. M. de Racan dans vn Madrigal:

Ie ne puis plus garder ses pas
De porter ailleurs ses apas.

Dessvs mes volontez. Nous avons desja remarqué que Malherbe disoit *sus* & *dessus* indifferemment. I'ay appris de M. de Racan qu'il se blasmoit lui-mesme d'avoir mis en cét endroit *deßus*, au lieu de *sus*.

Ie vais. C'est ainsi qu'il faut dire, & non pas *Ie vas*; & moins encore *Ie va*, comme M. de Vaugelas soûtient que toute la Cour le dit: ce qui est absolument faux. Toute la Cour & tout Paris disent *je vais*. *Ie vas* pourroit estre souffert: mais *je va* est ridicule: & je m'étonne comment M. de Vaugelas a trouvé en cela des sectateurs.

VN DE'PLAISIR EXTRE'ME EST TOVSIOVRS A LA FIN D'VN EXTRE'ME PLAISIR. *Extrema gaudii luctus occupat.*

Pag. 133. COMPASSION. Malherbe a souvent emploié dans ses vers des mots de quatre syllabes, terminés en *ion*, comme est celui-cy; mais il n'en a jamais emploié qui fussent de davantage; conformément à ce precepte de Ronsard dans la Preface de la Franciade: *Tu te donneras de garde, si ce n'est par grande contrainte, de te servir des mots terminez en* ion, *qui passent plus de trois ou quatre syllabes, comme* abomination, testification: *car tels mots sont languissans, & ont une trainante voix: & qui plus est, occupent languidement la moitié d'un vers.*

LE SORT EN EST IETTE'. Ronsard Sonnet 69. du Recueil des Sonnets:

Mon Ame vit en servage arrestée.
Il aviendra, Dame, ce qui poûra.
Le cœur vivra te servant, & moûra.
Ce m'est tout un: La chance en est jettée.

Pag. 134. IE NE RESSEMBLE POINT A CES FOIBLES ESPRITS &c. I'ay appris de M. de Racan que cette Stance, & celle qui commence par *Voilà comme je vi, Voilà ce que j'endure*, qui est de la Plainte d'Alcandre pour la captivité de sa Maistresse, estoient les deux de toutes les Poësies de Malherbe que Malherbe estimoit davantage. Ie ne suis pas en cela de son avis; & selon moi il y a dans ses Poësies plus de cinquante Stances, preferables à ces deux qu'il preferoit à toutes les autres.

QVANT A MOI. M. de Vaugelas a decidé que ce mot ne se disoit ni ne s'escrivoit presque plus, acause de cette façon de parler proverbiale, *Il se*

met sur son quant à moi. Ie suis de son avis. Ie ne dirois jamais *quant à moi*, & en vers particulierement.

SVR LA CHANSON
Mes yeux, vous m'estes superflus.

MALHERBE fit cette Chanson & la suivante, pour M. de Bellegarde, qui estoit amoureux d'vne Dame de la plus haute condition qui fust en France, & mesme dans l'Europe.

C'EST TOVT CE DEQVOI I'AY BESOIN. Ce vers est pitoiable. *Pag.* 135.

SVR LA CHANSON,
C'est assez, mes desirs.

CLOVÉ LA-BAS SVR VNE ROÜE. Dans les autres Editions de Malherbe il y a *Cloüé le bas*. Cette leçon est ridicule; & je ne doute point que celle que nous avons representée, ne soit la veritable. *Pag.* 136.

D'OV S'EST COVLEE EN MOI CETTE LACHE POISON. M. de Vaugelas a decidé dans deux endroits de ses Remarques, que *poison* est tousjours masculin. Il est vrai que presentement on s'en sert plus ordinairement en ce genre. Mais du temps de Malherbe, & au dessus de son temps, il estoit plus ordinairement feminin. Desportes dans sa seconde Elegie: *Pag.* 137.

Ie sentois la poison dans mes os écoulée.

Et dans ses Stances du Mariage:

Du repos des Humains l'inhumaine poison.

Ronſard dans vne de ſes Elegies, qui eſt entre les Sonnets pour Helene:

Mon ame en vos yeux bût la poiſon amoureuſe.

Et dans ſon Epiſtre au Lecteur pour réponſe à ſes Calomniateurs, examinant ces vers d'vn de ſes Adverſaires,

Ie n'ai ſuivi la Pleïade enivrée
Du doux poiſon de ton brave cerveau:

Tu trouveras ce mot de poiſon *plus vſité au genre feminin qu'au maſculin: mais tu reſſembles aux Atheniens.* Selon l'etymologie *poiſon* doit eſtre feminin, car il vient de *potio*, comme je l'ay remarqué dans mes Origines de la Langue Françoiſe.

ET TOVT CE QVE IE VOI N'EST QV'VN POINT A MES YEVX. Ce vers eſt tout entier de monoſyllabes, comme l'eſt pareillement cét autre d'vn des Sonnets pour Caliſte,

Et moi je ne voi rien, quand je ne la voi pas.

Il n'y a guere de Poëtes François qui n'ayent fait des vers de mots d'vne ſyllabe: & ces vers ne ſont pas deſagreables en noſtre Langue, acauſe de l'e feminin.

EN VN SI BEAV DANGER. I'ay remarqué cy-deſſus que Malherbe avoit mis au commencement *En ſi noble danger*, & que Monſieur de Bellegarde lui fit mettre enſuite *En vn ſi beau danger*.

GRAVER DES QVALITEZ. Proſaique.

MOI, POVR VN MONVMENT ET PLVS GRAND ET PLVS BEAV, IE NE VEVX RIEN QVE CETTE LIGNE, L'EXEMPLE DES AMANS EST CLOS DANS CE TOMBEAV. Ceci ſemble imité de ces vers du Caſa,

E ſol

E sol fu dolce amando il viver mio.
Cosi sia sempre; e loda baronne e vanto:
Che scriverassi al mio sepolcro forse,
QVESTI SERVO D'AMOR VISSE; E MORÎO.

SVR LA CHANSON
Ils s'en vont ces Rois de ma vie.

IE croi que nostre Poëte a fait cette Chanson pour sa Caliste, & que c'est de cette Chanson dont il entend parler, quand il dit dans vne de ses Lettres à Caliste, qui est la feiziéme du livre troisiéme, *I'avois commencé des vers quand vous partistes d'icy, pour vous témoigner le déplaisir que j'en avois. Ie suis aprés de les achever, & les vous envoierai tout aussi-tost avecque le plus bel air du monde, qui y est desja fait.* Ce que j'ai dit cy-dessus, que Malherbe avoit eu le déplaisir de ne voir jamais de beaux airs sur ses belles Chansons, est contraire à ce passage; mais je ne laisse pas de croire que cela est vrai, l'ayant ouï dire à des personnes dignes de foi, qui l'ont ouï dire à Malherbe.

DONT L'ECLAT FAIT PASLIR D'ENVIE CEVX MESMES DES CIEVX. Petrarque au Sonnet 134. *Pag.* 138.

E vidi lagrimar que' duo bei lumi,
C'han fatto mille volte invidia al Sole.

MAIS QVAND MES YEVX SEROIENT FONTAINES. Le mesme Petrarque au Sonnet 129.

O occhi miei, occhi non già, ma fonti:

Ce que Iean Iovian Pontan dans vne Elegie à ses Soupirs & à ses Larmes a traduit de la sorte,

O oculi, nunc jam flumina, non oculi.

SVR LES STANCES
Phyllis, qui me voit le teint blême.

Pag. 139. MALHERBE fit ces Stances pour Monsieur de Bellegarde, au sujet d'vne fille qui s'estoit imaginée que M. de Bellegarde l'aimoit.

Pag. 140. O QV'IL ME SEROIT DESIRABLE. Nostre Poëte aimoit fort ces exclamations, & avec raison, car elles font vn bel effet dans la Poësie.

QVE IE NE FVSSE MISERABLE QVE POVR ESTRE DANS SA PRISON. MON MAL NE M'ETONNEROIT GVERES, ET LES HERBES LES PLVS VVLGAIRES M'EN DONNEROIENT LA GVERISON. La metaphore n'est pas suivie. Aprés avoir parlé de prison, il falloit ajouster, *Mes fers ne m'étonneroient gueres; Ie les romprois par le moindre effort.* Ces metaphores non suivies sont vn des plus grands & vn des plus ordinaires deffauts des Escrivains, & qui a esté tres-judicieusement remarqué par Quintilien: *Nam id quoque*, dit-il, *inprimis est custodiendum, vt quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas: multi enim cùm initium à tempestate cœperunt, incendio aut ruinâ finiunt, quæ est inconsequentia rerum fœdissima.* Et ce que dit Aristote dans sa Poëtique est tres-veritable, que non seulement ce n'est pas peu d'estre bon artisan de metaphotes, mais que c'est vne marque d'vn beau naturel: τὸ δὲ μέγιστον, τὸ μεταφορικὸν εἶναι. μόνον γὰρ τοῦτο οὔτε παρ' ἄλλου ἔστι λαβεῖν· εὐφυΐας τε σημεῖόν ἐστι. τὸ γὰρ εὖ μεταφέρειν, τὸ ὅμοιον θεωρεῖν ἐστι. Nostre Poëte estoit grand ennemi de ces metapho-

res non continuées, comme je l'ay appris de M. Sirmond l'Historiographe; à qui j'ay ouï dire aussi, que pour cette raison il blâmoit souvent ce vers d'Horace,

Et malè tornatos incudi reddere versus,

ce qui se fait au tour ne se remettant point sur l'enclume; & qu'il disoit plaisamment à ce propos, Dire à vn Poëte, Remettez sur l'enclume ces vers qui sont mal tournez, c'est comme si l'on disoit à vn Cuisinier, Cette piece de bœuf n'est pas assez bouïllie, qu'on la remette à la broche. Il est vrai au reste que la metaphore n'est pas suivie dans le vers d'Horace que nous venons de rapporter: mais ce n'est pas la faute d'Horace; car il faut lire son vers de la sorte, *Et malè formatos incudi reddere versus*, comme le savant Monsieur Guyet l'a fort bien corrigé, & comme je l'ay remarqué il y a long-temps dans mes Origines de la Langue Françoise, au mot *forger*. Les Latins ont dit *formare versum* pour dire *forger vn vers*. Acron sur ces mots d'Horace de l'Epistre aux Pisons,

---- - allinet atrum

Transverso calamo signum:

Notam culpæ significat: nam notare versum malè formatum dicimus. Mais comme cette façon de parler n'estoit pas si connuë, & qu'on disoit plus communément *tornare versum*, (Καλλιμάχου τὸ τορευτὸν ἔπος τόδε, dit Crinagoras dans vne de ses Epigrammes du livre premier de l'Anthologie, au titre des Poëtes.) les Copistes d'Horace ont changé dans ce vers *malè formatos* en *malè tornatos*. Pour revenir à nostre Malherbe, lui, qui repre-

noit dans Horace cette metaphore non continuée, est icy tombé lui-mesme dans la faute qu'il reprenoit. Il est encore tombé dans la mesme faute en l'Ode pour le Roi contre la rebellion des Rochelois:

Pren ta foudre, Louis, & va comme vn lion &c.

Et dans celle pour la Reine, pendant sa Regence:

Puis, quand ces deux grands hymenées,
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrenées.

Et ailleurs: *Celle dont mes ennuis avoient leur guerison.*

Et dans le Sonnet à la Princesse de Conti:

Mais si la pesanteur d'vne charge si grande
Resiste à mon audace & me la refroidit.

VN CHEF-D'OEVVRE DE LA NATVRE. On dit plus ordinairement *chef-d'œuvre de Nature*, que *chef-d'œuvre de la Nature*.

SVR LE SONNET
C'est fait, belle Caliste.

Pag. 141. C'EST FAIT, BELLE CALISTE, IL N'Y FAVT PLVS PENSER. I'eusse mieux aimé, *C'en est fait, ô Caliste.* Cette Caliste au reste, estoit la Vicomtesse d'Auchi, de qui nous avons vne Paraphrase sur l'Epistre de Sainct Paul aux Hebreux. C'est la Dame que nostre Poëte a le plus ardamment & le plus constamment aimée, comme il paroist par les Lettres qu'il lui a écrites, qui contiennent tout le livre troisiéme de ses Lettres: & Caliste aujourd'hui passe parmi nous, pour la Maistresse de Malherbe; comme Lesbie, pour celle de Catulle; Delie, pour celle de Tibul-

le, & Cynthie, pour celle de Properce. I'en ay fait mention en cette qualité dans la premiere de mes Eglogues, où j'ay dit, en parlant de Monsieur Sarasin,

Lycidas vit le jour en ce climat superbe,
Qui sur les rives d'Orne a veû naistre Malherbe;
Où jadis ce Berger, l'Apollon de nos jours,
En mille accens divers soûpirant ses amours,
L'ame pleine d'ennuis, & le visage triste,
Se plaignoit aux rochers des rigueurs de Caliste.

M. Sarasin, dans vne de ses Eglogues, a appellé la Maistresse de Malherbe, Lycoris:

Tantost je vous disois ce que le grand Malherbe,
Pour fléchir Lycoris, Nymphe jeune & superbe,
Comme vn Cygne mourant, chantoit au bord des eaux,
Où l'Orne paresseux dort parmi les roseaux:

à quoi on pourroit trouver quelque chose à dire, n'estant point parlé de Lycoris dans toutes les Poësies de Malherbe.

ADIEV DONC, Ô BEAVTÉ DES BEAVTEZ LA MERVEILLE. M. de Gombaud dans vn de ses Sonnets amoureux, page 61. a dit de mesme,

Adieu donc, ô Beauté des Beautez la plus belle.

SVR LE SONNET Il n'est rien de si beau.

IL N'EST RIEN DE SI BEAV COMME CALISTE EST BELLE. Cette façon de parler n'est pas naturelle. Il faloit, *Il n'est rien de si beau que Caliste*. Il a dit ailleurs, Pag. 142.

Ma foi seule aussi pure & belle
Comme le sujet en est beau:

qui est vn Normanisme. Aprés *aussi*, il faut *que*, & non pas *comme*. M. Corneille a dit de mesme dans son admirable Tragedie des Horaces,

Tant qu'a duré la guerre on m'a veû constamment
Aussi bon Citoien comme parfait Amant.

M. de Balzac au reste, & son Grammairien, dans les Remarques sur les deux Sonnets, se servent de cét endroit de Malherbe,

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,

pour faire le procés à ce vers de M. de Voiture, qui est du Sonnet pour Vranie,

Elle dit qu'Vranie est seule aimable & belle.

Cette seule belle, dit M. de Balzac, *offense tout le reste du beau Monde; est injurieuse à toutes les Cours, à tous les Cercles, à toutes les Assemblées. C'est vne faveur qui desoblige vn nombre infini de Belles, pour en obliger vne seule; qui obscurcit toutes les Orantes & toutes les Amarantes, pour donner du lustre à Vranie. La force du mot* de seule belle *& de* seule aimable *s'estend jusques-là: & la consequence en est celle-cy, que de cette grande source de Beau & de Bon, dont Dieu verse des torrens icy bas, pour orner les choses qu'il a creées, il n'en tombe pas vne goutte hors de la personne d'Vranie; qu'au prejudice des autres personnes, elle reçoit tous les privileges du Ciel & tous les avantages de la Nature; qu'elle est riche de la pauvreté publique. L'Auteur du Sonnet doit entendre cela par sa* seule aimable, *& sa* seule belle. *Et cét excés pour sa Maistresse, n'est pas moindre que celui des Stoïques pour leur Sage. C'estoit le simulacre & le phantosme d'vn*

Sage, dont ces Messieurs faisoient leur folie & leur marotte. Ils ont dit de lui, qu'il estoit seul beau, qu'il estoit seul riche, qu'il estoit seul Roi, & ce qui s'ensuit. Et comme ces insolentes paroles les ont rendu ridicules à leur siecle, elles ont obligé vn honneste homme de celui-cy, d'appeller leur doctrine Le Roman de la Philosophie. *Mais le paradoxe du Poëte amoureux ne doit rien au paradoxe des Philosophes Stoïciens: & je ne doute point que s'il eust esté imprimé du vivant de celui qui l'écrivit, il ne l'eust broüillé avec vn Peuple, dont sur toutes choses il briguoit les suffrages & l'approbation; dont il esperoit vn jour de se faire le Tribun. Ce petit mot lui eust suscité de grosses guerres; il lui eust fait autant de querelles, qu'il y a de femmes en France, qui pensent n'estre pas laides. I'ay ceans vn Grammairien Sophiste, grand & violent Exagerateur, qui en dit bien davantage. Mais remettons à demain ce qu'il en dit.*

Le Plus n'empesche pas, dit-il, que le Moins n'ait quelque merite. Il n'empesche pas mesme que le Moins ne puiße devenir le Plus, par la comparaison d'vn autre Moins qui lui sera inferieur. Mais le Seul *détruit tout, & abolit tout. Cét incompatible* Seul, *cét Ennemi public & vniversel, ce Tyran parmi les Monosyllabes, ne laisse rien de vivant en l'Estre des choses; ne bâtit son thrône que de ruines. Il abbat tous les degrez, il rompt tous les rangs, il oste toutes les differences.* Il n'est rien de si beau que Caliste. *Malherbe s'est arresté là. Mais* Il n'est rien de beau qu'Vranie, *c'est aller bien plus loin que Malherbe, & le laisser bien derriere. Le Bon-homme souffroit pour le moins qu'il y eust*

de belles Armides & de belles Angeliques, pourveu que Caliste fust plus belle qu'elles. Il ne trouvoit pas mauvais qu'il y eust des Olympes & des Clorindes qui fussent aimables, pourveu que Caliste le fust davantage. Il vouloit dire par là, Que les autres cedent, & non pas qu'elles perissent; que Caliste soit la Souveraine dans le monde, & non pas qu'elle soit l'Vnique sur la terre; qu'elle occupe la premiere place, mais qu'elle ne supprime ni la seconde ni la troisiéme. Il se contentoit de la superiorité, qui est une chose assez enviée, & ne pretendoit pas à cette solitude ambitieuse, qui seroit tout-a-fait insupportable. L'Exagerateur ne laisse pas encore Malherbe. Lui & les Poëtes ses predecesseurs, dit-il, ne demandoient pour la beauté de leurs Dames, que la soûmission & les hommages des autres Beautez: celui-cy demande leur perte & leur aneantissement entier. Il n'est pas satisfait de la preference & de la victoire. Il est de l'humeur de ces cruels Victorieux, qui veulent la mort & le deshonneur des Vaincus. Il ne veut point de communication de la personne qui regne, à celles qui sont sujettes. Il veut Empire sans societé, & non seulement comme du meilleur sur le moins bon, mais comme de l'homme sur la beste. Ie n'ay rien à dire contre M. de Balzac, pour qui j'ay tousjours eu, & pour qui j'aurai toute ma vie toute sorte d'estime, de respect & de veneration. Mais pour son Grammairien Sophiste, je ne feindrai point de dire que c'est veritablement vn Sophiste, & que tout ce qu'il dit contre cét endroit du Sonnet de M. de Voiture, n'est que pedanterie. Avoit-il oublié ce vers de son Ovide,

Elige, cui dicas, Tu mihi sola places;

&

& auquel nostre Petrarque a fait allusion, quand il a dit,

A cu'io dissi, Tu sola mi piaci?

N'avoit-il point leû ceux-ci de Tibulle?

Tu modò sola places: nec jam, te preter, in Vrbe
Formosa est oculis ulla Puella meis:

& ces autres, qui sont du mesme Poëte?

Sola Puellarum digna est, cui mollia caris
Vellera det succis bis madefacta Tyros,
Possideatque, metit quicquid bene olentibus arvis
Cultor odoratæ dives Arabs segetis:
Et quascunque niger rubro de litore conchas
Proximus Eois colligit Indus equis.

Car pour ces beaux vers de l'incomparable Mademoiselle de Scuderi, je suis assuré qu'il n'en avoit jamais oüi parler,

Vivre avec mon Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reste du monde.

Il n'y a donc rien à dire à cét endroit du Sonnet de M. de Voiture,

Elle dit qu'Vranie est seule aimable & belle.

Ce que je remarque seulement pour rendre témoignage à la verité; car comme j'estois pour le Sonnet de M. de Bensserade, j'aurois interest qu'il y eust quelque chose à dire à cét endroit du Sonnet de M. de Voiture.

LA CLARTÉ DE SON TEINT N'EST PAS CHOSE MORTELLE. Cette expression semble imitée de ce vers de Petrarque, du Sonnet 70. de la premiere partie,

Non era l'andar suo cosa mortale.

L'Arioste a dit de mesme, au Chant 43. de son Poëme,

Celeste, e non mortal cosa parea.

LE BAVME EST DANS SA BOVCHE ET LES ROSES DEHORS. I'ay dit dans mon Elegie sur la fievre de Mademoiselle de la Vergne,

Cette bouche, où brilloient tant de riches tresors,
Les perles au dedans, les rubis au dehors.

SA PAROLE ET SA VOIX RESSVSCITENT LES MORTS. Tous les autres Poëtes ont ainsi mis quelque difference entre la voix & la parole, comme il y en a en effet. Ronsard au Sonnet 27. du livre premier de ses Amours:

Ie suis semblable à la Prestresse folle,
Qui bégue perd la voix & la parole.

Belleau dans la seconde de ses Eglogues Sacrées:

I'entends de mon Ami la parole & la voix.

RESSVSCITENT LES MORTS. I'ay dit, encherissant sur cette pensée,

De vostre aimable voix les celestes accords
Font mourir les Vivans, & revivre les Morts.

LA BLANCHEVR DE SA GORGE E'BLOVIT LES REGARDS. Cela est dit hardiment, pour dire *éblouit les yeux*. Ronsard a dit de mesme dans le Sonnet second pour Astrée:

De son regard mainte vive étincelle
Sortoit menu comme flamme des Cieux.

AMOVR EST EN SES YEVX, IL Y TREMPE SES DARDS. *Tremper des dards dans des yeux* ne me plaist pas trop. I'aurois mieux aimé, *Il y forge ses dards*, comme je l'ay dit dans ma Recheute Amoureuse:

Vous captivez les cœurs par vos moindres regards.
Amour loge en vos yeux, il y forge ses dards;

Et s'il veut de ses feux brûler quelque belle ame,
De ces ardens Soleils il emprunte sa flâme.

Petrarque a dit, parlant des yeux de sa Maistresse,

In che i suoi strali Amor dora ed affina.

QV'EN DIS-TV MA RAISON? CROIS-TV QV'IL SOIT POSSIBLE D'AVOIR DV IVGEMENT ET NE L'ADORER PAS? Cette interrogation rend ces vers agreables, qui sans elle seroient peu de chose.

SVR LE SONNET
Beauté, de qui la grace.

BEAVTE' DE QVI LA GRACE ESTONNE LA NATVRE. I'ay dit dans mon Elegie à M. Chapelain, *Pag. 143.*

Et Gombaud, de qui l'art étonne la Nature.

SVR LE SONNET
Beaux & grands Bastimens.

CE Sonnet a esté fait sur Fontainebleau.

SVPERBES DE MATIERE, ET D'OVVRAGES DIVERS. *D'ouvrages divers* est equivoque. On ne sait si le Poëte veut dire, Beaux & grands bastimens, qui estes superbes de divers ouvrages; ou, qui estes divers d'ouvrages. Il y a pourtant plus d'apparence qu'il veut dire, Qui estes superbes de divers ouvrages. *Pag. 144.*

ET DES OMBRAGES VERS. I'ay ouï dire à M. de Racan, que M. d'Vrfé reprenoit ces *om-*

brages vers. Il avoit tort. Ronsard s'est servi de la mesme façon de parler dans son Poëme des Isles Fortunées à Marc Antoine de Muret :

Avec grand bruit les pins on ne renverse
Pour aller voir d'une longue traverse
Quelque autre monde, ains jamais decouverts
On ne les voit de leurs ombrages verds.

Et M. de Voiture dans vn Sonnet sur la Comedie des Machines :

Où l'on voioit l'azur de la campagne humide,
Naissent des fleurs sans nombre, & des ombrages verds.

Et M. de Marolles, Abbé de Villeloin, dans vne traduction qu'il a faite de quelques vers attribuez à Virgile, & qu'il a inserée dans la Vie de Lucrece:

Bien que je sois touché du desir de la gloire ;
Que du peuple inconstant je garde en ma memoire
Les caresses, l'accueil, & la vaine faveur,
Sous les ombrages verds, sous la douce fraischéur
Des jardins odorans de la savante Athene.

M. Sarasin dans la Lettre à Madame la Princesse a dit, *des ombrages noirs.*

CE N'EST POINT QV'EN EFFET VOVS N'AYIEZ DES APAS. Aprés avoir nommé tous les apas de Fontainebleau en détail, il devoit dire, Mais avecque tous ces apas vous n'avez point Caliste. *Ce n'est point qu'en effet vous n'ayiez des apas,* ne peut estre dit aprés vne enumeration particuliere d'vn grand nombre d'apas.

ET MOI, IE NE VOI RIEN, QVAND IE NE LA VOI PAS. C'est vne pensée assez commune aux Amans. Vn Poëte Anonyme dans le septiéme de l'Anthologie a eu cette mesme pensée ;

Ἢν ἐσίδω Θήρωνα, τὰ πάνθ' ὁρῶ· ἢν δὲ τὰ πάντα
Βλέψω, τὸν δὲ γε μὴ, τοὔμπαλιν οὐδὲν ὁρῶ.

Et je l'ay imitée de la ſorte dans vne de mes Epigrammes Grecques,

Πάντα ἔχω, Τελέσιλλαν ἔχων· ἢν πάντα δέ γ' ἔχω,
Μὴ Τελέσιλλαν ἔχων, καὶ τότε μηδὲν ἔχω.

Menandre dans vne de ſes Lettres à Glycére, a appellé en ce ſens l'Egypte où il eſtoit ſans Glycére, vne ſolitude peuplée, ἐρημίαν πολυάνθρωπον. Ce que j'ay auſſi imité en ces vers Latins à M. Saraſin,

Quo ſine, nam memini, populoſa Lutecia ſæpe
Viſa mihi Libyâ penitus deſertior ipſâ;
Secretis qui turba fuit mihi plurima ſilvis.

M. de Balzac au reſte, dans ſon Entretien trente-deuxiéme, qui eſt adreſſé à M. le Breton, Grand Vicaire de M. d'Angouleſme, a fait ce beau diſcours ſur ce Sonnet de noſtre Poëte: *Entre tous les Sonnets de Malherbe, voicy celui qui lui plaiſoit davantage,*

Beaux & grans Baſtimens d'éternelle ſtructure *&c.*
Il ne ſe peut rien voir de plus pur, de plus harmonieux, ni de plus François que ce Sonnet. I'ay connu pourtant vn Docteur en Langue vulgaire, qui ne pouvoit ſouffrir Non ſans quelque Demon, *& qui ſouſtenoit que c'eſtoit vne liaiſon contrainte, & peu naturelle, pour ne dire pas cheville. Outre que le* Demon *eſtant le* Diable, *en la Langue de vous autres Meßieurs les Prédicateurs, on pourroit conclure que ce ſeroit quelque Diable, qui auroit ſoin des Iardins de Fonteinebleau. Pour parler le Langage des Poëtes, il falloit parler de quelque Dieu, ou de quelque Divinité, qui ne leur manquent jamais au beſoin, & qu'ils emploient en d'au-*

tres occasions, avec moins de necessité qu'en celle-cy. Il y a aux premieres editions du Sonnet,

Où mon Roi, le plus grand qui soit en l'Vnivers: *& en effet, je ne say s'il ne seroit point mieux, que,* Le plus digne Roi qui soit en l'Vnivers. *Car on ne dit pas ce me semble,* Le plus digne Comte, Le plus digne Marquis, qui soit au monde: *mais on peut bien dire,* Le Prince du monde, *ou* Le Roi du monde le plus digne de l'Empire; Le plus digne d'estre loüé, d'estre celebré. *Le Peuple dit neantmoins,* C'est vn digne homme. *Mais M. de Vaugelas ne reçoit pas ce* digne homme *dans le bel vsage; & Malherbe mesme le mettoit entre les locutions plebées.* Ie ne suis pas de l'avis du Docteur en Langue vulgaire, & je tiens pour moi qu'il n'y a rien à redire en toutes ces choses qu'il reprend dans ce Sonnet de nostre Malherbe. *Non sans quelque Demon* n'est point vne liaison contrainte. Ce n'est point non plus vne cheville. C'est ce que les Latins diroient *Non sine Genio loci.* Le mot de *Demon* est au reste tres-beau & tres-Poëtique, & ne se prend point en vers en mauvaise part. Nostre Poëte a dit ailleurs,

Que l'honneur de mon Prince est cher aux destinées!
Que le Demon est grand qui lui sert de support! &c.

Grand Demon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toujours,
Que tous nos maux en ce Monarque
Ont leur refuge & leur secours. &c.
Ce grand Demon qui se déplaist &c.

Le plus digne Roi qui soit en l'Vnivers est aussi tres-bien dit; & je ne puis assez m'étonner que M. de Balzac le trouve mal dit.

SVR LE SONNET
Caliste en cét exil.

MAIS I'Y DEVIENS PLVS SEC, PLVS I'Y VOI DE VERDVRE. M. de L'Estoile a imité cette pensée dans vne de ses Elegies : Pag. 145.

Et plus je voi de fleurs en vn si beau sejour,
Plus je me sens picquer des espines d'Amour.
Moi, qui n'ay plus d'espoir au tourment que j'endure,
I'y seche de douleur d'y voir tant de verdure.

SVR LE SONNET
Quel astre malheureux.

QVEL ASTRE MALHEVREVX MA FORTVNE A BASTIE? Cette transposition est vicieuse. Nous en avons desja remarqué beaucoup d'autres dans les Poësies de Malherbe, & nous y en remarquerons beaucoup d'autres encore dans la suite de ces Observations. Pag. 146.

A CETTE DEPARTIE. M. de Malleville a dit de mesme dans vne de ses Epigrammes,

Ie t'offrirois mon cœur à cette departie.

Departie pour *depart* n'est plus en vsage ; non plus que *la venuë* pour *l'arrivée*, dont nostre Poëte s'est servi dans ce vers des Stances pour vne Mascarade,

Ceux-cy, de qui vos yeux admirent la venuë.

QVI IAMAIS VIT COVPABLE EXPIER SON PECHE D'VNE DOVLEVR SI FORTE ET SI

PEV DIVERTIE ? Il y avoit dans la premiere edition in quarto, qui est celle dont Monsieur de la Riviere Granier a pris le soin,

D'vne douleur si forte & si peu divertie
Qui jamais vit coupable expier son peché?

& par ce renversement de paroles cette expression estoit & plus noble & plus poëtique que celle que nous avons icy representée : car aprés les phrases & les mots, qui sont consacrez à la prose, il n'y a rien qui rende les vers plus prosaïques (ce qui est vn des plus grands defauts des vers) que ces expressions sans renversement. Cependant cette expression que nous avons icy representée, & qui l'a aussi esté dans d'autres editions, est sans doute la veritable. Si l'autre avoit lieu, la disposition des rimes du second quatrain ne seroit pas semblable à celle du premier, dont le premier & le quatriéme vers riment en *tie*, & le second & le troisiéme en *ché*. D'ailleurs, le dernier vers du second quatrain & les deux du premier tercet finissant par vne rime masculine, il y auroit dans ce Sonnet trois rimes masculines de suite, qui est vne chose sans exemple. Pour ce qui est des quatrains dont la disposition des rimes n'est pas semblable, quoique ce soit vne chose tres-vicieuse, ce n'est pourtant pas vne chose sans exemple, comme il paroist par ces vers du Sonnet de nostre Poëte sur les Oeuvres Spirituelles de M. Du Maine,

Tu me ravis, Du Maine, il faut que je l'avoüe;
Et tes sacrez Discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'estant plus que boüe,
Ie me tiens profané d'en parler seulement.

Ie re-

Ie renonce à l'amour; je quitte son empire;
Et ne veux point d'excuse à mon impieté,
Si la beauté des Cieux n'est l'vnique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Petrarque a fait la mesme chose dans ces vers du Sonnet 186.

Non da l'Ispagno Ibero à l'Indo Idaspe
Ricercando del mar ogni pendice,
Nè dal lito vermiglio à l'onde Caspe,
Ne'n ciel, ne'n terra è più d'vna Fenice.
Qual destro corvo, ò qual manca cornice
Canti'l mio fato? ò qual Parca l'innaspe?
Che sol trovo pietà sorda com' aspe,
Misero, onde sperava esser felice.

Bernardin Tomitano dans le troisiéme livre de ses *Ragionamenti della Lingua Toscana*, veut que Petrarque n'ait pas fait ce second quatrain comme le premier, acause des deux rimes en *aspé*, qui estant d'elles-mesmes extrémement sonores, feroient vn son trop bruiant, si elles n'estoient pas croisées: *Lasciato il costume di far che il secondo verso rispondi al terzo, ed il quarto al primo, piacque al Petrarca, alternando, formar questo quaternario, perche la rima* aspe *non rendesse con la sua vicinanza troppo strepito.* Mais il est clair que Petrarque ne peut avoir fait ce second quatrain de la sorte pour cette raison, puisque de cette sorte il y a aussi deux rimes de suite en *aspé*:

Canti'l mio fato? ò qual Parca l'innaspe?
Che sol trovo pietà sorda com' aspe.

Ce que dit le Daniello dans sa Lettre au Varchi, imprimée devant ses Expositions des Triomphes de Petrarque, me semble bien plus raisonnable;

qui eſt, que le ſecond vers de ce Sonnet de Petrarque doit eſtre le premier, & le premier, le ſecond, comme il les a trouvez diſpoſez dans vn ancien Manuſcrit: *E perche potrebbe per avventura chi che ſia di preſonzione accuſarmi, per avere io à quel Sonetto, che ne gli altri teſti ſtampati comincia,* Non da l' Iſpagno &c. *mutato principio, facendo del ſecondo verſo, primo, e dicendo,* Ricercando del mar ogni pendice; *tacendo le ragioni ch' à ciò fare mi moſſero, dico prima, averlo così in vn antichiſſimo teſto ſcritto à mano, il quale è appreſſo il Magnifico M. Girolamo, ritrovato. Secondariamente, che ſtando come ne gli altri ſi legge, le rime del primo quartetto non s'accordano, e non ſi riſpondono bene con quelle del ſecondo: il che non ſi vede ch'egli abbia fatto in niuno altro Sonetto; perciochè ne gli altri le rime non ſi veggiono, come fanno in queſto, diſcordare. Finalmente, dico, ch' il proprio di queſto Poëta è di non por mai vn generale nel mezzo à più particolari; mà, ò innanzi, come,*

Se voi poteſte per turbati ſegni,
Per chinar gli occhi, ò per piegar la teſta,
O per eſſer più d'altra al fuggir preſta,

e ciò che ſegue. O dopo, come,

Selve, ſaſſi, campagne, fiumi, ò poggi
Quant' è creato vince, e cangia'l tempo.

ET DE BEAUCOUP D'AVIS LA DISPUTE EN EST PLEINE. Ce vers eſt tout enſemble & proſaïque & mal tourné. Malherbe au reſte a dit quelque choſe de ſemblable dans vne de ſes Lettres à Caliſte: *Ie laiſſe diſputer aux Philoſophes, qui eſt le ſouverain bien de l'Homme. Vous eſtes le*

mien, Madame; & le serez tant que mon affe-ction vous sera agreable.

SVR LES STANCES Dure contrainte.

I'Ay appris de M. de Racan que Malherbe fit ces Stances pour la Vicomtesse d'Auchi, mais qu'elles servirent à M. de Bellegarde pour la Princesse de Conti. *Pag.* 147.

SVR LES STANCES Laisse moi, Raison importune.

MONSIEVR de Racan croit que Malherbe fit ces Stances pour lui-mesme. *Pag.* 149.

TOVT CE QVE D'ELLE ON ME PEVT DIRE. Cette transposition n'est pas agreable.

C'EST QVE SON TROP CHASTE PENSER. Le mot de *chaste* se dit tousjours des choses; comme *chastes desirs*, *chaste penser:* mais il ne se dit presque plus des personnes, si ce n'est en parlant de Diane, d'Hippolyte, ou de Ioseph. I'ay pourtant dit dans mon Idylle de l'Oiseleur,

Tu pourras, Deloial, recevoir dans ce cœur
Pour la chaste Silvie une amoureuse ardeur?

A LA MERCI D'ELLE ET DV SORT. Cette expression n'a pas la beauté ordinaire des expressions de Malherbe. *Pag.* 151.

SE DOIT FAIRE LA PENITENCE D'AVOIR OSÉ DELIBERER. Nostre Poëte se blâmoit lui-mesme de n'avoir pas fermé le sens au quatriéme vers de cette Stance, comme il avoit fait dans les autres precedentes : ce que j'ay appris de M. de Racan.

SUR LES STANCES
Donc cette merveille des Cieux.

CEs Stances sont parfaitement belles depuis le commencement jusqu'à la fin. Elles ont esté faites, comme les suivantes, pour le Roi Henri Quatriéme, amoureux de Madame la Princesse.

Pag. 152

QUELLE HORREUR DE MONSTRES NOUVEAUX. Dans la Consolation au Premier President de Verdun :

Quelle horreur de flâme & de fer
N'est éparse comme en enfer.

ROMPRE VOS CHAISNES ET VOS FERS. *Rompre vos chaisnes* suffisoit, quoiqu'il y ait des chaisnes qui ne sont point de fer.

N'AY-IE PAS LE COEUR AUSSI HAUT. M. de Vaugelas a remarqué qu'on disoit *N'ont-ils pas fait*, & *Ont-ils pas fait*, mais que ce dernier estoit plus elegant. *N'ay-je pas le cœur aussi haut* me semble plus elegant, que *Ay-je pas le cœur aussi haut*.

QUE I'AVOIS LORSQUE IE COUVRI &c. LES PLAINES D'ARQUES ET D'IVRI? Le mesme M. de Vaugelas a aussi remarqué que nostre Poëte a

fait icy rimer le preterit parfait defini *couvri* avec *Ivri*, contre l'vſage de noſtre Langue, qui veut qu'on die *je couvris*, comme on dit *Ie crois*, *Ie dis*, & qu'en cela il ne faut pas ſuivre ſon exemple. M. de Vaugelas ſe trompe manifeſtement. On dit fort bien *Ie couvri*, *Ie croi*, *Ie di*: & ce que l'on a ajoûté vne s à ces premieres perſonnes, n'a eſté que par licence, & en faveur des Poëtes. Muret ſur ces vers du Sonnet 72. du livre premier des Amours de Ronſard,

Plus haut encore que Pindare & qu'Horace
I'appenderois à ta divinité &c.

l'APPENDEROIS. *Pour* j'appenderoi. *La lettre S y eſt ajoûtée acauſe de la voielle qui s'enſuit.* Ronſard dans ſon Art Poëtique: *Tu pourras avec licence vſer de la ſeconde perſonne pour la premiere, pourveu que la perſonne ſe finiſſe par vne voielle ou diphthongue, & que le mot ſuivant s'y commence, afin d'éviter vn mauvais ſon qui te pourroit offenſer, comme* I'allois à Tours, *pour dire* I'alloi à Tours; Ie parlois à Madame, *pour* Ie parloi à Madame, *& mille autres ſemblables, qui te viendront à la plume en compoſant.* Il eſt pourtant vrai qu'on ajoûte pour l'ordinaire vne s à ces premieres perſonnes des verbes, & qu'il y en a beaucoup qui ne s'écrivent & qui ne ſe prononcent plus autrement, comme *je fais*, *je dois*, &c. & generalement tous les preterits imparfaits: car nous ne dirions plus aujourd'hui *Ie faiſoi*, *Ie diſoi*, & *I'appenderoi*.

MAIS QVOI! CES LOIX DONT LA RIGVEVR TIENNENT MES SOVHAITS EN LANGVEVR. *Pag.* 153.
C'eſt ainſi que ces deux vers ſe trouvent impri-

mez dans toutes les editions de Malherbe. Le singulier *rigueur* ne peut estre joint avec le plurier *tiennent*; & Malherbe avoit dit sans doute, *Retient mes souhaits en langueur*, ou quelque autre chose de semblable.

QVE SI LE CIEL NE LES DISSOVT. &c. CE N'EST RIEN QVE DE POVVOIR TOVT. *Dissout* est long, & ne rime pas bien avec *tout*, qui est bref.

Pag. 154. ORANTE, QVI PAR LES ZEPHYRS RECEVT LES FVNESTES SOVPIRS. Les Vents sont les Messagers des Amans. Virgile dans ses Eglogues:

Partem aliquam, Venti, Divûm referatis ad aures.

Ovide dans ses Metamorphoses:

Detulit aura preces ad me non invida blandas.

I'ay dit dans mon Idylle du Moissonneur,

Quand l'ardent Moissonneur par les jeunes Zephyrs,
Fidelles Messagers des amoureux desirs,
Receut de cét hymen la funeste nouvelle &c.

ZEPHYRS. On dit au singulier *Zephyre* & *Zephyr* indifferemment; & ceux qui veulent qu'on ne die point *Zephyr* se trompent, comme je le ferai voir en vn autre endroit par vn nombre infini d'exemples des meilleurs Poëtes de nostre temps: mais au plurier on ne dit que *Zephyrs*.

SVR LES STANCES pour Alcandre.

MA PEINE LVI SEMBLE PETITE. *Peine petite* n'est pas dit noblement, non plus qu'*offrande petite* dans ces vers de l'Ode au Duc de Bellegarde,

C'eſt que tu veüilles m'aſſurer
Que mon offrande te contente &c.
Et ſi tu la trouves petite &c.

IAMAIS L'AME N'EST BIEN ATTEINTE, QVAND ON PARLE AVEC RAISON. C'eſt vne penſée fort commune aux Poëtes. Petrarque Sonnet 148. *Pag.* 155.

Chi può dir com' egli arde, è'n picciol fuoco.

M. de Meziriac Sonnet 15.

Poco arde, chi può dir quanto è'l ſuo fuoco.
Poco diſia, chi ſpiega i ſuoi deſiri.
Chi può ſcoprir ſuo duol, poco ſi dole.

Bertaut dans la premiere de ſes Elegies:

Le mal n'eſt guere grand qui ſe peut bien dépeindre;
Et je ſay mieux ſouffrir que je ne ſay me plaindre.

VERS DES MERITES, QVI N'ONT RIEN DE PAREIL A SOI. Dans la Plainte pour la captivité de la Maiſtreſſe d'Alcandre, il a dit de meſme, *Seule ſemblable à ſoi.*

ET QV'ON ESTIME, QV'ELLE EN FAIT DE MESME DE MOI. Proſaïque.

QVOIQV'INSENSIBLES AVX TEMPESTES, IE SVIS PLVS ROCHER QVE VOVS N'ESTES. *Tempeſtes* & *eſtes* ne riment pas bien; *eſtes* en *tempeſtes* eſtant ouvert, & fermé en *eſtes*. Noſtre Poëte cependant les a encore rimez en pluſieurs autres lieux:

Confiné parmi les tempeſtes;
Quant à nous, eſtant où vous eſtes &c.
Et par la fin de vos tempeſtes
Obligeant tous les Beaux Eſprits,
Conſervez au ſiecle où vous eſtes &c.

EN BERGERS, BESTES ET SATYRES. Iupiter ſe changea en Paſteur pour Mnemoſyne; en *Pag.* 156.

Taureau, pour Europe; en Cygne, pour Leda; en Satyre, pour Nyctëis.

SANS LES IMPORTVNER DE RIEN. Cette expression est basse & languissante.

ET MVLTIPLIONS DANS LES BOIS &c. Ces quatre vers sont merveilleux, & je les acheterois volontiers d'vne centeine des miens.

Pag. 157. A CES MOTS &c. ET SON AME ESTENDANT SES AISLES FVT TOVTE PRESTE A S'ENVOLER. I'ay tasché d'imiter ces beaux vers de Malherbe dans mon Idylle du Pescheur:

A ces mots, de tristesse & d'ennuis confondu,
Il tombe languissant sur la rive estendu:
Vne éternelle nuit assiege ses prunelles;
Son ame se détache, & déploiant ses aisles
Abandonne son corps, la Bergere, & ces lieux;
Et d'vn rapide vol retourne dans les Cieux.

Cependant j'en ay esté repris par vne personne tres-intelligente dans la Poëtique, qui soûtient qu'on peut bien faire voler vne Ame, comme a fait Homere,

Ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη, ἄϊδόσδε βεβήκει,

mais que c'est trop particulariser la chose, & trop pousser la figure, que de lui donner des aisles, & de les lui faire estendre ou déploier. Avec tout le respect que je dois à cette intelligente personne, cette objection n'est point considerable; car outre qu'il doit estre permis de donner des aisles à tout ce qu'il est permis de faire voler, puisque c'est avec des aisles qu'on vole, Platon, de qui les Poëtes suivent volontiers la Philosophie, dit nommément que les Ames ont des aisles. Nostre Petrarque selon cette opi-

nion

nion de Platon a dit dans vn de ses Sonnets de sa seconde partie,

L'Alma, ch'arse per lei si spesso ed alse,
Vaga d'ir seco, aperse ambe due l'ale.

Et le Tasse dans sa divine Hierusalem XII. 71.

La bella Anima sciolta al fin seguiva,
Che poco innanzi à lei spiegava l'ale.

EN QVELS TERMES TE REDVIS-TV. Bas.

C'EST CHOSE QVI NE PEVT FAILLIR. LE TEMPS ADOVCIRA LES CHOSES. Ces deux *choses*, qui sont si prés l'vn de l'autre, ne font pas vn bel effet.

SVR LES STANCES
Que d'épines, Amour.

QVE D'ESPINES, AMOVR, ACCOMPAGNENT TES ROSES! Il a dit ailleurs, *L'épine suit la rose*. *Pag.* 158.

A NVLLE AVTRE PAREILLE, SEVLE SEMBLABLE A SOI. Petrarque a dit de mesme au Sonnet 127.

Che sol se stessa e nulla altra simiglia.

I'ay dit aussi dans vn de mes Sonnets Italiens, en parlant de Madame la Marquise de Rambouïllet,

A nissun' altra, à se medesma eguale.

Brutus dans vne de ses Lettres à Ciceron, a dit, *Labeo Segulius, homo sui simillimus*. Et le Tasse en la Stance 46. du IV. livre de sa Hierusalem,

Ruvido in atti, & in costumi è tale,
Ch'è sol ne' vitii à se medesmo eguale.

ET SANS FAIRE LE VAIN. Prosaïque.

QVE DE LA MESME ARDEVR QVE IE BRVSLE POVR ELLE. *Dont je brûle* seroit mieux. *Que je brûle* est pourtant François.

OISEAVX DE PHINÉE. Cestadire, *Harpyes.* Phinée, Roi de Bithynie & de Paphlagonie, pour avoir revelé aux Hommes les secrets des Dieux, fut aveuglé par Iupiter, qui outre cela le fit tourmenter par des Harpyes.

SENS-IE ME DEVORER? Bertaut a dit de mesme dans vne de ses Complaintes,

Or sens-je combien de plaisirs
Sont amers à la souvenance &c.

Et M. de S. Amant en son Melon:

Quelle odeur sens-je en cette chambre?

Et c'est ainsi qu'il faut parler, pour parler regulierement, comme l'a fort judicieusement remarqué l'Auteur de la Grammaire Generale & Raisonnée, dont voici les termes: *Si je dis* j'aime, vous aimez, il aime, c'est, *cela signifie l'affirmation: mais si je dis*, aimé-je? aimez-vous? aime-t-il? est-ce? *cela signifie l'interrogation. D'où il s'ensuit, pour le marquer en passant, qu'il faut dire*, sens-je, lis-je, *& non pas* sentez-je? lisez-je? *parcequ'il faut tousjours prendre la personne que vous voulez emploier, qui est icy la premiere*, je sens, je lis, *& transporter son pronom pour en faire un interrogant.* Il ajoûte, *Et il faut prendre garde, que lorsque la premiere personne du verbe finit par un e feminin, comme* j'aime, je pense, *alors cét e feminin se change en masculin, dans l'interrogation, acause de* je *qui le suit, & dont l'e est encore feminin: parceque nostre Langue n'admet jamais deux e feminins de suite à la fin des mots. Ainsi il faut*

dire aimé-je, manqué-je : *& au contraire, il faut dire*, aime-tu, pense-t-il, manque-t-il, *& semblables*. Toutes ces choses, qui sont tres-veritables, avoient desja esté observées par mon avis dans les Remarques de la Langue Françoise de M. de Vaugelas. Mais comme tous les Parisiens disent, *senté-je*, *menté-je*, *rompé-je*, *perdé-je*, &c. & que le langage des Provinces doit estre reglé selon celui de Paris, qui est la capitale du Roiaume, & la demeure du Souverain, j'ay changé d'avis, particulierement à l'égard de quelques-vns de ces mots, qui sont si rudes de la façon que les Provinciaux les disent, qu'on a peine à les prononcer, comme *romps-je*, *ments-je*, & qui d'ailleurs sont equivoques, car *romps-je* & *ments-je* se prononcent comme *ronge* & *mange* : & presentement j'aimerois mieux dire *rompé-je* & *menté-je*. Les regles de la Grammaire doivent ceder en ces occasions à la douceur de la prononciation. *Impetratum à consuetudine, vt peccare suauitatis causâ liceret*, dit le Maistre de l'Eloquence, comme je l'ay desja dit ailleurs. Mais pour ces autres mots *sens-je*, *perds-je* &c. qui ne sont pas si difficiles à prononcer, & qui ne font point d'equivoque, quoique je ne m'en serve plus, je ne puis encore blâmer ceux qui s'en servent. Que si quelqu'vn trouve cette distinction étrange, je le prie de considerer, qu'elle n'est pas plus étrange que l'opinion des Parisiens, qui suivent la regle en ces mots *dois-je*, *puis-je*, *dis-je*, *suis-je*, *ay-je*, *fais-je* &c. & ne la suivent pas en ceux dont nous venons de parler.

LA PAVVRETTE. Ce mot estoit fort en vsage du temps de Malherbe. Le Cardinal Du Perron *Pag. 160.*

dans son Poëme sur l'attentat de Châtel :

Comme une bonne mere à qui l'âge debile &c.
Commence à murmurer, La pauvrette à l'instant &c.

Aujourd'hui il ne seroit pas receû dans la belle Poësie, quoique M. de Voiture ait dit,

Il se voit pris comme au lacet,
Et souffre un étrange supplice.
Mais le pauvret est sans malice.

ALCANDRE, MON ALCANDRE &c. Cét endroit, je veux dire cette Stance, avec celle qui la suit & celle qui la precede, est presque le seul de toutes les Poësies de nostre Auteur qui soit tendre & passionné. Malherbe estoit sans doute vn grand Poëte, & de qui l'on peut dire, comme Quintilien l'a dit de Stesichore, qu'il soûtenoit avec sa Lyre le poids de la Poësie Epique : mais il n'estoit ni tendre ni passionné.

VOILA COMME IE VI &c. I'ay remarqué cy-dessus, que cette Stance estoit vne de celles de toutes les Poësies de Malherbe que Malherbe estimoit davantage. Ce *Voilà comme je vi* au reste, qui n'est pas fort noble, est vn hemistiche de Ronsard dans sa Response aux Ministres de Genéve :

Voilà comme je vy : si ta vie est meilleure,
Ie n'en suis envieux, & fait à la bonne heure.

SVR LES STANCES
Que n'estes-vous lassées.

CES Stances se chantoient.

QVE ME FAIT LE MALHEVR. Malher-

be en cét endroit, & dans le Sonnet sur la mort d'vn Gentilhomme qui fut assassiné, a rimé *malheur* avec *douleur*, contre sa maxime, qui estoit, comme nous l'apprenons des Memoires de M. de Racan pour la Vie de Malherbe, que ces mots ne riment pas ensemble; acause que les Parisiens prononcent *malhûr*. Il est vrai que quelques Parisiens prononcent ce mot de la sorte: mais ceux qui parlent le mieux, prononcent *malhëur*; & personne ne doit faire difficulté de rimer ce mot avec celui de *douleur*.

QVE LE RIGOVREVX SORT DONT VOVS M'ESTES RAVIE. *Dont vous m'estes ravie*, C'est-à-dire *par lequel vous m'estes ravie*. Theophile a dit aussi, parlant d'vn Pescheur,

Il vend si peu ce qu'il a pris,
Qu'vn teston est souvent le prix,
Dont il laisse vuider sa nasse &c.

au lieu de *pour lequel il laisse vuider sa nasse*.

ET LA VIOLETTE &c. Virgile a dit en ce sens au neuviéme de l'Eneïde,

Purpureus veluti cùm flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluviâ cùm fortè gravantur.

ACQVERIR DES LAVRIERS. Voyez cy-dessus page 370.

SVR LES STANCES Complices de ma servitude.

IL fit ces Stances en Bourgogne pour lui mesme. Elles sont fort belles, & elles sont mesme assez passionnées.

Pag. 164. ET MES VRAIS SECRETAIRES. Le mot de *Secretaire* pour celui qui a la confidence & le secret d'vn autre, comme il est icy emploié, se trouve souvent dans nos anciens Poëtes François. Ronsard au Sonnet 161. du premier livre de ses Amours, parlant à la forest de Gastine :

Saincte Gastine, ô douce Secretaire
De mes ennuis &c.

Du Bellai au premier Sonnet de ses Regrets :

Ie me plains à mes vers si j'ay quelque regret.
Ie me ris avec eux, je leur dy mon secret,
Comme estant de mon cœur les plus seurs secretaires.

Nos Poëtes modernes l'ont souvent aussi emploié de la sorte. M. de Gombaud dans son Amarante Acte v. Scene I.

Ie revoi ces rochers, & ces bois solitaires,
Qui de tous mes pensers furent les secretaires.

M. Corneille dans son Menteur Acte IV. Scene 6.

Tu seras de mon cœur l'unique secretaire,
Et de tous mes secrets le grand depositaire.

I'ay dit aussi dans mon Idylle du Iardinier,

Il fut de tous ses soins le seul Depositaire.
De ses plus doux pensers il fut le Secretaire.

Les Italiens se servent du mesme mot en la mesme signification. Petrarque au Sonnet 136.

Amor mi manda quel dolce pensiero,
Che secretario antico è fra noi due.

Cependant j'apprens de M. de Racan, que quand Malherbe publia ces Stances, on se mocqua de cét endroit. S'il y a quelque chose à redire, ce n'est pas au mot de *secretaires*, c'est à celui de *vrais*.

TANT I'AY PEV D'ASSEVRANCE EN LA FOI DE PERSONNE. *En la foi de personne*, pour dire *en la foi de qui que ce soit*, n'est pas bien François. Ce mot de *personne* ne se met regulierement qu'avec vne negative; comme, *Personne n'est plus à vous que moi*: ou avec vne interrogation; comme, *Y a-t-il personne qui vous honnore plus que je fais?* Monsieur de Voiture a pourtant dit de mesme en sa lettre 23. *Vous ne sauriez deviner, Mademoiselle, celle de qui je veux parler; & c'est vn secret trop important pour le confier à personne.*

VOVS LISEZ BIEN EN MON VISAGE. Il parle à ses Pensers comme à des personnes. Il n'y a rien de plus commun dans la Poësie que de personifier ainsi les choses inanimées. Pag. 165.

OV LE SOIN DE NATVRE. Il se sert encore ailleurs de cette façon de parler. Dans les Stances pour Alcandre au retour d'Orante à Fonteinebleau:

Peut-on voir ce miracle, où le soin de Nature
A semé, comme fleurs, tant d'aimables apas.

Et dans les Vers Funebres sur la mort de Henri le Grand:

Henri, ce grand Henri, que les soins de Nature
Avoient fait vn miracle aux yeux de l'Vnivers.

Monſeigneur l'Eveſque de Vence a dit de meſme dans la quinziéme de ſes Eglogues,

Orangers, l'ornement & le ſoin de Nature.

I'ay dit auſſi dans mon Idylle de l'Oiſeleur,

En ces lieux fortunez, que le ſoin de Nature
Pare en toute ſaiſon de fleurs & de verdure.

Pag. 166. PAR LA MESME RAISON. Proſaïque.

Pag. 167. ET QV'ESTANT, COMME ELLE EST, D'VN SEXE VARIABLE. Il a dit ailleurs,

Puis eſtant ſon merite infini, comme il eſt.

Ce *comme elle eſt*, & ce *comme il eſt* ſont ſuperflus: & quand ils ne le ſeroient pas, (car M. de Vaugelas pretend que *comme je ſuis*, n'eſt pas inutile en cette façon de parler, *Quand je ne ſerois pas voſtre ſerviteur, comme je ſuis*) ils n'ont pas bonne grace en vers.

CONTEMPTIBLE. I'approuve la conjecture de M. de Vaugelas, qui eſt que Malherbe a icy preferé le mot de *contemptible*, à celui de *meſpriſable*, plus beau, plus François, & plus en vſage, acauſe qu'il euſt rimé avec le mot *agreable* dans la ceſure du vers precedent. Ainſi, ſelon la remarque de Servius, Virgile, pour éviter la conſonance, a dit dans ſes Eglogues,

Cum canibus timidi venient ad pocula damæ,

& non pas *timidæ*: & dans ſes Georgiques,

Aut oculis capti fodere cubilia talpæ;

& non pas *captæ*. Pour cette meſme raiſon, ſelon la remarque du fameux Ioſeph Scaliger, Catulle a dit auſſi,

Propontida, trucemque Ponticum ſinum,

& non pas *Propontidem*; &

Aridâ modò pumice expolitum,

&

& non pas *arido*. Le Tassoné a remarqué pareillement, que Petrarque en ce vers du VI. Sonnet

Sì traviato è'l folle mi' desio,

avoit dit *mi' desio*, pour *mio desio*, *per non offender la rima*.

AMOVR A CELA DE NEPTVNE. *De Neptune*, cestadire *de la mer*. M. Des Marests au livre quatriéme de son Clovis:

Qu'avec vn tel éclat sur terre & sur Neptune.

SES INFIDELLES FLOTS NE SONT POINT SANS ORAGES. On pouroit dire que ces flots ne sont donc point infidelles, puisqu'ils ne sont point sans orages: mais les grands Poëtes negligent ces petites subtilitez.

NOISE. Ce mot n'est plus du bel vsage.

PRESCHEZ. Celui-cy n'est pas Poëtique. I'aurois mieux aimé *Dites-moi ses vertus*. *Pag.* 168.

MAIS POVR EN DIRE MAL. Cét hemistiche n'est pas noble.

SVR LES STANCES pour la guerison de Chrysante.

CEs Stances sont aussi fort belles, & elles sont mesme aucunement passionnées.

LES DESTINS SONT VAINCVS, ET LE PLVS DE MES LARMES: I'aurois dit, *Les Destins sont vaincus: les torrens de mes larmes* &c.

LAVRIERS, COVRONNEZ-MOI. Ovide a dit, mais à vn autre propos,

Ite triumphales circum mea tempora lauri.

AVIOVRD'HVI C'EN EST FAIT, ELLE EST *Pag.* 169.

TOVTE GVERIE. Ce vers n'eſt pas fort noble.

ET LES SOLEILS D'AVRIL PEIGNANS VNE PRAIRIE, EN LEVRS TAPIS DE FLEVRS &c. Ces tapis de fleurs appartiennent à la prairie, & par cette raiſon ce mot de *leurs*, qui eſt relatif aux *Soleils*, n'eſt pas icy en ſon lieu. Mais comme les Soleils d'Avril ſont les peintres de cette prairie, on peut dire auſſi que les tapis de fleurs de cette prairie ſont l'ouvrage de ces Soleils.

IAMAIS DE SI BON COEVR IE NE BRÛLAI POVR ELLE, ET NE PENSE IAMAIS AVOIR TANT DE RAISON &c. Cette conſtruction eſt vicieuſe. Il faut *avoir eu*.

DES COVROVX LEGITIMES. Il s'eſt encore ſervi ailleurs de ce mot de *couroux* au plurier:

Et meſme ſes couroux, tant ſoient-ils legitimes,
Sont des marques de ſon amour.

Deſportes l'avoit emploié avant lui dans le meſme genre:

Ie n'ay rien de fragile en moi
Que mes couroux, qui ſont de verre.

OV QVE RIEN ICY BAS NE CONNOIST VOSTRE EMPIRE &c. Les Amans ſe prennent aux Dieux des maladies de leurs Maiſtreſſes. Tibulle:

Interdum vovet: interdum quòd langueat illa
Dicit in æternos aſpera verba Deos.

Ce que j'ay imité de la ſorte dans mon Elegie ſur la Fiévre de Mademoiſelle de la Vergne,

Ainſi le triſte Evandre, aux rivages de Maine,
Plaignoit le feu mortel de ſa belle Inhumaine,
Tantoſt de vœux ſans nombre importunant les Cieux,
Et tantoſt accuſant l'injuſtice des Dieux.

Pag. 170. ET NE SE PORTE BIEN. Cét hemiſtiche eſt bas.

SVR LES STANCES POVR ALCANDRE au retour d'Orante à Fontainebleau.

RENDANT PAR MES SOVPIRS MA DOVLEVR RECONNVE. Le composé *reconnuë* est icy mis pour le simple *connuë*. Il pouvoit dire, (& je l'aurois dit de la sorte)

Rendant par mes soûpirs ma tristesse connuë.

M. de Balzac, au reste, ne se souvenoit pas de cét endroit de son pere Malherbe, quand il a écrit ces paroles au dixiéme chapitre de ses Remarques sur les deux Sonnets, *Ie demanderois volontiers, si* vous rendra sa douleur connuë, *est meilleur François que* les patiences qui vont si loin? *Quelle sorte de langage est-ce, je vous prie,* Ie veux vous rendre ce Cavalier connu, *ou* cette Dame connuë, *pour dire, je veux vous les faire connoistre, ou vous en donner la connoissance? Est-ce une façon de parler Poëtique? Est-ce une locution figurée? Est-ce une mode estrangere & apportée de dehors, qui depuis peu a esté naturalisée en ce Roiaume? Ou plûtost n'est-ce point une necessité de la Rime? N'est-ce point quelque petit reste du College? n'est-ce point le jargon d'un jeune Alleman, nouvellement arrivé à Orleans, qui fait effort pour parler François, & qui prie son hoste de lui rendre connus les plus honnestes gens de la ville? On peut dire, se rendre celebre à toute la France; se rendre illustre par la grandeur de ses actions: mais on ne peut pas dire de la mesme sorte, se rendre connu. Il faudroit que celui qui le diroit, eust plus de credit que l'Vsage,*

pour le dire avec ſuccés.

CES ASTRES ADORABLES, OÙ PREND MON OCEAN SON FLVS ET SON REFLVS. Et dans les Stances ſur le deſſein de quitter vne Dame qui ne le contentoit que de promeſſe :

Beauté, mon beau ſouci, de qui l'ame incertaine
A, comme l'Ocean, ſon flus & ſon reflus.

Et dans les Fragmens :

Enfin aprés quatre ans vne juſte colere &c.
Que le flus de ma peine a trouvé ſon reflus &c.

Toutes ces façons de parler ne ſont point agreables.

SOVCIS RETIREZ-VOVS. Il ſe ſert encore du meſme hemiſtiche dans les Fragmens :

Soucis, retirez-vous : faites place à la joie.

PAR SES DOVZE MAISONS. Selon les Aſtrologues le Soleil n'a qu'vne maiſon, qui eſt le ſigne du Lion : mais comme il paſſe par les douze ſignes du Zodiaque, & qu'en chacun de ces ſignes il y ſejourne vn mois, les Poëtes ont appellé ces douze ſignes les douze maiſons du Soleil.

Pag. 171.

CES DESERTS SONT IARDINS DE L'VN A L'AVTRE BOVT. Le Cardinal Bembo dans ſes Stances a oppoſé de meſme les jardins aux foreſts :

Giardin non colto in breve divien ſelva.

Ce que j'ay imité de la ſorte dans mon Eglogue intitulée *Chriſtine*,

Les chardons épineux naiſſent dans nos guerets :
Nos jardins cultivez deviennent des Foreſts.

CES BOIS EN ONT REPRIS LEVR VERDVRE NOVVELLE. I'ay dit dans la meſme Eglogue,

Ouy, je quite ces lieux pour ces nobles climats
Iadis l'affreux ſejour des Vents & des Frimas,
Aujourd'huy le ſejour de l'amoureuſe Flore,

Plus riant que les lieux où se leve l'Aurore.
Par ses divins apas, par ses atraits charmans
Vne Nymphe celeste a fait ces changemens.
Sous ces pas en tout temps les fleurs naissent écloses,
Les œillets & les lis, les jasmins & les roses.
Sa parole applanit les humides sillons,
Et change en doux Zephyrs les plus forts Aquilons;
Sa presence embellit le crystal des Fontaines,
Fait verdir les Forests & fait jaunir les Plaines.
Ses yeux par leurs regards adoucissent les airs,
Et dissipent les nuits par leurs brillans éclairs.

Au reste, ce vers de Malherbe,

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle,

semble imité de ce vers de Desportes du cinquiéme Sonnet à Diane,

Les forests ont repris leur verd accoustrement.

Le mesme Desportes a dit au Sonnet 52.

Les eaux parlent d'amour, & de tous les costez
On ne voit rien que fleurs & verdure nouvelle.

L'ORAGE EN EST CESSE', L'AIR EN EST E'CLAIRCI. ---- *risit, & aër*

Protinus ex illa parte serenus erat,

dit Ovide. Sur cette pensée j'ay fait autrefois cette Epigramme Latine pour Mademoiselle de la Vergne,

Æquora pulsabant violenti flatibus Euri:
Fœdabat totos plurimus imber agros;
Et Solis radios fulgentis densa tegebant
Nubila; & in medio nox erat atra die:
Cùm subitò, mea lux, pulcris invecta quadrigis,
Litoream liquit pulchra LAVERNA *domum.*
(Talis, vere novo, curru Sol vectus ovanti
Deserit æquorei tecta superba Dei.)

Ecce tibi placidis, qui vibrant lumina, ocellis
Æthereas lustrat terque quaterque plagas.
Diffugiunt hiemes, pelluntur nubila calo,
Vestit humus flores, ventus & vnda silent.

Et ce Madrigal Italien,

Spargea dense tenebre
Di nubi il Ciel velato:
Il Mar feriva gli alti scogli irato;
E misti à i tuoni i lampi
Cingean d'orrore i campi:
Quand' ecco Filli, à par del Sole ardente
E lucida e splendente,
Col suo carro pomposo
Vscì veloce; e col guardo amoroso
(O meraviglia à null' altra seconda!)
Serenò il Cielo, e quetò l'Aria e l'Onda.

Les Poëtes font ainsi faire le beau temps, embellir la campagne, & reverdir les forests par la seule presence de leurs Belles, sans le secours de la Nature : & cestpourquoi on pourroit trouver quelque chose à redire à ces beaux vers du Prince des Poëtes,

Aret ager; vitio moriens sitit aëris herba:
Liber pampineas invidit collibus vmbras.
Phyllidis adventu nostra nemus omne virebit,
Iupiter & lato descendet plurimus imbri.

Il suffisoit de dire que la presence de Phyllis feroit reverdir le Bocage, sans ajoûter qu'il pleuveroit à verse; ce qui d'ailleurs n'est pas vn effet de la beauté des Dames.

ET MESME SES CANAVX ONT LEVR COVRSE PLVS BELLE DEPVIS QV'ELLE EST ICY. I'ay fait dire à la Fonteine de Tancourt, dont

Madame la Comtesse de la Fayette estoit allé prendre des eaux,

> Ὕδατα μεῦ δίδωσιν ὑγιαίνειν Ἡλιοδώρα·
> Καλλιρροεῖν, μισθὸν, δῶκεν ἐμοῖς-ὕδασι.

LES DOVCEVRS OÙ IE NAGE ONT VNE VIOLENCE QVI NE SE PEVT CELER. La joie est babillarde. *Lætitia loquax res est, atque ostentatrix sui*, dit Symmachus dans l'Epistre trente & vniéme du livre premier de ses Epistres. I'ay dit quelque part,

> *Ie ne puis plus long temps supporter le silence :*
> *D'vn plaisir si parfait la douce violence,*
> *Malgré tous les efforts de mon amour discret,*
> *S'oppose à mon secret.*
> *Dans les sombres détours de cette longue route*
> *Personne ne me voit, personne ne m'écoute ;*
> *Et je puis maintenant à ce Bois écarté*
> *Le dire en seureté :*
> *Enfin, grace à l'Amour, j'ay flechi l'Inhumaine,*

& ce qui suit. Ce que j'ay imité de ce bel endroit de l'Eunuque de nostre Terence,

> *Numquis hic est? nemo est. numquis hinc me sequitur? nemo homo est.*
> *Iamne erumpere hoc licet mihi gaudium?*

A CHATOVÏLLER MON AME EN CE CONTENTEMENT. Ce *chatoüiller mon ame* ne me plaist pas.

VN AVTRE PARTEMENT. M. de Racan dans vne Epigramme pour vn adieu, s'est servi, à l'imitation de Malherbe, de ce mot de *partement* pour celui de *depart :*

> *C'est parler inutilement,*
> *De vous dire à ce partement &c.*

SVR LES STANCES
Enfin ma patience.

Pag. 172. I'AY appris de M. de Racan que Malherbe avoit fait ces Stances pour le Marquis de Mirabel, amoureux de Mademoiselle de Castille, depuis mariée au Comte de Chalais.

Pag. 173. QV'VN TAS DE MÉDISANS. Ronsard dans sa Response au Ministre :

Miserables bourreaux d'vn tas de médisans &c.

L'AGREABLE TOVRMENT. I'ay dit dans mon Elegie à M. Chapelain,

Oüi, l'amour est vn mal ; mais vn mal agreable,
Vne douce amertume, vn tourment delectable.
Dans le vaste contour de l'Empire Amoureux
Il n'est point de Sujet tout-à-fait malheureux ;
Et comme les plaisirs n'y sont point sans supplices,
Les plus cruels tourmens n'y sont point sans delices.
Le plus infortuné, s'il veut estre constant,
Dans cét heureux Empire à la fin est content,
Et du Maistre qu'il sert les moindres recompenses
Surpassent de bien loin les plus rudes souffrances.

S'IL A DE L'AMERTVME A SON COMMENCEMENT. Petrarque a dit le contraire :

Mansueto fanciullo, e fiero veglio.

POVRVEV QV'A MON EXEMPLE ON SOVFFRE DOVCEMENT &c. M. le Duc de Montausier a dit admirablement à ce propos,

Aimez, servez, brûlez avecque patience,
Ne murmurez jamais contre vostre tourment,
Et ne vous lassez point de souffrir constamment ;

Il

Il n'est rien qui ne cede à la perseverance.
Si vous estes troublé de la vaine creance
Qu'on a beaucoup de mal & peu d'allegement,
Apprenez qu'il n'est point de tel contentement
Que de voir alafin triompher sa constance.
Lorsqu'vne belle main daigne essuier nos pleurs,
Vn moment de plaisir paye vn an de douleurs.
Le repos est plus doux, qui vient aprés la peine.
Pour estre bien aimé, soyez bien amoureux;
Méprisez le mépris, & surmontez la haine:
Enfin, soyez constant, & vous serez heureux.

ET QV'AVX APPAS DV CHANGE. *Change* pour *changement* ne me déplaist pas en vers. Nostre Poëte s'en est encore servi en d'autres endroits:

C'est elle, & non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.
Penser au change, leur est crime.

SVR LA CHANSON Chere Beauté.

MALHERBE fit cette Chanson sur vn air qu'on lui avoit donné: d'où vient que le dernier vers de chaque couplet est irregulier, le premier hemistiche estant de six syllabes, dont la derniere est feminine: *Pag. 174.*

Plus je le supplie, moins ait de merci.
En vous seule on trouve qu'il gele toûjours. &c.

QVAND I'AIME SANS PEINE, I'AIME LASCHEMENT. Bertaut: *Pag. 175.*

I'aime qu'à mes desseins la Fortune s'oppose:
Car la peine de vaincre en accroist le plaisir.

Pouvoir facilement obtenir quelque chose,
M'est aßez de sujet d'en perdre le desir.

Voiez cy-dessus pag. 446.

LABYRINTHE. Apropos de ce mot, qui rime icy avec *absinthe*, il est à remarquer que jamais Malherbe n'a rimé ces mots qui se terminent en *inte* & en *in* avec ceux qui se terminent en *ainte* & en *ain*. Les Parisiens les riment volontiers; d'où vient que nous appellons ces sortes de rimes *des rimes Parisiennes*. Ie ne veux pas les blâmer, mais je ne voudrois pas les emploier.

IE SVIS A RHODANTE. I'apprens des Memoires de M. de Racan pour la Vie de Malherbe, que cette Rhodante estoit Madame la Marquise de Rambouïllet. L'endroit de ces Memoires où M. de Racan fait mention de cette Rhodante, est considerable, & merite d'estre icy rapporté tout au long : *Sa Rhodante estoit Madame la Marquise de Ramboüillet. Voici pourquoi il lui donna ce nom. Vn jour ils s'entretenoient Racan & lui de leurs amours, qui n'estoient qu'amours honnestes, & du deßein qu'ils avoient de choisir quelque Dame de merite & de qualité pour estre le sujet de leurs vers. M. de Malherbe choisit Madame de Ramboüillet, qui estoit, comme elle est encore, l'ornement de son siecle. Racan choisit Madame de Termes, qui en ce temps-là estoit veuve de M. de Termes. Le plaisir que prit M. de Malherbe dans cét entretien avec Racan, l'engagea à lui dire qu'il en vouloit faire une Eglogue, où il s'introduiroit sous le nom de* Melibée, *& Racan sous celui d'*Arcas : *& je m'étonne qu'il ne s'en est trouvé quelques fragmens parmi ses papiers, car je lui en ay oüi reciter plus de quaren-*

te vers. Madame de Rambouillet & Madame de Termes avoient toutes deux nom Catherine : *celleci,* Catherine Chabot, *& Madame de Rambouillet,* Catherine de Vivonne. *Ne doutant point que ce mesme nom de* Catherine *ne fist beaucoup d'embaras si on l'emploioit pour ces deux Dames dans l'Eglogue qu'il vouloit faire, il passa tout le reste du jour avec Racan à le retourner, pour en faire d'autres noms qui pußent estre mis en vers. Ils n'en trouverent que trois,* Artenice, Eracinthe, & Carinthée. *Le premier fut jugé le plus beau : mais Racan s'en estant servi dans sa Pastorale, M. de Malherbe rejetta les deux autres, & prit celui de* Rhodante, *ne se souciant plus d'en prendre un qui fust anagramme. M. de Malherbe estoit alors marié, & fort âgé; cestpourquoi son amour ne produisit que peu de vers; & entre autres ceux qui commencent par* Chere Beauté, que mon ame ravie: *& ces autres sur lesquels Boißet fit vn air,* Ils s'en vont ces Rois de ma vie. *Il fit aussi quelques Lettres à Rhodante. Mais Racan qui avoit trente-quatre ans moins que lui, & qui estoit garçon, changea son amour poëtique en vn amour veritable, & rechercha en mariage Madame de Termes. Il fit pour cela quelques voiages en Bourgogne où elle faisoit sa demeure. M. de Malherbe lui écrivit en suite une grande Lettre pour le divertir de cette recherche, ayant appris que Madame de Termes se laissoit cajoler par M. Vignier, qui l'a depuis épousée. Cette Lettre, où il y a des vers de M. de Malherbe qui n'ont point esté imprimez dans le Recueil de ses Poësies, & qui meritoient bien de l'estre, est imprimée parmi ses Lettres, avec une autre qu'il écrivit à*

Madame de Termes sur le mariage de Racan. Ces vers inserez dans cette Lettre de Malherbe, dont parle M. de Racan, & que j'ay fait imprimer dans cette edition parmi les Fragmens, ont esté faits pour Madame de Rambouïllet; ce que je lui ay ouï dire plus d'vne fois. Mais je lui ay ouï dire aussi plus d'vne fois, qu'elle ne se souvenoit point que Malherbe eust fait pour elle ces vers dont parle M. de Racan, *Chere Beauté, que mon ame ravie* &c. *Ils s'en vont ces Rois de ma vie* &c. mais qu'il en avoit fait d'autres qui avoient esté perdus, où il faisoit ainsi mention de ce nom d'*Artenice* qu'il avoit retourné de celui de *Catherine*,

Celle, pour qui je fis ce beau nom d'Artenice.

Ce mot d'*Artenice*, au reste, que Malherbe fit pour Madame de Rambouïllet, lui est demeuré: car c'est ainsi que tous les Poëtes & tous les Prosateurs l'ont depuis appellée dans leurs ouvrages; & elle s'est elle-mesme ainsi appellée dans des vers qu'elle a faits pour son Epitaphe.

SVR LA CHANSON
Qu'autres que vous soient desirées.

Pag. 176. J'Ay ouï dire à M. de Racan, que cette Chanson fut faite dans la chambre de Madame de Bellegarde, par elle, par lui, & par Malherbe, à l'imitation d'vne Chanson Espagnole, dont le refrain estoit, *Bien puede ser, No puede ser;* & que Madame de Bellegarde y avoit beaucoup plus de part ni que lui ni que Malherbe. Ainsi cette

Piece n'a point deu eſtre miſe parmi celles de Malherbe. Cependant de ſon temps meſme elle paſſoit pour eſtre de lui, comme il paroiſt par ces vers que Bertelot fit contre lui au ſujet de cette Chanſon, *Qu'autres que vous ſoient deſirées:*

Avoir le cœur tout plein de flâmes,
Et faire les doux yeux aux Dames,
Cela ſe peut facilement:
Mais de pouvoir, en ſa vieilleſſe,
Ioüir d'une belle Maiſtreſſe,
Cela ne ſe peut nullement.
Avoir quatre chauſſons de laine,
Et trois caſaquins de futaine,
Cela ſe peut facilement:
Mais de danſer une Bourrée
Sur une Dame bien parée,
Cela ne ſe peut nullement.
Dire par tout qu'il eſt habile,
Et reprendre Homere & Virgile,
Cela ſe peut facilement:
Mais bienqu'il ſoit d'avis contraire,
De croire qu'il puiſſe mieux faire,
Cela ne ſe peut nullement.
Eſtre contraint en ſa parole,
Avoir dans ſes os la vèrole,
Cela ſe peut facilement:
Mais, bienqu'il ſoit hors de furie,
Que cette galle ſoit guerie,
Cela ne ſe peut nullement.
Vanter en tous endroits ſa race
Plus que celle des Rois de Thrace,
Cela ſe peut facilement:
Mais que pour les armes d'hermine

Il ait beaucoup meilleure mine,
Cela ne se peut nullement.
L'Espagnol en François traduire,
Pour faire sa vertu reluire,
Cela se peut facilement:
Mais quoique son esprit travaille,
De faire pourtant rien qui vaille,
Cela ne se peut nullement.
Estre six ans à faire une Ode,
Et faire des loix à sa mode,
Cela se peut facilement:
Mais de nous charmer les oreilles
Par sa merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Malherbe pour response à ces vers, fit donner des coups de baston à Bertelot, par vn Gentilhomme de Can, nommé la Boulardie. Si l'on en vsoit de la sorte envers ceux qui font aujourd'hui des Satires sanglantes contre les plus celebres Escrivains du siecle, & contre les Dames de la Cour les plus qualifiées, (& peut-estre que la mode viendra quelque jour d'en vser de la sorte) ils changeroient sans doute de langage:

----- formidine fustis
Ad bene dicendum, delectandúmque coacti.

QVE CELLE-LA QVE IE VOVS PORTE. Ce vers a bien la mine d'estre de Madame de Bellegarde. *Celui là*, & *celle-là* ne sont plus de la belle Poësie; & quand ils en seroient encore, ils ne doivent jamais estre mis immediatement devant le pronom relatif *qui* ou *lequel*, comme l'a fort bien remarqué M. de Vaugelas. *Iamais*, dit-il, *on ne doit vser du pronom démonstratif avec la particule*

là, *quand il est immediatement suivi du pronom relatif* qui, *ou* lequel, *aux deux genres & aux deux nombres. Exemple:* Ceux-là qui aiment Dieu, gardent ses commandemens. *C'est tres-mal parler. Il faut dire*, Ceux qui aiment Dieu, *& ainsi des autres. Mais quand le pronom relatif est separé du demonstratif par vn verbe qui est entre deux, alors il faut mettre la particule* là: *comme*, Ceux-là se trompent, qui croient *&c. Il n'est pas croiable combien de gens manquent à cela. Ie ne say s'il est permis aux Poëtes de s'en dispenser à l'imitation de celui qui a dit,*

Mais qu'il soit vne amour si forte
Que celle-là que je vous porte:

mais je say bien qu'en prose la regle est inviolable, & qu'en vers l'oreille est d'autant plus choquée de cette façon de parler, que la Poësie doit estre plus douce que la Prose. Qui oseroit nier qu'il ne soit mieux dit en prose & en vers, qu'il soit vne amour plus forte, que celle que je vous porte, *que non pas*, que celle-là que je vous porte? M. de Voiture a dit, à l'imitation de nostre Poëte,

Car le feu qui brûla Gomore,
Ne fut jamais si vehement,
Que celui-là qui me devore.

SVR LES STANCES Beauté, mon beau ſouci.

PENSEZ DE VOVS RESOVDRE. Remarquez *penſez de*, pour *penſez à*.

MAIS POVR ME RETENIR, S'ILS FONT CAS DE MA PRISE, IL LEVR FAVT DE L'AMOVR AVTANT QVE DE BEAVTE'. I'ay dit de meſme en mon Indifference, à l'imitation de Malherbe,

Mais pour me retenir, ſi vous aimiez ma priſe,
Il me falloit aimer.

C'EST LA TOILE SANS FIN DE LA FEMME D'VLYSSE, DONT L'OVVRAGE DV SOIR AV MATIN SE DEFFAIT. *La toile de Penelope* ſe dit proverbialement des ouvrages qui ne s'achevent jamais. Voiez Homere au ſecond & au dix-neuviéme de l'Odyſſée.

SVR LES STANCES *pour M. de Monpenſier.*

SEVLE TERRE OÙ IE PRENS MES CYPRE'S ET MES PALMES. Cette locution eſt trop figurée.

QVE L'AMOVR M'A FAIT FAIRE. *Fait faire* fait quelque rudeſſe.

MAIS MON AME QV'A VOVS NE PEVT ESTRE ASSERVIE. Cette tranſpoſition n'eſt pas ſupportable.

ESTEIGNEZ

Pag. 180.

ESTEIGNEZ-LES, OV NON. Ce monoſyllabe à la fin du vers rend cét hemiſtiche deſagreable, acauſe des mots qui le precedent qui ſont tous compoſez de ſyllabes maſculines : car d'ailleurs il ſe trouve pluſieurs vers finiſſans en monoſyllabes, qui ne ſont point rudes : & Hermogene eſtime meſme que les vers qui finiſſent de la ſorte, ſont plus agreables que les autres, bienqu'ils ſoient moins graves : καὶ γὰρ τῶν ἐπῶν τὰ εἰς μονοσύλλαβόν τι μέρος, τοῦ λόγου ἱστάμενα, ἀειδέστερά πως, καὶ κρουστικώτερά εἰσιν, ἀλλ' οὐ σεμνότερα· οἷον, ἐπὶ τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ. καὶ, κάρηντά μοι ἀλλότριος φώς. καὶ, Ἀπόλλων Ἀρτέμιδι ξύν. Servius ſur ce vers de l'Eneïde, *Sternitur, exanimiſque tremens procumbit humi bos*, eſt d'vn avis tout contraire; car il dit que ce vers, parcequ'il finit par vn monoſyllabe, eſt tres-mauvais. En ces occaſions il faut conſulter ſon oreille.

DANS CETTE FLAME EXTRÊME. Cette epithete ne me plaiſt pas.

C'EST POVRQVOI. Ce mot n'eſt pas de vers.

ET SANS ATTEINDRE AV BVT OÙ L'ON NE PEVT ATTEINDRE, CE M'EST ASSEZ D'HONNEVR QVE I'Y VOVLOIS MONTER. *Monter* porte l'eſprit à vne obſcenité.

IL FAVT OV VOVS AIMER, OV NE VOVS FAVT POINT VOIR. Cette conſtruction eſt vicieuſe. On peut bien dire, *Il faut ou vous aimer, ou ne vous point voir* : mais en repetant *faut*, on doit auſſi repeter *il*, & dire, *Il faut ou vous aimer, ou il faut ne vous point voir*.

ESTRE FRAPÉ DE FOVDRE. *Frapé de foudre*, pour *frapé de la foudre*, n'eſt plus à la mode, non plus que *dans Seine & Marne*, pour *dans la Seine &*

dans la Marne, que nostre Poëte a dit en la Stance pour la Sibylle Tiburtine. Du temps de Du Bellai ces omissions d'articles n'estoient desja plus dans le bel vsage : car voici comme il en parle au neuviéme chapitre de son Illustration de la Langue Françoise : *Garde toi aussi de tomber en vn vice commun ; mesmes aux plus excellens de nostre Langue : c'est l'omission des articles.* Nostre Auteur a dit ailleurs, *Frapé non moins que de charmes.*

SVR LES VERS POVR METTRE devant les Heures de Caliste.

Pag. 181. MAIS PENSEZ-VOVS QV'IL VOVS ACCORDE CE QV'ON NE PEVT AVOIR DE VOVS? Le Cavalier Marin a dit quelque chose de semblable dans le CXXI. Madrigal de la seconde partie :

> *Folle speranza audace,*
> *Ch'al tuo pregar l'altrui pietà si pieghi,*
> *Empia, s'altrui pietà pregata neghi.*

Ces vers de Malherbe sur des Heures, & les autres suivans sur le mesme sujet, qui sont tres-jolis & tres-ingenieux, me font souvenir de ceux de S. Gelais sur vn Calendrier imprimé devant des Heures, qui sont aussi tres-jolis & tres-ingenieux :

> *S'il vous plaisoit marquer en teste*
> *Vn jour ordonné pour m'aimer,*
> *Ie l'aurois pour vne grand' feste ;*
> *Mais point ne la voudrois chaumer.*

OBSERVATIONS SVR LE VI. LIVRE DES POESIES DE M. DE MALHERBE.

SVR LES SIBYLLES.

SOIT QVE LE DANVBE T'ARRESTE. Dans la Stance ſuivante, qui eſt pour la Sibylle Phrygienne, le meſme mot *arreſte* eſt emploié en rime,

Acheve, & que rien ne t'arreſte.

Ce qui eſt contre la pratique ordinaire des Poëtes modernes, & contre leurs maximes, & particuliérement contre celles du noſtre. I'ay fait mention de ces maximes, & d'autres plus ſeveres, dans mes Obſervations ſur les Poëſies de Monſeigneur de la Caſe. Comme ces Obſervations ne ſont point encore publiées, quoiqu'elles ſoient imprimées il y a long-temps, & que ma Note me ſemble aſſez curieuſe; & que d'vn autre coſté j'y fais mention de cét endroit de Malherbe, je ne ferai point dif-

ficulté de la rapporter icy toute entiere.

DOGLIA. VOGLIA] Pon mente che questa rima è reïterata, avendo detto il Casa nella terza Stanza di questa istessa Canzone,

Deh chi sia mai, che scioglia
Ver la Giudice mia sì dolci prieghi,
Ch' almen non mi si toglia &c.

Il che vogliono sia vn' error grande nell' arte del versificare, essendo stato diffinito da' Maestri di quella arte, che la rima in vna medesima Canzone, ò in vn medesimo Capitolo non si raddoppiasse mai. Laonde il Castelvetro biasima la Canzone del Petrarca in lode della Vergine, dove la rima *etta* della terza Stanza è reïterata nella sesta; si come il Capitolo della Castità, dove vn' istessa rima è parimente reïterata. Vedilo sopra la Poëtica d'Aristotele, e sopra la detta Canzone. Il Tassone allo'ncontro, sopra l'istessa Canzone, scusa il Petrarca; e perche lo scusa con l'esempio del nostro Poëta, porterò qui le sue parole: *Circa la reïterazione delle medesime rime, ciò veramente da' Moderni è tenuto per vizio, quando anco le voci sieno differenti, come quì nella terza Stanza,* eletta e benedetta; *e nella settima,* saetta ed aspetta. *Mà io hò più che qualche cosa da dire in questo luogo: imperochè, presuposto che sopra questo ci sia regola, io addimando in che autorità sia fondata, non l'avendo i migliori Poëti Toscani, antichi, e moderni, se non quanto è loro tornato bene, osservata. Quì si vede à chiusi occhi, che'l Petrarca hà voluto vscir della regola; poiche, come mostra nell' altre sue Canzoni, non era huomo da star colle rime. Il medesimo fè pur Dante Alighie-*

ri nella sua Canzone della Nobiltà, che comincia Le dolci d'Amor, ch'io solea, *dove la rima* ente *è replicata nella seconda e nella quinta Stanza. L'istesso fece Guido Cavalcanti nella rima* ento, *replicata due volte in quella sua Canzone* Donna mi prega, perch'io voglia dire. *E l'istesso Monsignor della Casa, Scrittore di quell' esatezza che tutti sanno, in quella sua che comincia* Come fuggir per selva ombrosa e folta, *dove la rima* oglia *è replicata due volte. E questi replicarono le rime solamente, e non le voci: mà Cino da Pistoia, Dante da Maiano, Guitton d'Arezzo, Franco Sacchetti, Guido Guinicelli, e gli altri di quel secolo, e tutti i Provenzali replicaron non solamente le rime, mà le voci medesime, e diverse volte, come si può vedere. Però io non tengo, che in vn volume di molte Canzoni, se'l Poëta per necessità di spiegar bene vn concetto che lo meriti, si servirà della stessa rima (variando però voci) in due luoghi così distanti che'l suono non offenda l'orecchio; tengo, dico, che non gli abbia da esser men tolerato, che quando per necessità di voci si serve di* torpo, *di* bibo, *d'* incisca, *di* sego, *di* testa, *e d'altre tali concesse per privilegio à chi non può far di meno: ancorche oggidì si trovino certi cervelli stralunati, che per parer Petrarchisti vadano di simili sconciature empiendo le rime loro.* A' questo proposito fà anche quel che dice Bernardo Tasso nella Dedicatoria delle sue Rime al Principe di Salerno, suo Signore: *Non dubito punto, che molti più curiosi che non si conviene, mi ripremderanno, perch'abbia ne miei scritti introdotte alcune poche parole dal Petrarca, nè da Dante, nè forse da altri vsate gia-*

mai; ripigliate alle volte in un solo poëma in varii luoghi una rima; & altre cotai cose: alle quali objettioni, tutto che havendo riguardo alla dignità della Lingua, qual esser dovrebbe, non qual' è tenuta, è bassa cura il parvi mente; non mi rimarrò però brevemente di rispondere, che le parole, o sono ricevute dall' uso, e degne della compagnia dell' altre; overo necessarie; più almeno che miserere, delibo, *e* bibo, *& altri simili non sarebbeno: nè hò la rima ripigliata, se non tanto lontano, che già è uscito della memoria di chi legge d'haverla udita una altra volta.* Mà oltre che quì sono le voci diverse, e i luoghi distanti, si è da notare che la replicazione è nella Chiusa della Canzone, e che la Chiusa è quasi cosa distaccata dalla Canzone. Appresso il Petrarca ce n'è vna senza Chiusa, e appresso i Poëti moderni ce ne sono molte. E invero la Chiusa à me par cosa impropria e superflua: mà di questo altrove. Ora hò io inteso spesse fiate dal S. di Racan, huomo non meno per le sue Rime Franzesi che per la sua nascita illustrissimo, che'l Malherba nostro fù anche d'opinione, ch'vna rima posta in vna Stanza d'vna Canzone, o vogliam dire d'vn' Ode, non si dovesse nell' istessa Ode con l'istesse parole reïterare. Mà nè anche l'istesso Malherba osservò questa regola, si come l'abbiamo noi osservato sopra quel Principe della Poësia Lirica Franzese. Vogliono alcuni che Dante Alighieri abbia replicato l'istessa voce in que' versi,

Nè però quì si pente, mà si ride;
Non della colpa, che à mente non torna,
Mà del valor ch' ordinò & provide.

Quì si rimira ne l'arte ch' adorna
Con tanto affetto, & discernesi il bene,
Perche al mondo di sù quel di giù torna.

mà quivi s'hà da leggere la seconda volta *t'orna*, cioè *te ornat*, si come acutamente l'osservò il Castelvetro sopra la Poëtica d'Aristotele à carte 594. Nos Poëtes François ne font point aussi de difficulté de repeter vne mesme rime dans vne mesme Ode, & particulierement lorsque ces deux rimes sont si éloignées l'vne de l'autre, que quand on vient à lire la derniere, on ne se souvient plus de la premiere. Ie ne ferois pas non plus de difficulté en ce cas d'y repeter le mesme mot à la fin du vers: & ce qu'on peut trouver raisonnablement à redire à cét endroit de Malherbe, c'est qu'il y a emploié le mesme mot *arreste* à la fin du vers en deux Stances qui se touchent. On pourroit pourtant l'excuser, en disant, qu'il faut considerer toutes ces Stances pour les Sibylles, comme des Poëmes separez.

SVR LES STANCES
Donc aprés vn si long sejour.

CES Stances furent faites pour le Carousel.

D'AVANTVRE. M. de Vaugelas a observé dans ses Remarques de la Langue Françoise, que ce mot pour signifier *par hazard*, *de fortune*, n'estoit plus guere en vsage parmi les excellens Escrivains.

TANT DE PROVINCES QV'EN VN IOVR &C. VOVS NOVS ACQVEREZ PAR AMOVR. Il fal-

loit dire, *Vous nous en acquerez.*

APRES NOS MALHEVRS ABATVS D'VNE SI PARFAITE VICTOIRE. Cette expression me semble bizarre. On dit bien *abatu d'vn coup*: mais je ne pense pas qu'on puisse dire, *abatu d'vne victoire*.

SVR LE BALET de la Reine.

Pag. 190. DE VOVS VOIR ET VOVS ADORER. Nous dirions aujourd'hui *De vous voir & de vous adorer*, & particulierement en prose.

QVI DE SI DIGNES QVALITEZ TIRENT VN COEVR A LEVR SERVICE. Il falloit, *Qui par de si dignes qualitez* &c.

SANS ESTRE ISSV DV PARENTAGE OV DE VOVS OV DE IVPITER. Il a dit de mesme cy dessus, *A la merci d'elle & du sort*; ce que nous avons remarqué n'avoir pas la beauté ordinaire des expressions de Malherbe.

FAIT ENCORE ACCROISTRE LE PRIX. Cette expression est imparfaite. Il falloit, *En fait encore* &c. I'aurois dit, *En accroist encore le prix.*

Pag. 191. AV PLVS GRAND SILENCE DES BOIS. Voyez cy-dessus page 388.

FLAMBOIANT. M. Chapelain s'est servi depuis peu de ce mot dans vn de ses Sonnets pour le Roi:

Quel Astre flamboiant sur nos Provinces erre?

& ceux qui ont voulu ridiculiser ce Sonnet, auroient eu grand tort, s'il n'y avoit à dire que ce mot;

mot; car il est tres-beau & tres-poëtique.

S'IL ESTOIT SENSIBLE A LA HONTE SE CACHEROIT EN LA VOIANT. Voiez pag. 458.

SVR LE BALET de Madame.

I'AY appris de M. de Racan que Malherbe fit ces vers en vn jour. Cette Madame, est Madame Elizabeth de France, qui depuis a esté Reine d'Espagne. *Pag. 192.*

DE NOS PETITES MAINS. Moschus dans l'Idylle de l'Amour Fugitif: *Pag. 193.*

Μικκύλα μὲν τήνω τὰ χερύδρια, μακρὰ δὲ βάλλει.

NOVS LE VOVS AMENONS. Remarquez *Nous le vous amenons*, pour *Nous vous l'amenons*. Malherbe se sert souvent en prose de cette façon de parler. Dans vne de ses Lettres à M. de Racan: *Ie le vous dis en prose, & le vous dirai en vers en quelque piece que je voudrois bien faire, si je pouvois*. Et dans vne autre à M. de Mentin: *Ie ne doute point que vous ne lisiez ma lettre avecque le sentiment dont je la vous escris*. M. de Balzac s'en sert encore plus souvent, & il ne faut qu'ouvrir ses livres pour l'y rencontrer. Tout au commencement de son Romain vous trouverez: *Ce qu'on vous a dit, Madame, est tres-veritable, & si vous voulez vn témoin illustre qui le vous confirme* &c. Et tout au commencement de sa Consolation au Cardinal de la Vallette: *Quoique je sois le plus inutile serviteur que vous ayez, & que de le vous dire* &c. M. de Vaugelas improuve cette façon de

parler. M. de la Mote le Vayer la deffend contre M. de Vaugelas. Il est certain qu'elle a vieilli, & que ceux qui écrivent avec delicatesse ne s'en servent plus presentement.

MARS, QVI MET SA LOÜANGE A DESERTER LA TERRE. Βροτολοιγὸς, μιαιφόνος dans Homere.

PAR DES MEVRTRES EPAIS. Horace :

Mista Senum ac Iuvenum densantur funera.

Pag. 194.

ET PAR QVELQVES APAS QV'IL DEMANDE MERCI. Cette expression n'est pas heureuse.

L'OMBRE DE VOS LAVRIERS ADMIREZ DE L'ENVIE FAIT L'EVROPE TREMBLER. Comme on se morfond souvent à l'ombre des arbres, on pourroit dire que l'ombre de ces lauriers faisoit trembler de froid, & non pas de peur : mais ce seroit chicaner.

SVR LE RECIT D'VN BERGER au Balet de Madame.

J'AY oüi dire à M. de Racan, que Malherbe sur la fin de ses jours preferoit cette piece à toutes ses autres.

BATTVS DEPVIS CINQ ANS DE GRESLES ET D'ORAGES. Horace :

Et verberata grandine vinea.

QVE MESME EN ARCADIE &c. LES PLVS FAMEVX PASTEVRS N'ONT IAMAIS EGALEZ. Les Bergers d'Arcadie ont esté de tout temps estimez les plus celebres de tous les Bergers, acause de la musique dont les Arcadiens faisoient profession particuliere. Voiez Polybe au quatriéme

livre de ses Histoires. I'ay dit à ce propos dans vne de mes Eglogues,

De vos belles chansons la douce melodie
Surpasse les concerts des Pasteurs d'Arcadie.

IVSQVES A CE RIVAGE OÙ THETIS SE COVRONNE DE BOVQVETS D'ORANGERS. La Provence. *Pag.* 195.

A NOS GERIONS. Gerion estoit vn Tyran de Celtiberie, qui avoit trois corps. Voiez Apollodore au livre second.

ET QVE L'ASTRE DV IOVR OV SE LEVE OV SE COVCHE. I'aurois mieux aimé, *Soit que l'Astre du jour* &c.

ELISE. Elisabeth de France. Les Poëtes prennent ainsi des noms anciens qui approchent de ceux des personnes qu'ils veulent introduire dans leurs ouvrages; ces noms anciens ayant meilleure grace en vers que les modernes.

LE IEVNE DEMI-DIEV. Philippe IV. Roi d'Espagne. *Pag.* 196.

NOSTRE GRANDE BERGERE. La Reine Mere, Marie de Medicis.

A PAN, QVI LA CONSEILLE. Le Mareschal d'Ancre.

N'EVST BON EVENEMENT. Nous dirions aujourd'hui *n'eust vn bon evénement.*

C'EST EN L'ASSEMBLEMENT. Ce mot *d'assemblement*, qui est icy dans la cesure, rime avec celui d'*evénement*, qui est à la fin du vers precedent: mais comme ce vers precedent est d'vne autre Stance, à la fin de laquelle on s'arreste, cette consonance n'estant pas sensible, n'est pas vicieuse.

ET LES CHESNES D'EPIRE SAVENT MOINS QV'IL NE SAIT LES CHOSES A VENIR. I'ay dit, à l'imitation de Malherbe, dans mon Elegie à M. Chapelain,

Ce fameux CHAPELAIN *si prudent & si sage ;*
Le Socrate François, le Caton de nostre âge ;
Cét homme merveilleux, dont l'esprit sans pareil
Surpassoit en clarté les raions du Soleil,
Et qui sçeut l'avenir plus seurement predire
Que le fils de Latone & les chesnes d'Epire.

Pag. 197. OÙ LE NOMBRE DES ANS SERA LA SEVLE VOIE D'ARRIVER AV TREPAS. Hesiode dit que les hommes du Siecle d'or arrivoient au trépas par le sommeil. C'estoit vne chose fort commode; & Iules Scaliger en sa Poëtique a grande raison de blâmer Ovide d'avoir oublié cette chose si commode, en la description qu'il a faite de ce Siecle dans ses Metamorphoses, & qu'il a prise d'Hesiode. *Omisit autem illud Hesiodi longè optimum in hac ætate,* Θνῆσκον δ' ὡς ὕπνῳ δεδμημένοι. Ce sont les paroles de ce fameux Critique au chapitre septiéme du livre sixiéme.

ET MESMES LES VIPERES Y PICQVERONT SANS NVIRE, OV N'Y PICQVERONT PAS. Virgile :

Occidet & serpens, & fallax herba veneni
Occidet.

LA TERRE EN TOVS ENDROITS PRODVIRA TOVTES CHOSES. C'est vne imitation de cét endroit de Virgile, *Omnis feret omnia tellus.* Ce que nostre Poëte ajoûte,

Tous metaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres, oliviers.

L'an n'aura plus d'hyver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers,
est admirablement exprimé; mais il semble contraire à ce qui a precedé: car si tous les metaux sont or, si toutes les fleurs sont roses, si tous les arbres sont oliviers, il n'y aura donc point d'argent, de cuivre ni de fer; il n'y aura point de lis, de violettes ni d'anemones; il n'y aura point de palmes, de myrtes ni de lauriers: & ainsi la terre en tous endroits ne produira pas toutes choses. On peut répondre à cette objection, que quand nostre Poëte a dit que la terre en tous endroits produiroit toutes choses: il a voulu dire, qu'elle produiroit en tous lieux les choses de chaque genre les plus precieuses.

SVR LES STANCES
Cette Anne si belle.

J'Ay oüi dire à M. de Racan que Malherbe fit ces Vers à la priere de Marais, Portemanteau du feu Roi, sur vn air qui couroit, & qu'il les fit en moins d'vn quart d'heure. Ils ne furent point estimez, & Theophile pour s'en mocquer, parodia le premier couplet de la sorte, *Pag.* 198.

Ce brave Malherbe
Qu'on tient si parfait,
Donnez lui de l'herbe;
Car il a bien fait.

Malherbe lui-mesme ne les estimoit pas.

ASSEMBLONS MARIE SES YEUX A VOS YEUX. Voiez pag. 270.

SUR LES STANCES POUR les Pairs de France.

Pag. 199. EN INCOMPARABLES GUERRIERS. Voiez pag. 427.

PLANTÉ DES FORESTS DE LAURIERS. Voyez pag. 380.

Pag. 200. QU'ILS SONT FILS D'HERCULE. Quelques-vns ont dit qu'vn certain Scytha fut fils d'Hercule, & que les Scythes sont descendus de ce fils d'Hercule. Voiez Herodote au livre quatriéme.

Pag. 201. NI LEUR PERE, NI LEUR ANCESTRE. *Ancestre* ne se dit point au singulier. Les Ancestres sont ceux que les Latins appellent *majores*. *Parentes, vsque ad tritavum apud Romanos proprio vocabulo nominantur. vlteriores, qui non habent speciale nomen,* majores *appellantur. Item liberi vsque ad trinepotem. vltra hos,* posteriores *vocantur,* dit le Iurisconsulte Paulus en la loi 10. au Digeste *de Gradibus* &c. Et comme on ne dit point en Latin *major meus*, on ne dit point non plus en François *mon ancestre*.

SVR LES STANCES AVX DAMES pour les Demi-Dieux Marins conduits par Neptune.

CEs Stances furent faites au ſujet du Carouſel des Quatre Elemens, pour M. de Guiſe, M. de Bellegarde & autres Seigneurs qui repreſentoient la Mer. Elles ne ſont pas fort bonnes, non plus que les ſuivantes pour vne Maſcarade.

ET DONNER A NOSTRE VAILLANCE LE TESMOIGNAGE DE SES YEVX. Quelle façon de parler eſt-ce là?

NEPTVNE PEVT BIEN FAIRE CONTE. Proſaïque.

QVANT A NOVS. *Quant à nous* ne vaut guere mieux en vers que *quant à moi*, que nous avons blamé cy-deſſus page 450.

SVR LES STANCES pour vne Maſcarade.

CEVX-CY DE QVI VOS YEVX ADMIRENT LA VENVE. *Ceux-cy* n'eſt plus de la belle poëſie. Pag. 204.

D'ESTRE PROFANÉ COMME IL EST. *Comme il eſt* eſt bas, & ſemble ſuperflu.

PAR EVX VEVT REPVRGER SON TEMPLE. Le vers ſeroit plus doux de la ſorte, *Veut par eux repurger ſon temple.*

L'OR DE CET AGE VIEIL, OÙ REGNOIT L'INNOCENCE, N'EST PAS MOINS EN LEVRS MOEVRS QV'-

EN LEVRS ACCOVSTREMENS. Horace a dit *des mœurs dorées*, pour dire *excellentes, aimables :*

> *---- & vires, animumque, moresque*
> *Aureos deducit in astra.*

Cette façon de parler n'a point esté receuë en nostre Langue : & nostre Poëte n'est pas à imiter en cét endroit.

Pag. 205. LES IEVNESSES PEV CAVTES. Ce mot de *caut* n'est plus en vsage ny dans la belle Poësie ny dans la belle Prose. M. de Voiture a dit dans le Placet pour le Cocher du Cardinal Mazarin,

> *S'il fut peu caut à son chemin élire.*

mais ce Placet est écrit en vers demi-burlesques. *Cauteleux* est vn peu plus vsité. I'ay dit dans mon Oiseleur,

> *Le cauteleux alier, la trompeuse tonnelle ;*

& je ne me repens pas de l'avoir dit.

FERTILE DE PEINES. C'est vn Latinisme : *fertilis pœnarum.*

SVR LES VERS FVNEBRES sur la mort de Henri le Grand.

I'AY appris de M. de Racan que Malherbe n'avoit pas mis la derniere main à ces Vers.

Pag. 206. L'IRE DV CIEL. Voiez pag. 308.

Pag. 207. CE QV'ENDVRE VNE FLEVR QVE LA BISE OV LA PLVIE BAT EXCESSIVEMENT. Il dit ailleurs,

> *Comme tombe vne fleur que la bise a sechée,*
> *Ainsi fut abbatu ce chef-d'œuvre des Cieux.*

I'ay dit dans mon Oiseleur,

Comme

Comme on voit vne fleur que la bise a touchée
Languissante sécher sur sa tige panchée,
Ainsi séchoit Menalque, & de l'eau de ses pleurs
Sans cesse il arrosoit ses plantes & ses fleurs.

ET FAY DV MESME LIEV D'OÙ SA PEINE EST VENVE, VENIR SA GVERISON. La metaphore n'est pas suivie. Aprés *d'où sa peine est venuë*, il faloit, *venir son repos*. Remarquez au reste cette phrase *faire venir vne guerison*, & voiez page 293. & page 449.

APRÉS CET ESSAI FAIT. Cét hemistiche est pitoiable. *Pag.* 208.

ET SANS DOVTE LA FRANCE AVRA COMME SIPYLE QVELQVE FAMEVX ROCHER. Il est constant parmi les Geographes que Sipyle est vne montagne, mais il n'est pas bien constant parmi eux en quel païs est cette montagne.

POVR MOI, DONT LA FOIBLESSE. Remarquez *dont*, pour *de qui*.

ALCIPPE. Vn de nos plus savans Critiques reprenoit icy nostre Poëte pour avoir donné le nom d'Alcippe à vn homme, soûtenant que c'est constamment vn nom de femme parmi les Grecs & les Latins; ce qu'il pretendoit prouver par les autoritez suivantes. Pausanias dans ses Attiques: θυγατέρα, Ἄρεως Ἀλκίππην. Apollodore au troisiéme de sa Bibliotheque: Ἀγραύλου μὲν οὖν καὶ Ἄρεως Ἀλκίππη γίνεται· ταύτην βιαζόμενος Ἀλιρρόθιος &c. Et ailleurs au mesme livre: Δαίδαλος, ὁ Εὐπαλάμου, παιδὸς τοῦ Μητίονος καὶ Ἀλκίππης. Virgile dans ses Eglogues:

Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida habebam,
Depulsos à lacte domi quæ clauderet agnos.

Il eſt vrai qu'en tous ces paſſages, & en pluſieurs autres que je pourrois alleguer, le nom d'*Alcippe* eſt vn nom de femme : mais il ſe trouve auſſi pour celui d'vn homme chez les anciens, comme en cét endroit des Narrations Amoureuſes de Plutarque, Αλκιππος, τὸ μὲν γένος Λακεδαιμόνιος ἦν. Et quand il ne ſe trouveroit parmi eux que pour le nom d'vne femme, Malherbe auroit pû l'emploier pour celui d'vn homme, aprés Meſſire Honoré d'Vrfé, qui l'avoit emploié de meſme dans ſa divine Aſtrée. Et lui & Malherbe ont eſté ſuivis en cela par M. Maynard dans ces belles Stances, ſi eſtimées par M. de Balzac, & commentées par M. Coſtar dans vne de ſes Lettres à M. de Lavardin, Eveſque du Mans,

Alcippe, reviens dans nos bois &c.

Le meſme Meſſire Honoré d'Vrfé a feminiſé au contraire le nom d'*Amynte*, & ceux de *Daphnis* & d'*Alexis*, comme je l'ay remarqué dans mes Obſervations ſur l'Amynte du Taſſe. I'ay auſſi feminiſé dans mes Poëſies Italiennes le nom d'*Iola*, & j'en ay eſté loüé par les Italiens. I'ay appris au reſte de M. de Racan que cét Alcippe dont parle icy noſtre Poëte, & qu'il appelle l'honneur & la merveille de la Cour, eſtoit M. de Bellegarde.

SVR LE SONNET SVR LA MORT *de Monſeigneur le Duc d'Orleans.*

NOvs avons parlé de ce Monſeigneur le Duc d'Orleans cy-deſſus pag. 327. *Pag. 209.*

QVI FVSSENT SANS ORAGE, ET QVI N'EVSSENT POINT D'OMBRE. Il avoit dit dans les Stances precedentes,

Quelle nuit eſt pareille aux funeſtes ombrages
Où tu laiſſes mes jours?

SVR L'EPITAPHE DE FEV *Monſeigneur le Duc d'Orleans.*

PLvs MARS QVE MARS. I'ay remarqué cy-deſſus pag. 308. que Malherbe affectoit ces façons de parler, dont j'ay rapporté des exemples de quelques autres Poëtes François. Ajoûtez à ces exemples celui-cy de Bertaut, *Pag. 210.*

----- vne ingrate femme,
La plus femme qu'on vit jamais.

Cependant M. de Balzac ſemble deſapprouver ces façons de parler; car voicy comme il en parle dans ſon Entretien XXXI. qui eſt de la Comparaiſon de Ronſard & de Malherbe: *Il y a dans les Comedies de Plaute*, Celui-là eſt plus Iupiter que Iupiter: *& dans les vers de Malherbe*, Hercule eſtoit moins Hercule que le Roi.

Victimas, Lanios, vt ego huic ſacrificem ſummo Iovi:

Nam hic mihi potior nunc est Iupiter, quàm Iupiter.

Qui sera si ridicule,
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi.

Et en vn autre lieu :

Plus Mars que Mars de la Thrace.

Ie ne propose pas ces dernieres imitations, comme d'vne fort bonne chose ; mais seulement, comme de bonnes imitations. Ie pourrois pourtant les autoriser par l'exemple du grand Poëte de Hollande, car nostre demeslé n'empesche pas que je ne l'estime tousjours infiniment, (Il entend parler de Daniel Heinsius) *qui a dit de l'Empereur Charles Cinquiéme*, plus quovis Cæsare, Cæsar. *Le Soldat François, qu'on devroit nommer le Soldat Gascon, a dit au mesme temps du Roi Henri Quatriéme*, Alexandre en effet, si jamais il en fut de nom. *Ie ne condamne pas ces belles figures : je dis seulement qu'elles ne seront jamais à mon vsage.*

QVE MARS DE LA THRACE. Voiez pag. 308.

QVE SON ÉCLAT RADIEVX TOVTES LVMIERES EFFACE. Il semble que ceci soit contraire à ce qui a precedé dans le premier quatrain,

Mon pere victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Osta la premiere place.

A cela on peut répondre, qu'il est parlé des Rois dans le premier quatrain, & des demi-Dieux dans le second. Mais les Demi-Dieux estant plus que les Rois, & la naissance de feu Monseigneur le Duc d'Orleans estant plus illustre du costé de son pere que de celui de sa mere, cette réponse ne justifie pas tout-à-fait Malherbe. Mais les

grands Poëtes, comme nous l'avons desja dit plus d'vne fois dans ces Obſervations, ſont au deſſus de ces petites choſes.

RIEN NE M'EN A SEV PARER. *Parer* ne me plaiſt pas.

APPRENEZ AMES VVLGAIRES A MOVRIR SANS MVRMVRER. C'eſt la penſée de Iean Second dans l'Epitaphe de Marguerite d'Auſtriche, fille de l'Empereur Maximilien:

Cæſaribus proavis & Cæſare clara nepote,
MARGARETA, *Auſtriaci ſata ſemine Maximiliani,*
Illa ego quæ miti rexi moderamine Belgas,
Et per femineas percuſſo fœdere dextras
Diſcordes Populos tranquillâ pace beavi;
Hîc fato depreſſa cubo; Telluſque tenebit
Neſcio quid noſtro de corpore pulveris atri.
Luſtra decem vitæ Lacheſis vix neverat, & mox
Stamina Parca ferox fatalia rupit, iterque
Ire per obſcurum, nulli remeabile, juſſit.
At vos, plebeïo geniti de ſanguine, quando
Ferrea nec nobis didicerunt Fata, nec vllis
Parcere nominibus, patientiùs ite ſub vmbras.

I'ay autrefois parodié ce Sonnet de Malherbe au ſujet d'vn grand Poëme Epique, auquel l'Auteur avoit ſurveſcu; & voici de quelle façon je l'ay parodié:

Les Vers du Chantre de Thrace
(C'eſt le Poëme qui parle)
De l'Enfer victorieux,
A mes Vers delicieux
Cedent la premiere place.
On m'a veû ſur le Parnaſſe

Par mon éclat radieux
Ternir les noms glorieux
Et de Virgile & du Taße.
De la Parque toutefois
I'ay ſubi les dures loix ;
I'en ay ſenti les outrages.
Rien ne m'en a ſeu parer.
Apprenez, petits Ouvrages,
A mourir ſans murmurer.

SVR L'EPITAPHE de Mademoiſelle de Conti.

Pag. 211.

MILLE ROIS. Voiez pag. 408.

SI HORS DE SAISON. Elle ne veſcut que quatorze jours.

S'ILS N'EVSSENT TVÉ CE FLAMBEAV. I'euſſe mieux aimé, *S'ils n'euſſent éteint ce flambeau.* *Tuer vn flambeau*, eſt vne façon de parler figurée, mais qui eſt devenuë ſi commune, qu'elle eſt auſſi devenuë moins noble & par conſequent moins poëtique que la propre, qui eſt *éteindre vn flambeau.* Le Comique Accius, au reſte, ſelon le témoignage du Grammairien Nonius au mot *torris*, s'eſt ſervi en ſon Meleagre de cette façon de parler figurée:

Tum ſuum vitæ finem ac fati internecionem fore
Meleagro, cùm torris eſſet interfectus flammeus.

SVR LA CONSOLATION A MONSIEVR le Premier President de Verdun sur la mort de sa femme.

MALHERBE fut prés de trois ans à faire ces Stances sur la mort de la femme du Premier President de Verdun : & quand il les publia, le Premier President de Verdun estoit remarié en secondes noces avec Charlote de Fonlebon, veuve de M. de Barbeziers de Chémeraut ; ce qui leur fit perdre beaucoup de leur grace. Ie tiens toutes ces particularitez de M. de Racan ; de qui j'ay appris aussi, que cette premiere femme du President de Verdun s'appelloit Charlote Du Gué. *Pag.* 212.

SACRE' MINISTRE DE THEMIS. I'ay dit de mesme de M. le Premier President de Belliévre dans mon Elegie intitulée *Christine*,

> *Ce Ministre sacré de la juste Themis,*
> POMPONE, *a les Mortels & les Dieux pour amis.*

TEL QV'AV SOIR ON VOIT LE SOLEIL SE IETTER AVX BRAS DV SOMMEIL &c. C'est vne imitation, ou plûtost vne traduction, de ces admirables vers de Catulle, *Pag.* 213.

> *Soles occidere & redire possunt :*
> *Nobis, cùm semel occidit brevis lux,*
> *Nox est perpetua vna dormienda :*

& que Ronsard a aussi traduits ou imitez de la sorte,

> *La Lune est coustumiere*
> *De naistre tous les mois ;*

Mais quand nostre lumiere
Est éteinte vne fois,
Sans nos yeux reveiller
Faut long-temps sommeiller.

La plusspart des autres Poëtes modernes ont pareillement traduit ou imité ces vers de Catulle avec ceux qui les precedent,

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus, &c.

mais de toutes ces traductions & de toutes ces imitations il n'y en a point de comparable à celle de M. Pelisson. La voicy:

Aimons-nous, aimable Silvie,
Et laissons murmurer l'Envie
Contre nostre innocente amour.
Ces momens de vie & de joie,
Qu'on les perde ou qu'on les emploie,
Passent sans espoir de retour.

Ces Bois qui parent nos Montagnes,
Ces Prez, ces Iardins, ces Campagnes
Se renouvellent tous les ans.
Nous n'avons pas mesme avantage,
Et jamais le cours de nostre âge
N'a qu'vn hyver & qu'vn printemps.

Le Soleil se couche & se leve:
Sa premiere course s'acheve,
Et bien-tost vne autre la suit.
Mais quand la fiere Destinée
Finit nostre courte journée,
Ce n'est plus qu'vne longue nuit.

Il n'y a point de plaisir de parler aprés vn homme qui parle si bien; & je n'aurois garde de mettre icy la traduction que j'ay faite de ces mesmes vers de Catulle, si elle estoit en la mesme

Langue

Langue qu'eſt celle de M. Peliſſon: mais comme elle eſt Italienne, & qu'il n'y a point de rapport de l'Italien au François, je ne ferai pas difficulté de la repreſenter icy toute entiere.

Amiam, ò bella Iola;
Amiam; che'l tempo vola,
Veloce più che dardo,
Che giugne il lieve pardo.
Non è coſa immortale,
Anzi caduca e frale,
Quel fior di giovinezza,
La voſtra alta bellezza.
Qual la ſera nell' acque
Il gran Pianeta giacque;
Tal', ò più vago ancora,
Riſorge con l'Aurora.
D'ombroſa e verde foglia
La Selva il Verno ſpoglia:
Nella ſtagion novella
Rinverde vie più bella.
Dell' età noſtra il verde
Mai più non ſi rinverde.
La Morte à noſtra luce
Tenebre eterne adduce.
E là giù nell' Inferno
In dolor ſempiterno,
In ſempiterno orrore,
Non ſi tratta d'amore.
Ah dunque mentre lice;
Mentre non ſi diſdice;
Ora ch'ella è vezzoſa,
Cogliam d'Amor la Roſa.
Della ritroſa ſchiera

A gli Amanti severa,
Sprezzin vani romori
Nostri amorosi Cori.
Amiam, ò bella Iola;
Amiam; che'l tempo vola,
Veloce più che dardo,
Che giugne il lieve pardo.

Ie reviens aux vers de Malherbe. *Tel qu'on voit au soir le Soleil Se jetter aux bras du Sommeil*, ne me plaist pas. Il n'est pas icy question de sommeil: il est question de mort, ou d'extinction de lumiere. Et d'vn autre costé, ce qui est dit icy du Soleil, se peut aussi dire de l'Homme; car ordinairement tels que nous nous jettons le soir dans les bras du sommeil, tels le matin nous sortons du lit. Ajoûtez à cela, que *les affaires de l'Homme* n'est pas dit noblement.

IVPITER, AMI DES MORTELS, NE REIETTE DE SES AVTELS &c. PLVTON EST SEVL ENTRE LES DIEVX DENVÉ D'OREILLES ET D'YEVX &c. Il n'y a personne qui puisse nier que tout cét endroit ne soit pris de ces vers de l'Ode v. du I v. livre des Odes de Ronsard,

Iupiter ne demande
Que des bœufs pour offrande.
Mais son frere Pluton
Nous demande nous hommes,
Qui la victime sommes
De son enfer gloton.

Et cependant Malherbe estimoit si peu Ronsard, qu'il avoit effacé toutes ses Poësies depuis vn bout jusqu'à l'autre, comme nous l'apprenons des Entretiens de M. de Balzac, & des Memoires de M.

de Racan. Les paroles de M. de Racan meritent d'estre icy rapportées. *Il avoit effacé plus de la moitié de son Ronsard, & en cotoit à la marge les raisons. Vn jour Yvrande, Racan, Colombi, & autres de ses Amis le feüilletant sur sa table, Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé. Pas plus que le reste, dit-il. Cela donna sujet à la compagnie, & entre autres à Colombi, de lui dire que si l'on trouvoit ce livre après sa mort, on croiroit qu'il auroit trouvé bon ce qu'il n'avoit pas effacé. Il lui répondit, Vous avez raison; & à l'heure mesme il acheva d'effacer le reste.* Ie me souviens à ce propos d'avoir oüi dire à M. de Gombaud, que quand Malherbe lisoit ses vers à ses Amis, & qu'il y rencontroit quelque chose de dur ou d'impropre, il s'arrestoit tout court, & leur disoit ensuite, *Icy je Ronsardisois*. Ce mépris public qu'il faisoit de Ronsard, irrita contre lui Richelet, le Commentateur de Ronsard; car c'est de Malherbe qu'il entend parler par ce *mala herba* dans ces vers du Tombeau de Saincte Marthe,

> *Hoc tamen, hoc vnum est, sanctis quod Manibus optem,*
> *Aggeribusque tuis; vt vernus semper inumbret*
> *Flos Tumulum, palmaque illum diadema coronet,*
> *Laurusque; & mala te numquam premat herba sepultum.*

Ie ne suis pas de l'avis de ceux qui méprisent Ronsard jusqu'à l'effacer tout entier. Mais je suis encore moins de l'avis de ceux qui l'adorent jusqu'à lui dresser des autels: & je tiens avec l'illustre M. de Balzac, qu'il n'est que le commencement & la matiere d'vn Poëte. Voiez je vous prie cét illustre M. de Balzac dans son Entretien XXXI. intitulé *Com-*

paraison de Ronsard & de Malherbe.

DENVÉ D'OREILLES ET D'YEVX. Cette expression n'est pas agreable.

Pag. 214. QVI DEVOIT LE FLECHIR AVEC PLVS DE COVLEVR QVE CE FAMEVX IOÜEVR DE LYRE &c. Il s'est encore servi de la mesme pensée dans l'Epitaphe de la Sœur de M. Colletet :

Ce que l'on dit d'Orphée, est bien peu veritable.
Son Chant n'a point forcé l'Empire des Esprits, &c.

Malherbe a plus d'vne fois emploié les mesmes pensées en differens endroits, comme je l'ay remarqué à la page 329 : & quand ses familiers lui en faisoient reproche, il leur répondoit, qu'il estoit permis de mettre sur sa cheminée, ce qu'on avoit mis sur son cabinet, comme je l'ay aussi remarqué dans mes Observations sur l'Amynte.

Pag. 215. QV'VN HOMME DANS LA TOMBE EST VN NAVIRE AV PORT. C'est vne pensée fort commune dans les livres des Anciens. Epictete dans les Dissertations d'Arien livre IV. chapitre X. ὁ λιμὴν πάντων, ὁ θάνατος. Longin à la section VII. de son admirable Traicté du Stile Sublime : ἀλλ' ἡμῖν μὲν δυσδαιμονοῦσιν ἀπόκειται λιμὴν κακῶν, ὁ θάνατος. Seneque dans son Epistre 70. parlant de la fin de la vie : *Scopulum esse illum putamus, dementissimi : portus est ; aliquando petendus, numquam recusandus*. Et dans le XXVIII. chapitre de la Consolation à Polybius : *In hoc tam procelloso & in omnes tempestates exposito mari navigantibus, nullus portus nisi mortis est.* Petrarque dans la Chanson *Mia benigna fortuna :*

Pregate, non mi sia più sorda morte,
Porto de le miserie, e fin del pianto.

Vn ancien Comique a appellé de mesme l'indo-

lence, le port de la vie:

Πλοῖς λιμλὼ μὲν, ἀλυπία δ' ὅρμος εἰς.

RENDS A TON AME LE REPOS. Remarquez *rends* à l'imperatif, & non pas *rend*. C'est ainsi que depuis quelques années l'Vsage a obtenu qu'on parlast; car la Regle & la Raison voudroient qu'on dist *rend*.

SVR LA CONSOLATION à Charitée.

CE Poëme est tres-beau depuis le commencement jusqu'à la fin. I'ay appris de M. de Racan que Malherbe l'avoit apporté de Provence. Ainsi vraisemblablement cette Charitée estoit vne Dame de Provence. M. Du Perier, celebre Advocat au Parlement d'Aix, que j'ay consulté là-dessus, croit avoir ouï dire à son pere, l'ami familier de Malherbe, que c'estoit la Veuve d'vn certain M. Lévesque, Seigneur de S. Estienne, Gentilhomme de Provence, qui estoit vne Dame de grand merite & de grande beauté.

AINSI QVAND MAVSOLE FVT MORT, ARTEMISE ACCVSA LE SORT. &c. Hecatomne, Roi de Carie, eut trois garçons & deux filles. Ses garçons furent, Mausole, Idrieus & Pixadore: (quelques-vns y ajoûtent Pigrés) & ses filles, Artemise & Ada. Mausole épousa Artemise, & Idrieus Ada; les loix des Cariens permettant aux freres d'épouser leurs sœurs. Mausole succeda à Hecatomne au Roiaume de Carie. Artemise l'aima avec la passion la plus ardente que jamais femme ait aimé son mari. Aprés sa mort elle a-

Pag. 216.

vala ses cendres. Elle ne se contenta pas de lui avoir donné ce Tombeau vivant: elle lui en fit faire vn de marbre; & si magnifique, qu'il a esté mis au nombre des sept merveilles du monde, & que de son nom de Tombeau de Mausole on a appellé *Mausolées* tous les autres Tombeaux magnifiques. Elle institua aussi des Ieux solemnels à l'honneur de Mausole, & proposa de grands prix à ceux qui le plus dignement celebreroient ses loüanges. Les plus fameux Orateurs de la Grece, Isocrate, Theopompe, Theodecte & Naucrite furent à ces Ieux y disputer ces prix. Elle mourut d'affliction & de langueur. Ainsi Artemise parmi les Escrivains passe pour vn modéle d'amitié conjugale. Nostre Poëte dans ce sens a dit en ses Fragmens, en parlant des Veuves,

> *Elles savent assez alleguer Artemise,*
> *Disputer du devoir & de la foi promise.*

Et M. Sarasin dans la Pompe Funebre de Voiture,

> *Mais de tels discours fort souvent*
> *Autant en emporte le vent;*
> *Et peu de gens vont à l'Escole*
> *De la Veuve du Roi Mausole.*

Cependant Ptolomée, fils d'Hephestion, au septiéme de ses Histoires, rapportées par Photius dans sa Bibliotheque, dit qu'Artemise fut tellement éprise d'amour pour vn certain Dardanus, natif d'Abydos, que s'en voiant méprisée, vn jour qu'elle le trouva endormi, elle lui creva les yeux de rage & de dépit. Il dit de plus, qu'en estant tousjours éperduëment amoureuse, pour se guerir de cette passion elle eut recours à la Pierre Leucade, dont ceux qui se jettoient de haut en bas guerissoient de leur

amour; & que s'estant jettée de cette pierre en bas, elle se blessa, & mourut de ses blessures. Il y a eu deux Artemises, toutes deux Reines de Carie, comme nous l'apprenons de Suidas; celle qui avoit épousé Mausole, & vne autre plus ancienne: & si cette Histoire est veritable, il y a apparence qu'elle est arrivée à cette premiere Artemise, & que ce Ptolomée, fils d'Hephestion, qui l'attribuë à la femme de Mausole, s'est trompé.

ET DIT AVX ASTRES INNOCENS &c. I'ay visé à cét endroit de Malherbe, quand j'ay dit dans mon Ode à M. Du Perier,

Et criminosis innocentes
Parce Deos onerare probris.

AINSI FVT SOVRDE AV RECONFORT &c. CELLE DE QVI LES PASSIONS FIRENT VOIR A LA MER EGÉE LE PREMIER NID DES ALCYONS. C'estadire, Alcyonée. Voiez comme nostre Poëte se sert judicieusement & agreablement de la Fable. Les Fables, ainsi que Plutarque l'a tres-veritablement observé, sont l'ame de la Poësie: mais il y a de l'adresse à s'en bien servir. Nous ne devons emploier que celles qui sont connuës de tout le monde. Ronsard, pour en avoir emploié qui ne sont connuës que des Savans, & qui ne se trouvent que dans les Scholiastes, comme est celle qu'il a rapportée dans ces vers de l'Ode 21. du livre 2. & qu'il a prise du Scholiaste de Nicandre,

Ny les fleurons que diffama
Venus, alors que sa main blanche
Au milieu du Lis renferma
D'vn grand Asne le roide manche,

au lieu d'acquerir la reputation de Docte, a acquis celle de Pédant. Nous ne devons pas non

plus emploier trop de Fables dans nos Poëmes; & comme disoit Corinna au sujet de Pindare, il faut les semer avec la main, & ne les pas répandre avec le sac.

LES PASSIONS. Remarquez *les passions* pour *la passion*. Desportes a dit de mesme dans le premier Sonnet à Diane,

Ie n'aggrandirai point, riche d'inventions,
Vos beautez, mes dédains, ma foi, mes passions.

Et Monsieur de L'Estoile dans des vers sur le portrait d'vne Dame,

Il lui ressemble seulement
Pour estre insensible comme elle
Aux passions de son Amant.

Et en vn autre lieu:

Et que n'estoit mes passions,
Il ne seroit rien sur la terre
Si grand que vos perfections.

Malherbe avoit dit dans le Balet des Nymphes qui menent l'Amour prisonnier,

Iamais ses passions, pour qui chacun soûpire,
Ne nous ont fait d'ennui.

Monsieur de Racan a dit aussi dans l'Ode à Monsieur de Balzac,

Doctes Nymphes, par qui nos vies
Bravent les ans, & le trepas:
Seules Beautez, dont les apas
Ont mes passions asservies.

Pag. 217. DE COMBIEN DE IEVNES MARIS. &c. Cette Stance est la favorite de M. de Segrais.

MYCENES. Ville du Peloponnése, & demeure d'Agamemnon. Nous disons communément *Mycenes* au plurier, comme il est icy écrit, de

mesme

mesme que les Latins ont dit *Mycenæ*, & les Grecs Μυκῆναι. Mais je ne doute point qu'on ne puisse dire aussi *Mycene* au singulier, comme l'a dit M. de Meziriac dans sa Traduction de l'Epistre de Briseïs:

Que depuis mon depart le Prince de Mycene:

& cela à l'imitation de Virgile, qui a dit, au cinquiéme de l'Eneïde, *vrbe Mycena*. C'est ainsi qu'il faut lire en cét endroit de Virgile, & non pas, ainsi que portent quelques Manuscrits, *vrbe Mycenis*, comme il paroist par cette Note de Servius sur ce mesme endroit. VRBE MYCENÆ. *Græcè dixit. vnde singularem numerum posuit.* Mycenæ *autem sicut* Thebæ. *Iuvenalis:*

Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

vt sit Mycene, Mycenes: *vt*, Agave, Agaves. *Potest exinde Latinam fecisse declinationem. Numerum posuit pro numero.* Mycenæ *autem*, Mycena, hujus Mycenæ: *vt* Fidena. *Est & periphrasis:* Vrbe Mycenæ, *id est*, Mycenis: *vt*, Vrbem Patavi. Ie ne doute point non plus qu'on ne die fort bien *Thebe* au singulier, comme l'a dit le mesme M. de Meziriac dans sa Traduction de l'Epistre de Phyllis à Demophoon:

Il triompha de Thebe, & de son Roi nouveau.

Et *Athene* au mesme nombre, comme l'a dit M. de Marolles, Abbé de Villeloin, en ces vers, cy-dessus alleguez,

Sous les ombrages vers, sous la douce fraischeur
Des jardins odorans de la savante Athene.

Ie say que Phrynichus a observé que ces deux noms de ville ne se disoient jamais qu'au plurier: Ἀθῆναι μὲν καὶ Θῆβαι πληθυντικῶς χρῆσθαι ἀεὶ, καὶ οὐδέποτε

ἑνικῶς, ὁμοίως καὶ Σάρδεις, καὶ Κλαζομεναὶ καὶ ἑτέρων ὀνόματα πόλεων· Κέρκυρα δὲ, ἑνικῶς καὶ πληθυντικῶς· λέγεται γὰρ ἡ Κέρκυρα, καὶ τὰ Κέρκυρα. Mais je ſay auſſi que cette obſervation n'eſt pas veritable, & qu'Euſtathius ſur le premier de l'Iliade en a fait vne toute contraire: νῦν δὲ, dit-il, τοῦτο ἰστέον, ὅτι παρὰ τῷ Ποιητῇ ταύτην Θήβην, πληθυντικῶς ἄλλοι Θήβας φασί. καὶ εἰσὶ καὶ ἄλλα πολλὰ τοιαῦτα διαφερόμενα κατ' ἀριθμόν· Ἀθήνην γὰρ τὴν πόλιν, καὶ Ἀθήνας λέγομεν· καὶ Κρήνην, καὶ Κρήνας· καὶ ἀκρωτήριον Μάλεαν, Μαλέας· καὶ ἄλλα διάφορα. Et ſur le ſecond: ὅρα δὲ καὶ ὅτι ὥσπερ Ἀθήνη ἑνικῶς καὶ πληθυντικῶς, καὶ Μυκήνη, καὶ Κρήτη, καὶ Θήβη, οὕτω καὶ ἡ πόλις αὕτη· Θέσπια γὰρ καὶ Θεσπιαὶ ἡ αὐτή. Les Italiens diſent auſſi *Athena* ou *Athene* au ſingulier. Le Taſſe dans ſon Amynte:

Non già la dotta Athene &c.

AV DEÇA DV RIVAGE BLESME. Il ſe ſert en pluſieurs autres lieux de cette façon de parler *au deçà*. Dans la Chanſon *Chere Beauté*:

Vn mal au deçà du trépas,
Tant ſoit-il extréme, ne vous émeut pas.

Et dans la Conſolation à M. Du Perier:

L'âge s'évanouït au deçà de la barque,
Et ne ſuit point les Morts.

RIVAGE BLESME. Les Latins ont dit de meſme *pallida mors*, parcequ'elle rend les hommes pâles.

ET LES DIEVX ONT GARDÉ CE DON SI RARE, QVE IVPITER MESME NE LE SEVT FAIRE A SARPEDON. Sarpedon eſtoit vn Prince de Lycie, fils de Iupiter, ſelon Homere, & de Laodamie, fille de Bellerophon. D'autres, comme Heſiode, Bacchylide, Herodote & le Scho-

liaste d'Homere, le font fils de Iupiter & d'Europe, fille d'Agenor : ce qui a fait croire à Eustathius sur le second de l'Iliade, qu'il y avoit eu deux Sarpedons. Voiez M. de Meziriac dans ses Commentaires de l'Epistre de Penelope à Vlysse. Homere au seiziéme de l'Iliade, parlant de la mort de Sarpedon, qui fut tué par Patrocle, dit qu'il ne lui servit de rien d'estre fils de Iupiter :

——ἀνὴρ δ' ἄριστος ὄλωλε
Σαρπηδὼν, Διὸς υἱός. ὁ δ' οὐδ' ᾧ παιδὶ ἀμύνει.

à quoi nostre Malherbe a visé vraisemblablement. Apollodore dit que Iupiter avoit accordé à Sarpedon de vivre trois âges d'homme.

Ce don si rare. Malherbe enjambe icy d'vn vers sur l'autre, ce qui est quelquefois permis, comme l'a tres-judicieusement observé M. Des Marests dans la Preface de son Clovis : *Ils ne peuvent encore*, dit-il, parlant de quelques Critiques scrupuleux, *supporter ces enjambemens d'vn vers sur vn autre. Par exemple :*

Zaban choisit les siens, dans les fertiles champs
De la Beausse alterée, où mille socs tranchans &c.

Ces mots de la Beausse alterée, *sont enjambez d'vn vers sur l'autre. Mais ce seroit vne pure foiblesse, que d'abandonner la force en ces rencontres, pour de tels scrupules ; pourveuque l'on n'y retombe pas souvent. Et l'on reconnoist bien si le Poëte n'a pas voulu perdre la force de son expression, pour vne consideration moins forte.* Ronsard dans la Preface de sa Franciade approuve encore davantage ces enjambemens. Voicy comme il en parle. *I'ay esté d'opinion en ma jeunesse, que les vers qui enjambent l'vn sur l'autre, n'estoient pas bons en nostre Poë-*

sie : toutefois j'ay connu depuis le contraire par la le-ćture des bons Auteurs Grecs & Romains, comme,

------ Lavinia venit
Litora.

Parmi les Italiens il n'est pas seulement permis de faire enjamber vn vers sur vn autre, mais c'est vne beauté, selon la remarque du Tasse dans sa Leçon sur le Sonnet du Casa *Questa vita mortal.* Les termes d'vn si grand personnage meritent d'estre rapportez en ce lieu : Les voicy. *Le parole di quel Sonetto sono in modo congiunte, che non v' è quasi verso che non passi l'vn nell' altro. Il qual rompimento de' versi, come da tutti Maestri è insegnato, apporta grandissima gravità. E la ragione è. che'l rompimento de' versi ritiene il corso dell' orazione, ed è cagione di tardità : e la tardità è propria della gravità. Però s'attribuisce à i magnanimi, che son gravissimi, la tardità così de' moti, come delle parole.* Quelque passion que j'aye pour le Tasse, je ne puis estre de son avis, particulierement à l'égard des vers qui sont rimez; les rimes, comme je l'ay dit ailleurs, requerant vne pause, & les pauses ne s'accordant pas bien avec ces enjambemens de vers. Mais comme chaque Langue a des privileges particuliers, puisque les Italiens approuvent ces enjambemens dans leur Poësie, je ne veux point les y blâmer. Ie dirai seulement que les Poëtes modernes les pratiquent moins souvent que les anciens. Pour nostre Poësie Françoise, n'en déplaise à Ronsard, ils y ont tres-mauvaise grace. Il n'est permis de les y employer que tres-rarement, & en certaines occasions, telles que sont celles dont M. Des Marests a parlé.

AIMANT MIEVX PLAINDRE PAR COVSTVME. C'est ce que Lucien a dit dans son Traicté du Deuïl ; νόμῳ δὲ καὶ συνηθείᾳ τὴν λύπην ἐπιτρέποντες.

QVAND VOS LVMIERES ESTOIENT CALMES. *Pag. 219.* Cela est dit hardiment.

SVR LA CONSOLATION A MONSIEVR Du Perier, Gentilhomme d'Aix en Provence, sur la mort de sa fille.

CE Monsieur Du Perier, qui avoit nom François, estoit vn Gentilhomme de Provence, comme il est icy qualifié, & vn des plus Beaux Esprits de son temps. Il estoit fils de Laurent Du Perier, Advocat au Parlement d'Aix, & petit fils de Gaspar Du Perier, Conseiller au mesme Parlement, lequel estoit frere de Iacques Du Perier, Chevalier de Rhode, qui fut tué au siege de Rhode, comme nous l'apprenons de l'Histoire de Provence de Nostradamus, & du Martyrologe de l'Ordre de S. Iean de Ierusalem, compilé par Goussancourt. Mademoiselle Du Perier, sur la mort de laquelle Malherbe fit ces vers, comme en firent aussi tous les Beaux Esprits de Provence, & François Du Perier lui-mesme, s'appelloit Marguerite. Ce François Du Perier a laissé vn fils, appellé Scipion, qui est encore presentement vivant, & qui est aujourd'hui vn des plus celebres Advocats, non seulement de la ville d'Aix, mais de toute la France. C'est celui dont j'ay fait mention dans vne de mes Odes Latines à M. Du Perier, neveu de nostre François. Et parceque *Pag. 220.*

j'y ay fait aussi mention & de ce François, & de son grand pere le Conseiller, & de son grand oncle le Chevalier, & de sa fille, & des vers que lui & Malherbe ont fait sur la mort de cette fille, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter icy ce que j'en ay dit en cette Ode:

---- Stemmate nobiles
Fulsère nec solo Pererii;
Et studiis micuere, & armis.
Bello superbum qua toties Scytham
Vidit fugantes, testis erit Rhodos:
Qui vidit Astrææ Ministros,
Testis erit Salyûm Senatus.
Non hîc tacendus, præsidium reis,
Gentis togatæ gloria, Scipio,
Facundiæ flos Gallicanæ,
Præcipuus Themidis Sacerdos;
Cujus parentem, flebilibus modis
Caræ gementem funera filiæ,
Doctis celebravit Camenis,
Grande decus patriæ, Malherba.

ET LES TRISTES DISCOURS QUE TE MIT EN L'ESPRIT &c. Remarquez qu'en cette Stance & en plusieurs autres de ce Poëme, il n'y a point de repos au second vers. Il seroit mieux qu'il y en eust: mais ce n'est pas vne faute qu'il n'y en ait point.

IE SAY DE QUELS APAS, *Apas*, qui est icy à la cesure, fait vne consonance avec *pas*, qui est à la fin du vers precedent: mais comme ce vers precedent est à la fin d'vne Stance, où on fait tousjours vne pause, cette consonance n'est pas vicieuse. Voiez ce que nous avons dit sur ces for-

tes de consonances à la page 511.

ET ROSE ELLE A VESCV. Le Guarini a dit dans vn de ses Madrigaux,

Donò Licori à Batto
Vna rosa, cred'io, di Paradiso:
E sì vermiglia in viso
Donandola si fece, e si vezzosa,
Che parea rosa che donasse rosa.
A l'or disse il Pastore,
Con vn sospir dolcissimo d'amore,
Perche degno non sono
D'aver la rosa donatrice in dono?

Et vn Poëte anonyme au septiéme de l'Anthologie,

Τίς; ῥόδον ὁ στέφανος Διονυσίου, ἢ ῥόδον αὐτὸς
Τοῦ στεφάνου; δοκέω· λείπεται ὁ στέφανος.

CE QVE VIVENT LES ROSES, L'ESPACE D'VN MATIN. Le Poëte Florus dans vne Epigramme rapportée par M. de Saumaise sur l'Histoire Auguste:

Venerunt aliquando Rosæ. proh veris amœni
Ingenium! vna dies ostendit spicula florum:
Altera pyramidas nodo majore tumentes:
Tertia jam calathos. totum lux quarta peregit
Floris opus. pereunt hodie, nisi manè legantur.

PVIS, QVAND AINSI SEROIT. Mauvais hemistiche. Pag. 221.

TITHON N'A PLVS LES ANS QVI LE FIRENT CIGALE. Horace:

Occidit & Pelopis genitor, conviva Deorum;
Tithonusque remotus in auras.

Tithon, ayant demandé à l'Aurore l'immortalité, & l'ayant obtenuë, oublia de lui demander

vne jeunesse eternelle. Estant decrepite, & s'ennuiant de vivre en cét estat, l'Aurore le changea en Cigale.

D'ARCHEMORE. Lycurgue, Roi de Nemée, eut vn fils, nommé Opheltés, qu'il donna à Hypsipyle pour l'élever. Les sept Princes Grecs, qui alloient assieger Thebes, passant par la Nemée, & rencontrant Hypsipyle qui tenoit entre ses bras le petit Opheltés, la prierent de leur montrer quelque fonteine ou quelque ruisseau pour faire boire leur armée qui mouroit de soif. Elle les mena vers vne fonteine, & afin de marcher plus commodément, elle laissa son nourriçon sur l'herbe. Cependant vn serpent mordit Opheltés, qui mourut à l'instant de cette morsure. Lycurgue, imputant la mort de son fils à Hypsipyle, la voulut faire mourir. Les Princes Grecs, qui estoient cause de cét accident, l'en empeschérent; & pour consoler Lycurgue, instituerent les Ieux Nemées à l'honneur d'Opheltés, qu'ils surnommérent Archemore.

PAR LE CANAL DES YEVX VVIDANT SON AMERTVME. Le Pere le Moine au dixiéme de son Poëme de S. Louïs s'est servi de cette façon de parler de nostre Poëte:

Et soit qu'avec ses pleurs par les canaux des yeux
Vn Esprit s'épandit pront & contagieux &c.

Pag. 222. MESME, QVAND IL AVIENT. Autre mauvais hemistiche.

CELVI QVI NE S'EMEVT A L'AME D'VN BARBARE, OV N'EN A DV TOVT POINT. Le Guarini dans son Pastor Fido IV. 5. a dit de mesme,

Ben duro cor havrebbe, e non havrebbe

Più

Più tosto cor.

Malherbe aime assez ces façons de parler. Il a dit en vn autre lieu,

Et mesme les viperes
Y picqueront sans nuire, ou n'y picqueront pas.

CONTRE FORTVNE INSTRVIT. On parloit ainsi anciennement, témoin le proverbe *Contre fortune bon cœur.*

DE MOI, DESIA DEVX FOIS D'VNE PAREILLE FOVDRE &c. M. de Balzac en son premier Entretien, qui est adressé à Don André, le Feuillant: *Pour le plan de l'appartement que vous m'avez envoié, je fais état de vous porter vne Description de la Retraite de l'Empereur Charles. Et je fais en cecy comme le Bonhomme Malherbe, quand il se mettoit immediatement aprés les Rois; & qu'il disoit; Priam a receû de la consolation: François Premier n'a pas voulu mourir de regret; ny moi aussi.* Pag. 223.

LE PAVVRE EN SA CABANE, OÙ LE CHAVME LE COVVRE, EST SVIET A SES LOIX: ET LA GARDE QVI VEILLE AVX BARRIERES DV LOVVRE N'EN DEFEND POINT NOS ROIS. Voicy comme M. de Balzac parle de ces vers de Malherbe dans son Entretien XXXI. qui est de la comparaison de Ronsard & de Malherbe: *Les imitations de l'homme que j'ay connu, & qui fut la cause de nostre Entretien, comme il est aujourd'hui de cét Escrit;* (il parle de Malherbe) *sont bien moins violentes, sont bien plus fines & plus adroites. Il ne gaste point les imitations d'autrui en se les appropriant. Au contraire; ce qui n'estoit que bon au lieu de son origine, il sait le rendre meilleur par le transport qu'il*

en fait. Il va presque tousjours au delà de son exemple; & dans une Langue inferieure à la Latine, son François égale, ou surpasse le Latin. Qu'ainsi ne soit,

Le Pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix:
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos Rois,

vaut bien ce me semble, [bernas,

Pallida Mors æquo pulsat pede Pauperum ta-
Regumque turres, ô beate Sexti.

Nostre Monsieur le Breton demeura d'accord avecque moi de l'avantage de Malherbe en cét endroit, quoiqu'aujourd'hui Horace soit sa passion, & que depuis peu il se soit proposé de faire un Commentaire sur les Odes de ce Poëte. Et cependant M. d'Vrfé, tant les jugemens sont differens, reprenoit cette Stance de Malherbe, disant que l'opposition du Pauvre aux Rois n'y estoit pas juste; & qu'aprés avoir dit, que le Pauvre dans sa cabane estoit sujet à la mort, il faloit dire ensuite, que les Rois dans leur Louvre y estoient pareillement sujets.

SVR L'EPITAPHE POVR VN Gentilhomme de ses Amis, qui mourut âgé de cent ans.

Je ne say qui est ce Gentilhomme.

Pag. 124. PASSANT. Les Anciens enterroient leurs Morts dans les chemins publics. De-là vient que dans leurs Tombeaux on parle ordinairement aux Passans. *Adsta, Viator. Perge, Viator, iter.*

SVR LE SONNET
Celle qu'avoit Hymen.

PLVSIEVRS croient que Malherbe a fait ce Sonnet pour sa femme, acause de ces vers,

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut icy bas ce que j'aimois le mieux:

en quoi ils se trompent; car la femme de Malherbe l'a survescu. Il l'a fait, & l'Epigramme suivante, pour la femme de M. Puget, fils de M. de Pommeuse, Tresorier de l'Espargne, sous le nom de ce M. Puget, qui est aujourd'hui Evesque de Marseille. Cette femme estoit fille de M. Hallé, Doyen des Maistres des Comptes de Paris.

AV MARBRE QVE TV VOIS SA DESPOVILLE A CACHÉE. Remarquez cette façon de parler *cacher au marbre*, pour dire *cacher dans le marbre*, ou *sous le marbre*.

SA DESPOVILLE. Petrarque Sonnet 261.

Lasciando in terra la sua bella spoglia.

PLEVRE MON INFORTVNE, ET POVR TA RECOMPENSE IAMAIS AVTRE DOVLEVR NE TE FACE PLEVRER. C'est la pensée de Martial: Pag. 125.

Qui fles talia, nil fleas, Viator:

mais qui, au jugement de M. de Balzac en son Entretien XXXI. est incomparablement plus belle dans nostre Poëte, que dans le Poëte Latin.

SVR LE SONNET SVR LA MORT d'vn Gentilhomme, qui fut assaßiné.

IE ne connois non plus ce Gentilhomme qui fut assassiné, que celui qui mourut âgé de cent ans.

SVR L'EPIGRAMME sur vne Fonteine.

Pag. 226. I'Ay oüi dire à M. Du Casse, Lieutenant General de Laitoure, qu'il y a auprés de Laitoure vne maison de campagne, où ces vers sont gravez au pied d'vne Fonteine, d'vn caractere qui paroist ancien, & que la commune creance du païs est qu'ils sont de Salluste Du Bartas, & qu'il les fit en faveur de sa sœur, à qui cette maison appartenoit. Mais j'ay oüi dire aussi à Madame la Marquise de Rambouïllet, que Malherbe les avoit faits à sa priere pour la Fonteine de l'Hostel de Rambouïllet, où ils furent gravez lorsque cette Fonteine fut revestuë de pierres la premiere fois. Malherbe estoit l'homme du monde le moins plagiaire, & d'vn autre costé ces vers sont plus elegans que ny le siécle ny le stile de Du Bartas ne le comportent. Il ne faut donc point douter que ces vers ne soient de Malherbe. Et puisqu'ils se trouvent gravez au pied de la Fonteine de cette maison de campagne dont nous venons de parler, il faut croire que quelqu'vn les y a fait graver

depuis que Malherbe les fit, il y a plus de quarante ans, pour la Fonteine de l'Hostel de Rambouïllet, comme on les a fait graver depuis peu au pied d'vne Fonteine du Couvent des Capucins de la ville d'Angers.

SVR LES FRAGMENS.

Sur le Fragment au Cardinal de Richelieu.

I'Ay seu de M. de Racan, que Malherbe avoit fait ces deux Stances plus de trente ans avant que le Cardinal de Richelieu, auquel il les adresse, fust Cardinal; & qu'il en changea seulement les quatre premiers vers de la premiere Stance pour les accommoder à son sujet. I'ay seu aussi du mesme M. de Racan, que le Cardinal de Richelieu, qui avoit connoissance que ces vers n'avoient pas esté faits pour lui, ne les receut pas bien quand Malherbe les lui fit presenter; ce qui fit que Malherbe ne les continua pas.

SVR LE FRAGMENT *aux Ombres de Damon.*

I'Ay appris du mesme M. de Racan que Malherbe avoit fait ces vers en Provence. Ie ne say de qui il a entendu parler sous le nom de Damon. Mais par ce vers,

L'Orne comme autrefois nous reverroit encore, il paroist, que c'est d'vn homme de Caën; car l'Orne est vne riviere qui passe à Caën. Ptolomée en fait mention, & l'appelle Ολινα, d'où le mot *Orne* a esté fait.

ET COVCHER SVR LES FLEVRS COMME ESTOILES SEMEES. Les fleurs ont esté appellées par les Poëtes les estoiles de la Terre. Columelle:

Pingit & in varios terrestria sidera flores. &c.

Claudien: *Hæc graditur stellata rosis.* I'ay dit dans mon Eglogue intitulée *Christine*,

Mille agreables fleurs, comme Astres de la Terre,
Font briller en tout temps l'email de ton parterre.

Et comme on a appellé les fleurs, les estoiles de la Terre, on peut de mesme, selon la pensée de Muret, appeller les estoiles, les fleurs du Ciel:

Esse rosas cæli meritò quis dixerit astra:
Astra sed & Terræ dixeris esse rosas.

QVE LES SOLEILS NOVS SEROIENT COVRTS. *Les Soleils.* Cestadire, les jours. Virgile:

------sæpe ego longos
Cantando puerum memini me condere soles.

ISSVS DE PERES ROIS ET DE PERES BERGERS, LA PARQVE EGALEMENT SOVS LA TOMBE NOVS SERRE. M. de Racan dans vne Ode Bacchique à M. Maynard a dit quelque chose de semblable:

Tous nos jours sont sujets aux Parques.
Ceux des Bergers & des Monarques
Sont coupez de mesmes cizeaux.

ET DE TOVTES DOVLEVRS LA DOVLEVR LA PLVS GRANDE C'EST QV'IL FAVT LAISSER NOS AMOVRS. Nostre Poëte a visé sans doute en cét endroit à ces beaux vers d'Horace,

Linquenda tellus, & domus, & placens
Vxor: neque harum, quas colis, arborum
Te, præter invisas cupressos,
Vlla brevem dominum sequetur.

Il ajoûte dans la Stance qui suit,

Amours, qui la pluspart infidelles & feintes
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes &c.

ce qui fait voir que *nos amours* en ce vers, *C'est qu'il faut laisser nos amours*, ne signifie pas *nos desirs*, comme l'on pense d'abord, mais *nos Maistresses*. Quelque Critique severe pourroit trouver en cela quelque chose à redire.

EN NOS OBSEQVES MESMES CONÇOIVENT DE NOVVEAVX DESIRS. C'est la pensée d'Ovide:

Funere sæpe viri vir quæritur.

SE TREVVE. C'est vne question parmi nos Academiciens, de savoir s'il faut dire *trouver* ou *treuver*. M. de Vaugelas a decidé, que *trouver* & *treuver* estoient tous deux bons, mais que le premier estoit sans comparaison le meilleur. Ie suis de son avis. Il faut dire *truuver*, comme on dit en Italien *trovare*, & comme nous disons *prouver*, & *esprouver*. Les Poëtes pour la commodité de la rime se servent neantmoins de l'vn & de l'autre, comme l'a remarqué le mesme M. de Vaugelas. Ronsard dans l'Ode seconde du livre premier:

En son doux nectar j'abbreuve
Le plus grand Roi qui se treuve &c.

Desportes dans la premiere de ses Elegies:

Et si quelque autre peine en reserve se treuve,
Ainsi qu'il me sembloit, j'en avois fait l'épreuve.

M. de Voiture dans les Stances écrites sur des Tablettes:

Mais en l'état où je me treuve,
Qu'est-il besoin de cette preuve?

Pag. 230. VNE PERLE DV MONDE. I'éviterois presentement cette façon de parler, acause de cette Epigramme, qui est fort commune;

Vostre beauté sans seconde
Vous fait de tous appeler
La perle unique du monde;
Il vous faut donc enfiler.

MAINTES BEAVTEZ. Le mot de *maint*, quoique tres-vieux, & presque decrepite, est neantmoins encore aujourd'hui en vsage dans la haute Poësie, comme M. Desmarets l'a fort veritablement remarqué en la Preface de son Clovis. Il est aussi encore en vsage dans le stile Burlesque. Ailleurs on ne s'en sert plus.

SOVS LE NOM DE NERÉE. *Nerée* est l'anagramme de *Renée*: & à ce propos je me souviens d'avoir ouï dire, mais je ne me souviens point à qui, que cette Nerée dont parle icy Malherbe, estoit vne Dame de Provence, qui avoit nom Renée. Ce nom en effet est fort commun en Provence, acause de René, Roi de Sicile, qui estoit Comte de Provence. Les Poëtes déguisent d'ordinaire sous des anagrammes les veritables noms de leurs Maistresses. Ainsi Du Bellai, par vn renversement de lettres, a appellé sa Maistresse *Olive*, qui avoit nom *Viole*. I'ay seu cette particularité de Monsieur Guyet, qui l'avoit apprise d'vn ami de Du Bellai.

I'ALLOIS BASTIR VN TEMPLE ÉTERNEL EN SON ŒVVRE, SI SA DELOIAVTÉ NE L'AVOIT ABBATV. On objecte, que la deloiauté de Nerée

ne

ne peut pas avoir abbatu ce temple, puisqu'il n'estoit pas encore bâti. On répond, qu'il estoit bâti dans l'esprit du Poëte, & que c'est-là où la déloiauté de la Nymphe l'a abbatu.

SVR LE FRAGMENT, O toi, qui d'vn clin d'œil.

OV SONT ALLIEZ D'ELLE, OV RECHERCHENT DE L'ESTRE. I'aurois dit, (& je ne puis comprendre pourquoi Malherbe ne l'a pas dit) *Pag.* 232.

Ou sont ses alliez, ou recherchent de l'estre.

BRIARE AVOIT CENT MAINS, TYPHON AVOIT CENT TESTES. Briare, ou plûtost Briarée, car c'est ainsi qu'il faut parler, pour parler regulierement, avoit cent mains. Homere au premier de l'Iliade: *Pag.* 233.

> Ὧχ' ἑκατόγχειρον καλέσασ' ἐς μακρὸν Ὄλυμπον,
> Ὃν Βριάρεων καλέουσι θεοί, ἄνδρες δέ τε πάντες
> Αἰγαίων'.

Apollodore dit qu'outre ses cent mains il avoit cinquante testes. Pour Typhon, il n'avoit qu'vne teste, dont il touchoit les Cieux, tant sa taille estoit prodigieuse: mais au bout de ses deux mains, dont l'vne pouvoit atteindre à l'Orient & l'autre à l'Occident, il avoit cent testes de dragon, comme nous l'apprenons du mesme Apollodore: & c'est ce que nostre Poëte a voulu dire, en disant qu'il avoit cent testes.

MISERABLE DOVLEVR, DONT NOVS SOMMES LA PROIE. Les Latins disent de mesme, *data præda dolori.* *Pag.* 234.

SVR NOS BORDS ESTALLERONT &c. EN NOS MAISONS FILERONT. Ces troisiémes personnes du futur finissent desagreablement les vers, & particulierement les grands : & celles du singulier les finissent encore plus desagreablement que celles du plurier. Ceux qui se meslent de faire des vers ne les finiront donc jamais, s'ils m'en croient, par ces troisiémes personnes du singulier, si ce n'est en Burlesque : comme a fait dans la curieuse Relation de son Voiage, le savant & le poli Monsieur le Coigneux de Bachaumont, aujourd'hui le plus celebre Poëte Burlesque que nous ayons en France, & qui vient de recueillir la succession de l'illustre Scarron & du fameux Saint Amant. Les paroles d'vn Auteur si celebre meritent d'estre leuës en tous lieux; & je ne dois pas les envier icy à mes Lecteurs, quand ce ne seroit que pour les délasser de la fatigue qu'ils ont euë de lire dans ces Observations tant de choses si peu galantes, & si peu agreables. Les voici :

Quoi donc icy l'on n'osera
(C'est Neptune qui parle)
Dire hardiment ce qu'on voudra?

Ie donne avis en passant à M. le Coigneux de Bachaumont, que l'H en *hardiment* est aspirée ; & je lui conseille en mesme temps, comme son serviteur, son ami & son parent, quand il fera rimprimer sa Relation, de reformer son vers de la sorte,

Dire tout haut ce qu'on voudra.

Continuons.

Chaque petit Dieu glosera
Sur ce que Neptune fera.

Per Dio questo non sarà.

Voiez comme l'Auteur mesle icy agreablement l'Italien avec le François, de la mesme façon que le Poëte Lucilius mesloit le Grec avec le Latin.

Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traictement aura.
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera;
Et deux fois mon couroux fuira.
Mais plus loin que pas un ira
Celui qui pour son malheur a
Causé tout ce desordre là.
Et cét exemple durera
Tant que Neptune regnera.

SVR LE FRAGMENT,
Les Peuples pipez de leur mine.

CES vers ont esté faits par Malherbe contre les Mignons de Henri Troisiéme, ce que j'ay appris de M. de Racan, qui l'a appris de Malherbe. *Pag. 235.*

LES VOIANT AINSI RENFERMER. Remarquez *renfermer* pour *se renfermer.*

SVR LE FRAGMENT,
Ie veux croire que la Seine.

QVELLE SERA LA HAVTEVR DE L'HYMNE DE TA VICTOIRE. Il y a apparence que nostre Poëte, quelque mépris qu'il fist de *Pag. 236.*

Ronſard, a viſé icy à ces vers de Ronſard de l'Ode pour François de Bourbon, ſur la Bataille de Cериſoles,

L'Hymne, qu'aprés tes combats
Marot fit de ta victoire.

SVR LE FRAGMENT,
Et maintenant encore.

I'Ay desja dit cy-deſſus, que ces Vers avoient eſté faits pour Madame la Marquiſe de Rambouïllet. Ie les ay tirez d'vne lettre de Malherbe à M. de Racan, qui eſt la trentiéme du premier livre de ſes Lettres, où aprés les avoir rapportez, il ajoûte, *Vous ſavez trop bien que c'eſt que de vers, pour ne connoiſtre pas que ceux-là ſont de ma façon. Si vous en goûtez la rime, goûtez en encore mieux la raiſon.* Il eſt au reſte à remarquer, que ces vers ſont les ſeuls que Malherbe a faits en rime plate.

EN L'ETAT GLORIEVX, OÙ PARIS L'A CONNVE. I'ay dit en quelque endroit,

Quand Pâris contempla les trois Deeſſes nuës,
De mille apas divers, de mille atraits pourveuës,
Pardon, belle Venus, ce Berger ne vit pas
Tant d'attraits ny d'apas.
Quand la premiere fois entre les bras d'Heleine
Il cueillit le doux fruit de l'amoureuſe peine,
De quelque ardeur qu'Amour échauffaſt ſon deſir,
Il eut moins de plaiſir.

SVR L'EPIGRAMME POVR *Pasquier.*

VOIEZ au tome troisiéme des Oeuvres diverses de Pasquier, l'Apologie de la Main & l'Oeuvre Poëtique sur la Main.

SVR L'EPIGRAMME POVR *Cassandre.*

CETTE Epigramme, qui se trouve imprimée sans nom d'Auteur sous le portrait de Cassandre dans la derniere edition de Ronsard, est constamment de Malherbe. Cette Cassandre, qui estoit Maistresse de Ronsard, & qui l'a aussi esté de S. Gelais, estoit vne fille de Blois, de tres-petite condition. I'ay appris toutes ces particularitez dans la Vie de Ronsard par M. Colletet.

SVR LE SONNET SVR LA MORT *du fils de Malherbe.*

MONSIEVR de Balzac dans son Entretien trente-septiéme, adressé à M. de Plassac Meré, fait mention avantageuse de ce Sonnet de Malherbe. *Mais pour revenir à ce que vous desirez particulierement apprendre de moi; la derniere année de sa vie, il perdit son fils vnique, qui fut tué en düel par vn Gentilhomme de Provence* (C'est M. de Balzac qui parle, & qui parle de Malher-

be.) *Cette perte le toucha sensiblement. Ie le voiois tous les jours dans le fort de son affliction; & je le vis agité de plusieurs pensées differentes. Il songea vne fois (Il faut que je vous l'avoüe, puisque vous en avez oüi parler, & que vous me pressez si fort de vous dire ce que j'en say) à se battre contre celui qui avoit tué son fils. Et comme nous lui representasmes M. de Porcheres d'Herbaud & moi, qu'il y avoit trop de disproportion de son âge de soixante & douze ans, à celui d'vn homme qui n'en avoit pas encore vingt-&-cinq:* C'est acause de cela, que je me veux battre, *nous répondit-il:* Ne voiez vous pas que je ne hazarde qu'vn denier contre vne pistole? *On lui parla ensuite d'accommodement; & vn Conseiller du Parlement de Provence, son ami particulier, lui porta parole de dix mille escus. Il en rejetta la proposition, (cela est encore vrai) & nous dit l'apresdisnée ce qui s'estoit passé le matin entre lui & son ami. Mais nous lui fismes considerer que la vengeance qu'il desiroit, estant apparemment impossible, acause du credit que sa partie avoit à la Cour, il ne devoit pas refuser cette legere satisfaction qu'on lui presentoit; que nous appellasmes*

------ solatia luctus

Exigua ingentis, misero sed debita patri.

Et bien, *dit-il*, je croirai vostre conseil: je pourrai prendre de l'argent, puisqu'on m'y force: mais je proteste que je ne garderai pas vn teston pour moi, de ce qu'on me baillera. I'emploierai le tout à faire bastir vn Mausolée à mon fils. *Il vsa du mot de* Mausolée *au lieu de celui de* Tombeau, *& fit le Poëte par tout. Peu de temps aprés il fit vn voiage à la Cour, qui estoit alors devant la Rochelle, &*

apporta de l'Armée la maladie dont il vint mourir à Paris. Ainsi le traicté des dix mille escus ne fut point conclu, & le dessein du Mausolée demeura dans son esprit. Il fit seulement imprimer vn Factum, & trois Sonnets qui n'ont point esté mis dans le corps de ses autres ouvrages. Ie voudrois bien pouvoir contenter la curiosité que vous avez de les voir: mais de plusieurs exemplaires qu'il m'en avoit donnez, il ne s'en est pû trouver aucun parmi mes papiers; & il ne me souvient que de ce seul vers,

Mon Fils, qui fut si brave, & que j'aimai si fort.

Sur ma parole assurez-vous qu'ils estoient tous excellens, & que ce n'est pas vne petite perte, que celle que vous en faites. M. de Balzac se trompe en ce qu'il dit que Malherbe avoit fait trois Sonnets sur la mort de son fils, qu'il fit imprimer avec vn Factum. A l'heure mesme que j'escris ces lignes, j'ay devant mes yeux le Factum de Malherbe dont parle M. de Balzac, qui est vne Lettre adressée au Roi; & avec ce Factum, ou cette Lettre, il n'y a que ce Sonnet d'imprimé, & l'Ode pour le Roi, allant châtier la rebellion des Rochelois, & chasser les Anglois, qui en leur faveur estoient descendus en l'Isle de Ré. Ce Gentilhomme de Provence, qui tua en düel le fils de Malherbe, s'appelloit M. de Piles. Son second estoit vn nommé M. de Bormes, fils de M. Cauvet Conseiller au Parlement d'Aix, & Beaupere de ce M. de Piles. Ce qu'ajoûte M. de Balzac au sujet de Malherbe dans l'Entretien XXXVII. cy-dessus allegué, est tres-curieux, & merite d'estre icy rapporté. *Malherbe estoit vn des plus assidus Courtisans de Madame Des-Loges, & la visitoit reglément de deux*

jours l'vn. Vn de ces jours-là, ayant trouvé sur la table de son cabinet le gros livre du Ministre Du Moulin contre le Cardinal Du Perron, & l'enthousiasme l'ayant pris à la seule lecture du titre, il demanda vne plume, & du papier, sur lequel il écrivit ces dix vers,

Quoique l'Auteur de ce gros livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est tousjours de suivre
Le Prône de nostre Curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles.
Pour moi, comme vne humble brebis,
Sous la houlette je me range.
Il n'est permis d'aimer le change
Que des femmes & des habits.

Madame Des-Loges ayant leu les Vers de Malherbe, piquée d'honneur & de Zele prit la mesme plume, & de l'autre costé du papier écrivit ces autres Vers,

C'est vous, dont l'audace nouvelle
A rejetté l'Antiquité;
Et Du Moulin ne vous appelle
Qu'à ce que vous avez quité.
Vous aimez mieux croire à la mode.
C'est bien la foi la plus commode
Pour ceux que le monde a charmez.
Les femmes y sont vos idoles.
Mais à grand tort vous les aimez,
Vous qui n'avez que des paroles.

FIN.

Depuis cette Note écrite & imprimée, j'ay seu de M. de Racan, que c'estoit lui qui avoit fait ces vers que M. de Balzac attribuë à Malherbe; & que M. de Gombaud avoit fait ceux qu'il donne à Madame Des-Loges; & que la chose s'estoit passée de la sorte. Madame Des-Loges, qui estoit de la Religion pretenduë reformée, avoit presté à M. de Racan le livre de Du Moulin le Ministre, intitulé *Le Bouclier de la Foi*, & l'avoit obligé de le lire. M. de Racan aprés l'avoir leû, fit sur ce livre cette Epigramme, que M. de Balzac a alterée en plusieurs endroits,

Bienque Du Moulin en son livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est toûjours de suivre
Le Prône de nostre Curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles:
Pour moi, comme une humble brebis
Ie vais où mon Pasteur me range;
Et n'ay jamais aimé le change
Que des femmes & des habits.

L'ayant communiquée à Malherbe, qui l'estoit venu visiter dans ce temps-là, Malherbe l'écrivit de sa main dans le livre de Du Moulin, qu'il renvoia au mesme temps à Madame Des-Loges de la part de M. de Racan. Madame Des-Loges voiant ces vers écrits de la main de Malherbe, crût qu'ils estoient de lui; & comme elle estoit extraordinairement zelée pour sa religion, elle ne voulut pas qu'ils demeurassent sans réponse. Elle pria donc Monsieur de Gombaud, qui estoit de la mesme religion, & qui avoit le mesme zéle, d'y répondre,

M. de Gombaud, (je le ſay de lui-meſme) qui croioit, comme Madame Des-Loges, que Malherbe eſtoit l'auteur de ces vers, y répondit par l'Epigramme que M. de Balzac attribuë à Madame Des-Loges, & qu'il trouve trop gaillarde pour vne femme qui parle à vn homme. Ce n'eſt pas, au reſte, la premiere fois que M. de Balzac a attribué à cette Dame des vers où elle n'avoit aucune part; car dans vne de ſes Lettres il luy attribuë la Chanſon de l'Amant qui meurt, dont le refrain eſt,

Ah c'en eſt fait! je cede à la rigueur du ſort.
Ie vais mourir; je me meurs; je ſuis mort;

qui eſt de feu M. Habert, Ceriſi, l'vn des plus beaux Eſprits de noſtre temps.

ADDITIONS
ET
CHANGEMENS.

PAGE 247. En la mesme signification. AIOVSTEZ:

SI L'ANGE EST LE PREMIER, L'HOMME A LE SECOND LIEV. Il eust esté mieux, *Si l'Ange a le premier, l'Homme a le second lieu.*

LVI QVE IVSQV'AV PONANT. I'ay oüi dire à plusieurs de nos Anciens, qu'on se mocquoit à la Cour de ce vers, acause du mot de *ponant*, qui se prend par le peuple pour *le derriere.*

DEPVIS OÙ LE SOLEIL VIENT DESSVS L'HEMISPHERE. Cette façon de parler n'est pas naturelle.

Pag. 248. Dans le livre de M. de Vaugelas. AIOVSTEZ:

QVE RAPPELLER MON AME. Nous dirions presentement *Que de rappeller mon ame.*

Premiere guerre des Princes. AIOVSTEZ : en 1614.

Pag. 249. ἡμερογαλές. LISEZ, *hemerocale.*

Pag. 256. Dans d'autres Poëtes. AIOVSTEZ : *Neque semel mihi accidit, vt in aliorum scriptis ea legerem, quæ à me nulli subrepta, satis essem mihi conscius*, dit M. Grotius dans la Preface de ses Poësies.

Pag. 258. *Ie ne trouve la paix qu'à me faire la guerre.* AIOVSTEZ:

Tenus indignement des plus dignes amours.
Ne peut avoir peu de merite
Ayant beaucoup d'affection.
Tout ce qui plaist déplaist à son triste penser.

Pag. 261. De la belle Poësie. AIOVSTEZ: Ronsard a dit dans l'Epitaphe d'Antoine Chasteigner,

Et non mourir au lit, ou en la maison, comme
Quelque pucelle, ou quelque couard homme.

Pag. 262. *Vne poitrine de mouton.* AIOVSTEZ: *vne poitrine de veau.*

Pag. 266. *Sous la vague profonde.* AIOVSTEZ: Et dans la Paraphrase sur le Pseaume VIII.

Clost-elle pas la bouche à leur impieté?

Pag. 271. *Grande Ame, aux grands travaux sans repos adonnée.* AIOVSTEZ:

Belle Ame, aux beaux travaux sans repos adonnée.

Pag. 273. *Iustifie Cesar, & condamne Pompée.* AIOVSTEZ: C'est ainsi qu'il y avoit dans les premieres editions de la Mort de Pompée.

Dans toutes les Poësies de Malherbe. AIOVSTEZ: & que Malherbe ne pouvoit souffrir ces baaillemens, comme nous l'apprenons de ces vers de Regnier dans la Satire à Rapin,

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regarder vn mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'vn qui *ne heurte vne diphthongue*, &c.

car c'est contre Malherbe que cette Satire a esté faite.

Qui ont observé soigneusement. LISEZ: Qui ont ordinairement observé.

Pag. 281. Ie suis le premier qui a imité. LISEZ: Ie suis vn des premiers qui ay imité.

Pag. 282. N'estant joint qu'avec vne mute, & non pas. LISEZ: N'estant joint qu'avec vne mute ou vne liquide, & non pas

Quoy! jamais vn Meurtrier s'offrit-il à son Iuge? AIOVSTEZ: Ronsard au reste, dans l'Epitaphe de Iean de la Peruse, a fait *dernier* de trois syllabes:

Et qu'on ne peut frauder ce dernier truage.

S. Gelais dans vne de ses Epigrammes a fait aussi *hyer* de deux syllabes:

Quand je vy la belle Catin
Si triste avant-hyer matin.

Et Ronsard dans le douziéme Sonnet du Recueil de ses Sonnets:

Au mesme lit où pensif je repose,
Presque ma Dame en langueur trépassa
Devant-hyer, quand la fiévre effaça
Son teint d'œillets, & sa lévre de rose.

Pag. 290. Mais elle est belle. AIOVSTEZ: LES MONTAGNES &c. LES CAMPAGNES. I'apprens des Memoires de M. de Racan pour la Vie de Malherbe, que Malherbe ne vouloit pas qu'on rimast ces deux mots ensemble, ces sortes de rimes estant trop aisées à trouver.

Pag. 291. Allant en Limousin. AIOVSTEZ: STANCES. Nous avons pris ce mot des Italiens, qui appellent ainsi les couplets de leurs Chansons. Le Dolcè au livre quatriéme de ses Observations, estime aprés Dante, qu'elles ont esté ainsi appellées, parcequ'elles contiennent & renferment tout l'artifice de la Chanson : *Dico, ciascuna Canzone dividersi in più parti eguali; lequali sono dimandate* Stanze, *perche in esse, secondo pur la openion di Dante, stà, e si rinchiude tutto l'artificio della Can-*

zone. Cette etymologie ne me plaist pas; & je croi pour moi, que les Stances des Chansons Italiennes ont esté ainsi appellées du mot de *stanza* en la signification de *demeure*, acause du repos qui se fait d'ordinaire à la fin de chaque Stance: d'où vient que dans les Octaves, qui sont les Stances des Poëmes Epiques, on appelle les deux derniers vers *la clé*, parcequ'ils ferment le sens. *Stanza diciamo noi à vna spezie di Poësia, atta all'Eroïco, d'otto versi d'vndici sillabe, con la rima corrispondente ne' sei primi versi di casso in casso, e di pari in pari: e gli vltimi due s'hanno à corrisponder di rima anch'eglino; e chiamansi* chiave, *perchè serrano il concetto*. Ce sont les termes des Academiciens de la Crusca, dans leur Vocabulaire. I'ay dit, acause du repos qui se fait ordinairement à la fin de chaque Stance; car quelquefois il ne s'y en fait point, & le sens d'vne Stance enjambe sur l'autre, comme en celle-cy de la divine Ierusalem, que le Tasse, selon le témoignage du Manso en la Vie du Tasse, preferoit à toutes ses autres,

> *Giunto à la tomba, ove al suo spirto viva*
> *Dolorosa prigione il Ciel prescrisse;*
> *Pallido, freddo, muto, e quasi privo*
> *Di movimento, al marmo gli occhi affisse.*
> *Alfin, sgorgando un lagrimoso rivo,*
> *In vn languido ohimè proruppe, e disse,*
> *O sasso amato, & onorato tanto,*
> *Che dentro hai le mie fiamme, e fuori il pianto.*

Pag. 293. N'ayant point de sens raisonnable. AIOVSTEZ: M. de Malleville a dit dans sa Paraphrase du Pseaume *Super flumina Babylonis*,

> *Et rangé nos Tyrans au pied de la raison.*

qui eſt vne imitation de ce vers de Malherbe.

Pag. 300. *La grandeur de ſa flâme échauffoit ſon courage.* LISEZ: *Ce feu brûlant ſon cœur enflammoit ſon courage.*

Pag. 301. Dont je leur ſay bon gré. AIOVSTEZ: FAINEANT. Ce mot n'eſt point bas, comme quelques-vns croient. M. Maynard s'en eſt ſervi depuis Malherbe dans ſes belles Stances pour Alcippe:

L'herbe eſt plus haute que les tours
Où Pâris cacha ſes amours,
Et d'où ce faineant vit tant de funerailles.

Pag. 302. *L'infortuné Tyrcis*, AIOVSTEZ: *Sacré flambeau du jour*,
A eſté pratiquée de tout temps dans noſtre Langue. LISEZ: A eſté de tout temps pratiquée dans noſtre Langue.

Pag. 304. De 12. à 13. AIOVSTEZ:
ODE. Ronſard a eſté le premier qui a emploié ce mot en noſtre Langue, comme il s'en vante lui-meſme en ſon Epiſtre au Lecteur dans la premiere impreſſion de ſes Odes: *& oſay le premier des noſtres enrichir ma Langue de ce nom* Ode, *comme on voit par le titre d'vne, imprimée ſans mon nom dans le livre de Iaques Pelletier du Mans, l'vn des plus excellens Poëtes de noſtre âge: afin que nul ne s'attribuë ce que la verité commande eſtre à moi.* Pelletier confirme la meſme choſe au chapitre du livre ſecond de ſon Art Poëtique, où il traite de l'Ode: *Ce nom d'*Ode *a eſté introduit de noſtre temps par Pierre de Ronſard.* Ronſard a auſſi eſté le premier qui a mis en vſage dans noſtre Poëſie ce genre de Poëme, comme il s'en vante auſſi lui-

mesme en la mesme Epistre : *Quand tu m'appelleras le premier Auteur Lyrique François, & celui qui a guidé les autres au chemin de si honneste labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois*, &c. *Doncques desirant m'approprier quelque loüange encore non commune, ni attrapée par mes devanciers, & ne voïant en nos Poëtes François chose qui fust suffisante d'imiter, j'allai voir les Estrangers, & je me rendis familier Horace, contrefaisant sa naïve douceur, dés le mesme temps que Clement Marot, seule lumiere en ses ans de la vulgaire Poësie, se travailloit à la poursuite de son Pseautier: Et osay le premier des nostres enrichir ma Langue de ce nom d'Ode.* &c. *Il est certain que telle Ode est imparfaite pour n'estre mesurée, ne propre à la Lyre, ainsi que l'Ode le requiert; comme sont encore douze ou treize que j'ay mises en mon Bocage, sans autre nom que d'Odes, pour cette raison, servant de témoignage par ce vice de leur antiquité. Depuis ayant fait quelques-uns de mes amis participans de telles nouvelles inventions, approuvans mes entreprises, se sont diligentez de faire apparoistre, combien nostre France est hardie, & pleine de tout vertueux labeur: laquelle chose m'est agreable pour voir par mon moien les vieux Lyriques si heureusement ressuscitez.* &c. *Doncques m'acheminant par un sentier inconnu, & monstrant le moien de suivre Pindare & Horace, je puis bien dire, & certes sans vanterie, ce que lui mesme modestement témoigne de lui,*

Libera per vacuum posui vestigia princeps:
Non aliena meo pressi pede.

Il s'en vante encore au troisiéme livre de ses Poëmes,

mes, dans son Poëme à Iean de la Peruse; où rapportant à Dieu ce que les Beaux Esprits de son temps avoient contribué à l'enrichissement de nostre Langue, il parle ainsi de la part qu'il y avoit,

De sa faueur en France réveilla
Mon jeune esprit, qui premier travailla
De marier les Odes à la Lyre,
Et de savoir sur ses cordes élire
Quelle Chanson y peut bien accorder,
Et quel fredon ne s'y peut encorder.
Non sans labeur j'entrepris si grand'chose.
Mais le destin, qui tout en tout dispose,
M'y avoit tant, ains que naistre, adonné,
Qu'en peu de jours je m'y vis façonné,
Par deux chemins suivant la vieille trace
Des premiers pas de Pindare & d'Horace.
Presque d'un temps le mesme esprit divin
Dessommeilla Du Bellai l'Angevin;
Qui doucement sur sa Lyre d'ivoire
Chanta, guerrier, de nos Princes la gloire.

Cependant Pasquier au septiéme chapitre du sixiéme livre de ses Recherches, pretend que Du Bellai dans son Poëme à Ronsard contre les Poëtes envieux, attribuë à Pelletier par ces vers, la gloire de l'invention de l'Ode en nostre Langue;

Pelletier me fit premier
Voir l'Ode dont tu es Prince,
Ouvrage non coustumier
Aux mains de nostre Province.
Le Ciel voulut que j'apprisse
A le raboter ainsi;
A toi me joignant aussi,
Qui cheminois par la trace

De nostre commun Horace;
Dont vn Demon bien appris
Les traits, la douceur, la grace
Grava dedans tes esprits.
La France n'avoit qui pust,
Que toi, remonter de cordes
De la Lyre le vieil fust,
Où bravement tu accordes
Les douces Thebaines Odes.
Et humblement je chantai
L'Olive, dont je plantai
Les immortelles racines.
Par moi les Graces Divines
Ont fait sonner assez bien
Sur les rives Angevines
Le Sonnet Italien.

Ie ne comprens pas le raisonnement de Pasquier; car il paroist nettement par la seule lecture de ces vers, que Du Bellai n'y a entendu parler que de quelqu'vne des Odes de Ronsard, que Ronsard avoit autrefois donnée à Pelletier, & que Pelletier lui avoit ensuite communiquée. Et quand il ajoûte, qu'il s'estoit joint à Ronsard, il nous insinuë assez disertement, que Ronsard n'avoit esté en cela precedé d'aucun autre Poëte. Mais ce qui ne permet pas d'en douter, ce sont les autres témoignages qu'en rend le mesme Du Bellai en d'autres lieux. Voicy donc comme il en parle dans sa Musagnœomachie, c'estadire dans sa Guerre des Muses & de l'Ignorance:

Qui est celui qui du chef
Heurte le front des Estoiles?
Qui les aisles de sa nef

Empenne de riches toiles?
Le vent marri, de ses voiles
Parmi les flots estrangers
Le hausse, le baisse, & broüille.
A voir sa riche dépoüille,
C'est le Pindare François,
Qui de Thebe, & de la Poüille
Enrichit le Vendomois.

Et dans le soixantiéme Sonnet de son Olive:

Divin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes
Tiras premier au but de la Memoire
Les traits aislez de la Françoise gloire,
Que sur ton luth hautement tu accordes:
Fameux Harpeur, & Prince de nos Odes &c.

Il en parle encore plus expressément en son Epistre au Lecteur sur la seconde impression de son Olive: *Afin d'enrichir nostre Vulgaire d'une nouvelle, ou plûtost ancienne renouvellée Poësie, à la persuasion de Iaques Pelletier, je choisi le Sonnet & l'Ode, deux Poëmes de ce temps-là, (c'est depuis quatre ans) encore peu usitez entre les nostres: estant le Sonnet Italien devenu François, comme je croi, par Mellin de Saint Gelais; & l'Ode, quant à son vrai & naturel stile, representée en nostre Langue par Pierre de Ronsard. Ce que je viens de dire, je l'ay dit encore en quelqu'autre endroit, s'il m'en souvient. Et je te l'ay bien voulu ramentevoir, Lecteur, afin que tu ne penses, que je me veille attribuer les inventions d'autrui.* Mais Pelletier lui-mesme le dit expressément au chapitre de son Art Poëtique cy-dessus mentionné: *Ce nom d'Ode a esté introduit de nostre temps par Pierre de Ronsard: auquel je ne faillirai de témoignage,*

que lui estant encore en grand' jeunesse, m'en monstra quelques-vnes de sa façon, en nostre ville du Mans; & me dist deslors, qu'il se proposoit ce genre d'écrire, à l'imitation d'Horace, comme depuis il a monstré à tous les François, & encore plus par sus sa premiere intention, à l'imitation du premier des Lyriques, Pindare. Combien toutefois, que de ce temps-là il ne les fist pas mesurées à la Lyre, comme il a bien seu faire depuis: ni moi, non plus que lui, ne me voulois obliger à cette loi de masculins & feminins. Ce que j'ay amandé en mes nouveaux escrits, esquels j'ay raconté les quatre Saisons de l'année, qui estoient sans mesures aux premieres œuvres. Pour ce, cette nouveauté se trouva dure au premier; & quasi n'y avoit que le nom inventé. Mais quant à la chose, si nous regardons les Seaumes de Clement Marot, ce sont vraies Odes, sinon qu'il leur defailloit le nom, comme aux autres la chose. C'est ce que j'avois à remarquer sur ce mot d'*Ode*. I'avouë que j'aurois pû me contenter d'indiquer succinctement à mes Lecteurs ce qui se recueille de la conference de tous ces passages, dont je dois la meilleure partie à M. Nublé. Ie croi neantmoins que les curieux de nostre Poësie me sauront quelque gré d'avoir icy copié ces passages tout au long; puisque par ce moien ils pourront eux mesmes puiser dans les sources l'histoire de l'origine de l'Ode Françoise, & du progrés dont elle a esté suivie. I'ajoûte à toutes ces choses, que Malherbe aprés Ronsard, & M. de Racan aprés Malherbe se sont enfin élevez, en ce genre de Poëme, à vn si haut degré de perfection, que non seulement ils ont laissé au dessous d'eux tous leurs

predecesseurs, mais qu'encore apparemment ils ont osté à leurs successeurs l'esperance de les égaler, ou du moins de les surpasser.

Pag. 309. *Sa cruauté l'emporte.* AIOVSTEZ. M. Corneille dans son Imitation de Iesus Christ, livre second, chapitre premier:

L'Homme n'a point icy de Cité permanente.
Où qu'il soit, quoiqu'il tente,
Il est vn malheureux Passant.

Et au chapitre dernier du livre premier, parlant de l'Homme Chrestien,

Où qu'il soit, quoiqu'il face, il redoute, il cherit
Cét Estre vniversel à qui rien ne perit.

Pag. 314. C'est vne cheville. AIOVSTEZ.

TROVVER DE L'ETERNITÉ. M. de Cassagne trouve à redire à ce *trouver de l'Eternité*, l'Eternité ne recevant ni le plus ni le moins. Pline liv. XIV. chap. I. à dit *æternior.*

Pag. 315. *Les superbes reliques.* AIOVSTEZ: Ronsard a dit aussi au livre IV. de ses Odes en l'Ode X. en parlant de Cephale,

Ainsi disant, il se pâme
Sur le corps qui trépassoit,
Et les reliques de l'ame
De ses levres amassoit.

Et Du Bellai dans le Discours sur la Tréve de 1555.

Bien iray-je aprés eux de vos vertus belliques,
Et des autres vertus, recueillant les reliques.

Pag. 318. *Faisoit ainsi sa plainte.* AIOVSTEZ: SONNET. Il est certain que ce mot estoit desja en vsage parmi nous dés le commencement du regne de S. Louïs: car nous le lisons dans ce couplet, qui est d'vne des Chansons que Thibaut, Com-

te de Champagne, avoit faites pour Blanche de Castille, Mere du Roi S. Louïs, & que Pasquier a rapporté au septiéme chapitre du sixiéme livre de ses Recherches,

Autre chose ne m'a Amour meri
De tant que j'ay esté en sa baillie.
Mais bien m'a Diex par sa pitié gari,
Quand eschappé je suis sans perdre vie.
Onc de mes yeux si belle heure ne vi,
S'en oz-je faire encor maint gent parti,
Et maint Sonnet, & mainte Recordie.

Et dans ce vers du Roman de la Rose, dont l'Auteur, qui est Guillaume de Loris, mourût l'année 1260. sous le regne du mesme S. Louïs,

Lais d'amours, & Sonnets courtois.

Mais il n'est pas certain que cette sorte de Poëme fust deslors reglée à quatorze vers, disposez de la maniere que le sont ceux de nos Sonnets. Et ceux qui le pretendent, n'en produisent en effet aucun exemple d'aucun de nos Poëtes qui ait precedé le regne de François Premier. De décider maintenant, si les Italiens sont les Auteurs du Sonnet en la forme que nous l'avons receû d'eux; ou si les Italiens l'avoient emprunté des Provençaux; ou bien enfin, si les Provençaux & les Italiens le tenoient de nos anciens Poëtes François, c'est ce qui auroit peut-estre besoin d'estre encore vn peu plus curieusement éclairci qu'il n'a esté jusqu'à present. Quoiqu'il en soit, Pasquier, au lieu cy-dessus allegué, donne à Du Bellai la gloire d'avoir introduit parmi nous l'vsage du Sonnet; & soûtient que Ronsard, qui la donne à Pontus de Thiard, s'est trompé. *Celui*, dit-il, *qui pre-*

mier apporta l'vſage des Sonnets, fut le meſme Du Bellai, par vne cinquantaine dont il nous fit preſent en l'honneur de ſon Olive, leſquels furent tres-favorablement receus par la France: encore que je ſache bien que Ronſard en vne Elegie qu'il adreſſe à Iean de la Peruſe, au premier livre de ſes Poëmes, l'attribuë à Pontus de Thiart. Mais il s'abuſe: & je m'en croi pour l'avoir veû & obſervé. L'Olive couroit par la France deux ans, voire trois, avant les Erreurs Amoureuſes de Thiart. &c. Et enſuite, parlant de Du Bellai, & de ſon Poëme à Ronſard contre les Poëtes envieux: *Auquel lieu il ſe trompette auſſi avoir eſté le premier Sonneur de Sonnets.* Mais c'eſt Paſquier lui-meſme qui s'abuſe, & qui s'abuſe doublement; ni Ronſard, ni Du Bellai ne diſant point ce qu'il leur fait dire. Le premier ne dit autre choſe à l'égard de l'vſage du Sonnet, ſinon que Du Bellai avoit en ce genre d'écrire precedé Pontus de Thiart; qu'il avoit, quant à lui, imité l'vn & l'autre, & qu'ils avoient tous trois eſté ſuivis de Baïf premierement, & enſuite de Des-Autels. Voicy l'endroit,

Preſque d'vn temps, le meſme eſprit divin
Deſſommeilla Du Bellai l'Angevin,
Qui doucement ſur ſa Lyre d'ivoire
Chanta, guerrier, de nos Princes la gloire.
Puis, amoureux, d'vn pouce tremblotant
Pouſſa le Luth, à voix douce chantant
Les paſſions, que ſa cruelle Dame
Trop chaſtement lui gravoit dedans l'ame.
Aprés, Thiart, amoureux comme lui,
D'vn grave vers ſoûpira ſon ennui,

Qui jusqu'à l'os consumoit sa moüelle,
Pour les beaux yeux d'une Dame cruelle.
Comme ces deux, de mesme fleche atteint,
Quittant ma Lyre, helas! je fu contraint
Dessus le Luth autres Chansons apprendre,
Pensant flechir l'orgueil de ma Caßandre.
Mais pour neant: car mes Chansons n'ont pû
Ni l'enflamer, ni englacer mon feu.
Après, Baïf, d'une fleche plus douce
Epoint au cœur, mignarda de son pouce
Des joüißans les baisers savoureux,
Et de la nuit les combats amoureux;
Et les plaisirs dont une douce Amante
Entre ses bras son Damoiseau contente.
Puis, Des-Autels, aucontraire touché
D'un beau trait d'œil, autrement décoché,
Chanta les maux, qu'un Patient endure
Dans les prisons d'une Maistresse dure.

Et quant à Du Bellai, il ne dit aussi autre chose dans son Poëme contre les Poëtes envieux, sinon qu'il avoit fait des Sonnets sur les bords de Loire en l'honneur de son Olive.

Et humblement je chantai
L'Olive, dont je plantai
Les immortelles racines.
Par moi les Graces Divines
Ont fait sonner assez bien
Sur les rives Angevines
Le Sonnet Italien.

Mais d'ailleurs il se recueille nettement de l'endroit de son Epistre au Lecteur sur la seconde edition de son Olive, cy-dessus allegué au sujet de l'Ode, que lorsque Pelletier lui persuada de s'adonner

donner à faire des Sonnets & des Odes, ces deux sortes de Poësies n'estoient pas déja toutafait inusitées en France, & que c'estoit par S. Gelais que le Sonnet Italien estoit devenu François. Ces mesprises de Pasquier nous font bien connoistre combien il seroit dangereux, & sur tout en des matieres de plus grande importance que celles-cy, de se rapporter de la verité des passages aux plus celebres Escrivains du temps Au surplus, les six Sonnets de Petrarque que Marot a traduits en forme de Sonnets, & l'Epigramme qu'il avoit faite pour le May des Imprimeurs de Lyon, qui est vn veritable Sonnet, peuvent bien nous faire douter de ce que dit Du Bellai, que le Sonnet Italien estoit devenu François par Mellin de S. Gelais: aussi ne le dit-il lui-mesme qu'en doutant: *Estant le Sonnet Italien, devenu François, comme je croi, par Mellin de S. Gelais.* Mais feu M. Colletet, nostre ami, a si amplement & si doctement traitté, par vn Discours particulier, tout ce qui concerne le Sonnet, qu'il ne s'y peut rien ajoûter. Ie finirai donc icy cette Note, que je dois toute entiere à M. Nublé: mais que ne lui dois-je point?

Pag. 319. Est plus ouvert qu'*ere* dans *Hemisphere.* AIOVTEZ:

VOSTRE GLOIRE EST SI GRANDE EN LA BOVCHE DE TOVS. M. Maynard dans vn Sonnet qu'il adresse à Malherbe, a ainsi imité ce vers de Malherbe,

Leur merite est si grand au jugement de tous.

Pag. 320. *Ne nous l'avoit donné.* AIOVTEZ: M. Maynard, aureste, a imité de la sorte cét endroit de Malherbe,

Avant qu'il porte sa couronne,
Que sa tige auguste lui donne.

C'est dans vne de ses Epigrammes, qui commence par *Reine, que nostre siecle admire.*

Pag. 324. *A l'ombre des grands Lis dorez.* AIOÛTEZ : Et Petrarque au second Sonnet de la seconde partie :

Rotta è l'alta Colonna, e'l verde Lauro,
Che facean ombra al mio stanco pensero.

M. de Voiture dans cette belle Lettre sur la prise de Còrbie par le Cardinal de Richelieu, a dit, *donner de l'ombrage* dans vn autre sens : *Voions s'il s'en est fallu beaucoup qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la Maison d'Austriche : & s'il n'a pas ébranlé jusqu'aux racines ce tronc, qui de deux branches couvre le Septentrion & le Couchant, & qui donne de l'ombrage au reste de la Terre.*

Ni mesme dans la belle Prose. AIOVTEZ: M. de Racan l'a aussi emploié dans son Ode à M. de Balzac:

Et tous ces petits Escrivains,
Qui faisoient nagueres les vains,
Disparoissent à sa venuë.

Pag. 325. dans cette ville. AIOVTEZ. Voiez Monsieur le Garde des Seaux Du Vair dans sa Remonstrance aux Habitans de Marseille, faite en la Maison de Ville de Marseille en 1596.

Du glaive de liberté. AIOVTEZ: M. Du Vair, au reste, dans l'Oraison Funebre qu'il fit à Marseille de ce Pierre de Libertat, parle ainsi de lui, de ses ayeux, & de son surnon: *N'est-ce pas chose estrange, qu'il y a environ deux cent ans qu'il se trouva en Calvi, capitale ville de Corségue, deux Tyrans qui s'en emparerent, & aprés avoir durement & cruellement*

tyrannisé leurs citoiens, voulurent rendre cette vil-lo-là aux Espagnols ? Bayon, trisayeul du defunt sieur de Libertat, qui estoit vn des principaux & plus genereux citoiens, se resolut de la deliurer de capti-vité: & y hazarda si courageusement la vie, qu'il la fit perdre à ces deux Tyrans, & remit la ville en li-berté: dont il acquit le surnom de Libertat, *qui est demeuré aussi fatal qu'hereditaire à sa maison. Ba-ptiste, son fils, ayant fait plusieurs signalez exploits de guerre, tant en Sicile qu'en Calabre, mesmes en quelques duels, laissa vn fils, nommé Barthole, qui se vint habituer en cette ville, où lui & ses enfans ont vescu en vne honneste condition, & grande reputation de probité & generosité. Comme le fleuve du Nil, fort grand dés sa source, se vient incontinent enterrer, & à vn espace delà resourd plus large & plus am-ple qu'auparavant; la valeur de Bayon s'estant re-cueillie, tenuë cachée, & reservée pour vne fatale occasion, enfin s'est tres-heureusement apparuë au sieur de Libertat: comme il avint à Rome en la maison des Brutes, où Iunius ayant delivré de tyrannie & d'op-pression la ville, fut secondé quatre cent ans aprés par Decimus Brutus, descendu de lui, &c.*

Parmi le peuple. AIOVTEZ: Ronsard, selon cet-te opinion, a dit au premier livre de ses Poëmes, en parlant du Cardinal de Lorraine,

Issu de Charlemagne, & de ce Godeffroi
Qui par armes se fit de Palestine Roi.

Pag. 326. Que lorsque le sens est suspendu. AIOVTEZ: Et ils le sont aussi davantage dans les grands que dans les petits vers.

Pag. 327. *Ton heur & ta vertu.* AIOVTEZ.

Le Sceptre que porte sa race,

Où l'heur aux merites est joint,

Pag. 341. *Vt suavitatis caussâ peccare liceret.* Lisez: *Vt peccare suavitatis caussâ liceret.*

Pag. 343. Ce que je n'ay jamais veû ailleurs. Aiovtez:

Mon Apollon. Ronsard dans l'Epitaphe d'Antoine Chasteigner :

Mais si mon Apollon fait mon cœur devenir
Assez devin pour chanter l'avenir.

Basse & Prosaïque. Aiovtez:

Ie la voi qvi t'appelle. &c. M. de Balzac dans son Entretien xxxi. parle ainsi de cét endroit de Malherbe : *Cette Nymphe, qui appelle Louis sur le bord de la riviere de Charante, n'est-elle pas aussi belle, pour le moins, que celle-cy, qui appelle Iason sur le bord de la riviere de Phasis?*

--- Tu sola animos, mentesque peruris
Gloria. Te viridem videt, immunemque senecta
Phasidis in ripa stantem, juvenesque vocantem.
&c.

Ces vers sont de Valerius Flaccus, au commencement du premier de ses Argonautiques. Le mesme Monsieur de Balzac aureste a visé à cét endroit de Malherbe, quand il a dit en son Entretien viii. *Il vous semble que la Fortune vous appelle sur le bord de Seine, comme la Victoire appelloit le Roi sur les rives de Charente, & qu'elle vous crie,* Il est temps de marcher.

Pag. 345. *Palmas fruticare lacertis.* Aiovtez: Ou de ceux-cy de Claudien, qui sont de la Gigantomachie,

Hic rotat Æmonium praeduris viribus Oeten:
Hic juga connixis manibus Pangaea coruscat:

Hunc armat glacialis Athos: hoc Ossa movente
Tollitur; hic Rhodopen Hebri cum fonte revellit. &c.

Pag. 346. *patulis exspirat faucibus ignes.* AIOVTEZ: Valerius Flaccus au second des Argonautiques, parlant de Tiphée:

Hunc profugum, & sacras revomentē pectore flãmas,
Vt memorant, prensum ipse comis Neptunus in altum
Abstulit, implicuitque vadis, totisque cruenta
Mole resurgentem, torquentemque ignibus undas
Sicanium dedit usq; fretum: cumq; urbibus Ætnam
Intulit ora premens. Trux ille, ejectat adesi
Fundamenta jugi. pariter tunc omnis anhelat
Trinacria, injectam fesso dum pectore molem
Commovet experiens, gemituque reponit inani.

Pag. 347. Voiez les Geographes. AIOVTEZ: Et Apollodorus dans sa Bibliotheque.

Pag. 348. *mais il en a esté bien payé.* Le mot de *loier*, aureste, est tres-beau, & ceux qui font difficulté de s'en servir, ont tort. M. de Malleville l'a emploié dans le Discours d'Armide à Daphnis; C'est à dire, de la Princesse de Conti au Marechal de Bassompierre. *Voilà le beau loier que la France te donne.*

Pag 351 *Le nombre des années.* AIOVTEZ: Ie n'entends pourtant pas blasmer *nombre d'années.* Toutes les hardiesses qui accourcissent les façons de parler, sont plus favorables dans nostre Poësie Françoise, que celles qui les alongent: tant parceque l'esprit de la Poësie est d'estre succint, que parceque le genie de nostre Langue suit l'impatience de nostre Nation. De là vient, qu'il est plus élegant de dire *rival*, que *corrival*; *plainte*, que *complainte*; *respondre*, que *corresponde*; *se battre* & *s'aimer*, que

s'entrebattre & *s'entraimer*, &c.

Pag. 352. *L'Aurore* au lieu *d'Aurore*. AIOVTEZ: Bien davantage, nous ne disons que *l'Aurore*, & point du tout *Aurore*; qui est vne chose bizarre. Nous disons *Hymen* & *l'Hymen* indifferemment.

Pag. 357. ce qu'il a changé depuis en mieux. AIOVTEZ: quoique *l'étude s'applique* semble vn peu trop figuré.

Pag. 360. *d'Horace, qui nous reste* &c. AIOVTEZ, ET LISEZ: J'ajoûte à la remarque de M. de Balzac, que M. de Perefix, Archevesque de Paris, a dit dans son Histoire de Henry IV. *le Sceptre des Fleurs de Lis*. Malberbe aureste en plusieurs autres lieux, &c.

Pag. 363. *Escouter avec les oreilles*. AIOVTEZ: *Ore loquuta est. Vocem his auribus hausi*. Et les Grecs. Hesiode dans son Poëme de la Genealogie des Dieux:

Ὀφθαλμοῖσιν ἰδεῖν, ἠδ' οὔασιν ὅσσα ἀκοῦσαι.

Pag. 368. qui est du cinquiéme livre de son Eneide. LISEZ: qui est du premier livre de son Eneide.

Pag. 370. *Et les coups mortels de sa lance*. AIOVTEZ: M. de Balzac dans son Entretien XXXI. a aussi condamné ces expressions de Malherbe. *Tout cela seroit le mieux du monde*, (il parle de cette Stance, *Que le Bosphore en ses deux rives* &c. aprés avoir remarqué que la fin en estoit imitée des vers de Catulle cy-dessus alleguez,) *si* la vaillance de son courage *n'y estoit point*. La vaillance de sa lance, *encore pis*: *quoique le Peuple die*, vaillant comme son épée, & vaillant comme l'épée. *Mais Malherbe a condamné lui mesme les locutions plebées. Ie*

ne me sers de ce terme qu'aprés lui. O malheureuse rime, de combien de malheurs es-tu cause, dans les vers mesmes des meilleurs Poëtes! Mais passons outre, puisque nostre dessein n'est pas de regratter vn homme si estimable d'ailleurs.

Qu'il brûle de vous acquerir. AIOVTEZ:
Et jusqu'aux bords de l'Onde,
Où finit le monde,
Acquerir des Lauriers.

Pag. 372. *Ou les yeux de Pâris, où ceux de Iupiter.* AIOVTEZ: Et M. de Voiture dans ses Etreines pour la Taupe:

Il sembloit que la terre & l'air
S'embellissoient à sa parole,
Et que tous les enfans d'Eole
Se taisoient pour l'oüir parler.

Et le Pere De la Barre, Iesuite, dans vne Ode pour le Palinot de Caën, parlant de la beauté de la Mer:

Et l'on a raison de douter,
Si le plus beau des trois Empires
Est celui qu'a pris Iupiter.

Pag. 374. Par Pâris à coups de poignard. AIOVTEZ: DE LA MOINS REDOVTABLE EPEE, QVI FVST PARMI SES ENNEMIS. Ovide au livre XII. de ses Metamorphoses:

——— Ille igitur tantorum victor, Achille,
Victus es à timido Graiæ raptore maritæ.

Pag. 376. *Nostre amitié va recherchant.* AIOVTEZ: Et en vn autre encore,

Chere beauté, que mon ame ravie
Comme son Pole va regardant.

Pag. 377. *Toûjours si vigilante.* AIOVTEZ: Et

M. de Malleville dans le Discours d'Armide à Daphnis:

Mais quand la renommée, à mon dam trop fidelle,
De ta captivité m'eut appris la nouvelle.

Pag. 378. *L'Empire de la Fleur de Lis.* AIOUTEZ: M. de Voiture dans ses Lettres dit aussi *Calis*.

Du Latin *Gades*. AIOUTEZ: Et le Latin *Gades*, du Punique *gadir*, qui signifie *une haye*. Pline livre quatriéme, chapitre vingt-deuxiéme, parlant des Isles Gaditaines: *Vocatur ab Ephoro & Philistide*, Erythea: *à Timao & Sileno* Aphrodisias; *ab Indigenis*, Iunonis. *Majorem Timaus* Cotinusem *apud eos vocatam ait. Nostri* Tartesson *appellant: Pœni* Gadir; *ita Punicâ Linguâ* sepem *significante*. Solin chap. 23. *Pœni Linguâ sua* Gadir, *id est*, sepem *nominarunt*. Hesychius: γάδειρα τὰ περιφράγματα, Φοίνικες.

Pag. 380. *Dans les plus beaux ouvrages que nous ayons.* AIOUTEZ: (Il y a apparence qu'il entend parler des Poësies de nostre Auteur.)

Pag. 381. Dans son Poëme Pastoral. LISEZ: Dans le Portrait de Mademoiselle.

Ma celebre patrie, & ma premiere amour. AIOUTEZ: DONT LA VERTU SUIT LES EXEMPLES. Voiez M. de Vaugelas dans sa Remarque sur le mot *dont*.

Pag. 382. Ce mot n'est pas de la belle Poësie. AIOUTEZ: Dans les vers le simple doit estre preferé au composé, quand ils ont tous deux mesme signification. Ainsi il faut plûtost dire *se tuër, se battre, s'aimer, s'embrasser,* &c. que *s'entretuër, s'entrebattre, s'entraimer, s'entrembrasser.*

Pag.

Pag. 383. *Ne sers-tu pas les Dieux.* AIOVTEZ: Petrarque a dit,

Quando io dirò senza mentire.

Pag. 386. *Et les pierreries.* AIOVTEZ: M. de Voiture, aureste, a visé à cét endroit de Malherbe dans sa Lettre 56. *Les plus beaux lauriers qui se voient dans l'Europe, se cueillent en ce pays. De mon costé, je lui promets de fournir le soin de les agencer, & l'art d'en faire des couronnes.*

Pag. 387. *Ou ceux de Iupiter.* Et M. de Voiture dans les Vers pour Minerve:

Mesme ce Dieu qui sait voler,
S'il vous voioit mise auprés d'elle,
Ne sauroit à laquelle aller.

Pag. 388. *Qu'on survit à sa mort.* AIOVTEZ: & ce vers de M. de Benserade, dans le Sonnet pour Iob,

I'en connois de plus miserables.

Incipiunt agitata tumescere. AIOVTEZ: Mais pour revenir à nostre vers de Malherbe, *Ie veux bander*, &c. ceux qui y trouvent quelque obscenité, ont encore plus de raison, que ceux qui en trouvoient dans Terence & dans Sallusté, le mot d'*aures* & celui d'*animos* estant tout equivoque.

Fort frequenté par les Cygnes. AIOVTEZ: quoique M. du Loir dise dans la Relation de son Voiage qu'il n'y en a point veû.

πτερύγεσσι. AIOVTEZ: Virgile dans son Eneide:

Ceu quondam nivei liquida inter nubila cycni,
Cùm se se è pastu referunt, & longa canoros
Dant per colla modos: sonat amnis, & Asia longè
Pulsa palus.

AV SILENCE DES BOIS. AIOVTEZ: Et ailleurs:

Ainsi, d'une mourante voix,
Alcandre au silence des bois, &c.

Et encore ailleurs :

Et dans la Cour leur fait des loix,
Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Pag. 390. *d'une jeune envie*, &c. AIOVTEZ : M. Corneille dans le Cid :

Entre tous les Amans, dont la jeune ferveur. &c.

Ce qui a esté mal repris par M. de Scuderi, comme Messieurs de l'Academie l'ont fort bien decidé.

Les choses ardentes & violentes. AIOVTEZ : Voiez le Pere Vigier dans ses Idiotismes de la Langue Grecque.

Pag. 391. Il parle de Vaucluse. AIOVTEZ : LES RIDICVLES AVANTVRES, &c. Tibulle :

Interea, dum Fata sinunt, jungamus amores.
Iam veniet tenebris Nox adoperta caput.
Iam subrepet iners ætas ; nec amare decebit ;
Dicere nec cano blanditias capite.

Pag. 395. *En le menageant comme il faut,* AIOVTEZ :

OÙ DORMENT LES VENTS ET LES EAVX. C'est vne imitation de ces vers de Stace, qui sont du troisiéme de la Thebaïde,

Non secùs ac longâ ventorum pace solutum
Æquor, & imbelli recubant vbi litora somno.

Ou de ceux-cy, qui sont du cinquiéme,

---- Tacet omne pecus, volucresque, feræque ;
Et simulant fessos curvata cacumina somnos.
Nec trucibus fluviis idem sonus. Occidit horror
Æquoris, & terris maria acclinata quiescunt.

Malherbe preferoit Stace à tous les autres Poë-

tes Latins, comme nous l'apprenons des Memoires de M. de Racan.

Pag. 395. *Où ma peine se mire.* AIOUTEZ: EN LA NAVIRE. M. de Scuderi, dans son Amour Tyrannique, a fait aussi *navire* feminin:

Et déja ma navire est si loing du rivage, &c.

Nous avons déja remarqué cy-dessus, que ce mot dans ce genre est plus noble en vers, que dans le masculin.

Sevæ Medea sue, &c. AIOUTEZ: Et Virgile au cinquiéme de l'Eneide:

Hortatur Mnestheus: Nunc nunc insurgite remis
Hectorei socij, Trojæ quos sorte supremâ
Delegi comites: nunc illas promite vires;
Nunc animos, quibus in Gætulis Syrtibus usi,
Ionioque mari, Maleæque sequacibus undis.

Pag. 392. *Le change des saisons.* AIOUTEZ: Et ailleurs:

Le dernier de mes jours est dessus l'horison.

Pag. 395. parlant de l'Euphrate: AIOUTEZ: qui filoit doux, les lieux qu'il arrose, ayant esté conquis par les Romains.

Pag. 408. à l'opinion de Malherbe. LISEZ, à l'opinion de son Maistre.

Pag. 409. que, *Race de tant de Rois.* AIOUTEZ: Et le mesme Malherbe a dit ailleurs,

Qu'avoir mille Rois pour ayeux
Fut le moins de son avanture.

Pag. 410. *En cette hautaine entreprise*, &c. AIOUTEZ:

Et tous ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines, &c.

Pag. 414. *Allons parmi les fleurs cueillir une guir-*

lande, &c. AIOVTEZ: I'ay dit aussi dans mon Oiseleur,

Silvie en ses jardins cueilloit une guirlande,
Pour en faire à Palés une agreable offrande.

Pag. 415. plus Poëtique que celui de *paremé*. AIOVTEZ: Nostre Poëte s'en est encore servi en vn autre lieu:

Sans estre issu du parentage,
Ou de vous, ou de Iupiter.

Pag. 416. Paroist étrange. AIOVTEZ: M. Costar dans la Suite de la Defense de M. de Voiture l'improuve extremément. *Vn Castelvetro*, dit-il, *auroit-il pû souffrir des Lis, à la misericorde desquels les peuples effrayez abandonnent leurs dépouilles?* Il ajoûte: *Et auroit-il laissé passer sans quelque coup d'ongle ces autres vers?*

Ces arrogans à leur dommage
Apprendront vn autre langage,
Et dans leur honte ensevelis
Feront voir à toute la terre,
Qu'on est brisé comme du verre,
Quand on choque les Fleurs de Lis.

Quoi? Ces arrogans estoient-ils d'une matiere aussi fragile que le verre? Et quand mesme ils en eussent esté veritablement, se fussent-ils brisez en se choquant contre vne Fleur?

a voulu la remettre en vsage. LISEZ: l'a voulu remettre en vsage.

Pag. 417. *Tirer de l'arc, sauter luter*. AIOVTEZ: Et dans ces autres, qui sont des Stances de nostre Poëte, qui commencent par *Phyllis, qui me voit le teint blesme*:

Pallir, transir, languir pour elle.

Dont le fatal accouplement. AIOVTEZ: Il a dit aussi dans vn de ses Sonnets non imprimez,

Multipliez le monde en vostre accouplement,
Dit la Voix Eternelle à nostre premier Pere.

Et par ces exemples il paroist qu'il aimoit aussi ce mot d'*accouplement.*

Pag. 418. *l'incarnate peinture.* AIOVTEZ: Et M. Sarasin dans son Ode à M. Chapelain:

Chapelain, mesle à tes lauriers
Des guirlandes de fleurs;
Et comme nos Pasteurs
Couronne-toi de roses.

Et dans celle à M. le Duc d'Enguien, aujourd'huy M. le Prince de Condé:

Enguien, delices de la Cour,
Sur ton chef, éclatant de gloire,
Viens mesler le myrte d'Amour
A la palme de la Victoire.

Et dans vne Chanson:

Doux Rossignols, divins Rois des Forests,
Qui chantez sans étude,
Meslez vos voix à mes foibles regrets, &c.

Et force myrte épais. AIOVTEZ: Et Marot dans l'Eglogue sur la mort de Louise, Duchesse de Savoye, mere de François I.

Et n'oubliez force branches d'Olive;
Car elle estoit la Bergere de Paix.

Pag. 419. ξανθὰν ἀπεκείρατο χαίταν. AIOVTEZ: Pindare Ode VII. des Nem.

Ξανθὸς δ' Ἀχιλεὺς τὰ μὲν μέ-
νων Φιλόξας ἐν δόμοις, &c.

Pag. 420. Καλῇ, δαιδαλέῃ, &c. AIOVTEZ: Ie reviens à nostre Malherbe. Au lieu de

Sa gloire à danser & chanter,
Tirer de l'arc, sauter, luter;

il devoit dire,

Sa gloire à danser, à chanter, &c.

aprés la repetition d'à, ces infinitifs sans conjonction auroient eu bonne grace.

Pag. 421. TREBVCHER. Ce mot n'est plus, &c. OSTEZ CETTE NOTE.

Pag. 422. Nous disons aussi presentement *surerogatoire*, & non pas *supererogatoire*. LISEZ: Nous disons aussi presentement *surerogation* & *surerogatoire*, & non pas *supererogation* & *supererogatoire*.

Pag. 424. & M. de Ségrais dans son Eneide. AIOVTEZ:

TOVTE LA QVESTION N'EST QVE D'VN CIMETIERE. Ce mot de *cimetiere* n'est pas noble. Malherbe s'en est servi vne autre fois dans le Fragment sur la prise de la Rochelle, inseré dans sa Lettre au Roi sur la mort de son fils:

La Rochelle est en poudre, & ses champs desertez
N'ont face que de cimetieres,
Où gisent les Titans qui les ont habitez.

mais où il me plaist encore moins qu'en cét endroit, ce mot estant consacré aux Chrestiens. Il faut dire au reste *cimetiere*, & non pas *cemetiere*, comme disent quelques-vns de nos plus celebres Escrivains.

Pag. 429. Ce sieur de Lortigue, &c. LISEZ: Ce sieur de Lortigues, qui avoit nom Annibal, estoit vn soldat, qui se mesloit de versifier. Ses Poësies, intitulées *les Poëmes divers du sieur de Lortigue Provençal*, sont imprimées à Paris chez Iean Ges-

selin, M. DC. XVII. Il y a audevant plusieurs vers à sa loüange, entre autres, ceux-cy de nostre Poëte. Il estoit de la ville d'Apt, comme il le témoigne lui-mesme dans le 43. de ses Sonnets au Roi :

Car Amour qui vouloit subjuguer l'Univers,
Comme il vit dans mon Apt mille sujets divers,
Arresta son dessein pour dompter nos Charites.

Monsieur Colletet a fait sa Vie dans ses Vies, &c.

Pag. 430. à l'imitation de ceux-cy. AIOVTEZ : de Ronsard,

Pag. 431. timorem. LISEZ : tumultum.

Pag. 432. elle est de plusieurs autres Auteurs, &c. jusqu'à ces mots *videt beatum* inclusivement : OSTEZ TOVT CELA.

Pag. 435. sa Traduction de Tite-Live. AIOVTEZ : Mais le Connestable de Luines est aussi extremément blasmable, de n'avoir pas consideré vn homme aussi considerable que Malherbe, & qui lui avoit donné de si grandes loüanges.

Pag. 437. dans l'Elegie derniere du livre troisiéme. AIOVTEZ : Et Terence dans son Eunuque, IV. 3.

Nescio quid profectò absente nobis turbatum est domi.

Pag. 439. *le altre fonti nominate da lui, che questa.* AIOVTEZ : Vous trouverez souvent dans Virgile *fama est. Alpheum fama est*, &c. *Fama est Enceladum*, &c.

Pag. 443. *Iules, Laurens,* AIOVTEZ : *Hugues, Hudes.*

Pag. 444. *Qu'elle avoit si longtemps contre moi deffenduë.* LISEZ : *Qu'elle avoit contre moi si longtemps deffenduë.*

Eſt trop figuré. AIOVTEZ:

VICTORIEVX DES DEVX BOVTS DE LA TERRE. Le mot *Victorieux* ſe prend d'ordinaire abſolument. Malherbe qui l'a icy employé avec le regime du genitif, a eſté ſuivi par ſon Diſciple M. de Racan, qui a dit dans vne de ſes Odes au feu Roi,

> *Victorieuſes des années,*
> *Nymphes, dont les inventions, &c.*

Aprés ces deux grands Auteurs, perſonne n'a plus fait difficulté de ſe ſervir de ce mot avec ce regime. M. de Balzac dans ſa Conſolation au Cardinal de la Valette: *l'Ennemi & le Victorieux des Barbares.* M. Chapelain dans l'Ode pour le Comte de Dunois:

> *Ainſi pour redonner au monde*
> *L'oiſeau des ans victorieux.*

M. des Mareſts dans ſon Clovis:

> *Le ſage, le pieux, l'illuſtre Apollinaire,*
> *Dont les doctes écrits & les aimables vers,*
> *Victorieux des ans, courent par l'Vnivers.*

M. de Segrais dans le Portrait de Mademoiſelle:

> *Apollon, ton ſavoir des ans victorieux.*

I'ay dit auſſi dans ma Parodie du Sonnet de Malherbe,

> *Les Vers du Chantre de Thrace*
> *De l'Enfer victorieux.*

Ceux qui croient que Malherbe & M. de Racan ſont les premiers qui ont employé ce mot avec ce regime, car j'ay veû pluſieurs perſonnes qui le croioient, ſe trompent manifeſtement. Ronſard avoit dit long-temps auparavant, au premier chap. de ſon Art Poëtique, *Ainſi la Poëſie ne peut eſtre plai-*

ſante

sante ni parfaite, sans belles inventions, descriptions, comparaisons, qui sont les nerfs & la vie du livre, qui veut forcer les Siecles, pour demeurer de toute memoire victorieux, & maistre du temps. Et dans vn Sonnet sur les Erreurs Amoureuses de Pontus de Tyard,

> *De tes Erreurs l'erreur industrieuse,*
> *Qui de la mort ne doute point l'assaut,*
> *Errant du Thule au Bactre le plus chaut*
> *Se fera voir des ans victorieuse.*

Lassando in terra la sua bella spoglia. AIOVTEZ: C'est ainsi que portent quelques editions de Petrarque.

Pag. 445. *Marque à chacun son avanture?* AIOVTEZ:

> *Connoissez vostre faute, & bornez vos pensées*
> *En un juste compas.*

Pag. 447. *nullam sperare salutem.* AIOVTEZ: M. Corneille a dit dans le Cid,

> *Ma plus douce esperance est de perdre l'espoir.*

Pag. 448. Comtesse de Roche. LISEZ: Comtesse de la Roche.

Pag. 449. *une grace m'octroie.* AIOVTEZ: Parmi les lettres de Theophile, il y en a vne à cette Madame la Comtesse de la Roche.

Pag. 450. *la moitié d'vn vers.* AIOVTEZ: M. Corneille a dit dans le Cid,

> *Qui passe le commun des satisfactions.*

Et M. de S. Amant dans la seconde partie de son Moïse Sauvé,

> *Verse un sacré tresor de benedictions.*

Ces mots sont plus tolerables dans le premier hemistiche, qu'à la fin du Vers.

Pag. 451. & en vers particulierement. AIOVTEZ: Malherbe a dit en vn autre lieu,

Quant à nous, estant où vous estes,
Nous sommes en nostre element.

Pag. 458. M. de Balzac aureste, & son Grammairien, dans les Remarques sur les deux Sonnets, se servent. LISEZ: Aureste le Grammairien de M. de Balzac, dans les Remarques sur les deux Sonnets, se sert

Pag. 461 *& ne compter pour rien tout le reste du monde.* AIOVTEZ: Ie ne pense pas non plus qu'il eust oüi parler de ce vers des Stances du Bembo,

O Donna in questa etade al mondo sola.

ni de cét autre du mesme Auteur, qui est d'vn de ses Sonnets,

Vergine veramente vnica e sola.

Pag. 464. *On ne les voit de leurs ombrages verds.* AIOVTEZ. Et dans l'Ode 15. du livre second:

Couché sous tes ombrages verds,
Gastine, je te chante.

des ombrages noirs. AIOVTEZ: & Monsieur Colletet dans vne de ses Epigrammes au Cardinal de Richelieu.

Pag. 466. que M. de Balzac le trouve mal dit. AIOVTEZ: On ne dit pas *le plus digne Comte, le plus digne Marquis qui soit au monde*, parceque les qualitez de Comte & de Marquis ne sont que des qualitez sans aucune fonction: Mais on dit fort bien, *le plus digne Pape, le plus digne Empereur, le plus digne Prelat qui ait jamais esté*, parceque ces dignitez sont des charges, qui ont des fonctions.

Pag. 469. *les merveilles écrire.* AIOVTEZ: &

par ceux-cy du Sonnet 33. de M. Malleville,

En vain de ton pinceau la puissance fatale
Veut t'appeller, Chloris, du funeste sommeil.
En vain de tes couleurs la merveille s'étale,
Pour exprimer son teint si blanc & si vermeil.
Deusses-tu figurer l'Amante de Cephale,
Les Graces ou Venus, Diane ou le Soleil,
Enfin deusses-tu peindre vn objet nompareil,
Tu ne feras jamais vn portrait qui l'égale.

Pag. 470. *Quant' è creato vince, e cangia'l tempo.* AIOVTEZ: On fait depuis quelque temps des Sonnets, dont les rimes des quatrains qui sont croisées, ne sont pas disposées au second quatrain, comme au premier; car le premier vers du premier quatrain estant feminin, celuy du second est masculin, & estant masculin, celui du second est feminin: & ainsi il rime avec le dernier vers du premer quatrain, dont il est tout proche; ce qui fait vne consonance tres-agreable à l'oreille. M. le Duc de Montausier a fait plusieurs de ces Sonnets.

Pag. 473. *& j'appenderoi.* LISEZ: *& j'appendroi.* ET AIOVTEZ: Car c'est ainsi qu'il faut dire], & non pas *j'appenderoi*, comme a dit Ronsard.

Page 474. on ne dit que *Zephyrs.* AIOVTEZ: M. de Vence, qui est vn de nos plus celebres, & vn de nos meilleurs Poëtes, a pourtant dit *Zephyres* plus d'vne fois.

Et les Zephyres les plus doux, &c.

C'est dans sa Paraphrase du Pseaume CIII. *Benedic, anima mea.* Et dans celle du CXLVIII. *Laudate Dominum*, &c.

Lorsque les Zephyres plaisans, &c.

Et Ronſard Ode 13. du liv. IV. *Aux Zephyres le doux bruit*, &c.

Pag. 473. *Conſervez au ſiecle où vous eſtes*, &c. AIOVTEZ: Et M. de Voiture dans l'Eſtrenne pour le Hibou :

Les Hommes, tout tant que vous eſtes,
Iugez bien mal des pauvres beſtes.

Pag. 482. *les plus ſeurs Secretaires.* AIOVTEZ: Paſſerat dans le Iardin d'Amour :

Berceaux, & Cabinets, & ombreuſes Allées,
Secretaires loiaux des flames recelées.

Pag. 483. *Che Secretario antico è fra noi due.* AIOVTEZ; Sannazare dans vne de ſes Chanſons,

Hor ſon pur ſolo, e non è chi m'aſcolti
Altro che ſaſſi, e queſte quercie amiche,
Ed io; ſe di me ſteſſo oſo fidarme.
O Secretari di mie pene antiche,
A cui ſon noti i miei penſieri occolti.

Pour le confier à perſonne. AIOVTEZ: & on n'y trouve rien à dire.

Pag. 486. *Que mes courroux qui ſont de verre,* AIOVTEZ : & M. de Racan l'a employé aprés lui.

Plus tes courroux ſont grands, plus ils ſont legitimes. C'eſt dans vn de ſes Pſeaumes. Motin a dit auſſi en quelque endroit de ſes Poëſies,

Plus cruel aux plaiſirs qu'il n'eſt en ſes courroux.

Pag. 488. *pour le dire avec ſuccés.* AIOVTEZ: Ie croi avoir leû dans quelque Auteur Latin *notum reddere.*

Pag. 491. δῶκεν ἐμῶις ὕδωρ. AIOVTEZ: LEVR COVRSE. On dit indifferemment *le cours*

& *la course* d'vne riviere. Ronsard dans l'Ode 19. du livre cinquiéme de ses Odes,

> *Bienque la course de Sarte ,*
> *Qui ton Maine fait valoir ,*
> *En serpentant ne s'écarte*
> *Du cours de mon petit Loir.*

Ce *chatoüiller mon ame ne me plaist pas*. AIOVTEZ: Vous trouverez pourtant dans l'Entretien VIII. de M. de Balzac : *Ce Monsieur de Luçon* (c'estoit le Cardinal de Richelieu) *avoit veû je ne say quoi de vostre voisin, qui lui avoit, disoit-il, chatoüillé l'esprit.*

Pag. 501. & dire, *il faut vous aimer.* LISEZ: *Ou il faut vous aimer.*

Pag. 507. comme des Poëmes separez. AIOVTEZ : I'oubliois à remarquer vne chose fort remarquable ; qui est qu'vn certain Belmonté Cagnoli , a fait vn Poëme Italien , intitulé *Aquileia Distrutta*, qui est de vint Chants , où dans aucun des Chants il n'y a aucune rime repetée.

furent faites pour le Carousel. AIOVTEZ : ET VOVS ALLEZ ESTRE A NOS YEVX FRAISCHES COMME AVX YEVX DE NOS PERES, LORSQVE VOVS TOMBASTES DES CIEVX. Quelques-vns reprenent *tombastes*, & aimeroient mieux, *lorsque vous descendistes des Cieux. Tombastes* est bien Iuvenal a dit,

> *Tertius è cælo cecidit Cato.*

Pag. 514. on ne dit point non plus en François *mon ancestre*. AIOVTEZ : Et Ronsard qui l'a dit avant Malherbe, n'est pas non plus que lui à imiter en cela. Voici l'endroit, de Ronsard ,

> *Or quant à mon ancestre, il a tiré sa race*

D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
C'est dans la vingtiéme Elegie, qui est adressée
Belleau.

Pag. 515. de la belle Poësie. AIOVTEZ: si
n'est dans les narrations.

Pag. 518. ont esté suivis en cela par, AIOVTE
M. Corneille en sa Comedie du Menteur, & p

Pag. 520. Voiez *pag.* 308. AIOVTEZ : M.
Segrais m'a dit qu'il avoit oüi dire autrefois à f
M. le Duc d'Orleans, que les Religieux de
Denys n'avoient pas voulu faire mettre dans le
Eglise, où ce petit Duc d'Orleans est enterré,
Sonnet de Malherbe, quoique parfaitement bea
acause du vers où il est parlé de Mars, &
l'autre où il est parlé de la Parque, qui sont deu
Divinitez Payennes. Les Iacobins de la Porte S
Iacques de Paris n'ont pas esté si scrupuleux q
ces Religieux de S. Denys, [illegible]ant souffert qu'o
gravast dans leur Eglise cét Epitaphe de Passera
qui n'est pas plus Chrestien que le Sonnet
Malherbe,

Hic situs in parva Ianus Passertius urna,
Ausonii Doctor Regius eloquii.
Discipuli, memores, Tumulo date serta Magistr
Vt vario florum munere vernet humus.
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò carminibus non onerata malis.

Pag. 533. *& de son Roi nouveau.* AIOVTEZ:
Du Bellai dans sa Musagnœomachie,

C'est le Pindare François,
Qui de Thebe, & de la Poüille
Enrichit le Vendomois.

Pag. 539. Mauvais hemistiche. AIOVTEZ: C

ois conjonctions de suite, *puis*, *quand*, *ainsi*, sont es desagreables.

Pag. 541. *Contre fortune bon cœur.* AIOVTEZ: LE BATAILLONS EPAIS. Remarquez cette açon de parler, pour dire, *par des bataillons épais.*

Pag. 542. y estoient pareillement sujets. AIOVTEZ: M. d'Vrfé n'avoit pas raison. Les grands oëtes non seulement n'affectent point, mais évient souvent ces petites antitheses, qui tiennent plus e l'artifice étudié, que du naturel libre.

Perge, Viator, iter. AIOVTEZ: Ce qu'on pratique aussi dans les nostres, quoique cette coûtume d'enterrer les morts dans les chemins ne soit as en vsage parmi nous.

Pag. 549. *data præda dolori.* AIOVTEZ:

Sur le Fragment *Tantost nos navires braves:* Cette Stance est veritablement Lyrique.

A MARSEILLE DECHARGER. Cette transposition n'est pas agreable.

Pag. 550. plus desagreablement que celles du plurier. AIOVTEZ: Comme on peut remarquer par ces autres vers de nostre Malherbe, qui sont de ses Sibylles,

Themis les vices détruira.
L'Honneur ouvrira son Ecole,
Et dans Seine & Marne luira, &c.

D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
C'est dans la vingtiéme Elegie, qui est adressée à Belleau.

Pag. 515. de la belle Poësie. AIOUTEZ: si ce n'est dans les narrations.

Pag. 518. ont esté suivis en cela par, AIOUTEZ: M. Corneille en sa Comedie du Menteur, & par

Pag. 520. Voiez *pag.* 308. AIOUTEZ: M. de Segrais m'a dit qu'il avoit oüi dire autrefois à feu M. le Duc d'Orleans, que les Religieux de S. Denys n'avoient pas voulu faire mettre dans leur Eglise, où ce petit Duc d'Orleans est enterré, ce Sonnet de Malherbe, quoique parfaitement beau, acause du vers où il est parlé de Mars, & de l'autre où il est parlé de la Parque, qui sont deux Divinitez Payennes. Les Iacobins de la Porte S. Iacques de Paris n'ont pas esté si scrupuleux que ces Religieux de S. Denys, aiant souffert qu'on gravast dans leur Eglise cét Epitaphe de Passerat, qui n'est pas plus Chrestien que le Sonnet de Malherbe,

Hic situs in parva Ianus Passertius urna,
Ausonii Doctor Regius eloquii.
Discipuli, memores, Tumulo date serta Magistri,
Vt vario florum munere vernet humus.
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò carminibus non onerata malis.

Pag. 533. *& de son Roi nouveau.* AIOUTEZ: & Du Bellai dans sa Musagnœomachie,

C'est le Pindare François,
Qui de Thebe, & de la Poüille
Enrichit le Vendomois.

Pag. 539. Mauvais hemistiche. AIOUTEZ: Ces

trois conjonctions de suite, *puis*, *quand*, *ainsi*, sont tres-desagreables.

Pag. 541. *Contre fortune bon cœur.* AIOVTEZ: DE BATAILLONS EPAIS. Remarquez cette façon de parler, pour dire, *par des bataillons épais.*

Pag. 542. y estoient pareillement sujets. AIOVTEZ: M. d'Vrfé n'avoit pas raison. Les grands Poëtes non seulement n'affectent point, mais évitent souvent ces petites antitheses, qui tiennent plus de l'artifice étudié, que du naturel libre.

Perge, Viator, iter. AIOVTEZ: Ce qu'on pratique aussi dans les nostres, quoique cette coûtume d'enterrer les morts dans les chemins ne soit pas en vsage parmi nous.

Pag. 549. *data præda dolori.* AIOVTEZ:

Sur le Fragment *Tantost nos navires braves*: Cette Stance est veritablement Lyrique.

A MARSEILLE DECHARGER. Cette transposition n'est pas agreable.

Pag. 550. plus desagreablement que celles du plurier. AIOVTEZ: Comme on peut remarquer par ces autres vers de nostre Malherbe, qui sont de ses Sibylles,

Themis les vices détruira.
L'Honneur ouvrira son Ecole,
Et dans Seine & Marne luira, &c.

ADDITIONS
aux Additions.

PAG. 165. *de nos Princes la gloire.* AIOVTEZ: Et dans l'Ode quatriéme du livre premier:

Premier j'ay dit la façon
D'accorder le Luth aux Odes.

Pag. 302. *& d'vn asseuré naufrage.* AIOVTEZ: Et M. Corneille en son Poëme des Loüanges de la Vierge, parlant de Noé & de son Arche:

Il fait d'vn bois poli ce premier des vaisseaux,
Où sa famille trouve vn asseuré refuge.

Pag. 449. devant la Note CELLE, DONT MES ENNVIS, &c. AIOVTEZ: LE DERNIER DE MES IOVRS EST DESSVS L'HORIZON. M. Maynard dans vn de ses Sonnets:

Mon Ame, il faut partir: Ma vigueur est passée.
Mon dernier jour est dessus l'horison.

Pag. 481. *laisse vuider sa nasse.* AIOVTEZ: SQVELETTE. Ce mot est toûjours masculin: ce que je remarque, parceque M. de la Mote le Vayer le vient de faire féminin dans la Preface de la Suite de ses Homilies Academiques.

Pag. 458. *Comme parfait Amant.* AIOVTEZ. Marot a dit aussi :

Catin veut épouser Martin :
C'est fait en tres-fine femelle.
Martin ne veut point de Catin :
Ie le trouve aussi fin comme elle.

ERRATA.

FAVTES.	*CORRECTIONS.*
PAGE 23. *arroser,*	*arrouser*
p. 34. *que des charmes,*	*que de charmes,*
p. 64. *Minas,*	*Mimas*
p. 137. *me peut aßez couster?*	*ne peut assez couster ?*
p. 147. *s'en alloient au vent ?*	*s'en aillent au vent.*
p. 179. *n'ayans point*	*n'ayant point*
p. 247. SAGESSE	LARGESSE
p. 252. pour *cede*	pour *ceder*
p. 253. se dit tres-bien pour *ceder*. M. de	effacez ces mots ;
p. 256. Ivrante	Yvrande
p. 257. Venosa	Venosé
p. 259. Menard	Maynard
p. 264. *prit encore*	*put encore*
p. 268. *Dans la Navire*	*En la Navire*
p. 283. sur vne des miennes, intitulée,	sur celle des miennes ; qui est intitulée
p. 307. βαλὲ	βαλε
p. 311. ταυρυς	ταύρυς
p. 312. Argonautes	Argonautiques

FAUTES.	*CORRECTIONS.*
p. 314. Theodore de Tharse	Diodore de Tarse
p. 320. Pag. 33.	Pag. 43.
p. 325. de Liberta	de Libertat
p. 332. *pour moi publiées*	*par moi publiées*
p. 381. *pratexam*	*pratexit*
p. 386. *le gerbe*	*la garbe*
p. 393. μύνωνα	μύκωνα
p. 393. ὅπαι δὴ δὴ	ὅπαι δὴ
p. 396. ἡ Ἀεγῶ ναυ.	ἡ Ἀργὼ ναῦς.
p. 419. A CHANTER	ET CHANTER
p. 433. Aleandre	l'Aleandre
p. 465. παντα	πάντα
p. 473. *Plus haut encore*	*Plus haut encor*
p. 478. *Harpyes*	*Harpyies*
Harpyes	Harpyies
p. 488. Astronomes	Astrologues
p. 497. *hors de furie*	*hors de ſurie*
p. 498. la Boulardie	la Bourlardiere
p. 500. *ſi vous aimez*	*ſi vous aimmez*
p. 501. *Il faut ou vous aimer, ou il faut*	*Ou il faut vous aimer, ou il faut,*
p. 538. ce qu'en ay dit	ce que j'en ay dit
p. 556. ne vous appelle	ne vous rappelle

Dans la Preface, au lieu de *Senatori maledicere non licet, remaledicere jus, faſque eſt*, LISEZ : *Maledici Senatoribus non oportet, remaledici civile, faſque eſt*.

TABLE DES CHOSES contenuës dans les Obser-vations.

A

D

E

Evanoüir,

Roche.

FIN.